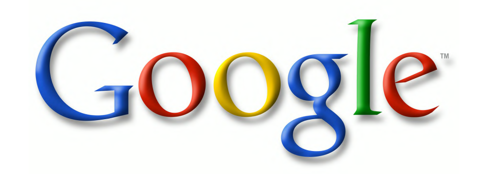




















ESSAI

SUR L'ESPRIT DE L'ÉDUCATION

DU GENRE HUMAIN.



ESSAI

SUR L'ESPRIT DE L'ÉDUCATION DU GENRE HUMAIN.

OUVRAGE DÉDIÉ A LA PATRIE,

PAR JOSEPH ALPHONSE.

> Je suis homme; rien de ce qui intéresse l'Humanité ne m'est étranger. T.



IMPRIMERIE DE DOUBLET.

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue St.-Hyacinthe, hôtel d'Anvers, No. 33;

TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Bourbon, no. 17;

Et à STRASBOURG, même maison de commerce.

1814.



HOMMAGE
AUX ROIS DE FRANCE
ET AUX BOURBONS.

A l'époque mémorable où le DIEU DE LA PAIX a rendu à la France la famille des BONS ROIS, *l'amour et les délices de la Patrie*, j'ose lui présenter l'hommage d'un Essai sur l'Esprit de l'Éducation des Hommes.

DES ROIS PÈRES ET AMIS DES PEUPLES, comme Charlemagne, Saint-Louis, Louis XII, François Ier., le bon HENRI IV, le meilleur de tous, Louis XIV, le vertueux Louis XVI, et le sage Louis XVIII; ces Princes, de concert avec les grands hommes de la Nation, en sont les PREMIERS ÉDUCATEURS.

Former les hommes pour Dieu, pour l'humanité, pour la Patrie, c'est là la triple base et le but suprême de l'éducation d'un grand Peuple, gouverné par le plus éclairé des PRINCES-LÉGISLATEURS,

Le sentiment pur qui confond l'amour de son Dieu, de son Roi, de son pays, de son père, de sa mère et de tous ses semblables, a inspiré cet Ouvrage.

C'est en vue du plus grand bien des hommes, que l'auteur, pénétré d'un respect religieux pour la Majesté des Rois et pour la Dignité du genre humain, leur grande famille, le consacre aux amis de l'éducation du Peuple, aux Éducateurs de toutes les Nations.

S'il peut être utile à la science de former les hommes et de gouverner les Peuples par l'Amour, la Vérité et la Justice, il est sûr de plaire à l'esprit éclairé de Louis-le-Désiré, à l'ame grande, noble et généreuse des Princes Français, au cœur tendre et sensible de la plus aimée des Princesses, et à toute l'auguste Famille Royale.

J. A.

A MA PATRIE.

A ce nom si tendre de *Patrie*, que le cœur de tout bon Français tressaille de joie et s'enflamme d'amour! que ce nom sacré lui soit toujours aussi cher que ceux de *père* et de *mère*, aussi saint que ceux d'*humanité*, de *vérité*, de *justice*, aussi adorable que le nom de *Dieu* même.

DIEU ET L'HUMANITÉ!
LE ROI ET LA PATRIE!

Voilà l'égide de la sagesse pour le Peuple Français; voilà le bouclier céleste de l'homme de bien, du vrai citoyen, du vrai héros.

Sans amour de Dieu, point d'humanité; sans humanité, point de vrais hommes; sans hommes, point de citoyens; sans citoyens, point de Patrie; sans amour de la Patrie, point de héros; et l'on peut dire aussi, sans Roi, point de gouvernement paternel.

La puissance paternelle d'un bon Roi est aussi nécessaire à l'ordre social de la France que la puissance suprême de Dieu est nécessaire à l'harmonie de l'Univers.

Qu'au culte divin du TRÈS-HAUT, du Dieu de nos Pères, le Peuple Français joigne désormais le culte de l'*humanité et de la Patrie*.

Que le culte de l'amour pur soit rendu à tous les parens comme aux Pères du Peuple.

Que tout homme, tout citoyen français, honore son Roi, son père et sa mère, comme les images vivantes de la Divinité sur la terre; et l'éducation va reprendre un caractère de sainteté qu'elle n'a point encore eu en France (1).

Les Français ont un modèle unique pour l'éducation : c'est, ce sera toujours le BON HENRI, ce Roi qui fut élevé comme un simple citoyen, dans toute la vigueur et toute l'austérité des mœurs antiques; Henri IV, à qui une vie dure et active, une éducation mâle et héroïque donnèrent cette force de corps et d'ame, cette générosité de cœur, cette supériorité de l'esprit, cette fermeté et cette grandeur de caractère, qui en firent le premier des héros et le meilleur des Rois : c'est sur ce grand modèle que tous les Français doivent se former pour la Patrie.

Henri IV, Honneur et Patrie! voilà le prin-

---

(1) « L'Éducation nationale a besoin de reprendre une » tendance plus libérale, pour se maintenir au niveau » des lumières de l'Europe, en revenant aux principes » trop long-temps oubliés parmi nous ».

Lorsque l'auteur a lu cette pensée généreuse, cette vérité frappante, prononcée par un Ministre éclairé à la Chambre des Députés, cette idée qui se rencontre si parfaitement avec le but de son Ouvrage, il a versé des larmes de joie.

cipe de l'éducation des Français. Mais en quoi consiste l'*honneur?* L'*honneur* consiste à respecter en soi le caractère sacré de l'homme, à employer sa vie au bien, à se refuser au mal, et à s'estimer assez soi-même pour estimer les hommes; il consiste à honorer l'humanité par la vertu, la justice et l'exacte probité, à ne jamais trahir la *sainte vérité*; il consiste enfin à être fidèle à son Dieu, à son Roi, à sa Patrie et au Peuple, en un mot, à être homme de bien, bon citoyen, bon père, bon fils, bon époux, bon ami, et rien de plus; *et il ne consistera jamais que dans le vrai mérite.*

Mais on dira : *il consiste encore à bien combattre pour acquérir de la gloire*; oui, *à combattre les vices pour acquérir les vertus* qui conduisent à la vraie gloire, à une gloire immortelle comme celle de Sully, de l'Hôpital, de d'Aguesseau, de Vincent de Paul, de Duguesclin, de Bayard, de Condé, de Catinat, de Turenne, de Moreau, et de tous les vrais héros français.

Le Peuple Français est né pour former des grands hommes, pour se former à la vertu : dans une révolution, il peut s'égarer, ou plutôt on peut l'égarer un instant; mais il a un fonds de bonté incorruptible qui le ramène tôt ou tard à lui-même.

Semblable à un jeune homme doué d'une ame sensible, d'un cœur tendre, d'un esprit vif, d'une

imagination ardente et facile à s'enflammer, ce Peuple est susceptible de recevoir toutes les impressions que l'on veut lui donner; et il est capable de se porter au plus grand bien comme au plus grand mal, selon les impressions fortes qu'il reçoit de ceux qui le gouvernent ou dirigent ses mouvemens.

Qu'un *Dieu-Législateur* veuille régénérer ce Peuple, il le prendra d'abord par son propre caractère; et le caractère de la meilleure partie des Français est d'être naturellement bons, sensibles, vifs, ardens, gais, ouverts, confians, sincères, francs, généreux, bienfaisans, humains, courageux dans les combats, joyeux dans l'adversité, toujours plus grands que le malheur.

Pour en faire un des Peuples les meilleurs et les plus heureux de la terre, un *Roi-Législateur* qui voudra imiter ce nouveau *Prométhée*, le formera donc par son *propre caractère*, par la *bonté*, la *joie* et la *gaieté*, et le gouvernera par des lois d'amour et d'équité, par la vérité et la justice.

Que le Peuple Français conserve à jamais le fonds de bonté naturelle qu'il a reçu du Créateur; qu'il développe, qu'il perfectionne, mais qu'il ne change, qu'il ne perde jamais ce *caractère sacré par aucun mélange étranger;* car alors il perdroit sa qualité de Peuple; qu'il puisse se dire, que chaque Français puisse se répéter avec

honneur : JE SUIS MOI ! *je veux être bon et juste, pour être heureux et libre.*

Un des premiers Peuples de l'Europe a donné et donne encore ce grand exemple au monde : IL EST TOUJOURS LUI ; et c'est ce qui l'a sauvé et garanti de la plus grande et de la plus désastreuse de toutes les révolutions politiques. C'est le Peuple anglais.

C'est en Angleterre où le caractère national se développe et se conserve dans toute sa force, dans toute son énergie. C'est là où il exerce toute sa puissance, toute son influence sur l'éducation du Peuple ; c'est là où le peuple est véritablement peuple, où il place sa *dignité* à côté de la *majesté* des Rois, et où *les hommes sont vraiment citoyens* ; c'est là où l'*esprit public* est l'opinion fortement prononcée de toute la Nation, où il est l'ame et la lumière de la législation et du gouvernement ; c'est à la puissance de ce *caractère national*, à la grandeur des vues de cet *esprit public*, que l'Europe doit la conservation de ses idées libérales, de sa liberté et de son indépendance actuelle.

Puisse l'Angleterre être toujours aussi *juste* qu'elle a été *généreuse !* puisse-t-elle former des Guillaume Penn, des Washington, des Francklin, pour contribuer à l'entière indépendance des peuples de l'Amérique, dont les droits sont aussi sacrés que ceux de l'Europe ! . . .

Un autre phénomène non moins grand, non moins étonnant dans l'Histoire de l'Esprit des Peuples libres, c'est une grande Nation, divisée sous vingt gouvernemens divers, qui ont chacun leurs intérêts particuliers, conservant un *caractère national*, un *esprit commun* à tous ses citoyens : ses Souverains ont été divisés, mais elle est restée *unie de cœur et d'ame*. C'est la Nation Allemande.

C'est en Allemagne où l'on observe l'esprit d'amour, de vérité, de bonté, de bienveillance qui anime ce *Peuple philantrope*, ami de Dieu et des hommes, qui a aimé jusqu'à ses ennemis et leur a fait du bien. C'est là où l'amour de l'humanité est uni à l'amour de la Patrie, et où les *citoyens sont des hommes*; c'est là où l'on connoît les vrais principes de l'éducation de l'homme et de la civilisation du Peuple; c'est là où le peuple forme véritablement le *genre humain*.

Ces trois Nations, les Anglais, les Allemands et les Français, sont sans doute les plus éclairées de l'univers; mais que pensent-elles d'une Nation qu'elles avoient regardée jusqu'à présent comme *barbare*, et dont le CHEF MAGNANIME vient de donner aux Souverains des Peuples les plus civilisés de l'Europe l'exemple le plus éclatant de la *modération*, de la *justice* et de la *générosité* ?

Ne reconnoît-on pas dans *Alexandre Ier*. le véritable *Alexandre-le-Grand* ? O combien celui

qui a tant contribué à la régénération de l'empire des Lys est au-dessus du dévastateur de l'Asie et de l'Europe ! *On* a voulu soumettre la Russie, et, appuyé des forces du Très-Haut, il repousse l'ennemi commun, et vient rendre la paix à la France et la liberté aux peuples. *On* a voulu attenter à sa dignité impériale, et il vient rendre une couronne royale à ses légitimes Souverains. *On* a voulu l'abaisser, et il s'est élevé au-dessus de tous les Princes de la terre par le désintéressement et les bienfaits les plus généreux envers un grand Peuple.

Ce ne sont ici que les expressions de la reconnoissance envers le bienfaiteur de ma Patrie. La vérité seule est digne de paroître dans toute sa majesté devant les yeux de sa belle ame. Puissent tous les Russes se former sur ce modèle de simplicité et de sagesse, de modestie et de grandeur ! Pierre Ier. a été leur Législateur, mais Alexandre est leur GRAND EDUCATEUR ; et si je connoissois un titre plus beau que celui-là, je le lui donnerois.

Que les Polonois, ce peuple si digne de redevenir une *nation libre* ; que les Suédois, cette nation si digne de l'*être*, chez qui l'Ordre des paysans est si honoré ; que les Danois et les Hollandais, que les Espagnols, cette nation valeureuse qui a acquis tant de droits à la liberté ; que la belle Italie et l'antique Helvétie conservent

IDÉE GÉNÉRALE DE CE LIVRE.

L'AUTEUR a composé cet Ouvrage dans la force et l'énergie du sentiment éclairé de la raison et de la lumière des anciens ; et il l'a écrit par une sorte d'inspiration. Il y a travaillé depuis l'âge de vingt ans jusqu'à trente-deux, tant en Allemagne qu'en France ; et il pense que toute sa vie ne sera pas trop longue pour le porter au plus haut degré de perfection dont il est susceptible.

Son grand objet est l'*éducation des hommes ;* son unique but est le *libre et entier développement et le perfectionnement de toutes les forces, de toutes les facultés qui constituent* L'HOMME : ses principes sont puisés *dans la nature de l'homme même*, dans la première cause de son être, dans ce qu'il a été, dans ce qu'il est, et dans ce qu'il peut être.

L'observation de la Nature, l'histoire de l'espèce humaine, l'expérience des siècles, voilà les sources intarissables où il a puisé.

Tout est développement dans la Nature organisée ; tout doit être moyen de perfectionnement dans la société établie par des êtres intelligens et raisonnables ; et, par conséquent, tout ce qui est au pouvoir des hommes est considéré comme moyen d'éducation.

Que ce premier *Essai sur l'Esprit de l'Éducation du Genre-Humain* soit soumis à la censure des *sages modernes ;* qu'ils consultent les *sages anciens* et les *législateurs* de toutes les Nations : alors, qu'ils en jugent selon la *raison* et la *vérité ;* et l'auteur, comme un enfant docile, se soumettra à leurs jugemens éclairés.

Qu'ils daignent lui donner leurs conseils pour perfectionner son œuvre, et il recevra leurs observations amicales avec une tendre reconnoissance.

La table des livres et des chapitres donne seule l'idée complette de ce Livre.

Après l'avoir lu, le lecteur éclairé reconnoîtra que ce n'est point l'ouvrage du siècle : tous les siècles y ont contribué.

TABLE

DES LIVRES ET DES CHAPITRES

LIVRE PREMIER.

De l'Education considérée dans ses principes et d'après la natur des êtres organisés et intelligens.

LIVRE SECOND.

De l'Education considérée dans ses rapports avec le perfectionnement des organes de l'homme et des facultés qui constitue l'humanité.

LIVRE TROISIÈME.

De l'Education considérée dans ses rapports avec les affections, les liaisons et les unions humaines.

LIVRE QUATRIÈME.

De l'Education considérée dans ses rapports avec la Société.

LIVRE CINQUIEME.

De l'Education considérée dans ses rapports avec le climat et la culture de la terre.

LIVRE SIXIÈME.

De l'Education considérée dans ses rapports avec les arts et les sciences.

LIVRE SEPTIÈME.

De l'éducation considérée dans ses rapports avec le caractère et la politique des Nations.

LIVRE HUITIÈME.

De l'Education considérée dans ses rapports avec l'idée de Dieu, de la Nature et de la Religion.

LIVRE NEUVIÈME.

De l'Education considérée dans ses rapports avec l'idée de l'Homme-Dieu-Législateur et avec l'Esprit de la Loi de Dieu et de l'Evangile.

LIVRE DIXIÈME.

De l'Histoire de l'Education, considérée dans son origine et dans ses rapports avec les premiers législateurs du genre humain.

FIN DE LA TABLE.

ESSAI
SUR L'ESPRIT DE L'ÉDUCATION
DU GENRE HUMAIN,

LIVRE PREMIER.

DE L'ÉDUCATION CONSIDÉRÉE DANS SES PRINCIPES ET D'APRÈS LA NATURE DES ÊTRES ORGANISÉS ET INTELLIGENS.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Éducation de l'Homme en général.

L'ÉDUCATION, considérée dans son principe le plus simple et le plus naturel, dans son esprit le plus universel, est l'art de développer et de perfectionner les êtres organisés et intelligens selon les lois connues de la Nature et de la raison.

L'homme est un être intelligent, créé et organisé de manière à pouvoir exister, se développer et se former selon la nature qui lui est propre.

Le Créateur, en formant le corps matériel de l'homme, en lui donnant une ame intelligente, lui

a aussi donné une loi que sa raison peut reconnoître, et par laquelle il peut et doit développer toutes les facultés qui sont inhérentes à sa nature physique, morale et intellectuelle.

Formes-toi toi-même : donne à ton corps et à ton ame, à ton cœur et à ton esprit toute la force, toute la grandeur et toute la perfection dont ils sont susceptibles par leur nature.

Formes-toi pour toi-même, pour ton Dieu, pour ta patrie, pour l'humanité dont tu fais partie; en un mot, formes-toi pour le bien.

Telle est la loi naturelle de l'éducation, et l'éducation est la première loi de l'homme : elle a son principe et son but, et dans sa propre nature et dans la première cause de son être, et dans sa véritable destination sur la terre, qui est d'être homme.

L'éducation est pour l'être intelligent ce que la création est pour les autres êtres. Dieu a créé l'homme, mais c'est l'éducation seule qui doit le développer, le former et l'élever à son Créateur. Le Dieu créateur est aussi le *Dieu éducateur* de l'homme; il l'est par cela même qu'il l'a créé, et qu'en le créant, il lui a donné la loi de la raison pour développer et perfectionner toutes les facultés de son corps et de son ame.

Sans sortir de lui-même, l'homme peut connoître sa raison, son intelligence, et le Dieu de qui elle est émanée : *la raison supérieure qui réside dans l'homme, est émanée de Dieu même :* ce principe est la lumière de l'éducation.

Cette raison supérieure est le souverain législateur

des intelligences, la lumière de tous les esprits, et le modèle des lois de l'éducation de tous les êtres intelligens et raisonnables.

Le premier principe de l'éducation des êtres intelligens et raisonnables, est la connoissance de leur nature, de ce qu'elle a été, de ce qu'elle est, de ce qu'elle peut et doit être.

Le second principe, c'est la connoissance des êtres organisés, des lois de leur existence et de leur développement, et du degré de perfection auquel ils peuvent parvenir d'après la nature qui leur est propre.

Le troisième principe, c'est la connoissance d'un Dieu créateur, qui n'a créé et organisé les êtres intelligens, que pour les conserver, les développer, et les élever jusqu'à la plus haute perfection de leur nature.

La raison des êtres intelligens, est la connoissance de ce qu'ils sont, de ce qu'ils peuvent et doivent être. Mais comment se forme un être intelligent? Dès l'instant qu'un être existe, il est organisé; dès qu'il a des organes, il est sensible; dès qu'il est sensible, il a une sorte d'intelligence; et dès qu'il a de l'intelligence, il a et doit avoir une volonté pour agir et pour se développer d'une manière conforme à sa nature.

L'homme est un être organisé : le libre et entier développement de ses organes, ou des facultés de sentir, de connoître, de vouloir et d'agir selon la raison qui est l'appanage de sa nature, constitue essentiellement son éducation.

La grande loi du développement de l'homme, est la liberté d'agir ou l'activité de la raison, l'exercice constant de tous ses organes, l'emploi vigoureux de toutes ses facultés, de toutes ses forces, pour parvenir à toutes la perfection de sa nature.

L'homme est créé pour agir, comme le monde est créé pour se mouvoir; et l'activité de son corps et de son ame, est le principe conservateur de sa vie.

La vie active, tant pour le corps que pour l'ame, est la grande formatrice de l'homme : former l'homme, c'est donner au corps et à l'ame toute l'activité, toute la vigueur ; toute l'énergie, toute la force et toute la perfection dont ils sont susceptibles; c'est former son esprit à la connoissance de la vérité, et son cœur à un amour essentiellement pur et incessamment actif.

Former un *corps sain, fort et robuste*, capable d'agir sur cette terre, de résister aux élémens et de supporter tous les travaux et toutes les fatigues; une *ame libre, grande et généreuse*, capable de sentir, de penser, de vouloir et de faire le bien, comme de supporter les biens et les maux de la vie; un *esprit juste, lumineux et profond*, capable de connoître le beau, le bon, le vrai, l'honnête et l'utile; enfin, *un cœur pur, innocent, aimant, confiant et reconnoissant*, fait pour aimer tout ce qui est digne de l'être, c'est former l'homme dans toute la perfection de sa nature physique, morale et intellectuelle.

La santé et la force du corps, la bonté et l'élévation de l'ame, la pureté et la sensilibilité du cœur, le bon sens et la justesse de l'esprit, c'est-là ce qui consti-

tue essentiellement la perfection et le vrai bonheur de l'homme.

Le bonheur consiste dans la perfection de son être; et l'art d'être heureux, consiste à savoir être en harmonie avec soi-même, avec ses semblables, avec Dieu et toute la Nature.

Lorsque par le libre et entier développement de toute sa nature, l'homme est parvenu à ce dégré de perfection où les organes de son corps et de son ame, où les facultés de son esprit et les sentimens de son cœur, sont dans un parfait accord, *il est en harmonie avec lui-même.* Lorsque par l'emploi bien dirigé de toutes ses forces, lorsque par ses sentimens, ses principes et ses actions, l'homme contribue à la conservation, à la perfection, au bonheur de ses semblables, *il est en harmonie avec les hommes.* Lorsqu'enfin l'homme s'élève, par la connoissance de lui-même et par celle des autres créatures, à la connoissance du Créateur, et qu'il se forme et se perfectionne de plus en plus selon la loi de la raison, *il est harmonie avec Dieu et avec la Nature.*

L'éducation que Dieu lui-même veut donner aux hommes, par les lois simples de la Nature, par les seules lumières de la raison, aura atteint son plus haut dégré de perfection, lorsque tous les hommes seront en harmonie avec eux-mêmes, lorsqu'ils seront formés pour Dieu, pour l'humanité, en même-temps que pour la patrie.

Tous les hommes doivent être formés pour Dieu; car lui seul les a créés; *il est leur père, ils sont ses enfans.* C'est pour l'aimer, pour se confier en lui,

pour lui être reconnoissant, pour lui obéir, en faisant usage de leur raison, qu'on doit les former, les élever, les instruire.

Ils doivent être formés pour l'humanité; car tous sont nés pour s'aimer, pour s'entr'aider les uns les autres; et ils s'aimeront, tous se serviront mutuellement, si tous aiment et servent un Dieu.

Enfin, les hommes doivent être formés pour la patrie qui les a vu naître, qui les nourrit et qui les élève dans son sein : elle doit être pour eux une véritable mère, si elle veut les former dans son amour. En général, l'amour est le principe de l'éducation des êtres sensibles et intelligens; et une éducation qui n'est point vivifiée par l'amour, ne convient point à des êtres faits pour aimer et vivre avec leurs semblables.

Pour être capable et digne de s'aimer soi-même, d'aimer Dieu, l'humanité et la patrie, l'homme doit connoître ce qu'il a été, tout ce qu'il est, tout ce qu'il peut et doit être.

Le premier et le plus utile de tous les préceptes, précepte qui renferme l'abrégé des principes de l'éducation de l'homme, est celui-ci : CONNOIS-TOI TOI-MÊME.

C'est-à-dire, connois les forces de ton corps et les facultés de ton âme, connois ton cœur et ton esprit, connois tout ton être, toute ta nature.

L'homme connoît assez son corps et ses sens extérieurs; mais il ne connoît plus assez son ame ni ses sens intérieurs: *il connoît la faiblesse de sa nature physique, n'en connoît plus les forces, et méconnoît entièrement sa nature intérieure et divine.*

Cependant, la nature divine, est le grand principe de l'éducation des êtres intelligens: cette nature, est une raison intérieure, une sorte de révélation intime de sa haute destination, par laquelle l'homme se conçoit lui-même comme un être intelligent, ou comme l'image de l'intelligence divine sur la terre. Cette raison sublime, par laquelle l'homme se conçoit comme un être intelligent qui à Dieu pour père, est la vraie lumière de l'éducation; elle seule doit éclairer l'homme dans le développement de ses facultés.

La première sensation de l'homme éclairé de cet lumière, est de sentir qu'il y a quelque chose de divin en lui, un principe, un germe du beau et du bon qui n'a besoin que d'être développé pour conduire l'être intelligent au plus haut degré de perfection.

L'éducation la plus conforme à la raison, à la dignité de la nature humaine, est celle qui opère le plus parfait développement de ce germe divin, qui est plus ou moins susceptible de perfection dans tous les êtres raisonnables.

Or, le développement de la faculté intelligente, ou de l'intelligence même, est un des principes les plus essentiels de l'éducation d'un être raisonnable, de l'homme qui doit connoître le bien, le vouloir et le faire, pour remplir le vœu du Créateur et accomplir la loi de la raison.

Par le développement de son intelligence, l'homme doit reconnoître une vérité aussi essentielle à son éducation que l'usage de sa raison: *qu'il y à au-dessus de lui une intelligence supérieure et divine, et qu'un Dieu éternel gouverne cet Univers, comme une ame immortelle gouverne l'homme.*

La suprême intelligence, est le souverain législateur du genre humain ; et il est aussi impossible de former l'homme sans la connoissance d'un Dieu législateur, qu'il eût été impossible de former le monde sans un Dieu créateur : mais la raison reconnoît, qu'on ne peut connoître Dieu, sans connoître l'homme; et que la connoissance de l'homme est la première de toutes.

La véritable connoissance de l'homme, seroit *l'heureuse nouvelle de l'éducation :* L'homme n'est pas assez parfait pour aller chercher Dieu dans le Ciel, tandis qu'il est sur le terre; il doit *le trouver en lui-même*, et alors il se connoîtra.

L'homme a oublié *Dieu et l'homme*, parce qu'il a cherché l'un et l'autre hors de lui : qu'il rentre en lui-même, et il se retrouvera avec Dieu; qu'il développe ce germe précieux du beau et du bon que Dieu a mis en lui, cette nature intérieure et divine qui est demeurée sous son enveloppe grossière et sans avoir reçu aucun développement, et il aura bientôt une plus haute idée de sa dignité et de sa noble destination.

La *nature extérieure et physique* de l'homme, c'est le corps; sa *nature intérieure et divine*, c'est l'ame qui est en lui, et qui comprend le cœur et l'esprit, ou la *nature morale et intelligente.*

Connoître et former l'homme, c'est connoître et développer tout ce qui constitue ces trois natures, c'est connoître, et les facultés qui leur sont inhérentes, et les lois de leur développement, et leurs moyens de perfectionnement, et le degré de perfection auquel elles peuvent parvenir.

L'homme ne peut ni se connoître ni parvenir à au-

cun degré de perfection que par l'activité de sa raison : il sent, il pense, il a bien l'idée du beau, du bon, du vrai, du juste, de l'honnête, de l'utile; mais il n'agit plus assez, il ne pratique plus assez ce qui est bon et juste; ce n'est pas faute de connoissance ni d'intelligence, mais c'est faute de volonté et d'activité.

Or, l'homme ne se connoîtra véritablement lui-méme, que lorsqu'il éprouvera toutes ses forces, que lorsqu'il aura développé toutes ses facultés; que lorsqu'il pratiquera ce qu'il connoît, et que l'activité de son intelligence le portera à vouloir et à faire le bien.

Apprendre à *vouloir*, à *pouvoir*, et à *faire*, c'est la grande loi de l'activité des êtres intelligens : c'est une loi que la Nature a donnée à l'homme pour être le principe de son développement physique, moral et intellectuel et de son perfectionnement.

L'éducation doit être essentiellement active et pratique : elle doit former l'homme encore plus pour agir que pour penser : il est placé sur la terre, c'est pour la cultiver, pour travailler à embellir son existence, à établir et à étendre sa puissance sur la Nature.

La grande loi de l'activité, consiste à savoir employer la Nature pour former l'homme. La connoissance des loïs de la Nature, est aussi essentielle pour le développement des facultés de l'homme, que la connoissance de Dieu et de soi-même.

Cette connoissance nécessaire d'un Dieu créateur, de la Nature et de l'homme, est le principe éternel de l'éducation et de la législation du genre humain, comme celui de la religion.

Si l'éducation est le grand art de former les hommes,

la législation est la grande science de former les peuples et les nations, et la religion, la science plus grande encore d'élever et de conduire le genre humain à Dieu.

L'éducation doit être, en quelque sorte, *la Providence visible de l'enfance des hommes :* elle doit faire pour les enfans ce que la providence fait pour les hommes; et pour l'homme en particulier ce qu'elle fait en grand pour le genre humain.

Les voies de la providence, telles que nous les présente l'histoire de la Nature, considérée dans ses rapports avec les lois du développement des êtres organisés, sont les sources des véritables principes de l'éducation des hommes.

La Nature, observée dans son ensemble comme dans les êtres sensibles en particulier, nous offre tous les moyens de développement possible : c'est par l'observation de ses lois que se développent les êtres intelligens.

Par une loi constante de la Nature, chaque être, quant au perfectionnement qui lui est propre, d'après son organisation, ne se développe que par ses relations avec son semblable. C'est seulement lorsque l'homme s'est mis en contact avec son semblable, que toute la Nature devient pour lui un moyen de développement perpétuel. Deux êtres intelligens se développent l'un par l'autre; mais un seul reste tel qu'il est.

C'est seulement en se voyant dans son semblable que chaque individu de l'espèce humaine se reconnoît en *sa qualité d'homme;* et ce n'est que lorsqu'il s'est trouvé et reconnu dans son semblable, que l'homme devient capable de s'élever et de se former comme homme.

Après Dieu et la Nature, l'homme bien formé est le

véritable éducateur de l'homme qui ne l'est pas encore. Le vrai éducateur, doit être l'éducation elle-même en quelque sorte personnifiée, ou la providence réalisée dans un être intelligent; son parfait modèle est la suprême intelligence, et il doit être le modèle de l'intelligence qu'il veut former selon la raison.

L'éducateur de l'homme enfant, doit se pénétrer intimement des lois du Souverain Educateur du genre humain, des vues et des intentions de la Nature dans le développement des êtres intelligens, et des moyens de perfectionnement et de bonheur qui leur sont donnés.

Dieu laisse aux hommes le soin de se développer, de se perfectionner et de se rendre heureux; il leur en a donné les moyens, et ces moyens sont en eux-mêmes; ils dérivent de la nature de leur organisation.

C'est aux hommes qui ont acquis ou qui approchent le plus de la connoissance de Dieu, de la Nature et de l'homme, qu'il appartient de former leurs semblables; et c'est seulement par les hommes les plus parfaits que l'homme peut approcher de la perfection, et de la plus grande perfection possible.

Un philosophe disoit : *donnez-moi de la matière et du mouvement, et je vais former un monde*, ce qui est impossible à l'homme.

Mais moi, je vous dis : *donnez-moi un vrai homme, et je vais former des hommes*, ce qui est très-possible, et surtout très-utile pour le genre humain.

Pour former des hommes, il faut d'abord des hommes forts, actifs, courageux, sensibles, humains, généreux, bienfaisans, désintéressés, reconnoissans, vrais, justes, religieux : n'y en a-t-il plus? Je ne le

crois pas; mais quand cela seroit, il ne faudroit point désespérer d'en former de semblables.

S'il n'y a plus d'hommes parfaits, nous portons en nous l'image de la perfection. L'idée de Dieu est dans notre esprit, comme son image est dans notre intelligence : que son amour soit dans notre cœur, et nous nous formerons en lui et pour lui; que cet amour soit dans tous les cœurs, et tous les hommes se formeront pour les hommes.

Il faut des amis de Dieu pour former des hommes; il faut des amis et des observateurs de la Nature pour les développer; il faut de plus être ami de soi-même, pour se former selon Dieu et la Nature.

Tous les hommes sont hommes, mais ils ne se ressemblent pas : comme la beauté, la grandeur et la majesté de la Nature consistent dans la diversité des êtres, la beauté, la grandeur et la majesté du genre humain, consistent dans la diversité des caractères des hommes.

D'après ce principe, tous les hommes ne peuvent être jetés dans le même moule : chaque individu ne peut être formé que selon la nature qui lui est propre, selon ce caractère particulier par lequel l'*homme est lui-même;* il faut que son individualité se prononce d'elle-même et qu'elle se transforme en cette humanité, qui est le véritable caractère de l'homme.

Le grand objet de l'éducation est donc de former l'homme dans toute la force, la dignité et la majesté de sa nature; elle doit le former, l'élever et l'instruire pour être et demeurer toujours homme. La science de l'éducation est la véritable science de l'homme;

pour le former selon les vues du Créateur et le développer selon toute la dignité de sa nature, elle a pour bases et pour moyens ces trois principes éternels:

L'amour de la vérité, ou le penchant de l'homme vers l'auteur des choses, principe moteur qui l'élève au-dessus de lui-même, et qui le met en harmonie avec Dieu.

Le besoin d'étudier, d'observer, de suivre la Nature, principe d'activité, qui, en lui apprenant à connoître les êtres sensibles, le met en harmonie avec le monde physique.

L'humanité, ou cette force intérieure et divine qui porte l'homme vers l'homme, et qui lui apprend que c'est seulement avec ses semblables qu'il peut se développer et se mettre en harmonie avec le monde moral et intelligent.

Ainsi, Dieu, la Nature et l'humanité, voilà les éducateurs primitifs des hommes.

La religion, ou l'amour et la connoissance de Dieu, est l'ame de l'éducation.

La philosophie, ou l'amour et la connoissance de la Nature, en est l'esprit.

La législation, est la véritable éducation du genre humain : elle fait pour les nations ce que l'éducation fait pour les familles; celle-ci forme les hommes; celle-là forme les citoyens. L'éducation, qui forme des hommes pour l'humanité, doit aussi former des citoyens pour la patrie, parce qu'en formant des nations, elle forme les familles qui composent le genre humain.

Pour connoître les vrais principes de l'éducation du

genre humain, il faut connoître ce qu'il a été dans tous les temps et dans tous les lieux, ce qu'il est maintenant et ce qu'il peut être.

L'histoire, l'observation et l'expérience, voilà les sources intarrissables des principes de l'éducation pratique et de l'instruction réelle et positive.

L'éducation qui a été donnée au genre humain dans les temps les plus reculés et dans les pays les plus éclairés, est le modèle de celle qui doit être donnée aux hommes dans toutes les contrées de la terre.

La réunion des principes de tous les grands législateurs, de toutes les vérités reconnues par la raison éternelle, de toutes les lois utiles et de toutes les institutions nécessaires à la conservation, à la perfection, au bonheur du genre humain, doit former un Code d'éducation, d'instruction, de législation et de morale pratique pour tous les hommes et pour tous les peuples de la terre.

Un Code d'éducation pour le genre humain doit précéder tous les codes des nations; car, pour gouverner des hommes, soit par la morale la plus pure, soit par la religion la plus simple, soit par la plus saine politique, soit enfin par la philosophie la plus éclairée, il faut nécessairement former des hommes.

Il n'appartient qu'à une assemblée de sages de rédiger un Code d'éducation qui convienne à tout le genre humain : l'éducation qui convient aux hommes de tous les pays, aux citoyens de toutes les nations, doit avoir aussi pour objet de former des héros, des législateurs, des sages, des magistrats éclairés pour

es gouverner et les conduire à la vertu par la vérité, t au bonheur par la raison.

Cette éducation, qui embrasse l'homme tout entier, oit être essentiellement physique, morale et intellecuelle ; domestique et publique, ou commune et pariculière; héroïque et politique; religieuse et philosophique, et en quelque sorte divine, naturelle et humaine, et en tout conforme à la raison.

Le développement de ces principes formera l'esprit le l'éducation.

CHAPITRE II.

De l'Éducation de la Femme.

Dieu en créant l'homme a aussi créé la femme ; et, en les formant avec les mêmes organes et les mêmes facultés, il leur a donné les mêmes moyens et les mêmes lois pour se développer.

L'homme et la femme, ces deux êtres sensibles et intelligens, les plus parfaites de toutes les créatures, et les seules distinguées par la parole et la raison, doivent être *formés l'un pour l'autre et l'un par l'autre.*

La creation, aussi bien que la raison, déposent en faveur de ce principe éternel : que l'homme est créé et organisé pour la femme, et la femme pour l'homme; et que leur existence, leur vie, leur conservation, leur perfection et leur félicité sont essentiellement liées et n'en font qu'une seule.

Le développement de l'homme est donc essentiellement lié à celui de la femme : l'homme ne peut ni se développer, ni se former, ni se connoître, ni parvenir à aucun dégré de perfection, que dans ses rapports avec la femme; et la femme peut encore moins se développer sans l'homme.

L'homme seul et isolé ne peut sentir la dignité de sa nature, ni connoître la supériorité de son être : élevé dans un désert sans compagne, il ne sauroit pas qu'il est homme, il s'ignoreroit lui-même. Mais dès l'instant qu'il voit la femme, ou la *moitié de lui-même*, il se reconnoît en *elle* en sa qualité d'homme : la première impression qu'il en reçoit, le fait non-seulement rentrer en lui, mais l'élève encore au-dessus de lui : c'est alors qu'il peut faire l'application de ce précepte : *connois-toi toi-même.*

Un grand législateur a senti cette vérité; elle est vivement exprimée dans la Génèse, lorsqu'Adam voyant, Eve, il s'écrie dans les transports de sa joie : *celle-ci est la chair de ma chair, c'est un autre moi-même* (1).

Un autre législateur, non moins grand que celui-ci, et qui est l'auteur de la loi la plus parfaite de l'éducation de l'homme : *connois-toi toi-même*, est celui qui a voulu former la femme sur le modèle de l'homme le mieux formé (2).

Il est certain que le seul et vrai moyen de bien former l'homme, est de bien former la femme, de donner à son corps et à son ame toute la force et toute

(1) Moïse. (2) Lycurgue.

la perfection dont ils sont susceptibles, et de développer sa nature selon toute sa dignité.

La dignité de l'homme se montre dans la dignité de la femme, comme la majesté de Dieu se manifeste dans la majesté de la Nature; et le principe de l'éducation qui doit leur être commune, est la connoissance de cette dignité respective.

L'homme et la femme se formeront d'après ce principe, s'ils se connoissent et s'estiment assez eux-mêmes, s'ils connoissent tout ce qu'ils sont, ce qu'ils peuvent et doivent être, et surtout leur dignité et leur destination.

La plus haute dignité de l'homme et de la femme, est d'être bien formés de corps et d'ame; leur plus haute destination est de devenir père et mère d'enfans qui leur ressemblent, tant pour la beauté et la force du corps, que pour la beauté et la force de l'ame (1).

Placés sur cette terre pour y vivre dans l'union, nés avec les mêmes facultés et les mêmes besoins, ils doivent se former pour être en harmonie avec eux-mêmes, avec les hommes, avec Dieu et la Nature.

L'éducation des femmes est de la première et de la plus haute importance pour le succès de l'éducation des hommes; car elles sont les mères de leurs enfans, et elles doivent les élever et en former des hommes.

Les femmes sont nées avec des facultés aussi susceptibles de perfection et avec un corps et une ame capables d'une aussi bonne éducation, d'une aussi excellente culture que les hommes.

---

(1) Lycurgue.

Les hommes savent qu'ils sont faits pour gouverner le monde par l'empire de la force et de la raison : ils doivent savoir aussi que les femmes sont faites pour les gouverner eux-mêmes par l'empire du sentiment, de la tendresse et de l'amour. L'empire de la douceur, qui est celui des femmes, est plus puissant que celui de la force qui appartient aux hommes ; du moins il aura toujours plus d'influence et produira toujours plus d'effet sur les cœurs sensibles et sur la généralité des êtres intelligens.

La Nature, dans le partage des forces qu'elle a données aux hommes et aux femmes, a voulu qu'elles se développassent d'une manière conforme à leur destination : or, il est reconnu que la douceur des femmes influe beaucoup sur la force des hommes.

L'éducation de la femme a une influence toute puissante sur celle de l'homme : pour que cette influence naturelle et constante produise d'heureux effets, il faut que la femme tende à la perfection physique, morale et intellectuelle de sa nature.

Le libre et entier développement de toutes les facultés physiques, morales et intellectuelles, appartient aux femmes comme aux hommes.

La force de leur corps et de leur ame, l'énergie de leurs organes, dépendent plus de l'éducation qu'on leur donne que de la différence de leur nature.

La femme doit donc se former le corps et l'ame, le cœur et l'esprit aussi bien que l'homme. Former une femme dans toute la force et toute la perfection de sa nature, c'est former un être semblable à l'homme, souvent plus parfait.

De plus : former la femme, c'est former la mère, la sœur, l'épouse et la meilleure amie de l'homme de bien ; et une femme de bien, une femme parfaite veut toujours la plus grande perfection de l'homme.

Une mère veut certainement la conservation, la perfection et le bonheur de son enfant : or son enfant est un homme : mais il ne deviendra véritablement homme qu'autant qu'elle est et sera vraiment femme de bien.

Pour être une vraie mère, elle doit être une femme sensible, bonne, douce, éclairée, religieuse ; elle doit être, pour *ainsi dire*, *l'humanité personnifiée* ; et alors elle peut former l'homme.

La femme porte en elle-même l'essence primitive de la sensibilité, de la bonté et de l'humanité : elle en développe le germe dans le cœur de son enfant, et c'est par ce développement que l'enfant devient homme et qu'il fait partie du genre humain.

Comme tout le genre humain, dans l'enfance, est sous la tutelle des mères, il est très-juste qu'on doive et que l'on donne aux femmes une éducation pareille et à-peu-près égale à celle des hommes.

C'est sur tout par le moyen des femmes que l'on peut faire en sorte que l'éducation des hommes soit toute amitié, tout amour, toute fraternité.

Cette éducation doit commencer dès l'enfance ; et c'est par les mères que les premiers germes de l'amour, de la confiance, de la reconnoissance, de l'amitié, de la fraternité, de la bienveillance, et que tous les sentimens les plus purs et les plus dignes de l'humanité, se développent dans les enfans.

Ainsi, le succès de l'éducation des enfans, demande, conformément avec la Nature et la raison, que les femmes ou les mères du genre humain, reçoivent une éducation aussi vigoureuse, aussi cultivée, aussi parfaite que celle des hommes.

De l'application de ce principe, dépend le perfectionnement de la nature de l'homme et de toute l'espèce humaine; parce que des femmes et des mères parfaites feront seules des enfans et des hommes aussi parfaits que leur permettra la Nature.

Apprenez aux femmes ce que c'est que la perfection physique, morale et intellectuelle de la nature humaine, ou ce que c'est que la perfection du corps et de l'âme de l'homme, et vous aurez des enfans qui deviendront des hommes.

Si nous voulons perfectionner l'espèce humaine, il est incontestable qu'il faut commencer par perfectionner l'éducation des femmes : car, étant les mères, elles sont encore les premières *éducatrices* des hommes.

Le grand objet de l'éducation des femmes, est de les former pour l'éducation des enfans, pour remplir les fonctions auxquelles elles sont appellées par la Nature.

La Nature appelle toutes les femmes à être épouses et mères, et surtout bonnes nourrices, et c'est pour remplir les devoirs sacrés d'épouses, de mères et de nourrices qu'elles doivent être formées.

Les femmes sont faites pour nourrir et élever l'enfance, parce qu'elles sont toujours animées par un sentiment de tendresse et d'amour : Les hommes sont faits pour développer l'adolescence et former la jeunesse,

parce que la force et l'énergie de leur caractère conviennent à l'âge de la vigueur.

L'amour pur est le principe de l'éducation des femmes, comme la force active est le principe de l'éducation des hommes.

Il existe dans le cœur de toutes les mères, un foyer d'amour qui doit embraser tous les cœurs; et de même que la Providence étend ses bienfaits sur tous les êtres, l'amour des mères doit s'étendre sur tous les enfans des hommes.

O mères! consultez vos cœurs; ils vous diront assez ce que vous devez à l'enfance; car tous les trésors du sentiment, de la tendresse, de la bonté et de la sensible humanité sont en vous: dites-vous bien: *nous sommes mères, c'est pour aimer, c'est pour élever tous nos enfans!*

Les mères ne doivent point se contenter de dire à leurs enfans : aimez-vous; elles peuvent les remplir d'amour : de plus, elles peuvent produire dans les hommes, les vertus et les jouissances pures de l'existence domestique et privée, ainsi que les vertus mâles et énergiques et les forces nécessaires à l'existence sociale et publique.

Plus encore, appellées à représenter la tendre humanité dans les familles et à faire germer toutes les vertus, elles peuvent, au moyen du développement des germes de l'amour, de la confiance, de la reconnoissance et de l'obéissance, former de tout le genre humain une seule et même famille, au sein de laquelle, tous les hommes se considéreront désormais comme frères et amis.

Pour réaliser l'union de la grande famille des hom-

forts, sains, sensibles, généreux, aimans, confians et reconnoissans.

L'éducation de l'enfance doit commencer dès le sein des mères. Une femme qui porte un enfant dans son sein, doit prendre une nourriture saine, un exercice modéré, un doux repos, et se respecter elle-même autant que l'être auquel elle va donner le jour.

La femme, dans l'état de grossesse, est un être sacré et saint : elle est à l'égard de l'enfant qu'elle porte dans son sein, ce que Dieu est à l'égard de la création de l'homme; c'est Dieu qui forme l'enfant dans le sein de la mère, mais c'est la mère qui doit le former pour Dieu et pour les hommes.

Toute femme qui porte un enfant dans son sein, doit se préparer non-seulement à lui donner le jour, la vie, mais encore l'éducation qui est la lumière de la vie; et toute mère est la première *éducatrice* de son enfant, la seule que Dieu lui donne pour l'élever à lui, pour développer en lui les premiers germes de l'amour, de la confiance, de la reconnoissance et de l'obéissance. Comment suis-je parvenu à aimer Dieu, demande un grand éducateur? D'où vient que je me sens heureux de l'aimer, de me confier en lui, de le remercier, de lui obéir comme à un père tendre?

Je rentre en moi-même, je retourne par la pensée sur le premier âge de ma vie; et je sens, je reconnois que les germes de l'amour, de la confiance, de la reconnoissance et de l'obéissance ne se sont développés en moi que par les impressions que j'ai reçues de ma mère ou de ma nourrice.

Examinons bien les développemens qui vont suivre.

A la naissance de l'enfant, la mère, guidée par la force d'un instinct naturel, se sent portée à nourrir, à soigner son corps et tout son petit être : dès qu'elle le soigne, elle satisfait son cœur et l'objet de ses plus chères affections.

Dès que l'enfant ouvre les yeux à la lumière et qu'il est susceptible de recevoir des impressions, la mère le garantit contre lui-même : elle lui donne tout ce qui lui est bon, utile à sa conservation, et elle ne lui donne que des impressions agréables.

La première sensation de l'enfant, dans cet état, est de sentir qu'il a ce qu'il lui faut : dès-lors il est satisfait, content, réjoui, *il sent qu'il aime sa mère; voilà le premier germe de l'amour développé en lui* (1).

Mais l'enfant susceptible d'amour est aussi susceptible de crainte. Dès qu'il aperçoit un objet qui réveille sa crainte, il en est effrayé..... La mère le prend aussitôt dans ses bras, elle le presse contre son sein, elle le rassure, elle le caresse, elle essuie ses larmes.

L'objet de sa frayeur reparoît-il? La mère le reprend de nouveau dans ses bras protecteurs; elle le presse plus tendrement contre son sein, elle lui sourit : l'enfant répond au sourire de sa mère avec un œil serein et sans nuages, il n'a plus de craintes; *il se confie en sa mère : voilà le germe de la confiance développé dans son ame.*

A chaque besoin que l'enfant éprouve, la mère ac-

---

(1) Voyez la doctrine de Pestalozzi sur ces développemens, dans ses Ouvrages en allemand qui méritent d'être traduits.

court au berceau : elle le désaltère à l'heure de sa soif, elle appaise sa faim, elle contente ses appétits ; et son œil rayonne de la joie de l'innocence lorsqu'il se trouve au sein de sa mère.

L'enfant éprouve-t-il de nouveaux besoins? La mère est là pour le rassasier. *Mère et être rassasié est pour lui la même pensée.* Dès qu'il est rassasié, il sent le bien-être, *il remercie sa mère : voilà le germe de la reconnoissance développé dans son cœur.*

Des besoins, naissent les désirs; des désirs naissent les passions violentes. Mais la Nature se montre inflexible contre l'enfant impétueux. Il bat le bois, il frappe la pierre. Dès qu'il sent l'inflexibilité de la matière, il ne frappe plus; et bientôt il se *soumet à la loi de la nécessité.*

L'enfant ne veut-il point se soumettre? La mère imite la Nature, elle reste inflexible contre le désordre de ses désirs et la violence de ses passions naissantes: il tempête, il crie.... Elle continue à être inflexible, *et bientôt il obéit.* Alors l'enfant sent intérieurement, qu'il n'est pas bon ni juste de crier, de tempêter contre une mère aimante qui n'exige rien de lui que par amour et pour son propre bien : *voilà le germe de l'obéissance développé dans son esprit.*

Les premiers développemens de l'enfance, commencent donc par un puissant désir de l'enfant, de contenter ses besoins naturels : la mère qui le nourrit, le soigne, l'élève, produit nécessairement l'amour, la confiance et ~~la reconnoissance~~; et l'obéissance naît de la *nécessité même d'obéir, d'être soumis à sa mère.*

Ces principes bien appliqués par la mère, dévelop-



pent le premier germe de la conscience de l'enfant; et son premier sentiment moral est de reconnoître deux vérités essentielles au bonheur de sa vie : l'une, *que sa mère n'est pas pour lui seul au monde*; l'autre, *que lui-même n'est pas pour lui seul dans le monde*.

Dans son origine céleste, comme dans son état le plus parfait, la mère se trouve devant l'enfant comme la loi divine dans sa plus douce et dans sa plus belle forme : elle est à ses yeux l'image de la Divinité même, et une *seconde Providence réalisée en sa personne*.

La vie de la mère est le modèle de la vie de l'enfant : il aime l'homme que sa mère aime; il embrasse l'époux, le frère, l'ami que sa mère embrase; il caresse l'enfant qu'elle caresse, et, par elle, son amour s'étend à tous les êtres de son espèce qui l'environnent; il embrasse d'abord *toute sa parentée*, ensuite *toute l'humanité*.

Remontons encore à un principe : pour que l'enfant soit bien formé et bien constitué, il faut que, dès l'instant de sa naissance et tous les jours de sa vie, on purifie, on lave son corps dans l'eau pure, et qu'on entretienne toutes ses chairs dans la plus grande netteté et propreté.

La netteté du corps est en quelque sorte le principe de la pureté de l'ame : de plus, il doit apprendre de bonne heure à se mouvoir dans l'eau comme sur terre. Tous ses membres doivent se mouvoir librement et sans aucune gêne; et la liberté des mouvemens de tous les membres de son corps, est *le principe de l'activité de toutes les facultés de son ame*.

Le mouvement, l'activité, la liberté d'agir, voilà les premiers principes de l'éducation physique de l'enfance : il faut que l'enfant jouisse de la santé du corps, qu'il la tienne de sa mère, d'une vie dure et simple, d'une nourriture saine et frugale, d'un exercice continuel.

La nourrice de l'enfant doit être saine, vive et pure : nourrie de tout ce qu'il y a de plus pur et de plus simple dans les productions de la terre, son nourrisson doit sucer le lait de la pureté, de la santé même.

La mère ou la nourrice doit donc commencer l'éducation de l'enfant par tout ce qui donne et entretient la santé du corps et la pureté de l'ame.

Son premier soin est de rendre son corps actif et son ame sensible : pour y parvenir, il faut qu'elle soit active et sensible elle-même, qu'elle travaille en chantant, ou qu'elle chante en travaillant.

Elle doit se montrer à l'enfant telle qu'elle veut qu'il soit ; elle doit être vive, gaie ; douce, riante, aimable, ingénue, vraie, sincère, bonne, bienfaisante, humaine, généreuse, juste, innocente : elle doit souvent chanter et danser devant l'enfant, afin de réveiller et d'entretenir en lui le sentiment de la joie et de la gaieté, premier germe d'une belle ame, d'une ame noble et tranquille.

Elle doit entretenir le corps de l'enfant dans une activité continuelle par des petites marches, des courses légères, des sauts et des danses proportionnés à son âge, à sa force.

La première instruction de l'enfant, qui doit com-

mencer à l'âge de deux à trois ans, *est l'étude de son corps*, de tous ses membres, des divisions et subdivisions dont ils sont composés : il doit connoître leur nom, leur forme, leur nombre, et les fonctions qui appartiennent à chacun, comme, par exemple, les fonctions de ses pieds, de ses jambes, de ses bras, de ses mains, de ses yeux, etc.

L'enfant doit être *son livre à lui-même ;* son unique étude est celle de son corps : elle doit commencer par l'instruction des sens, par l'exercice de la vue de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher, par l'exercice de tous ses organes et de toutes ses facultés.

L'exercice du corps et des sens met bientôt l'esprit en activité ; et l'enfant qui marche, qui court, qui saute, qui s'exerce, est obligé de penser à ce qu'il fait, de combiner les moyens de se garantir lui-même des dangers auxquels il s'expose souvent ; ce qui développe en lui *le premier germe de la réflexion.*

La mère, attentive à tous les développemens successifs de l'enfant, développe, cultive en lui l'organe de la parole : elle lui apprend à former des sons, à distinguer les sons du langage, à bien prononcer les mots, à les employer pour rendre les premières idées et les premières impressions qu'il reçoit des objets extérieurs.

Dès que l'esprit de l'enfant est susceptible de donner son attention, la mère qui jusques-là l'avoit fixé sur son corps et sur lui-même, doit le diriger sur les objets qui l'environnent : elle commence par ceux qui sont le plus près de lui ; elle lui fait remarquer leur

forme, leur propriété, leur grandeur, leur petitesse, leur couleur et leur usage.

Après avoir observé avec lui tout ce qui l'environne, elle porte son attention sur les êtres qui ont le plus de rapport à lui, sur les autres enfans, sur les animaux, sur les plantes, sur tout ce qui a vie : elle lui marque la place qu'il tient au milieu d'eux ; elle développe de plus en plus son sens moral par la connoissance des rapports qui existent entre eux et lui.

Dès que l'enfant a le corps et l'ame assez développés pour supporter l'activité de l'esprit et pour appliquer son intelligence sur les objets qui sont le plus à sa portée, on lui enseigne *les premiers élémens de l'art et de la science.*

Ces élémens sont très-simples et à la portée de la mère : l'enfant qui veut représenter les objets qu'il voit le plus souvent, tels que les animaux, les plantes, les arbres, les maisons, les meubles, trace d'abord de lui-même, des traits simples, des lignes droites, des lignes courbes; il dessine, il calcule, il mesure, il combine, sa foible intelligence est en activité : *le germe de l'intelligence se développe.*

Les simples opérations de son esprit et toutes les combinaisons de son intelligence n'ont besoin que d'être un peu dirigées : la mère peut lui servir de directeur : elle peut lui faire remarquer l'image de la perfection dans la première ligne droite, dans le premier triangle qu'il trace; et c'en est assez pour lui inspirer l'amour du travail et de l'application.

L'enfant se forme, s'élève, s'instruit lui-même par l'activité de son corps et de son esprit : soit qu'il

s'exerce au travail, à la fatigue, soit qu'il cultive la terre, une plante, un jeune arbre, soit qu'il élève un jeune animal pour être le compagnon de ses travaux et de ses plaisirs, soit qu'il imite le berger, le laboureur, l'artisan, ou qu'il se crée un outil, son petit génie imitateur devient en même-temps créateur; et par là, *la vie active devient son premier besoin.*

Le besoin d'agir, comme celui de se nourrir, est le principe actif de l'éducation de l'enfant : si, en agissant, il rencontre des obstacles, il sent bientôt le désir de les vaincre ou de les surmonter; dès qu'il en a le désir, il en a la volonté, et il en cherche les moyens.

Éprouve-t-il de nouveaux obstacles dans l'application de ses moyens? il s'exerce *à la patience.* En éprouve-t-il encore, a-t-il des maux? Il s'anime, il apprend à supporter les *contrariétés;* bientôt il supportera la *fatigue*, il apprendra *à souffrir*, *à vaincre la douleur et sa propre foiblesse.* L'enfant apprend-il à agir malgré les obstacles? S'exerce-t-il au travail, à la marche, à la course? Apprend-t-il de bonne heure à souffrir, à se vaincre lui-même?...... Les germes du *courage* se développent avec ceux de la *force*, de la *fermeté* et du *caractère.*

En formant le corps de l'enfant par la vie active, on forme son ame à la pratique du bien : en appliquant son esprit à la recherche du bien, on forme son cœur à l'aimer, et il aime tout ce qui est bien.

Tout ce qui contribue à sa conservation, à sa perfection, à son bonheur et à celui de sa mère, de son père et des autres hommes, *est bien :* tout ce qui a des effets contraire, *est mal;* voilà sa morales.

L'idée du bien, donne à l'enfant l'idée du beau et du bon ; l'idée du beau et du bon, lui donne l'idée de l'honnête et de l'utile ; et ces idées primitives lui donnent nécessairement l'idée du vrai et du juste.

Dès que l'enfant a les premières idées de *bonté*, de *beauté*, d'*honnêteté*, d'*utilité*, de *vérité* et de *justice*, il a l'idée de la *vertu : le germe de la raison est développé dans son ame.*

C'est là le premier don de Dieu, le premier bien de l'homme : mais ce bien a sa source dans un plus grand bien encore ; et il est nécessaire que l'enfant connoisse la *source de tout bien.*

La mère, qui a développé en lui tous les germes qui constituent la perfection de l'humanité, dirige son esprit vers l'observation de la Nature entière ; elle lui montre le soleil qui nous éclaire, les étoiles du ciel, les pluies qui tombent sur la terre, les sources jaillissantes des montagnes, les fleuves qui arrosent les campagnes, les vallées fertiles, les fruits de la terre, les travaux des hommes, les animaux innocens, les plantes bienfaisantes, tous les bienfaits de la Providence divine, tous les dons de la Nature.

A la vue de cet univers, à la vue des bienfaits du ciel et de la terre, l'esprit de l'enfant remontera à la *cause* qui les a produits, à l'Être souverainement bon, souverainement intelligent et parfait, auquel il donnera le nom que sa mère lui aura appris à prononcer, le *nom de Dieu bon.*

En prononçant ce divin nom, le premier sentiment de l'enfant sera celui de l'amour et de la reconnoissance : bientôt le sentiment de la confiance et de l'obéissance

naîtront dans son cœur avec celui de sa croyance : *voilà le premier germe de la religion développé.*

C'est là le plus haut degré de la perfection à laquelle l'enfant puisse parvenir : c'est là où l'amour et l'attachement de la mère l'a conduit, à une *existence de plus en plus ennoblie et intérieurement satisfaite.*

Tout ce qui précède peut-être l'ouvrage d'une bonne mère, d'une mère tendre et sensible : mais que penser de cette mère qui refuse à son enfant ce qu'elle lui doit, la *première éducation*, qui oublie son enfant au berceau, qui lui dérobe ses soins pour aller briller dans la société ? Que penser du père qui arrache le nourrisson des bras de sa mère, afin qu'elle ne soit pas privée un seul jour de la jouissance énivrante des plaisirs du monde ? Que penser des parens qui n'ont aucune idée de l'éducation qu'ils peuvent et doivent donner à leurs enfans ?

En fermant ainsi la source de l'amour maternel et paternel, on cherche quelqu'un dans le monde qui puisse remplacer un père ou une mère, et si on trouve quelqu'un qui en ait seulement l'apparence, alors les relations de l'enfant avec les parens sont détruites dès son entrée à la vie, et les germes précieux que nous venons de voir se développer, restent sous leur enveloppe grossière.

Cette conduite des parens, cette insouciance pour la première éducation des enfans, est contre la volonté de Dieu, contre les lois de la raison et de l'humanité : en négligeant le germe primitif de l'amour pur, ils tarissent les sources de la vie et conduisent leurs enfans à la

mort; car s'ils vivent sans aimer, sans se former à l'amour, c'est comme s'ils n'existoient pas.

Comme le principe moteur de l'éducation et de la culture de l'enfant lui manque essentiellement, je veux dire, *l'amour actif de sa mère*, il ne trouve dans tout ce qui l'environne, aucun point d'appui pour le développement de ses facultés morales.

Mais le bon père, la véritable mère, sentent que leur existence même, que la représentation de leur vie entière ne suffisent pas encore pour élever, pour former l'enfance : ils sentent le besoin de recourir à une force plus qu'humaine, de représenter à leurs enfans, l'image d'une force, d'une raison supérieure qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes, et qui ne peut se trouver qu'en un *Dieu bon.*

Ils sentent intérieurement ce besoin suprême de conduire leurs enfans vers Dieu, pour développer en eux les germes de l'amour, de la reconnoissance, de l'obéissance, de la raison et de l'intelligence, de la religion et de la conscience : ils s'élèvent eux-mêmes, en se considérant comme les *ministres de la Providence* à l'égard de l'éducation de leurs enfans.

Ils voient que le monde est un torrent qui entraîne les hommes à leur perte; que mille foiblesses, mille passions, mille exemples dont l'influence inévitable peut entraîner de même les enfans, sont les écueils des meilleurs principes.

Il n'y a point de bon père, point de bonne mère, qui, pénétrés de ces vérités, voulant élever leurs enfans dans les principes de la vertu et de la religion, ne soient effrayés de la contagion du monde, qui leur

crie sans cesse d'une voix séduisante : *vous êtes à moi !*

Dès que cette voix corruptrice appelle les enfans des hommes, les pères, les mères n'ont plus assez de force pour les retenir ; et s'ils veulent résister et se mettre en état de vaincre le monde et ses passions, il faut toujours qu'ils aient recours à une puissance plus qu'humaine.

La mère qui veut se consacrer toute entière à l'éducation de son enfant, se sépare en quelque sorte du monde entier, elle le prend dans ses bras, se retire dans un coin de la terre, et là, elle l'élève par son amour à l'amour de Dieu, elle le sacrifie, pour ainsi dire, à Dieu, afin qu'il trouve en lui un père dont il aura toujours besoin.

Elle sent que son amour envers Dieu pénétrera l'ame de son enfant ; que l'amour et la confiance de son enfant envers Dieu, sera le garant de son amour et de sa confiance envers sa mère ; que sa foi fera toute sa force et pourra seule le sauver de la corruption du monde ; et que tout le succès de l'éducation repose sur la religion.

Plus cette mère sera bonne, sensible, généreuse, plus elle sera pure, religieuse et vertueuse, plus elle cherchera que son enfant le devienne ; ne trouvant point de vrai modèle sur la terre, elle en cherchera un dans le ciel ; elle se jettera dans les bras de celui qui, indépendamment des hommes et des événemens, puisse l'élever à lui, le former dans son amour, veiller sur son enfance, sur son adolescence, sur sa jeunesse, sur toute sa vie : elle le mettra sous l'*œil de la Providence pour le conduire dans le monde.*

Plus elle est bonne et pure, plus cet instinct irré-

sistible auquel son ame est soumise, émeut son cœur et active son esprit, et la porte nécessairement à chercher les moyens d'assurer à son enfant un bien durable, un bien-être éternel : comme elle ne le trouve pas dans la foiblesse humaine, elle le cherche dans la force divine : plus elle sent la foiblesse de l'homme, plus son instinct la conduit à chercher en Dieu un appui, un soutien, un protecteur, un père pour l'enfant de son cœur.

Le sentiment pur de la protection Divine, et le pressentiment d'une main invisible et puissante qui domine sur nous, deviennent pour elle deux vérités intimes et immuables qu'elle cherche à graver dans l'esprit de son enfant : plus elle voit que le bien de son enfant dépend de son père terrestre, plus elle lui fait sentir que son vrai bonheur est dépendant de *son Père céleste.*

La Nature même conduit cette mère tendre et aimante, à un attachement plein de confiance dans ce *Père céleste* qui ne peut tromper ses enfans, que ni la mort ne peut leur arracher, puisqu'il est la vie; ni le monde pervertir, puisqu'il est éternel et incorruptible, et qu'il est la source de toute perfection.

Elle trouve dans cet attachement à l'idée de Dieu, un don nécessaire à l'homme, un bien indispensable pour la perfection de toute sa nature, un moyen assuré d'y parvenir : elle y trouve un élément céleste, au-dessus de tous ceux qui sont sur la terre, pour une *éducation religieuse et presque divine*, qui remplira ses vœux les plus purs et atteindra le but de sa destination : elle y trouve enfin un appui sauveur pour son

enfant contre la foiblesse de sa nature et contre la force du monde.

Par l'amour et la foi en Dieu, la bonne mère se sent plus de force, plus d'énergie, plus de dispositions et plus de capacité pour bien élever son enfant ; et, malgré la perversité du monde, elle le forme pour lui, elle se place courageusement au-dessus de lui, et élève avec elle son enfant aussi haut qu'il lui est possible.

Elle montre à son enfant que le monde est l'ouvrage de Dieu; qu'il est placé sur cette terre pour y vivre, pour s'y conserver, pour s'y former, pour s'y perfectionner, pour y travailler, pour s'y rendre utile, pour se servir lui-même, pour y servir Dieu et les hommes.

Elle ne l'avoit éloigné de la société et du mauvais sens du monde que pour l'en garantir et le mieux servir : elle ne l'a formé hors du monde, que pour l'y faire rentrer tout formé, pour n'y donner que de bons exemples et n'en point suivre de mauvais; elle ne s'est rapproché de Dieu, elle ne s'est retiré au milieu de la Nature, que pour apprendre à son enfant à employer les meilleurs moyens pour servir les hommes.

Alors la mère et l'enfant voient le monde d'un œil plus pur : ils en voient le bien et le mal, le bon et le mauvais, le vrai et le faux, l'honnête et le déshonnête, l'utile et l'inutile ; ils se font une règle de conduite fondée sur ce qu'il y a de meilleur et y vivent en conséquence.

Le monde leur paroît plus digne des êtres qui l'habitent : leurs maux sont leur ouvrage et les vrais biens

sont de Dieu; cette vérité est un nouveau motif de s'attacher aux vrais biens, de se former à l'amour de Dieu, de s'attacher à surmonter tous les maux, à vaincre les passions, à acquérir toutes les vertus.

L'enfant qui, aux côtés de sa mère, développe les premiers germes de ses meilleurs sentimens, de ses inclinations les plus heureuses, qui la voit tous les jours prier un Père qui aime tous les enfans des hommes, apprend à l'aimer lui-même et à aimer ses enfans du même amour dont il veut être aimé.

Cet enfant, qui voit tous les jours que sa mère aime Dieu, qu'elle aime, qu'elle sert les hommes, qui voit sans cesse qu'elle cherche et trouve dans cet amour le bonheur de sa vie; cet enfant là se sent intérieurement porté à se mettre à genoux, à côté de sa mère priante, et à adorer avec elle *le Père de son père et de sa mère.*

La pureté de son cœur, l'innocence de son ame ingénue, le porteront naturellement à sentir pour sa mère quelque chose de semblable à ce qu'elle sent pour son Père céleste : ce sentiment de piété filiale le conduira à la vraie piété, à la vraie foi en Dieu, à l'adoration intérieure de cet Être bon et parfait qui veut le rendre semblable à lui.

L'enfant aimera davantage ceux qui lui ont donné l'être et la vie, il les remerciera avec une plus tendre reconnoissance, il se confiera à eux avec plus de sincérité, il les servira avec plus de respect et de vénération, s'il croit en ce Dieu bon, qui est le Père de tous les pères et de tous les enfans : il aimera plus les hommes, s'il voit dans son père et sa mère, le frère

et la sœur de tous les humains; il s'aimera plus lui-même, s'il se considère comme un enfant de Dieu.

Enfin, il aimera plus purement chaque créature de son espèce, il la servira avec une ame plus élevée, avec un cœur plus généreux, avec un esprit plus éclairé, s'il reconnoît en elle une créature de Dieu, un enfant de Dieu comme lui.

Le grand art d'élever les enfans est de les rendre heureux, joyeux et contens d'eux-mêmes.

CHAPITRE IV.

De l'Éducation de l'Adolescence et de la Jeunesse.

La première éducation de l'enfance étant l'affaire la plus importante des mères et en général de toutes les femmes, l'éducation de l'adolescence et de la jeunesse est tout ce qu'il importe le plus aux hommes.

L'éducation des enfans peut être confiée aux mères jusqu'à l'âge de sept, huit, neuf à dix ans : à cet âge, sans les perdre de vue, elles peuvent les remettre entre les mains des hommes, après les avoir préparés dans la famille à recevoir l'instruction qui leur est destinée dans la société.

Nous venons de voir que le principe de l'éducation de l'enfant, *est l'amour de la mère :* le principe de l'éducation de l'adolescent et du jeune homme, est l'*amour du père;* ce que la mère a fait pour lui jusqu'à

l'âge de dix ans, le père doit le faire jusqu'à sa vingtième année.

Le père ou l'*éducateur*, doit reproduire en quelque sorte la mère aux yeux de l'enfant : il faut qu'il ait toujours devant les yeux ce noble et touchant modèle; qu'il ne se borne pas à l'imiter; qu'il se nourrisse de ses affections; qu'il se pénètre de son esprit et de sa vie; qu'il ne soit content de lui, qu'autant que la mère elle-même pourra être satisfaite de ses soins, et se reconnoître toute entière dans la manière dont il traite et conduit son enfant.

Ce que la mère est déjà par le cœur, par l'instinct et par sa nature, il faut qu'elle le soit encore par la raison et par une réflexion qui se confonde en elle avec le sentiment : ce que le père est déjà par la raison et par la méditation, il faut qu'il le devienne aussi par le cœur et par la force du sentiment; sa pensée doit se changer en affection, et celle-ci en habitude et en action.

La première pensée pure et féconde, la conception simple, touchante et sublime d'un ami des hommes et des enfans, est celle-ci : « la mère, dans sa perfection, est le véritable modèle, l'image vivante de l'éducation : la parfaite éducation, dans l'essence de sa nature, dans son idée la plus simple et la plus complette, doit être l'image de la mère de famille ».

C'est au sein de la famille que l'éducation doit prendre l'enfant, pour le conduire dans la société, sans qu'il puisse s'apercevoir de son changement de situation, et sentir la privation de l'influence de l'amour maternel et paternel : elle doit surtout aspirer

à remplacer la mère, à la continuer pour l'adolescent qu'elle veut former à la vertu.

La vie active et sociale étant la grande formatrice de l'homme, le père, la mère, la famille, l'école, la société, la nature, l'art, la science, tout doit concourir à son développement physique, moral et intellectuel.

Le principe actif de l'éducation de l'enfance étant reconnu pour être le meilleur, le plus vrai et le plus conforme à la Nature et à la destination de l'homme, il faut le suivre dans l'adolescence et la jeunesse.

La mère ou l'*éducatrice* a bien commencé; le père ou l'*éducateur* doit bien finir : il doit bien se garder de gâter l'ouvrage de la mère : il doit suivre avec un respect religieux le développement successif et graduel du corps, du cœur et de l'esprit de l'enfant.

Le principe de la santé, de même que les germes de l'amour, de la confiance, de la reconnoissance, de l'obéissance, de l'intelligence, de la volonté et de la connoissance, les germes de la conscience, de la raison et de la religion, doivent acquérir un développement de plus en plus actif, de plus en plus noble et parfait.

Mais une des lois essentielles de l'éducation, c'est de ne pas vouloir trop tôt des hommes : il faut donner aux enfans tous les développemens de l'enfance, et aux adolescens tous les développemens de l'adolescence, pour qu'ils parviennent à toute la force de la jeunesse.

Nous devons suivre la marche et les lois de la Nature dans tous les développemens de l'homme, con-

sidéré comme être physique, moral et intelligent, et comme enfant, adolescent, jeune homme.

La Nature nous offre l'aspect du développement de tous les êtres organisés sous deux formes invariables et nécessaires, mais essentiellement différentes. La première est la *naissance*, la *croissance* et l'*extension*. Chaque arbre sort d'un germe primitif qui enveloppe, qui renferme en lui, qui développe ensuite tout ce que sa nature lui permet de produire, si les circonstances les plus heureuses favorisent son accroissement.

La seconde forme consiste dans la gradation, dans la marche et les lois d'un développement progressif et graduel. L'être organisé ne se borne pas à croître et à s'étendre : il s'élève successivement à divers degrés d'une existence de plus en plus noble et parfaite. Un arbre dans sa première croissance est composé de bois, de branches, d'une sève intérieure qui le nourrit et de feuilles qui manifestent sa vie; puis, une seconde création commence pour lui : la fleur qui naît et s'épanouit reproduit ce même être sous une forme plus noble : cette fleur est elle-même le germe d'un produit plus élevé encore, qui est le fruit destiné à lui succéder et à le reproduire.

Ainsi l'homme se développe, se forme et se régénère, pour ainsi dire, en parcourant des degrés successifs par lesquels son être n'est pas seulement renouvellé, mais entre dans une sphère supérieure et jouit d'une existence plus pure et plûs complette.

On peut comparer l'enfant, dès le premier âge, non-seulement sous le rapport physique, mais aussi quant à son développement moral et intellectuel, à l'arbre

qui ne porte encore ni des fleurs ni des fruits, mais qui croît, dont la tige s'étend, et qui a déjà des branches et des feuilles.

A l'époque de la puberté, une nouvelle création se développe dans les facultés naturelles de l'enfant, dans ses actions, dans ses sentimens, dans ses idées, dans tout son être : il commence à sentir et à penser, à se concevoir lui-même d'un point de vue plus élevé; ses conceptions deviennent plus spirituelles, plus dignes d'un être intelligent.

Il n'avoit encore éprouvé que les impressions données et reçues par les sens; il n'avoit vu que son corps: il commence à apercevoir son esprit, il voit spirituellement son intérieur ; il sent les mouvemens de son cœur ; il reconnoît les opérations de son intelligence; il se forme des notions plus justes du bien et du mal, du vrai et du faux, de l'honnête et de l'utile; il saisit les élémens intimes des premières connoissances; il se crée, pour ainsi dire, un nouveau monde, par une manière plus éclairée d'envisager les choses et de saisir les rapports qui sont entre elles.

Il arrive enfin à un point où il découvre et peut s'approprier de nouvelles lumières qui vont se répandre sur tout ce qu'il a précédemment appris : tous les objets dont il ne connoissoit que l'enveloppe et la superficie, commencent à lui donner des impressions plus relevées; ils se présentent à lui parés de tous les attraits de l'imagination et du sentiment, qui, par une sorte d'enchantement, en sont pour lui de nouveaux êtres. Chaque homme, s'il retourne jusqu'à son enfance, peut se rendre compte de l'époque où ce nouveau

monde a frappé, par un charme auparavant inconnu, son esprit et son ame.

Tel est, pour l'homme, le passage de l'enfance à l'adolescence. Alors, tout-à-coup, ses yeux sont éclairés d'une nouvelle lumière : un nouveau feu vient épurer le cœur et l'ame; une nouvelle clarté brille pour le sentiment et l'intelligence; un jour nouveau éclaire, anime, vivifie tous les objets ; l'existence toute entière reçoit une modification soudaine qui se communique à tous les êtres ; la Nature paroît dans toute sa beauté; la scène entière du monde est changée.

La même chose arrive encore au passage de l'adolescence à la jeunesse, époque d'un troisième degré de développement. Le jeune homme sent ses forces, il connoît ses facultés et l'art de les exercer, de les employer pour son plus grand bien, pour le perfectionnement de toute sa nature physique, morale et intellectuelle.

La Nature s'agrandit à ses yeux ; il reçoit des impressions plus fortes; il éprouve des sentimens plus généreux ; il a des pensées plus élevées, des idées plus sublimes de son être ; il acquiert des connoissances plus sûres, plus réelles, plus parfaites; les fleurs de l'imagination font place aux fruits de la raison ; il marche d'un pas sûr et ferme vers la connoissance de toutes les vérités utiles et nécessaires au bonheur de sa vie entière.

Alors, le jeune homme sent le prix de l'existence; il cherche les moyens de la perfectionner par le bon emploi de la vie, par l'observation de la Nature, par l'expérience, par la culture de l'art et de la science; et

la loi de la perfectibilité sert de direction à son intelligence. Il sent la dignité de l'homme, il s'estime lui-même, il estime les hommes et les choses selon leur véritable prix : il connoît la place qu'il occupe dans le monde ; il sait ce qu'il a été, ce qu'il est et ce qu'il peut être ; il a trouvé la boussole de la vie et le chemin du bonheur, *qui est celui de la plus grande perfection possible.*

Ce jeune homme enfin, connoît les lois du développement de toute sa nature, ses moyens de perfectionnement, et le but de sa destination sur la terre : le grand principe de l'éducation qu'il peut se donner est dans la connoissance de ces lois, de ces moyens et de ce but suprême.

Le véritable secret de l'éducation de l'adolescence et de la jeunesse, est de bien apprécier l'âge et le dégré auquel existe l'individu qu'elle veut former, de savoir prendre la Nature au passage, quand un nouveau développement se manifeste, et de saisir les modifications des premiers sentimens, des pensées, des conceptions, et de la manière dont l'élève se voit lui-même.

Comme on ne doit rien exiger de l'élève que ce qu'il peut être par sa nature, d'après ses besoins, son tempérament, sa capacité, son intelligence, son âge, son sexe, il est essentiel que son éducation lui procure aussi tous les moyens de développement possible.

Il faut que l'enfant, l'adolescent, le jeune homme, au moment d'une nouvelle création et à chaque passage d'un dégré dans un autre, se trouve tout préparé pour la sphère dans laquelle il va entrer, et qu'il

ait en lui tous les fondemens, tous les principes, tous les élémens nécessaires au développement de l'âge auquel il existe.

Celui qui n'a pas joui de l'enfance dans sa véritable conception comme enfant, qui n'a pas suivi les vues et les intentions de la Nature relatives à cet âge tendre, et qui, par une suite de mauvais principes donnés dans l'éducation et dans la société, a été conduit à connoître et à faire prématurément ce qui ne devoit appartenir qu'à un âge plus avancé, a perdu aussi la pure et parfaite jouissance de l'adolescence et de la jeunesse, et les progrès du développement qui lui est convenable et qui constitue sa perfection.

Le même principe s'applique à l'époque de la maturité de l'homme, qui ne donne pas les fruits qu'elle doit produire, si sa jeunesse n'a été qu'une sorte d'enfance prolongée ou d'âge mûr anticipé, et n'a pas eu un développement proportionné à cette belle période de la vie.

L'esprit de l'éducation actuelle, qui est la vanité, tend surtout en Europe, à dénaturer l'enfance, l'adolescence et la jeunesse : on veut faire trop tôt des hommes ; les parens sont impatiens de jouir, les enfans de briller, et manquent ainsi le but de la véritable éducation et s'étonnent d'être trompés dans leurs espérances, sans juger en quoi ils ont eux-mêmes trahi l'intention de la Nature, et détruit de leurs propres mains leurs moyens de perfectionnement et de bonheur.

On peut dire avec vérité, que l'oubli de cette marche de la Nature, des lois du développement et des

degrés successifs à observer et à suivre dans l'éducation, est l'une des grandes causes de la foiblesse actuelle et de la dégénération des forces physiques de l'espèce humaine.

Pour remplir le but de la véritable éducation, de celle qui est conforme aux lois de la Nature et de la raison, n'oublions pas qu'elle est essentiellement physique, morale et intellectuelle, et qu'elle doit former le corps, le cœur et l'esprit, de même que l'enfance, l'adolescence et la jeunesse de l'homme.

Les principes de l'éducation physique, se bornent à peu-près à ce petit nombre de règles et d'habitudes faciles à pratiquer, en commençant dès l'enfance.

Se mouvoir et agir avec liberté, marcher, courir, s'exercer, se nourrir des mêts les plus simples, boire de l'eau pure, s'abstenir de boissons fermentées, afin de ne point s'échauffer le sang; point de médecine, pour n'avoir point de maladies; la diète, le repos, quelquefois l'exercice dans les indispositions passagères; se promener, se baigner, une extrême propreté dans les chaires, des bains fréquens dans l'eau courante; se laver tous les matins avec de l'eau froide, la tête, le visage, les yeux, la bouche, les dents, les oreilles, les mains et les pieds; des vêtemens simples et uniformes; point de luxe que celui de la simplicité et de la propreté; des tapis ou des lits durs qui fortifient les membres, l'habitude de dormir la tête nue, de se coucher de bonne heure, de se lever matin avec le soleil, et de suivre les lois du jour et de la lumière.

Des exercices mâles en plein air, au soleil, à la pluie, marcher la tête nue, quelquefois les pieds nuds,

se familiariser avec le chaud, le froid, la glace, la neige, avec les élémens et toutes les intempéries des saisons : s'exercer à la gymnastique, à la course, à la lutte, à la natation, à l'art de sauter, de grimper et de monter à cheval; faire des marches et des courses longues et quelquefois forcées et pénibles, pour apprendre à supporter la fatigue et exercer la force et le courage. Enfin, cultiver la terre, les plantes, élever les animaux, conduire les troupeaux; manier la charrue, la bêche, le hoyau, la pioche, le rateau, la hache, le marteau; travailler sur le bois, sur les métaux et les pierres; s'exercer à tous les arts et métiers.

Ces règles bien observées, ces exercices et ces travaux bien dirigés, sont les seuls et vrais moyens de procurer aux enfans, aux jeunes gens et aux hommes faits, une santé parfaite, une existence réelle.

Les principes de l'éducation morale consistent dans les règles et les habitudes suivantes :

Développer les germes de l'amour, de la confiance, de la reconnoissance et de l'obéissance; approcher les enfans avec bienveillance et bonté; observer ses actions et ses paroles devant eux; leur donner l'exemple à côté du précepte; leur apprendre à pratiquer ce qu'on leur enseigne; leur inspirer du respect pour les bonnes actions, de l'horreur pour les mauvaises; de l'estime pour eux-mêmes et pour leurs semblables avec le désir de se rendre toujours meilleurs; leur montrer une disposition constante à les rendre bons, sensibles, généreux, humains, vrais, justes, bienfaisans, heureux; leur donner des mœurs simples et pures, des habitudes raisonnables, naturelles; leur

enseigner à vouloir et à faire le bien, à ne vouloir que ce qu'on peut et à faire ce qu'on doit, à agir toujours selon la dignité humaine, à se respecter eux-mêmes, et surtout à honorer la vieillesse.

La piété filiale, la tendresse fraternelle, l'amitié, la douceur, la modestie, la simplicité, la franchise, la sincérité, la probité, le désintéressement, la fidélité, la pureté du cœur, le courage de l'ame, la générosité, l'empire sur soi-même et sur ses passions, la patience et la fermeté, la justice et l'humanité; ce sont là les vertus qui constituent la moralité, et auxquels il faut former les jeunes hommes, non par des paroles, mais par des actions.

L'art de former les jeunes hommes à la vertu, à la moralité, consiste à savoir agir pour le bien, à savoir obéir et commander pour le faire : un certain art de manier les deux plus puissans mobiles du cœur humains, *l'amour de l'estime et la crainte du blâme*, principes de l'honneur et de la honte; l'amour de la gloire, l'union de la prudence qui fait calculer et prévoir les dangers, du courage et de la fermeté qui les bravent et en triomphent; une courageuse patience pour supporter les maux; une grande force d'ame puisée dans une volonté réfléchie qui persévère dans le bien, qui surmonte tous les obstacles; une continuité d'action, soutenue par la constance dans les entreprises généreuses, dans les travaux, dans l'usage de ses moyens, dans l'emploi de ses forces, dans le développement de toutes ses facultés physiques et morales; une confiance entière dans les meilleures forces de la nature humaine, pour opérer le plus grand bien

possible; tel est l'art de la vertu, telle est en abrégé la science de l'éducation morale.

Le grand principe de l'éducation intellectuelle est l'amour de la vérité, l'amour du vrai, du bon, du juste, du beau et du sublime : cette éducation consiste dans la culture de la science proprement dite, dans l'observation et l'expérience, dans la connoissance de la Divinité et de la Nature, de Dieu et des hommes, et en général, dans la connoissance des êtres intelligens.

La grande science d'élever, d'instruire, de former l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, et même l'âge viril, consiste donc à savoir développer progressivement, cultiver et perfectionner alternativement toutes les facultés naturelles, physiques, morales et intellectuelles de l'homme.

L'homme, ou le jeune homme, après avoir reçu la meilleure éducation possible, n'est encore qu'à moitié formé : il doit se donner lui-même une seconde éducation plus parfaite que la première. Dès qu'il sent qu'il est homme, il doit rentrer en lui-même, et, par la connoissance qu'il a de sa nature et de sa destination, examiner si tous les principes, si toutes les vérités et les maximes qu'on lui a enseignées tendent à sa plus grande perfection et au plus grand bien des hommes, si tout est fondé sur la morale pratique et sur la vertu active. L'éducation que le jeune homme se donne lui-même sera parfaite, s'il est formé pour pratiquer constamment le bien, pour conserver sa dignité, pour être et demeurer toujours homme.

CHAPITRE V.

De l'Éducation domestique et publique.

L'ÉDUCATION la plus simple, la plus naturelle et la plus conforme à la raison, est sans doute celle qu'un père éclairé, qu'une bonne et tendre mère donnent à leurs enfans. Tous les élémens, tous les principes de la meilleure éducation possible, sont et doivent être donnés par le père et la mère au sein de la famille.

L'amour éclairé d'un père et d'une mère est et sera toujours le meilleur principe formateur de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse : si cet amour pur et primitif manque au jeune homme, son éducation sera manquée.

C'est dans la famille que l'enfant reçoit la vie ; c'est là qu'il doit apprendre à la conserver : c'est dans cette société primitive qu'il doit se former pour une plus grande où il y aura également des enfans qui doivent vivre, se conserver et se former comme lui à la vertu, à la vie active.

La vie et l'éducation de la famille sont le principe de la vie et de l'éducation de la société ; c'est de cette source plus ou moins pure ou altérée, que sortent les principes et les maximes qui gouvernent la vie entière de l'homme social.

C'est dans la famille que l'homme reçoit les pre-

mières impressions qui agissent toujours sur lui, qui développent ses sentimens, ses pensées, ses idées, ses conceptions, qui déterminent sans cesse, par une influence indirecte et inaperçue, mais réelle, et sans qu'il le sache lui-même, toutes ses volontés, ses actions et sa conduite morale.

Cette influence de la famille sur l'éducation de la jeunesse, est la même que celle de la mère sur l'éducation de l'enfance : elle a la même puissance, les mêmes moyens; elle doit par conséquent produire les mêmes effets.

Par exemple, les impressions de la vertu, les sensations qui appartiennent à l'élévation de l'ame, à la générosité du cœur, à la noblesse des sentimens, à la grandeur des pensées, à la pureté des vues, des intentions, des paroles et des actions, ne peuvent être familières qu'à l'homme qui les a, pour ainsi dire, sucées avec le lait de sa nourrice, puisées dans le cœur de sa mère, dans l'esprit de son père, et reçues dans ses communications journalières avec ses parens, ses frères, ses sœurs, ses amis, et qui s'en est pénétré dans l'intérieur de sa famille, comme d'une substance que le temps et l'habitude lui ont rendu propre et comme inhérente à sa nature, à tout son être moral.

Il est du devoir du père et de la mère de donner ces heureuses impressions dans le sein de la famille, de cultiver ces dispositions de leurs enfans, qui les rendent propres aux vertus, aux habitudes morales qu'ils devront un jour pratiquer dans le sein de la société.

Le premier principe, la première loi de l'éducation domestique, est que le père, la mère, législateurs

naturels de la première société établie entre l'homme et la femme, forment les enfans pour la conservation, la perfection et le bonheur de cette société, qui est la famille. La connoissance et l'application de ce principe, de cette loi, constituent l'esprit de l'éducation domestique. Cet esprit sera éclairé, si les pères et les mères le sont eux-mêmes par la raison. Une des conditions essentielles de l'éducation domestique, est donc que les parens soient assez instruits pour élever leurs enfans. Et quand même ils ne le seroient pas assez sur certains objets de l'instruction, le simple bon sens doit leur apprendre ce que la raison ne refuse à aucun être intelligent, lorsque l'on veut en faire usage.

Il n'y a point d'homme, point de femme de bon sens qui ne sache que l'essentiel de l'éducation consiste dans les exercices du corps, dans la culture du cœur et de l'esprit, dans l'usage de sa raison, dans l'emploi de ses facultés, dans la vie active, dans le travail, dans la pratique de ses devoirs comme enfant, adolescent, jeune homme, et homme fait.

L'éducation domestique se donne plutôt par la vie active que par la vie méditative, plutôt par le travail que par l'étude, plutôt par des actions que par des paroles, en un mot, plutôt par des exemples que par des préceptes; et c'est précisément dans l'activité qu'elle trouve ses moyens de perfectionnement, qui sont dans la pratique journalière des devoirs de la vie sociale.

Les parens auront atteint le but de l'éducation domestique, s'ils travaillent avant de dire à leurs enfans:

travaillez; s'ils font le bien avant de leur dire : *faites le bien;* s'ils s'aiment avant de leur dire : *aimez-vous;* s'ils sont unis avant de leur dire : *restez unis!* L'exemple : voilà le seul et vrai moyen de les former.

La vie des enfans et des jeunes gens dans la famille doit être l'apprentissage de la vie qu'ils mèneront un jour dans la société ; elle doit être simple, frugale, laborieuse, mâle et vigoureuse, afin qu'ils deviennent forts, robustes, courageux, capables de supporter les biens et les maux de la vie entière par la grandeur d'ame et la fermeté de caractère.

On forme les enfans dans la famille par une vie réglée, par des mœurs pures, par des habitudes et des actions honnêtes, par des principes tirés de la pratique même de la vie ; et la vie des parens sera toujours le modèle de celle des enfans : pour inspirer la vertu il faut la pratiquer ; de même que pour acquérir et donner de la force, il faut s'exercer.

Un père de famille veut-il former le corps de ses enfans ? Il les exercera tous les jours par une gymnastique qu'ils se créeront eux-mêmes, par des jeux innocens qu'ils inventeront et qu'ils dirigeront autour de la maison paternelle, par des travaux manuels qui auront rapport à la culture de la terre et des plantes, à l'éducation des animaux domestiques, à l'économie rurale, à l'agriculture, à l'exercice des arts et métiers qui sont à leur portée.

Ce père éclairé se mêlera à leurs travaux, à leurs jeux, à leur vie ; il les dirigera dans le choix des lieux ; il les conduira au milieu de la belle nature, il fixera leurs regards sur ses beautés, sur les productions de ses

trois règnes, sur la diversité des êtres et des objets qui se présenteront à leur vue, sur l'ordre et le bon emploi des choses; il leur donnera des idées saines, des notions justes de chaque être, de chaque objet, de chaque chose, en leur montrant toujours la chose dont il leur parle.

En formant leurs corps, il cultivera leur esprit : à mesure qu'ils se fortifieront, ils renforceront leurs travaux, leurs jeux et leurs exercices; à mesure que l'esprit deviendra solide, la force intellectuelle aura plus de puissance pour diriger la force physique; et ces deux forces bien dirigées seront les instrumens de la force morale pour pratiquer le bien.

Le père apprendra, ou plutôt répétera sans cesse à ses enfans; que le bien réel est la pratique de ce qui est bon et utile aux hommes; le mal, ce qui leur est nuisible; que le vrai est la connoissance du bien; que le faux en est l'ignorance; que le beau et le bon sont le bien même dans sa perfection; que l'honnête est tout ce qui s'y conforme.

C'est dans la famille qu'on doit graver dans l'esprit et le cœur des enfans les maximes dont la pratique est utile dans la société. Les ames tendres des enfans reçoivent facilement les impressions de la vertu, quand on leur fait pratiquer avec joie ce qu'on leur enseigne par l'exemple. Il faut que les enfans se portent d'eux-mêmes à l'amour et à la pratique du bien; qu'ils sentent le contentement intérieur que procure une bonne action, et qu'ils éprouvent les effets du remords dans les mauvaises : ils doivent trouver leurs récompenses dans la seule satisfaction intérieure d'avoir *bien fait*,

et leur punition dans la seule idée d'avoir *mal fait.*

Les enfans ont un juge de leurs actions dans le père ou la mère : ils doivent aussi en avoir un dans leur propre cœur : il s'agit de le leur faire connoître par l'examen journalier de leur conscience. Tous les matins, en se levant, ils doivent se demander en présence de leurs parens :

Que dois-je faire pendant ce jour ? quelle doit être ma conduite ? quelle bonne action dois-je accomplir ? Et le soir : qu'ai-je fait pendant cette journée ? quelle a été ma conduite ? quelle action ai-je faite ? suis-je content de moi-même ?

Apporter dans cet examen de la sincérité et de la droiture de cœur, porter l'amour de la vérité jusques sur ses défauts, sur ses penchans, sur ses propres actions ; les censurer soi-même, et se promettre de s'améliorer tous les jours de sa vie ; c'est là le principe de toute moralité, de toute éducation morale.

Conserver l'innocence de son cœur, la pureté de son ame, l'empire de l'esprit sur soi-même, écouter la voix intérieure de sa conscience, cultiver sans cesse sa raison ; aimer la vérité pour elle-même, faire le bien pour l'amour du bien-même, agir seul comme en présence des hommes, devant Dieu, comme devant son père et sa mère, se tenir continuellement sous l'*œil de la Providence ;* en un mot, pratiquer la vertu et observer la justice envers tous ses semblables, et se préparer à servir sa patrie et l'humanité ; ce sont là les plus grands bienfaits de l'éducation paternelle.

Cette éducation paternelle doit produire les mêmes effets sur l'adolescent et le jeune homme, que l'édu-

cation maternelle a produit sur l'enfant. Dès sa naissance, l'enfant a appris à aimer sa mère, à se confier en elle, à lui être reconnoissant, soumis et obéissant. Les bienfaits de son père qui aime et se confie en sa mère, ont dû accroître en lui son amour, sa confiance, sa reconnoissance, son obéissance; et la culture de sa raison a dû fortifier son corps, épurer son cœur, élever son ame, éclairer son esprit et tout son être. Ces nouveaux bienfaits, il les doit à l'éducation qu'il a reçue dans sa famille, dont son père est le chef, et qui n'est qu'une petite partie d'une plus grande famille, qui est la société.

Par l'effet de cette éducation morale, les enfans, dont chacun d'eux a appris dès son enfance, que sa mère n'étoit pas pour lui seul au monde, apprennent tous que leur famille respective n'est pas pour elle seule dans le monde; et que chaque famille fait essentiellement partie d'une plus grande famille, qui est *la Patrie*.

L'amour de la Patrie est le principe d'une nouvelle éducation pour le jeune homme, et qui est essentiellement unie à la première éducation de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse.

L'éducation, en général, forme l'*homme* proprement dit : l'éducation domestique le prépare pour la société dont il est membre; en cette qualité, l'éducation publique s'en empare et forme en lui le *citoyen*.

Former le citoyen, c'est former l'homme de bien qui aime son Dieu et sa Patrie. Si le père aime véritablement sa Patrie, s'il est bon citoyen; si la mère

chérit sa Patrie comme une autre mère, de leurs enfans, ils formeront de *vrais citoyens*, c'est-à-dire, de *vrais hommes*, des *hommes de bien.*

La Patrie est composée de familles. Dans les familles un père et une mère, éclairés par la raison, élèvent leurs enfans en commun et avec le plus d'égalité possible, ce qui rend aussi l'éducation domestique la plus parfaite possible, car ce qu'on fait pour un enfant, doit être fait pour son frère, pour sa sœur.

Dans la Patrie, qui est à-la-fois le père et la mère des citoyens, tous doivent être élevés, instruits et formés en commun dans le sein de l'égalité et dans l'amour de la vertu : on doit faire dans la Patrie pour tous les citoyens, ce qu'on fait dans la famille pour tous les enfans.

« Si donc les enfans sont élevés en commun dans le
» sein de l'égalité; s'ils sont imbus des lois et des
» maximes de l'Etat, s'il sont instruits à les respec-
» ter par-dessus toute chose; s'ils sont environnés
» d'exemples et d'objets qui leur parlent sans cesse de
» la tendre mère qui les nourrit, de l'amour qu'elle
» a pour eux, des biens inestimables qu'ils reçoivent
» d'elle et du retour qu'ils lui doivent, ils appren-
» dront à se chérir mutuellement comme des frères,
» à ne devenir que ce que veut la société, à substituer
» des actions d'hommes et de citoyens aux stérilités
» des sophistes, et à devenir un jour les défenseurs et
» les pères de la Patrie dont ils auront été si long-
» temps les enfans ». (1)

---

(1) J.-J. Rousseau.

L'éducation publique a donc pour objet principal de former les hommes pour la Patrie ; elle doit former à-la-fois l'homme et le citoyen pour la société de laquelle il est membre, pour la servir par l'emploi de toutes ses forces. Le choix des hommes destinés à présider à cette éducation, est la première et la plus importante affaire de la société (1).

Il est reçu chez toutes les nations que les plus sages, les plus probes, les plus éclairés, les plus justes et les plus vertueux d'entre les hommes, sont faits pour élever, instruire et former les enfans : le grand point est de les connoître.

Or la société n'a rien de mieux à faire que de rechercher constamment ces hommes qui deviendront *les éducateurs* et les pères de ses enfans : dès qu'elles les a reconnus, elle doit les honorer comme les hommes les plus utiles, comme exerçant la fonction la plus nécessaire au monde, *celle de former des hommes*.

Dans toute société, dans tout pays, on doit donc établir les hommes de bien, c'est-à-dire, les plus sages, chefs de l'éducation publique : dans toute société ils doivent être honorés comme les pères et les mères dans les familles.

Partout des hommes de bien pour élever les jeunes garçons, partout des femmes de bien pour élever les jeunes filles : de ce choix et de l'importance qu'on y attache, dépend tout le succès de l'éducation publique ; tout dépend des mœurs de ceux qui élèvent la jeunesse.

(1) Solon.

Le spectacle de la société actuelle tend plutôt à corrompre les mœurs de la jeunesse qu'à les épurer : pour bien faire il faudroit établir les écoles publiques hors des villes, et dans les lieux les plus propres aux exercices du corps, aux études de l'esprit, à l'observation de la simple Nature, à la conservation des mœurs pures.

C'est au milieu de la Nature, c'est à la campagne et loin des exemples du vice qu'il faut élever les hommes dans l'amour du travail et de la simplicité, c'est-là qu'ils doivent se former à la vertu, à la vie active.

L'application de ce grand principe assurera le succès de l'éducation publique, dont le but suprême est de former des hommes forts, des citoyens courageux, des membres utiles et nécessaires à la conservation, à la perfection de la société.

La société ne se perfectionnera jamais, tant que l'éducation sera donnée et reçue dans l'enceinte des villes où la corruption des mœurs est à son comble : elle se perfectionnera dès l'instant que l'éducation publique sera donnée et reçue au milieu de la Nature, et dans des lieux inaccessibles à la corruption, dans des lieux fermés et consacrés, pour ainsi dire, à la vertu seule, ou à former des hommes à la vertu (1).

On parviendra à donner cette éducation dès l'instant que les hommes sentiront la nécessité de se rapprocher de la Nature, de l'observer, de l'étudier, de l'employe pour servir la société ; et qu'ils reconnoî-

(1) Solon.

tront que tout ce qui conserve et perfectionne la société est puisé dans la Nature.

Rien ne se perfectionne que par la simplicité des moyens. Or, beaucoup de simplicité, peu de besoins, des actions au lieu de paroles, des exemples au lieu de préceptes, des exercices, des observations sur des choses réelles, des expériences sur ce qui est bon et utile ; voilà les grands moyens de l'éducation pratique.

On peut établir tous les principes de cette éducation par la seulè force de l'opinion publique : l'estime pour la simplicité et les choses utiles ; le mépris pour les choses frivoles et inutiles ; c'est le moyen de conduire les hommes à l'amour du travail et par des principes d'utilité publique. En éducation, ce qui est inutile est nuisible ; ce qui n'est que brillant est dangereux ; tout ce qui séduit est pernicieux.

Toutes les maximes de l'éducation publique doivent être fondées sur ce qui est essentiellement bon et utile, vrai, juste, honnête ; de plus, elles doivent être simples, à la portée de tout le monde, faciles à connoître, et surtout praticables pour tous les citoyens. En voici quelques-unes qui conviennent à cette éducation.

Les enfans des riches et les enfans des pauvres doivent recevoir en commun l'éducation et l'instruction qui conviennent à des hommes, à des citoyens membres de la même société.

Tous les enfans doivent obéir à ceux qui sont plus âgés qu'eux, aux jeunes gens qui ont déjà plus d'expérience, de bon sens et de raison.

Les uns et les autres doivent obéir aux hommes faits et aux sages vieillards ; être modestes devant eux ; les honorer en tous lieux (1).

Inspirer à la jeunesse le plus grand respect pour tous les vieillards, la plus grande vénération pour toutes les mères et pour les femmes de bien, la plus haute estime pour tous les hommes de bien ; c'est le moyen de la former à la vertu.

Tous les instituteurs et les sages vieillards sont dans la société ce que sont les parens dans les familles : ils doivent jouir des mêmes égards et des mêmes respects.

Dans la société où l'éducation publique est établie, tout homme, tout citoyen jeune ou vieux, riche ou pauvre et qui a des mœurs, doit avoir le droit de reprendre les enfans des autres surpris en fautes, comme les siens propres (2). Tous les hommes doivent surveiller les enfans sans aucune distinction ; et tous les enfans doivent être sous les yeux de la société entière comme sous les yeux de leur famille. Or, les enfans et les jeunes gens de tout état, de toute condition, seront donc surveillés en public par tous les hommes de bon sens : c'est le seul moyen de rendre l'éducation vraiment publique.

Toutes les actions des enfans doivent être au grand jour. Le point essentiel est de leur apprendre à agir comme s'ils étoient toujours sous les yeux du public, et à agir devant le public comme s'ils étoient devant

---

(1) Minos. (2) Lycurgue.

une assemblée de vieillards, de pères, de mères; et devant ceux-ci, comme s'ils étoient devant Dieu même.

Dieu, l'humanité, la patrie, la vertu; ce sont là les premiers objets de l'amour, de la confiance, de la reconnoissance et de la vénération des enfans des hommes.

L'amour du bien, l'habitude de le vouloir et de le faire, l'émulation pour les grandes actions, le courage dans l'adversité, la générosité dans le bonheur, la prudence dans les dangers, la modération dans les plaisirs, la crainte des remords, la force de résister aux approches du vice, le mépris de l'oisiveté, l'application au travail, la volonté d'être utile, l'intention et la capacité de servir sa patrie et la société : ce sont là les vertus que doivent acquérir les jeunes hommes formés selon les meilleurs principes de l'éducation publique.

Pour acquérir ces vertus, il faut que la jeunesse devienne plus simple dans ses mœurs, plus active dans ses exercices, plus assidue dans ses travaux, plus réservée dans la société, plus modeste en public, plus soumise dans le sein des familles, plus généreuse pour servir l'humanité et la patrie par des actions dignes d'elle, et qu'elle croisse toujours de plus en plus en force, en courage et en grandeur d'ame.

Les enfans et les jeunes gens n'acquerront des vertus que lorsque les hommes faits seront eux-mêmes vertueux et qu'ils leur donneront l'exemple. Que les veillards, les pères, les instituteurs et tous les citoyens pratiquent la vertu; bientôt tous les enfans,

tous les jeunes gens de l'un et l'autre sexe la pratiqueront par habitude.

Pour établir une véritable éducation publique, tous les hommes faits doivent être les vrais modèles des jeunes hommes : ceux-ci doivent imiter les travaux, les exercices, les actions et toutes les vertus des hommes de bien.

La vie civile doit être la représentation publique de la vertu même : la vie privée doit en être l'action constante; et, par une réaction continue, la vie et l'éducation domestiques, doivent devenir les moyens toujours agissans de la vie et de l'éducation publiques.

La patrie doit être pour les citoyens ce que la famille est pour les enfans : ce que ceux-ci obtiennent d'un père et d'une mère pour se former, ils doivent l'obtenir de la patrie; et ils lui doivent le même amour, la même reconnoissance, la même confiance, la même obéissance et des services plus grands encore qu'à leurs parens qui sont eux-mêmes ses enfans.

Par l'exposition de ces principes, nous reconnoissons donc que l'éducation domestique, est l'éducation commune des enfans de la même famille; et que l'éducation publique, est l'éducation et l'instruction communes des enfans de la même patrie.

Former les enfans de la patrie, c'est former des hommes forts, bien constitués, sains, robustes, capables de supporter les fatigues, d'entreprendre tous les travaux utiles, tous les exercices nécessaires et toutes les études indispensables à la meilleure édu-

cation possible. C'est former des citoyens courageux, justes et libres, capables et dignes d'aimer et de servir leur Dieu, leur pays, leurs concitoyens, et de se sacrifier pour la mère commune, pour la grande famille dont ils seront toujours les enfans; en un mot, c'est former des hommes de bien.

La vie de l'homme de bien est le modèle de la vie du vrai citoyen : la vie du vrai citoyen est l'unique modèle de la vie des enfans de la patrie.

La grande science des vrais citoyens, ou des hommes de bien, c'est de savoir *obéir et commander;* obéir à la vérité, à la justice, à l'humanité; commander selon la raison, la sagesse et la vertu, et pour l'utilité publique.

Les jeunes hommes ont des modèles dans la famille, qui sont leurs pères et mères : ils doivent en avoir aussi dans la patrie; ce sont les pères, les législateurs, les héros, les libérateurs et les bienfaiteur de la patrie.

Pour former les hommes à l'amour de la patrie et de la vertu, il faut les former sur ses meilleurs et ses plus grands modèles, ou plutôt sur les modèles les plus parfaits de toutes les patries, de toutes les nations anciennes et modernes.

Agis, Aratus, Aristides, Miltiades, Thémistocles, Codrus, Dioclès, Dion, Tymoléon, Epaminondas, Xénophon, Phocion, Théopompe, Agésilas, Philopœmen, Fabricius, Curius, Camille, Mucius Scévola, Régulus, Valérius, les Brutus, les Catons, Bélisaire, Guillaume Tell, Gustave-Vasa, Duguesclin, Bayard, l'Hôpital, Vincent de Paul, Bec-

caria, Mably, Rotrou, d'Aguesseau, Sully, Catinat, Turenne, Thurgot, Malesherbes, Washington, voilà les premiers modèles des citoyens des nations : il y en a beaucoup d'autres; mais ce sont les plus connus. Apprenons comment ils se sont formés, et imitons, sinon leurs exemples, du moins leurs vertus.

CHAPITRE VI.

De l'Éducation héroïque, ou l'Art de former les Héros

Nous avons formés des hommes pour servir la patrie par la pratique de la vertu : nous devons en former aussi pour la défendre par l'exercice de la force et du courage; nous venons de commencer à former le citoyen, nous allons commencer à former le héros.

C'est de l'héroïsme que nous vient la plus noble idée de la vertu; mais cette vertu, qui signifie *force de l'ame*, qui rend l'homme fort et maître de lui-même, qui le rend capable des plus grands efforts pour faire le bien, pour empècher le mal, et qui peut le porter à se sacrifier pour son Dieu, pour sa patrie et pour l'humanité.

Mais la force de l'ame ne peut être parfaite et ne peut même agir que par la force du corps : donner en même-temps au corps et à l'ame toute la force

dont ils sont susceptibles, c'est former le héros, c'est former l'homme fort.

Voilà l'idée primitive de l'éducation héroïque, ou de la formation de l'*homme fort*. Cette éducation consiste dans le libre et entier développement des forces du corps et de l'ame, dans l'emploi généreux de ces mêmes forces pour opérer le bien, le plus grand bien, soit de la patrie, soit du genre humain.

Acquérir le plus haut degré des forces de la nature humaine, et employer toutes les forces qui sont en son pouvoir pour le plus grand bien de sa patrie; c'est là le principe formateur des héros, des hommes courageux.

S'exercer de bonheur à la fatigue, au travail, à la gymnastique, développer toutes ses facultés physiques et morales, toutes les forces du corps et de l'ame, diminuer ses besoins, coucher sur la dure, se contenter du plus simple nécessaire, se familiariser avec les intempéries de l'air et des saisons, apprendre à résister aux élémens, à vaincre l'adversité, à surmonter tous les obstacles, être toujours plus grand que le malheur et la fortune, se mettre au-dessus des événemens, savoir gouverner les biens et les maux de cette vie, savoir obéir et commander à soi-même et aux hommes, s'élever au dessus de soi-même par la confiance en un Dieu fort qui agit en nous, en un mot, employer la vie au bien et mépriser la mort, c'est là le grand art, l'art divin de former les héros.

Mais on ne doit point les former; ils doivent se former eux-mêmes, ils doivent développer toutes les

forces que Dieu leur a données; et, dans l'emploi de ces forces, ne jamais douter de ce qui est possible.

Apprendre à *vouloir*, à *pouvoir* et à *faire* le bien; c'est là l'étude du vrai héros. L'homme courageux peut tout ce qu'il veut, lorsque par le libre et entier développement de toutes ses facultés, il emploie avec prudence et énergie toutes les forces qui appartiennent à sa nature, à sa qualité d'homme, la première de toutes.

La première étude du héros, du citoyen, c'est d'apprendre à être homme, un homme fort, courageux et libre, un homme capable de commander à lui-même et à ses passions, un homme qui connoisse sa nature, ses vrais besoins, ses facultés et toutes ses forces, un homme qui connoisse ses devoirs et les droits de ses semblables, un homme qui n'ait de volonté que pour vouloir et faire ce qui est juste, bon et utile aux hommes et à sa patrie.

Qu'il est digne du nom qu'il porte, le héros, le citoyen à qui l'on peut dire : *c'est un homme !* c'est là le premier et le plus ancien de tous les titres, le plus digne de la Nature humaine.

Les titres glorieux de héros, de roi, de citoyen, de magistrat, de philosophe, de sage, ne sont donc honorables qu'autant que ceux qui les portent sont hommes eux-mêmes : que le héros s'attache donc à mériter le *beau titre d'homme !*

En qualité d'homme, le héros doit nécesairement vouloir et faire le bien des hommes : il doit à ses semblables ce que Dieu lui prescrit; il est libre de leur faire du bien; il le peut et il le doit; et il leur

doit d'autant de plus de vertus, qu'il a le pouvoir de pratiquer et de faire pratiquer le bien.

La morale pratique, la vertu active, telle est la science du héros : l'exercice du corps, le travail, l'activité de l'esprit, la grandeur d'ame, la générosité du cœur; voilà ce qu'elle enseigne.

On demandera s'il est possible de former ainsi le héros? La pratique rend tout possible. Eprouvez, bientôt vous ferez. Mettez vos forces à l'épreuve, et les actions les plus généreuses, les plus grands efforts de vertu vous deviendront faciles.

Celui qui se doute des forces de la Nature humaine, comme celui qui se doute de la Providence n'est capable de rien · mais celui qui a confiance en un Dieu, celui-là peut tout ce qu'il veut; car il ne veut rien que ce qui est juste, bon et utile.

L'homme de bien croit qu'il peut tout ce que Dieu veut de lui : il est persuadé qu'avec la confiance dans l'emploi des forces que Dieu lui a données, il peut tout pour le bien possible; et tout ce qui paroît impossible à l'homme réduit à ses propres forces lui devient possible dès l'instant qu'il s'appuie sur la force divine.

Les anciens croyoient fermement que la force divine agissoit en eux, et ils faisoient des actions qui surpassoient la puissance humaine ; ils croyoient que tout étoit possible pour le bien de la Patrie, et ils étoient convaincus que les forces de la Nature humaine, appuyées sur les forces divines, peuvent tout pour le bien de ce monde.

Pour que cette force divine agisse en l'homme fort

et courageux, ou dans le héros, il faut qu'il en soit intérieurement convaincu, qu'il croie véritablement que Dieu agit en lui dans ce qu'il fait de bien, soit pour le monde, soit pour sa Patrie, et que, lorsqu'il fait le mal, il est réduit à la *force humaine* et abandonné de Dieu.

Cette conviction est celle de tous les vrais héros, et c'est dans cette croyance que les anciens héros se sont formés. Puissent tous les héros modernes être formés dans cette croyance si utile au genre humain !

Des hommes foibles s'écriront : *cela est impossible !* Mais les hommes courageux, les hommes de bien, les vrais héros s'accordent à dire : quand l'homme veut le bien que Dieu veut, et qu'il emploie pour le faire tous les moyens qui sont en son pouvoir, *tout lui est possible, et rien ne lui est impossible.*

Malheur aux hommes et aux nations qui croient que la pratique de la vertu est impossible !

Heureux sont les hommes et les peuples qui croient toujours possible le bien qu'ils veulent faire !

Plus heureux encore ceux qui, semblables à ce généreux Français (1), regardent le crime comme chose impossible !

Le plus haut degré de perfection auquel puissent parvenir le héros et le citoyen est donc de les conduire à ce point de grandeur d'ame, où ils seront convaincus par leurs propres actions, *que tout est possible pour le*

---

(1) Le vicomte Dorte, qui regarda le massacre des Protestans comme chose impossible, et eut le courage de s'y refuser.

bien, et que la pratique de la vertu est facile, du moins pour les grandes ames.

Et quand la vertu rencontreroit tous les obstacles du vice, c'est au héros à les vaincre, à tout homme courageux qui sait commander à ses passions et être maître de soi par l'empire de la raison et *la force d'ame*.

Quel est donc le vrai héros ? C'est celui qui sait commander à lui-même et aux autres, celui qui est juste en souffrant l'injustice, celui qui sait pardonner à ses semblables, celui qui sait respecter les droits des hommes, qui protége les justes contre les injustes, qui soutient de toutes ses forces les droits sacrés de l'humanité; celui qui se sacrifie pour son Dieu, pour sa Patrie et pour son Prince; celui qui par sa vie et par sa mort, a aimé et honoré la vérité, la justice et la vertu malheureuse.

Employer la force ponr affermir le règne de la justice, c'est là le grand art du héros; servir sa patrie, faire du bien aux hommes, être utile au monde, c'est ce qu'enseigne cet art à tous les héros.

Le grand objet de l'éducation héroïque est donc l'emploi bien dirigé des forces de la Nature humaine pour produire le bien; mais, pour bien employer ses forces, le héros doit connoître le bien et le mal, le vrai et le faux, le juste et l'injuste, et surtout l'utile; il doit acquérir cette connoissance pour bien commander aux hommes; car celui-là ne sait point commander, qui ne connoît point le bon, le vrai, l'utile, et qui ne sait point être juste.

Être juste, c'est connoître, vouloir et faire le bien;

faire le bien, c'est être utile aux hommes; leur être utile, c'est travailler à leur conservation, à leur perfection, à leur bonheur, c'est empêcher leur malheur. De même que Dieu n'agit que pour la conservation de l'univers, l'homme, le héros, le citoyen à qui il a donné la force et le courage, ne doivent agir que pour la conservation et la perfection du monde moral; ils ne doivent point agir sans savoir pourquoi, comment et à quelle fin ils agissent, afin de ne rien exécuter que ce qui est essentiellement bon et utile au genre humain.

Tous les grands hommes ont de grandes passions: qu'ils apprennent à diriger ces passions vers le bien, vers le plus grand bien des hommes, et l'effet de ces passions sera le bonheur du monde.

Que tous les héros se forment donc pour se disputer la gloire de rendre le monde heureux, pour vaincre tous les obstacles qui s'opposent au bonheur des hommes, pour combattre tous les vices et empêcher tous les maux qui affligent l'humanité, pour établir le triomphe de la vertu sur le vice, de la vérité sur l'erreur, de la justice sur l'iniquité!

O vous! hommes qui avez la force en partage, qui avez la connoissance du bien, ayez d'abord une grande confiance dans le Dieu qui est la force même et la source de tout bien; reposez-vous sur lui, et ne doutez point de ce qu'il peut opérer par vous.

Commencez par chercher les moyens d'éloigner le mal qui existe sur la terre; entreprenez les travaux d'Hercule; combattez de toutes vos forces les monstres ennemis du genre humain; rendez la liberté à ceux

qui l'ont perdue, la vie à ceux qui sont en danger de la perdre : apprenez aux hommes à vaincre leurs passions, et ils seront libres; à pratiquer la vertu, et ils vivront, ils seront immortels.

Faites-vous hommes et formez des hommes : des esclaves, faites-en des hommes libres; des foibles, faites-en des hommes forts; des méchans, faites-en des hommes bons par vos bienfaits; des injustes, faites-en de justes par votre équité; protégez le foible contre le puissant, le juste contre l'injuste, l'innocence contre la perversité, la vertu contre le vice, la pauvreté contre l'opulence, le travail contre l'oisiveté : soyez invincibles par la vertu, grands par la générosité, magnanimes par la simplicité; soyez enfin les libérateurs des peuples, les pacificateurs des nations, et vous serez les bienfaiteurs de la Patrie et les héros de l'humanité.

Les vertus des vrais héros sont la force, la prudence, le courage, le désintéressement, la générosité, le dévouement, la grandeur d'ame, la magnanité, la simplicité, la modestie, la franchise, la probité, la bienfaisance, la popularité, la libéralité, l'amour de l'humanité et de la vérité, et par-dessus toute chose, la justice,

Héros ! une gloire immortelle est attachée à la suite de ces vertus, à la pratique du bien, aux actions généreuses. L'amour de la Patrie est le principe moteur de l'éducation publique : l'amour de l'humanité doit être le principe d'une véritable éducation héroïque; l'activité de ces deux amours conduit seul le héros à la vrai gloire.

L'amour de la gloire est à la vérité le principe formateur des héros : mais la gloire fondée sur l'amour de l'humanité et de la Patrie, forme seule le vrai héros; point de véritable héroïsme sans cet amour.

En général, c'est l'amour qui forme les héros et les grands hommes : soit l'amour de Dieu, soit l'amour de l'humanité et de la patrie, soit l'amour du bien public, soit enfin l'amour de la vérité, de la justice, de la science et de la vertu; toutes ces sortes d'amour conduisent les hommes aux grandes choses.

Celui qui n'aime rien, ne peut rien : celui qui aime tout ce qui est beau, bon, vrai, juste, utile, celui-là peut tout pour le bien des hommes; en un mot, l'homme peut le bien quand il le veut, et il le fait lorsqu'il a appris à le faire et à l'aimer.

Simplifier et pratiquer, voilà le principe de toute perfection, mais d'une perfection faite pour l'homme, pour un être qui doit vivre et mourir sur la terre, qui est soumis aux élémens, aux lois de Dieu et de la Nature.

L'homme n'est point fait pour atteindre tout d'un coup à un haut degré de force et de perfection; il ne peut avancer qu'insensiblement et par les degrés les plus simples de son développement, pour parvenir ensuite au plus haut degré des forces de la nature humaine.

Commençons donc par donner aux enfans et aux jeunes hommes, à tous les citoyens; une éducation mâle et vigoureuse, soumettons-les à tous les exercices, à toutes les épreuves, comme à la pratique de toutes

les vertus, et nous formerons des hommes forts et courageux, et bientôt nous aurons des héros.

Il s'agit ici de former de ces hommes supérieurs en force et en courage, de ces ames fortes, grandes et généreuses, dont toute la vie est une suite d'actions vertueuses, dont le grand caractère forme celui des nations par le seul exemple d'une vertu toujours active ; de ces hommes enfin capables de nous porter aux grandes choses, de nous élever au-dessus de nous-mêmes et des passions, et de nous conduire avec la Patrie et le genre humain, au plus haut degré de force et de perfection : c'est-là le but suprême de l'éducation héroïque.

Quel est le plus grand des héros ? c'est celui qui fait le plus de bien à sa Patrie, qui sait vaincre les plus grands obstacles pour opérer son bonheur et celui du genre humain ; qui sait supporter le plus d'injustices et faire les plus grands sacrifices.

Ainsi, le plus grand des héros, c'est *Hercule*, le plus généreux, c'est *Léonidas*, le plus juste, c'est *Aristides* : c'est sur les divins modèles de la *force*, de la *générosité* et de la *justice*, que doivent se former tous les vrais héros.

Quel est le grand principe qui fait toute la force des héros? La *confiance dans le Dieu fort qui agit en eux, et dans l'emploi des forces supérieures que Dieu leur a données :* en un mot, *l'emploi de la vie et le mépris de la mort !*

CHAPITRE VII.

De l'Éducation qu'on peut appeler politique, ou l'Art de former les Hommes destinés à gouverner.

L'ÉDUCATION qui forme l'homme, le citoyen, le héros, doit encore former le Prince qui est destiné à gouverner les hommes; c'est ce qu'on peut appeler l'*éducation politique.*

Celui qui est destiné, soit par sa naissance, soit par le choix d'une nation, soit par décret de la Providence, à gouverner ses semblables, doit reconnoître une vérité importante pour son éducation et pour le bonheur de sa vie.

Il doit reconnoître qu'il est *né homme* et qu'il doit être *élevé en homme.* En cette seule qualité, il sera élevé selon les lois du développement de toutes ses facultés physiques, morales et intellectuelles. Il passera par tous les degrés de l'éducation de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse, par les travaux et les exercices de l'éducation domestique et publique, et surtout par les épreuves de l'éducation héroïque. On doit former en lui l'*homme*, le *vrai citoyen* et le *vrai héros.*

L'affaire la plus importante de la Patrie, après l'éducation et l'instruction communes de tous ses enfans, c'est l'éducation de celui qui doit la gouverner un jour et rendre ses citoyens heureux.

Le grand principe de l'éducation de celui qui est destiné à gouverner les hommes, est donc de former en lui le *vrai homme*, l'homme fort, courageux, bon, sensible, humain, généreux, bienfaisant, éclairé, juste.

Il sera le plus heureux des hommes, s'il apprend à être toujours homme, à sentir, à penser, à agir en homme; car il ne peut faire ni être plus qu'un homme; et il ne sera Roi ou Prince qu'autant qu'il sera homme.

Dès que cet heureux mortel est né, il doit recevoir l'éducation qui convient à un enfant; ensuite celle qui convient à un adolescent, puis à un jeune homme, enfin à un homme fait, à un citoyen, à un héros.

On doit développer en lui toutes les forces du corps et de l'ame, toutes les facultés de l'esprit, tous les sentimens du cœur, et surtout, développer les germes de l'amour, de la confiance, de la reconnoissance, de l'obéissance; les germes de la conscience, de la réflexion, de l'intelligence, de la raison; les germes de la religion, de la vertu, de la générosité, du courage, de la prudence et de la grandeur d'ame.

C'est à la nation dans laquelle il est né, c'est à la Patrie seule qu'il appartient de lui donner la meilleure éducation possible, une education qui réponde parfaitement à sa haute destinée et à l'importance du dépôt sacré qui doit lui être confié un jour.

Une nation sage, considérant que le plus grand bienfait que le ciel puisse lui faire, est de lui donner un homme capable de la gouverner avec sagesse et

de la conduire au vrai bonheur, qui est la vertu, prendra donc les mesures les plus sages pour choisir ceux qu'elle jugera capables et digne de former un tel homme.

La Patrie choisira donc les plus sages, les plus éclairés, les plus justes et les plus vertueux des hommes pour former, élever et instruire l'heureux mortel qui doit s'élever au-dessus des autres par la force, le courage, la vertu et le génie.

Elle doit en choisir trois principaux, qui présideront à l'éducation et à l'instruction du prince, ou de l'homme qui deviendra son chef, et qui doit devenir son bienfaiteur.

Le premier sera chargé spécialement de veiller à la conservation de la santé, et d'opérer le développement de toutes les forces du corps et de l'ame; de former l'*homme fort et courageux.*

Le second sera chargé de former le cœur, de développer les sentimens de bonté, de générérosité, d'humanité, de former l'*homme essentiellement bon, sensible, généreux et humain.*

Le troisième sera destiné à cultiver l'esprit, à développer toutes les facultés intellectuelles, et aura pour objet essentiel de *former l'homme vrai, éclairé, juste et raisonnable.*

L'heureux choix de ces trois hommes les plus parfaits possibles, chacun dans leur genre, et la sage application des principes qui concernent le développement du corps et de l'ame, du cœur et de l'esprit, peuvent seuls assurer le succès de l'éducation d'un homme destiné à être le plus parfait des hommes.

Conjointement avec le libre et entier développement de toutes ses forces physiques, morales et intellectuelles, de toutes les facultés de sa nature, son étude continuelle doit être l'*obéissance à la justice.*

Apprendre à obéir, c'est la première science de celui qui veut savoir commander à des hommes : connoître les lois du devoir et les bornes de l'obéissance, c'est ce qu'enseigne cette science.

Il est reconnu par la raison et l'expérience, que celui qui veut être capable et digne de commander aux autres, doit commencer par savoir obéir : il n'apprendra jamais bien la science de régner qu'en apprenant à obéir à ceux qui le surpassent en sagesse.

L'éducation d'un prince ne doit différer en rien de celle d'un homme, excepté qu'il doit être plus sage, plus éclairé, plus juste, s'il est possible, que tous les autres hommes; car il faudroit la sagesse et la vertu d'un Dieu pour gouverner les hommes.

Il doit reconnoître, que la même éducation convenant également à tous les hommes, dans ce qui concerne le développement et le perfectionnement de tout ce qui constitue l'humanité, il doit aspirer au plus haut degré de perfection physique, morale et intellectuelle.

Pour y parvenir, il doit s'attacher encore plus que tout autre, à l'étude de l'homme, de sa nature, de ses facultés, de ses besoins, de ses droits, de ses devoirs, de sa destination et des vrais moyens de la remplir.

La connoissance de l'homme est de toutes les sciences

la plus nécessaire à celui qui doit le gouverner et le rendre heureux : se connoître soi-même, connoître toute sa nature, mettre le caractère et la dignité de l'homme au-dessus de toute chose, diriger toutes ses passions vers le bien, employer toutes ses forces pour le faire, chercher son bonheur dans celui des autres, s'élever avec eux par la pratique de la vertu à la plus haute perfection possible, c'est là le but suprême de l'éducation de l'homme appelé à conduire ses semblables.

Mais la connoissance de l'homme et de soi-même ne suffit pas : c'est la première de toutes; mais il faut encore connoître les hommes en général, et les moyens de les conduire à la vertu et au bonheur.

Ces moyens sont dans la Nature : il faut donc étudier la Nature, se rapprocher d'elle, savoir la saisir, l'apprécier, l'employer, suivre ses lois simples et éternelles, pour connoître les vrais moyens de gouverner et de rendre les hommes heureux.

La connoissance de la Nature entière, celle de l'homme et de tous les êtres, seroient encore insuffisantes sans la connoissance d'un premier être qui crée, conserve et gouverne tout par sa sagesse.

Ainsi, la connoissance d'un Dieu unique, éternel, puissant, intelligent, bon, juste, clément, miséricordieux et infini, est celle que nous devons donner par-dessus toutes à l'homme qui doit gouverner la Patrie.

La connoissance du Créateur de l'univers, du Souverain législateur du genre humain, du Père des hommes, est aussi nécessaire à celui qui veut gouverner et conduire sa Patrie au bonheur, que la

lumière du soleil est nécessaire pour éclairer le monde.

Il faut nécessairement que celui qui veut se gouverner soi-même, gouverner sa famille, sa Patrie, sa Nation, avec toute la sagesse dont son intelligence est susceptible, il faut qu'il s'élève jusqu'à la connoissance de cette sagesse éternelle, de cette suprême intelligence, qui gouverne le monde, et y entretient l'ordre et l'harmonie.

Qu'un *Homme-Roi*, *Prince ou philosophe*, élève ses regards jusqu'aux cieux, qu'il les rabaisse autour de lui, qu'il rentre en lui-même, et il reconnoîtra que le même ordre qui règne dans l'univers, doit régner sur la terre, que l'harmonie doit régner en lui et en ses semblables, que l'union doit régner entre les hommes.

L'amour de l'ordre est le fondement sur lequel reposent le ciel et la terre; et la connoissance et l'amour de celui qui en est l'auteur, est le principe de l'union et de l'harmonie de tous les êtres sensibles, intelligens et raisonnables.

Il ne suffit pas de connoître Dieu, il faut l'aimer; ni de connoître la Nature, il faut l'employer; ni de connoître les hommes, il faut les servir; ni enfin de connoître l'ordre, il faut l'établir et le maintenir : c'est l'abrégé de la science de ceux qui gouvernent.

Il faut aimer et servir Dieu pour être digne de gouverner les hommes : il faut aimer et servir les hommes pour être capable de les gouverner selon la sagesse divine; or l'amour de Dieu et des hommes,

uni à l'amour du bien, doit remplir le cœur *de l'Homme-Roi.*

Le vrai bien est en Dieu, c'est Dieu lui-même : de ce bien suprême émanent tous les autres biens, les seuls dignes des hommes qui sont nés pour le gouvernement du monde moral.

L'amour pur, le sentiment, la raison, la sagesse, la vérité, la justice, la vertu; voilà les vrais biens que doivent désirer, acquérir et conserver ceux qui veulent travailler à rendre les hommes heureux.

C'est à eux surtout à qui il faut donner de bonne heure des idées distinctes du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, de ce qui est essentiellement bon et utile, de ce qui peut faire le bonheur ou le malheur des hommes.

Comment l'apprendront-ils? par la connoissance de ce qui peut les rendre heureux eux-mêmes, par l'amour, par la pratique du bien, par la fuite du mal ou plutôt du crime qu'ils doivent ignorer.

Mais ils ne doivent pas ignorer ces vérités : que les méchans sont malheureux jusques dans la prospérité; que la vertu est heureuse jusques dans la persécution; qu'elle ne peut être autre chose que l'exercice du bien; que c'est quelque chose de divin qui égale l'homme de bien à Dieu même, puisqu'il fait le bien que Dieu veut.

Si un simple particulier ne peut faire le bien sans le secours de la force divine; comment l'homme qui gouverne ses semblables pourroit-il l'opérer? L'homme en particulier sent qu'il n'a pas la force de se gouverner sans Dieu : comment pourroit-il gouverner ses

semblables sans le secours de cet Être bon et juste ?

L'homme doit donc apprendre de Dieu même à gouverner les hommes : c'est de l'Être bon et parfait qu'il apprendra à les rendre meilleurs et plus heureux : il doit donc s'élever à lui pour lui demander la lumière qui doit les éclairer, la raison qui doit l'éclairer lui-même par la connoissance de la vérité, la sagesse et la justice qui doivent les gouverner, et la vertu qui doit seule les rendre heureux.

Mais comment former un homme qui cherche et qui trouve son bonheur dans le bonheur des autres? C'est en le rendant heureux lui-même qu'il apprend à aimer Dieu, à aimer les hommes, à s'aimer lui-même, à s'estimer assez pour ne rien faire qui soit indigne de lui, à estimer assez la Nature humaine pour l'honorer par sa vertu, à avoir une assez haute idée de sa propre nature pour s'élever de plus en plus à la perfection, pour s'approcher de plus en plus de la Divinité; qu'il apprenne à être juste envers lui-même et les hommes, et il sera heureux, il jouira d'un bonheur céleste.

Si par ces principes nous pouvions rendre un homme aussi heureux qu'un Dieu, nous le ferions, à condition qu'il rendroit les hommes aussi heureux que lui : car, quel bonheur seroit-ce d'être heureux tout seul ?

Dieu, qui est parfaitement heureux, veut nécessairement le bonheur des hommes : les hommes veulent aussi être heureux. Or, ceux qui les gouvernent doivent donc vouloir ce que Dieu et les hommes veu-

lent absolument ; ils doivent donc apprendre à vouloir et à faire le bien.

L'homme le plus heureux est certainement celui qui peut faire le plus de bien à ses semblables : or, qui est-ce qui peut faire plus de bien aux hommes que ceux qui sont ou seront revêtus de la souveraine puissance ? Ah ! si j'étois Souverain d'une nation, je me croirois presqu'un Dieu ; mais ce seroit en faisant le plus de bien possible, en formant des hommes de bien, en devenant plutôt l'*éducateur* que le gouverneur des peuples !

O Dieu créateur des intelligences ! tu as gravé cette vérité dans le cœur et l'esprit de tous les vrais législateurs, de tous les Princes philosophes : *que c'est en formant des hommes qu'on peut gouverner des hommes.*

Mais ce n'est qu'en se formant soi-même selon toute la dignité de sa nature, ce n'est qu'en approchant de la perfection et du bonheur, qu'on peut former des hommes parfaits et heureux.

Ainsi, le premier devoir de celui qui est destiné à gouverner les hommes, est de se former au bien, à la justice, aux mœurs, à toutes les vertus ; et le premier devoir de celui qui est parvenu au plus haut degré de vertu, est d'élever les autres hommes jusqu'à lui, et jusqu'à celui de qui il tient sa vertu.

Les vertus d'un Prince ami de Dieu et des hommes, sont l'humanité, l'amour de la vérité, la justice, la clémence, la bonté, l'indulgence, la douceur, la fermeté, la sagesse, la modération, le désintéressement, la générosité, le dévouement pour le bien public, le respect pour la Patrie, l'estime pour le peu-

ple, la popularité envers tous les citoyens, et la bienveillance envers tous les hommes.

Former un homme à la pratique de ces vertus, c'est former un citoyen digne de gouverner ses semblables : pour acquérir ces vertus, il ne faut point être élevé en Prince, mais en homme; car, l'éducation que l'on donne sous tout autre titre que sous celui d'homme, est nulle et même nuisible tant pour le Prince qui la reçoit que pour la Patrie qui la lui donne; elle peut faire le malheur de l'un et de l'autre.

Cependant l'éducation vraiment politique veut le bonheur du Prince et de la Patrie : elle veut que la Patrie forme le Prince pour son bonheur, et que celui-ci trouve son plus grand bien-être dans le plus grand bien de la Patrie.

Combien une Nation sage et éclairée doit s'attacher à l'éducation de celui qui doit la rendre heureuse ! combien celui qui doit la gouverner doit s'attacher à se perfectionner lui-même ! car, s'il le veut sincèrement, il peut faire à sa Patrie le bien que Dieu même veut lui faire.

L'Homme-Roi, *ou le Prince du peuple*, doit donc se former tel que Dieu le veut, tel que l'humanité et la Patrie le demandent; et, s'il connoît sa véritable destination, s'il veut son bonheur et sa propre gloire, il se formera lui-même pour Dieu, pour la Patrie, pour les hommes, ses frères.

Le Prince qui veut se former d'après ces principes, doit sentir, aimer et servir Dieu comme son père, afin qu'il soit digne d'être aimé et servi un jour

comme le père du peuple : il doit élever, former et instruire son peuple, comme un père éclairé élève sa famille; et s'il veut avoir des hommes, il doit former des hommes.

Le Prince sage et religieux qui voit Dieu comme son père, doit voir aussi tous les hommes comme ses frères, et surtout rechercher les hommes de bien comme ses meilleurs amis, comme les seuls et vrais amis de Dieu : c'est de concert avec eux qu'il doit faire le bonheur de ses peuples.

Le Prince qui croit à la paternité de Dieu et à la fraternité du genre humain, a de puissans motifs, de plus puissans moyens encore pour rendre les hommes heureux : il a en lui une force plus qu'humaine pour remplir les devoirs de son état, de l'état qui approche le plus de celui qui gouverne le monde: *il a la force, la vertu de Dieu même.*

L'amour d'un père du peuple plante et fait germer les sentimens de la confiance, de la reconnoissance et de l'obéissance des enfans de la Patrie, qui sont tous les citoyens, tous les membres de la société.

Hommes ! citoyens des nations ! quelque soit la place que vous occupez sur la terre, si celui qui vous gouverne est ami de Dieu, il sera votre père, et il exercera sur vous une puissance toute paternelle.

Mais celui qui n'aime point Dieu, n'aime point les hommes; et celui qui n'aime point les hommes n'est point ami de Dieu.

On a dit, on a écrit chez toutes les nations, que le ciel et la terre le répètent, que tout le genre

humain le demande sans cesse jusqu'à ce qu'il lui soit accordé.

Que les Rois et les Princes, que les magistrats du peuple, soient élevés dans l'amour de Dieu et des hommes, qu'ils se forment selon la raison, selon la vérité et la justice, et ils gouverneront les nations comme Dieu gouverne les mondes; et ils seront honorés comme ses images sur la terre.

Lorsqu'un homme, destiné à être Roi, Prince ou magistrat, aura développé toutes ses forces, toutes les facultés de son corps, de son ame, de son cœur et de son esprit; lorsqu'il connoîtra toute sa nature, sa dignité, ses devoirs; lorsqu'il saura les remplir, commander à lui-même et vaincre ses passions; lorsqu'il aimera à écouter la voix de la raison, à entendre la vérité, à rendre la justice, à pratiquer la vertu, à protéger l'innocence, à secourir la veuve, l'orphelin et tout homme malheureux; lorsqu'il saura apprécier le peuple, et qu'il l'estimera assez pour vouloir et faire son plus grand bien; lorsque, connoissant ses vrais intérêts, tous ses travaux seront consacrés aux intérêts de la société; lorsqu'il aimera assez sa patrie pour se sacrifier à son bonheur, et qu'il aura su s'attacher les sages, les hommes justes et éclairés pour l'aider à la rendre heureuse; lorsqu'enfin il aura assez de sagesse pour obéir à Dieu et commander aux hommes; alors, et alors seulement, il sera digne du titre d'*Homme-Roi* et d'en exercer les fonctions augustes (1).

---

(1) Ce chapitre a été écrit en 1812.

CHAPITRE VIII.

De l'Éducation des Législateurs.

Si un dieu ou un demi-dieu se donnoit une éducation, elle seroit le modèle de l'éducation d'un législateur.

En concluera-t-on qu'un simple mortel ne peut se donner cette éducation ? Car, comment former un législateur sans être plus qu'un simple mortel ?

Par la connoissance d'un Dieu éternel, Créateur de la Nature, et Souverain législateur du genre humain; par l'idée la plus parfaite, non seulement *de Dieu*, mais encore de l'*homme*.

L'idée la plus parfaite de Dieu et de l'homme est aussi le meilleur principe de toute législation, qui a pour objet la meilleure éducation possible.

Le meilleur principe de toute législation est la droite raison : cette raison souveraine, émanée de l'intelligence divine, dont l'usage seul forme l'homme, l'éclaire sur la loi de Dieu, et le gouverne selon la Nature.

La meilleure éducation d'un être intelligent consiste à se former selon cette raison éternelle par laquelle l'homme reconnoît une intelligence suprême qui est la lumière de toutes les autres intelligences, la source de toute vérité et de toute justice. Élever l'homme intelligent à la connoissance de Dieu par la raison, est

›nc le principe de toute législation et de toute véri-
ble éducation.

L'intelligence divine est le modèle de la raison hu-
aine, et la raison est le modèle de la loi naturelle et
imitive de l'homme, et la première loi de l'homme
t l'éducation ou le développement de sa nature.

D'après ce principe éternel, la loi ou la législation
›pliquée au développement de la nature humaine,
: doit point se borner à gouverner l'homme tel qu'il
t en société, mais elle doit s'occuper essentiellement
le former tel qu'il peut et doit être.

Pour se former lui-même, le législateur doit avoir
plus haute idée de l'homme : il doit puiser cette
ıute idée en Dieu et chez les anciens législateurs qui
ıt le mieux connu la Nature divine et la Nature hu-
ıaine.

Les anciens ont toujours regardé l'homme, ou
utôt l'ame intelligente de l'homme, comme l'image
: la suprême intelligence ; et, après Dieu, ils ne
›yoient rien de plus parfait que l'homme.

Aussi, ils ont formé l'homme selon la haute idée
ı'ils se sont formée de la Nature humaine ; et, dans
'éducation qu'ils ont donnée à leurs grands hommes
›u que leurs grands hommes se sont donnée), ils ont
ussi à former des héros, des législateurs et des
ıges. En formant l'homme, le citoyen, le héros, le
ıge, les anciens ont formé le législateur ; et le *vrai*
égislateur, qui semble un dieu parmi des mortels,
'est autre chose qu'un *vrai homme*.

L'homme parfait des anciens réunissoit la beauté et
a force du corps à la beauté et à la force de l'ame, la

simplicité et la générosité du cœur au bon sens et à la solidité de l'esprit : il devoit réunir la perfection physique, morale et intellectuelle de la Nature humaine.

Toute leur éducation, essentiellement fondée sur la vie active, embrassoit le libre et entier développement de toutes les facultés de l'homme et élevoit toute sa nature au plus haut degré de perfection.

Le perfection de la Nature humaine s'est visiblement manifestée chez les anciens, dans la force des héros, dans la grandeur d'ame des législateurs, dans la simplicité des premiers sages, dans le courage des libérateurs des nations, dans la morale sublime des philosophes, ou des amis de la sagesse, dans les créateurs des arts et les inventeurs des sciences, dans toutes les productions du génie, dans cette grande liberté de l'esprit, cette fermeté de caractère et cette tranquillité intérieure qui émanent de la haute idée que les êtres intelligens ont de *Dieu et de l'homme*. Ce sont les législateurs qui ont montré aux hommes les routes de la perfection : mais qui les a enseignées aux législateurs ?

L'idée d'un être parfait, l'observation de la Nature, et l'usage de la raison émanée de l'intelligence divine.

L'art divin de former des législateurs a pris naissance dans l'Inde et en Egypte, dans les mystères de l'initiation, la première et la plus ancienne de toutes les institutions connues, et qui fut le modèle de toutes les autres.

Ces mystères étoient la révélation des secrets connus de la Nature, ou l'histoire de Dieu même, celle de

l'homme, de la raison et de toutes les connoissances divines et humaines.

Dieu, la Nature et l'humanité, ou l'Être Suprême, l'univers et l'homme ; voilà quels étoient les grands objets de la doctrine de ces mystères : on y enseignoit aux législateurs :

1°. L'unité de Dieu ;

2°. Le dogme de la Providence ;

3°. Le dogme de l'immortalité de l'ame ;

4°. Le dogme des peines et des récompenses futures ;

5°. Les principes éternels de la religion naturelle, et de l'éducation la plus conforme à la dignité de l'homme ;

6°. Les notions du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, et les idées du beau et du bon ;

7°. Les principes immuables de la raison, de la vérité, de la justice, de la vertu et de la sagesse ;

8°. Les devoirs de la morale universelle, les droits naturels des hommes, les principes du droit divin, naturel et humain ;

9°. La législation et la politique, et les institutions les plus importantes au bonheur des peuples et du genre humain ;

10°. Enfin, on retraçoit dans ces mystères, l'image de la création ; on y représentoit l'univers créé, l'état de pure nature, et le passage de cet état d'innocence à l'état de civilisation ; l'invention des arts, de l'agriculture regardée comme le premier et le plus utile de tous, et la création des élémens des sciences ;

on y perpétuoit la mémoire de tous les bienfaiteurs des hommes.

C'étoit par l'initiation aux grands mystères, que le législateur pouvoit connoître toutes les vérités utiles et nécessaires au bonheur du genre humain : c'étoit dans les mystères d'Isis qu'il voyoit la *Nature sans voile*, et qu'il lisoit cette définition sublime de la Divinité :

Je suis tout ce qui est, ce qui a été et ce qui sera, et nul mortel n'a encore pu lever mon voile.

D'où sont venu ces autres définitions de l'Être suprême : je suis celui qui suis. Dieu est celui qui est ; Dieu est Dieu ; Dieu, créateur de l'univers et père des hommes.

Les législateurs ont trouvé le principe de toute vérité, de toute justice, de toute sagesse, de toute morale, de toute religion dans l'idée de Dieu, et cette idée, ils l'ont trouvée dans le cœur et l'esprit de l'homme.

Pour connoître Dieu et la Nature, les premiers législateurs n'ont eu besoin que de connoître l'homme, et ils ont trouvé dans sa nature intérieure et divine, c'est-à-dire dans son ame, dans son cœur et dans son esprit, toutes les vérités morales, toutes les lois divines et humaines ; et pour connoître l'homme, ils n'ont du que l'observer en société et rentrer en eux-mêmes.

Il est certain que tous les législateurs qui ont tout trouvé en l'homme, ou l'idée de Dieu, qui ren-

ferme tout, en ont eu une très-haute idée, et qu'ils lui ont donné des lois pour le former et le gouverner selon cette idée, principe de toute perfection.

On reconnoît l'idée la plus sublime de Dieu dans toutes les législations du monde, dans Brama, Fohi, Zoroastre, Ménès, Osiris, Hermès, Minos, Moïse, Cécrops, Orphée, Zaleucus, Charondas, Lycurgue, Solon, Numa, Pythagore, Socrate, Platon, Penn, et jusques dans Manco-Capac, ce fils du soleil, qui fut père des Incas et législateur des Péruviens; et sans aller chercher le témoignage des législateurs, on retrouve cette idée de Dieu dans le cœur et l'esprit de tous les hommes et en soi même.

Sans l'idée de Dieu, point de législateur, et avec cette idée, il est aussi facile de former un législateur que de former un homme avec l'idée de l'humanité, et un citoyen avec l'idée de Patrie.

D'après ces principes, chaque homme bien formé, ou chaque être intelligent qui connoît Dieu et l'homme, peut être législateur; mais il ne peut l'être de personne, s'il ne l'est de lui-meme; et nul ne peut donner aucune loi morale s'il ne la pratique : en ce sens, l'homme de bien, l'homme vrai et juste, l'homme éclairé et raisonnable, peut seul être législateur de son semblable; plus encore, l'homme qui pratique le bien et qui enseigne à le faire, est legislateur de lui-même et de tous ses semblables.

Ainsi, le vrai législateur est celui qui, à la connoissance de Dieu et de la Nature, joint la connoissance de l'homme et des hommes, qui, aux principes éternels et immuables de la raison, de la vé-

rité, de la justice, y joint ceux de la morale, l'éducation, de la religion, de la législation et de politique, et qui, de tous les principes, de toutes vérités, de toutes les lois et de toutes les instituti utiles, n'en fait qu'un seul code universel, pou conservation, la perfection et le bonheur du ge humain.

Il n'y a qu'un seul législateur qui ait donné genre humain un véritable Code pratique de la de Dieu, qu'un seul qui ait pratiqué et observé c loi divine dans toute son étendue, qu'un seul l'ait donné pour tous les hommes ; c'est l'Homn Dieu, le modèle de tous les législateurs.

L'Evangile, qui renferme toute la loi de Di s'accorde parfaitement avec la loi de la raison, est également émanée de Dieu ; et l'Homme-Dieu s' corde nécessairement avec tous les législateurs, q avant sa venue, ont donné aux hommes des lois ém nées de la raison éternelle.

C'est sur ce divin modèle que doivent se form non-seulement tous les législateurs, mais encore t les hommes : nous en exposerons les moyens dans chapitre sur l'éducation que l'Homme-Dieu a vo donner aux hommes, dans le neuvième livre de ouvrage.

CHAPITRE IX.

Des Institutions qui doivent completter l'Education des Modernes et la rendre parfaite,

De l'Assemblée des Vieillards.

L'ASSOCIATION sacrée des sages de l'Inde et de l'E-
ypte, l'assemblée des vieillards ou des anciens chez
s Crétois, l'aréopage des Athéniens, le sénat de
parte et de Rome libres, ces anciens corps de sages,
nt été les plus puissans moyens des législateurs pour
éducation des peuples, pour le maintien des mœurs
: l'observation des lois.

Dans toute société d'hommes, il faut une institu-
on permanente, une loi vivante qui soit l'ame et
: modèle de toutes les institutions et de toutes les
is, comme il faut des hommes justes et vertueux
our être des modèles de justice et de vertu.

L'institution la plus sacrée, la plus sainte et la
plus importante pour l'éducation des hommes et des
peuples, seroit l'établissement d'un *conseil ou d'une
assemblée des sages vieillards*, qui formeront dans
chaque pays, dans chaque province, dans chaque
ville, un nouvel aréopage pour être le gardien et le
conservateur des mœurs.

La Patrie, ou plutôt toute la Nation, doit donc

choisir dans ce petit nombre de sages vieillards, ces hommes bons et simples, ces hommes vrais, justes, probes, bienfaisans, humains, éclairés, prudens, modérés, dont la vie et la conduite sont l'exemple de la vertu même et les seuls dignes d'enseigner à la pratiquer.

On reconnoîtra facilement dans la Patrie et dans toute nation, les hommes qui seront dignes de composer l'aréopage. Nous ne devons pas douter, pour l'honneur de l'humanité, qu'il n'y en ait encore sur la terre de ces hommes rares : il y en a partout; il ne s'agit que de les chercher et de les bien choisir ; ils sont dans le nombre de ceux qui aiment Dieu, la Patrie et l'humanité ; ce sont les amis de la vérité et de la justice.

Les hommes reconnus dignes de composer l'aréopage, se prescriront eux-mêmes la conduite qu'ils devront tenir aux yeux de Dieu, du genre humain et de leur Patrie : ils feront vœu de vivre avec simplicité et modération, afin de donner l'exemple aux hommes et de mériter la vénération des peuples.

Leurs modèles seront les sages de toutes les nations: ils les imiteront autant qu'il leur sera possible, afin qu'ils soient dignes d'être imités à leur tour par leurs concitoyens et d'en être les modèles vivans : ils n'auront d'autre autorité que celle que donnent la raison, la sagesse, la vérité, la justice et la vertu active.

Lorsque les sages vieillards de chaque nation seront rassemblés en corps, ils feront les réglemens nécessaires pour la formation, la conservation et la durée perpétuelle de l'aréopage; ils régleront ses droits et

ses devoirs éternels, l'âge, les qualités et les vertus nécessaires pour exercer les uns et remplir les autres avec toute la dignité de l'homme.

L'aréopage de chaque nation, composé des plus sages d'entre les hommes, seroit le corps représentant la majesté du genre humain, le conseil de l'humanité, l'interprête des lois de la Nature et de la raison, la sagesse vivante des hommes, l'oracle de la vérité, l'organe du juste et de l'injuste, ou de la justice universelle, le juge souverain du beau, du bon, de l'honnète et de l'utile, le gardien sacré des mœurs, le conservateur des bons principes, l'appui et le soutien des gouvernemens et de l'ordre du monde moral, religieux et politique; et, à l'exemple de l'ancien aréopage, *toutes ses décisions seroient regardées comme des règles non-seulement de sagesse, mais encore d'humanité*, et ses jugemens seroient ceux de la justice.

C'est dans ce corps auguste que la Patrie éliroit les *censeurs et les inspecteurs des mœurs* : il seroit lui-même le censeur des mœurs de tous les citoyens, de la conduite des pères, des mères, des époux, des amis, des femmes, des hommes de tous les états et de toutes les conditions. Enfin, ce nouvel aréopage seroit spécialement chargé par la Patrie de veiller sur l'instruction du peuple, sur les travaux des hommes, sur l'emploi de leur vie et de leurs forces, sur l'éducation des enfans, des adolescens et des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, sur le sort des veuves et des orphelins, sur les mariages, sur la paix intérieure des familles, sur les usages et les coutumes,

sur les établissemens, les exercices, les jeux, les spectacles et les fêtes publiques, en un mot, sur tout ce qui concerne la vie et les mœurs des enfans de la Patrie.

Il est reconnu, par toutes les nations sages et éclairées, par tous les législateurs, que l'observation de tout bon principe, consiste dans l'amour de l'ordre, qui ne peut s'établir et se maintenir dans aucune société que par l'autorité respectable et l'exemple des sages vieillards.

Les sages vieillards doivent jouir dans toute société, dans toute nation, des mêmes respects et de la même vénération dont jouissent les pères et les mères dans les familles ; et les uns et les autres doivent être honorés par tous les enfans et par tous les jeunes gens, comme les images vivantes de la Divinité sur la terre.

De l'Institution d'une Société permanente d'Education, destinée à former des Hommes.

La formation de cette Société est de la plus haute importance pour l'éducation des hommes : elle pourroit être formée par l'assemblée des vieillards et par la seule volonté des hommes éclairés.

On forme des hommes pour tous les états, pour exercer les fonctions augustes de Rois, de Magistrats, de Ministres de la Religion, pour cultiver la terre, les arts et les sciences : mais, jusqu'à présent, on a oublié d'en former pour élever des hommes.

Une Société d'Education sera plus utile au genre

humain, et fera plus de bien aux hommes, et surtout aux enfans des hommes, que toutes les sectes ensemble n'en ont fait depuis le commencement de la formation des sociétés et de la législation des Peuples.

Cette Société, pour être véritablement utile, et pour opérer tout le bien qu'on peut en attendre, doit être composée d'hommes bien constitués, qui réunissent la force et la beauté du corps à la force et à la beauté de l'ame, la sensibilité et la bonté du cœur au bon sens et à la solidité de l'esprit, le courage à la fermeté de caractère.

La science unique de cette Société seroit la science même de l'éducation, qui embrasse la connoissance de l'homme physique, moral, intellectuel, de sa nature, de ses facultés et des lois de son développement; et sous le rapport des moyens de développement, cette science, qui est la première de toutes, embrasse toutes les autres.

On apprend cette science par la pratique de l'éducation même, par l'amour et la connoissance de l'homme enfant, adolescent, jeune homme et vieillard, par des observations faites d'après des faits, et par des expériences continuelles.

Le grand objet de cette Société seroit donc de former des hommes pour élever des enfans, des hommes capables et dignes d'en former d'autres sur les meilleurs et les plus parfaits modèles, et de donner, par la pratique, la meilleure éducation possible.

Pour parvenir à ce but, le premier objet de cette Société universelle seroit d'élever des *maîtres de gym-*

nastique pour former le corps, et des *maîtres de morale-pratique* pour former l'ame.

Or, le premier principe, la première loi fondamentale de la Société d'Education seroit : *qu'il faut pratiquer tout ce qu'on enseigne, et qu'il ne faut rien enseigner que ce qu'on peut pratiquer.*

L'application de ce principe lumineux peut seul former les hommes que demande la Société d'Education. Ces hommes, que la Patrie pourroit appeler *les éducateurs*, seroient chargés, sous l'inspection ou sous la direction des sages vieillards, d'élever, d'instruire, de former ses enfans et ses jeunes citoyens dans la morale pratique et la vertu active.

Les éducateurs seroient choisis par les vieillards les plus éclairés, dans le nombre des hommes qui ont en partage la force, la prudence, la modération, la tempérance, le courage, la générosité, la modestie, la douceur, la pureté de mœurs et toutes les vertus dont la pratique constitue l'éducation morale.

On leur demandera surtout un fonds de probité, d'humanité et de justice, qui sera éprouvé et reconnu par une suite d'actions généreuses et de principes solides qui ne se démentiront jamais : en sorte que les actions étant conformes aux principes, ceux qui les suivront soient conduits à la vertu par la vérité.

En pratiquant tout ce qu'on enseigne, il faut non seulement ne rien enseigner que ce qu'on ne peut pratiquer, mais encore, rien qui ne soit essentiellement vrai, juste, honnête, bon et utile.

C'est là le grand art des éducateurs qui doivent veiller sur la pratique de la vie, sur l'emploi des

forces de la jeunesse, sur l'usage de ses facultés, sur ses penchans, sur ses passions, sur ses actions, ses mœurs et sa conduite, pendant tout le temps de son éducation, jusqu'à ce qu'elle soit capable et digne de se conduire elle-même, d'après les principes et les exemples de la vertu.

Ceux qui formeront les jeunes hommes à la vertu active, qui seront les plus habiles à exercer le corps, les plus propres à élever l'ame, à épurer le cœur, à éclairer l'esprit, à cultiver toutes leurs facultés, à perfectionner leurs sens et leurs organes, à diriger leur entendement à la vérité, leur volonté à la pratique du bien, leurs passions au plus grand bien possible ; ceux là seront dignes d'être les *éducateurs de la jeunesse*.

De même que les sages vieillards seroient les *censeurs des mœurs des citoyens*, les éducateurs seroient les *censeurs des mœurs de la jeunesse ;* et les uns et les autres se tiendroient la main dans la société comme les parens dans la famille.

La pureté et la simplicité des mœurs dépendent du respect et de la vénération des jeunes gens pour tous les vieillards, pour les pères, les mères, et pour tous les éducateurs et instituteurs : ce respect est une loi sacrée de l'éducation.

Pour faire observer cette loi, les éducateurs doivent être les pères de leurs élèves, et en exercer les fonctions sacrées avec la même dignité et la même autorité que les parens dans les familles.

La famille des vrais éducateurs, c'est la société ; leurs élèves sont tous les enfans des hommes, ou tous

les enfans de la Patrie : l'orphelin, l'enfant du pauvre et du riche, l'enfant de la veuve, doivent surtout devenir les élèves de la Société d'éducation.

Pour rendre l'éducation vraiment commune, cette Société doit se charger d'élever tous les enfans du peuple : elle y parviendra en instituant des travaux, des exercices et des jeux publics ; des travaux qui aient rapport à l'agriculture, à la culture des arts et métiers, des exercices gymnastiques, des courses, des luttes, des marches, des danses, des chants, et même, à l'exemple des anciens, des repas communs.

Les éducateurs doivent être les directeurs de la vie des enfans du peuple : cette vie doit être dure et simple, mâle et vigoureuse, toujours active ; leur nourriture doit être frugale, leurs vêtemens simples, mais toujours propres et jamais déchirés.

On ne doit souffrir aucune espèce de luxe dans les enfans des riches : on doit mépriser ceux qui porteront de l'or ou de l'argent sur leurs habits ; les enfans des pauvres doivent être vêtus simplement, mais avec la plus grande propreté ; ils doivent recevoir les mêmes soins, car tous les enfans sont égaux aux yeux de l'éducation.

La Société d'éducation seroit pour les enfans et les jeunes gens ce que l'aréopage seroit pour les citoyens; celui-ci seroit la loi somptuaire et permanente, en même temps que le modèle et l'exemple de la vie des citoyens ; celle-là seroit la loi vivante de l'éducation des enfans de la Patrie et du Peuple.

Les sages vieillards, les censeurs, les gardiens et les inspecteurs des mœurs, tous les éducateurs de l'un et

de l'autre sexe (car on formeroit aussi des éducatrices d'après les principes de l'éducation des femmes); enfin les pères et les mères s'accorderoient sur les mêmes principes pour former de tous les enfans des hommes de bien et de bons citoyens.

D'après les principes que nous venons d'exposer dans ce livre, la raison publique et particulière des Nations et des individus démontre que la conservation et la perfection des mœurs et de l'éducation de tout le genre humain dépendent essentiellement de l'institution d'un nouvel aréopage et d'une société d'éducation destinée à former des hommes.

De l'Institution des Jeux gymniques, ou de l'Application de la Gymnastique.

La gymnastique peut être considérée comme la science du développement des forces physiques de l'homme ; elle a commencé avec la civilisation des peuples, et s'est perfectionnée dans les siècles héroïques.

Dans l'état de nature les hommes s'exercent assez à la course, à la chasse et dans les luttes contre les animaux et les élémens ; mais, sortis de cet état, n'ayant plus les exercices forcés de la course et de la chasse, et sentant la nécessité d'entretenir leurs forces, non-seulement pour soumettre les animaux, mais encore pour résister aux élémens, ils ont créé l'art de la gymnastique pour former des hommes forts.

L'art divin de développer les forces physiques d

l'homme a pris naissance dans l'Inde et en Egypte, s'est conservé dans les mystères de l'initiation et a été rendu public dans les jeux gymniques de la Grèce et de Rome.

Les Égyptiens avoient formé une enceinte sacrée environnée d'épaisses forets et de terrasses immenses, placée pour ainsi dire dans les entrailles de la terre, impénétrable à tous les yeux profanes, mais éclairée de la lumière du soleil et arrosée par des ruisseaux, des canaux souterrains et des fleuves qui recevoient leurs eaux du Nil.

Dans cette enceinte sacrée, qui devoit être immense, il y avoit des prairies couvertes d'une éternelle verdure, des champs cultivés, des arbres chargés de fruits, des lauriers consacrés et toutes sortes de plantes utiles.

Là, dans un printemps éternel, l'homme y voyoit toutes les richesses et toutes les beautés de la Nature, et y jouissoit, dans l'innocence, de tous les bienfaits de la Divinité, comme dans un nouveau paradis terrestre; et ce jardin de délices étoit si parfait, qu'il fût le modèle de l'Élysée des anciens.

C'est dans cet Élysée de l'Égypte et antérieurement sur les bords du Ganges, que des sages formoient l'homme tout nud comme il est sorti des mains du Créateur; c'est dans l'état d'une parfaite nudité qu'ils développoient toutes ses forces et donnoient à son corps et à son ame toute la force et toute la beauté dont ils sont susceptibles.

C'est là qu'on donnoit à l'homme une éducation véritablement conforme à la Nature, et que la na-

ture humaine s'est élevée jusqu'au plus haut degré de perfection physique et morale : c'est là que les anciens Égyptiens ont formé les hommes les plus parfaits, et des législateurs qui ressembloient en quelque sorte à la Divinité et qui sembloient puiser ses lois dans son sein pour les donner aux hommes.

Pour avoir l'idée de la force et de la perfection de l'homme, il falloit pénétrer dans cet Élysée; et pour y parvenir il falloit traverser des souterrains qui représentoient le Tartare, passer par ce qu'on appeloit les quatre élémens, la terre, l'eau, l'air et le feu, et triompher des Enfers : il falloit enfin surmonter tous les obstacles, donner des preuves de courage, de grandeur d'ame, de fermeté de caractère, et se sentir capable non-seulement de résister aux élémens, mais de vaincre le monde, les passions et soi-même.

C'est ce qui se pratiquoit dans l'initiation aux grands mystères d'Isis en Égypte et dans ceux d'Éleusis en Grèce. C'est là que les héros ont fait les plus grandes épreuves de leur force et de leur courage.

Presque tous les anciens héros ont descendu aux Enfers; et descendre aux Enfers étoit proprement être initié. Après avoir traversé le noir Tartare, les héros arrivoient dans les Champs Élysées, où l'on prétend que les Dieux s'exerçoient eux-memes (utile prétention pour les hommes), et l'on peut dire que les travaux et les exercices des Dieux, des demi-Dieux et des héros, n'ont été entrepris que pour l'éducation des hommes.

L'histoire des travaux d'Hercule est la preuve de

cette vérité. L'éducation de ce héros, qu'il nous seroit important de connoître dans tous ses développemens, ne put lui être donnée que par la Nature aidée de la gymnastique, car il auroit fallu un Hercule pour former un autre Hercule.

Sa force extraordinaire et plus qu'humaine, il ne put l'acquérir et la conserver que par les épreuves auxquelles il se soumit lui-même pour vaincre et détruire les monstres ennemis du genre humain.

Sa vie active lui apprit de bonne heure à vouloir et à pouvoir; de sorte que, dans l'exécution de ses travaux, il apprit, par le développement de toutes ses forces, que rien ne lui étoit impossible.

Hercule fit connoître aux hommes et aux Dieux mêmes que tout est possible à l'homme, qu'il peut tout ce qu'il veut, lorsque par le libre et entier développement de toutes ses facultés, il emploie avec courage et énergie toutes les forces qui appartiennent à sa nature, *à sa qualité d'homme la première de toutes*.

Aussi il n'eut besoin que du titre d'homme et de l'emploi de ses forces pour s'immortaliser et pour s'égaler aux Dieux : les travaux qu'il entreprit et desquels il sortit victorieux, le firent nommer le premier des demi-Dieux et le plus illustre des mortels.

Hercule, qui fut pour ainsi dire la force de la Nature humaine personnifiée et le plus fort de tous les héros, fut encore un des plus grands législateurs de l'ancienne Grèce.

Convaincu, par son éducation mâle et vigoureuse, par sa vie active et par l'expérience, que la force

ne peut s'acquérir et se conserver que par des travaux, des exercices et des épreuves continuels, il conçut le grand et utile projet d'entretenir parmi les Grecs, sa force héroïque, et par une institution propre à former des héros et des grands hommes.

Ce fut dans cette vue, qu'au retour d'une de ses expéditions, il institua *les jeux olympiques*. Il fut imité par Thésée qui établit les *jeux isthmiques*, et longtemps après par Iphytus qui les rétablit, et enfin par Lycurgue.

Et ces jeux célèbres, qui devinrent véritablement le *gymnase des héros et des grands hommes*, firent pendant plus de mille ans toute la force, toute la puissance et toute la gloire des premiers peuples civilisés de l'Europe.

Le vrai but des jeux olympiques et de ceux qui furent établis à leur imitation, fut d'offrir à la jeunesse grecque un champ de gloire à parcourir, un champ où tout homme, tout citoyen ou étranger pouvoit donner un libre cours au développement de ses forces et devenir un héros.

C'étoit aux jeux olympiques que les héros de la Grèce faisoient les épreuves solemnels de leur force, de leur courage, que les hommes illustres éprouvoient leur génie. C'est là que les Grecs s'animoient à l'amour de la Patrie et de la gloire; c'est là qu'ils apprenoient à être les vainqueurs de Marathon, des Thermopyles et de Platée; c'est là que Thémistocles, après la victoire de Salamine, reçut sa récompense pour avoir sauvé toute la Grèce et l'Europe.

C'est dans ces jeux presque divins que l'on vit des Rois, mêlés parmi de simples citoyens, et disputer le prix, qui étoit une simple couronne de lauriers, à tout ce que la Grèce avoit de plus illustre.

Enfin, ce sont ces jeux immortels, qui formèrent les Grecs, qui en firent le premier peuple du monde, et qui devint, par cette belle institution, un peuple de héros et de législateurs.

Qui a le plus contribué à former ce peuple? D'abord ce fut un grand législateur venu d'Égypte; ensuite ce fut le grand Hercule; et si Hercule n'avoit pas existé, tous les autres héros qui sont venus après lui n'auroient pas paru sur la scène du monde.

Nous pouvons considérer l'Hercule des anciens comme le formateur des héros. Mais qui a formé Hercule? La Nature et la gymnastique. Par quels moyens peut-on former des héros qui approchent de sa force? par la gymnastique seule.

Les peuples qui ont eu une gymnastique, qui en ont fait la base de l'éducation physique, ont formé des hommes supérieurs en force, en courage, en génie. Les Perses, les Égyptiens, les Grecs et les Romains, qui en ont fait le principe de l'éducation nationale, ont seuls connu le grand art de former des hommes forts. La Nature avoit seule enseigné cet art aux Gaulois et aux Germains; mais les peuples de l'Europe moderne l'ont oublié. Aussi, il est à remarquer qu'une des grandes causes de la foiblesse et de la dégénération de l'espèce humaine en Europe, vient d'avoir négligé la gymnastique, ou l'art de développer les forces physiques de l'homme.

C'est que les modernes n'ont eu pour législateurs que des métaphysiciens, et non des hommes forts et courageux comme les anciens. On peut dire avec vérité que les anciens ont été formés par *des héros-législateurs*, qui ont appris aux hommes et aux peuples à mettre en pratique ce que nous nous bornons aujourd'hui à discuter.

Chez les anciens on agissoit, chez les modernes on raisonne; et ils auront toujours sur nous la supériorité qu'ont des hommes actifs, et qui se développent selon la raison, sur des hommes qui passent leur vie à raisonner et qui font leur éducation en raisonnant.

Un législateur moderne a senti cette vérité quand il a dit : *les hommes sont plus faits pour agir que pour méditer.* Un philosophe avoit dit avant lui et avec plus de force : *Si la Nature nous a faits pour être sains, forts et robustes, l'homme qui pense trop est un être dépravé.* Il faut donc former les hommes plutôt pour agir que pour penser, et surtout développer les forces du corps, avant de développer les facultés de l'ame, et commencer par la gymnastique.

La force, le courage et l'héroïsme seront le partage du peuple ou de la nation qui établira la gymnastique comme la base de l'éducation physique, principe sans lequel l'éducation morale et intellectuelle n'a aucun moyen pour former des hommes forts et courageux. La première institution, et en meme temps la seule qui puisse développer les forces physiques de l'homme et former des hommes forts et courageux, c'est l'application des exercices de la gymnastique, ou l'établissement des jeux gymniques.

Cette institution, la plus importante pour l'éducation du peuple, ou l'éducation nationale, est de toute nécessité pour développer les forces des enfans de la Patrie, pour exercer et fortifier la jeunesse de toute une nation, pour rendre à l'homme, au citoyen déjà formés cette force primitive, cette énergie, cette assurance, qui ne peuvent naître que par le libre et entier développement de toutes ses facultés : elle est nécessaire surtout pour former des hommes qui réuniront la force et la beauté du corps à la force et à la beauté de l'ame.

La Patrie qui veut former ses enfans doit donc établir dans son sein, à l'exemple de la Grèce, *des gymnases ou des lieux consacrés au développement des forces du corps de ses citoyens*, et des lieux les plus propres à réunir à-la-fois tous les exercices de la gymnastique; enfin des enceintes sacrées comme les anciens Égyptiens, où la jeunesse s'exercera à la course, à la lutte, au saut, à l'équitation; à la natation, à tous les exercices qui donnent au corps de la force, de la vigueur, de la souplesse, de l'énergie, de l'adresse, et à l'ame du courage.

Pour former les enfans de la Patrie à la force du corps et au courage de l'ame, il faut qu'ils s'exercent à la gymnastique, qu'ils s'accoutument de bonne heure à une vie dure et simple, qu'ils diminuent leurs besoins, qu'ils se forment par la tempérance et la frugalité; de plus, il faut qu'ils apprennent à supporter la fatigue, la faim, la soif, le chaud, le froid, l'air, le vent, la pluie, et toutes les intempéries des saisons; il faut enfin qu'ils apprennent à résister aux

élémens, à vaincre les passions, et par-dessus toutes choses à se vaincre eux-mêmes.

En instituant des jeux pour exercer et fortifier les corps, on peut, par la seule force de l'opinion, établir des concours d'actions généreuses pour former les ames à la vertu, et où les vainqueurs seront ceux qui sauront le mieux pardonner une injure, vaincre leurs passions, défendre les opprimés, sauver la vie à leurs semblables, servir la Patrie et l'humanité.

Mais revenons toujours aux exercices du corps, car c'est en formant les corps qu'on forme les ames.

D'après ces principes et expériences, l'institution des jeux gymniques doit tenir le troisième rang dans l'éducation publique, et être sous la direction de la société destiné à former des hommes.

LIVRE SECOND.

DE L'ÉDUCATION CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LE PERFECTIONNEMENT DES ORGANES DE L'HOMME, ET DES FACULTÉS QUI CONSTITUENT L'HUMANITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Du Corps de l'Homme.

L'HOMME physique est susceptible d'un perfectionnement dont on ne connoît plus le terme : la santé, la force du corps, la vigueur de ses organes, la durée de son existence, dépendent du plus parfait développement de ses facultés naturelles.

Le développement le plus simple, le plus naturel, et par conséquent le plus parfait des facultés de l'homme, doit commencer et s'opérer tout entier par l'activité et le meilleur usage des cinq sens de nature.

Former et perfectionner ses sens par les seuls moyens que nous donne la Nature, c'est former et perfectionner l'homme physique; et chacun de nos sens est susceptible du plus haut degré de perfection. En

cherchant les moyens de perfectionner les sens, nous trouverons les moyens de perfectionner l'homme.

L'organe du tact ou du toucher est le principe de la sensibilité physique, résultat de l'organisation de l'homme. Ce sens se perfectionne par l'usage que l'homme en fait, par l'attention sur la nature des impressions qu'il reçoit des êtres sensibles.

Le sens du goût se perfectionne par l'usage des alimens les plus simples, et par l'habitude de les prendre et de les trouver bons, ou tels que la Nature nous les présente, ou aprêtés le plus simplement possible.

Le sens de l'odorat peut acquérir dans l'homme toute la perfection de celui de certains animaux, qui, en cela, sont nos maîtres, ainsi que les sauvages : et l'homme qui vivroit comme eux dans l'état le plus près de la Nature, auroit l'odorat le plus parfait.

Le sens de l'ouïe se perfectionne par l'attention de l'oreille à distinguer l'harmonie des sons naturels ou artificiels, ou des sons que produisent la Nature et l'art. Pythagore croyoit entendre l'harmonie des élémens; et l'harmonie des doux accens et des sons mélodieux de la lyre d'Orphée attendrissoit les tigres, apprivoisoit les bêtes féroces et civilisoit les hommes.

Ces deux exemples frappans que nous a transmis l'histoire des premiers législateurs, nous donnent l'idée de la perfection dont l'organe de l'ouïe est susceptible; et l'observation de la Nature et l'art divin de la musique, peuvent seuls opérer ce perfectionnement.

Le sens de la vue se perfectionne comme tous les autres sens, par le bon usage que l'homme en fait. Fixer ses regards sur les beautés de la Nature et de l'art, distinguer les nuances et les accords des parties d'un tout parfait, comme, par exemple, l'univers : c'est faire usage de la vue pour reconnoître la véritable beauté ; et, la reconnoître, c'est avoir la vue parfaite.

Rien dans la Nature n'est plus digne de fixer les regards de l'homme, que l'homme même. La forme divine de son corps, ses belles proportions, cette tête qui s'élève majestueusement vers le ciel, ces deux yeux qui l'éclairent comme le soleil éclaire la Nature, les formes de tous ses membres, l'expression répandue sur tout son être, en un mot, sa beauté naturelle, lui assigne le premier rang parmi les êtres organisés.

La beauté de l'homme consiste dans l'accord expressif de tous les organes de son corps, dans l'harmonie de tous ses sens et dans l'intégrité de tous ses membres, enfin dans la santé, la force et la majesté.

Le bon usage des cinq sens de nature est aussi essentiel à l'homme pour se former et se perfectionner, que le bon usage de la raison : l'usage commun des sens et de la raison est le principe de la perfection de l'homme.

Se mouvoir avec liberté, sentir, odorer, goûter, voir, entendre comme nous l'apprend la Nature, exercer tous ses membres, les maintenir dans un parfait équilibre, se tenir sur ses jambes avec aisance, marcher avec grace, la tête haute et toujours nue,

courir avec agilité et légèreté, lutter avec souplesse, sauter avec adresse, travailler avec énergie, force et courage, employer et diriger ses forces avec prudence, c'est former son corps dans toute sa perfection.

Pour perfectionner le corps de l'homme, il faut maintenir tous ses membres dans leur intégrité, donner surtout à ses bras, à ses jambes, à ses pieds, à ses mains, toute la vigueur, toute l'énergie, toute la dextérité dont ils sont susceptibles.

L'homme, dans toute son énergie, est le plus fort, le plus agile et le plus adroit de tous les animaux; il est le *plus fort*, parce qu'il peut les dompter; le *plus agile*, parce qu'il peut les surpasser en tout, même à la course; le *plus adroit*, parce que lui seul crée l'art de s'exercer dans tous les genres.

Dompter et soumettre des éléphans, terrasser des torreaux, vaincre des monstres furieux, étouffer des lions et des ours dans ses bras, égaler, surpasser même des chevaux à la course, prendre des troncs d'arbres pour des massues, lancer des rochers, escalader des montagnes, détourner le cours des fleuves, tous ces exercices ont été des jeux pour des hommes supérieurs en force.

L'histoire des géans et des sauvages, l'histoire plus connue des héros, tels qu'un Hercule, un Thésée, un Pirithoüs, un Achille, un Ajax, un Samson, enfin la vie des héros qui sont plus près de nous, tels qu'un Duguesclin, un Bayard, un Maurice de Saxe, et celle de tous les hommes forts de toutes les nations, nous présentent des faits qui nous prouvent la force de la Nature humaine et nous donnent l'idée de la puis-

sance de l'homme. L'histoire de tous les hommes forts que le genre humain a produits dans tous les siècles et dans tous les pays, et surtout l'histoire du développement de leurs forces, seroit le meilleur Code d'éducation physique.

L'état le plus rapproché de la Nature, ou l'état sauvage et les siècles héroïques ont formé les plus forts et les plus beaux des hommes. Comment se sont-ils formés ? Par l'exercice seul ; et il est prouvé par l'expérience, que l'exercice le plus simple et le plus vigoureux donne à l'homme le plus haut degré de force et d'énergie.

Il semble que l'homme soit créé pour maîtriser les élémens et pour être le héros de la Nature.

Il peut s'élancer dans les airs, il peut nager comme les poissons, plonger dans le fond de la mer, revenir sur la terre, creuser ses entrailles, en tirer ce qui lui est utile, embellir par ses travaux toute la surface du globe, transporter les rochers, couper les montagnes, diriger le cours des fleuves, élever jusqu'au ciel les monumens de sa puissance et éterniser les œuvres de son génie.

La puissance physique de l'homme s'acquière par l'exercice de ses facultés : par l'exercice seul l'homme devient fort, robuste, agile, courageux, habile en toute chose, prudent, ingénieux.

L'homme exercé de bonne heure à la course peut parvenir aussi facilement à faire cinquante lieues par jour qu'à faire toute autre opération naturelle ou mécanique; le degré de force qu'il peut acquérir est indéfini, et la nécessité seule peut lui prescrire des bornes.

L'observation et l'expérience nous apprennent de concert avec l'histoire, *que les forces physiques de la Nature humaine sont indéfinies ;* mais que ces mêmes forces sont dégénérées dans presque tous les hommes.

Heureusement que l'homme apporte en naissant le germe de cette force primitive qu'il ne peut acquérir et conserver que par le libre et entier développement de toutes les facultés de son corps.

Hercule, à sa naissance, le sauvage ou l'homme qui naît dans des pays civilisés, n'ont pas plus de force que les autres individus de l'espèce humaine; mais l'éducation qu'ils se donnent les distinguent essentiellement des autres hommes; elle seule fait les hommes forts et les héros.

La Nature donne à l'homme le germe de la force, mais c'est l'éducation qui le développe : ce développement s'opère par l'exercice seul, par la gymnastique, par le travail modéré, unique moyen reconnu par la raison et l'expérience pour former et fortifier le corps de l'homme.

Mener une vie simple et réglée, se lever avec le soleil, travailler avec modération, boire et manger pour satisfaire les besoins de la nature, un exercice constant et vigoureux, un repos raisonnable, la frugalité et la tempérance, la propreté et l'activité, le grand air, des bains froids, des marches, des courses, des exercices, des jeux innocens, de la gaîté surtout; ce sont là les moyens les plus simples pour conserver sa force et sa santé.

La santé est le résultat de l'équilibre entre la simplicité des alimens et la modération des travaux, des

exercices, des jeux et des plaisirs des sens, et, surtout, de l'équilibre entre les humeurs. Diminuer ses besoins, c'est augmenter sa santé et sa force. On conserve et on augmente sa santé par la frugalité, comme on augmente ses forces par l'exercice.

Le corps de l'homme sain et bien constitué doit être animé dans tous ses organes; des muscles durement exprimés, des bras nerveux, des jambes fortes, des membres vigoureux, des contours fortement dessinés, des traits bien marqués, un maintien majestueux, une attitude gracieuse, une tête élevée vers le ciel, qui présente une face auguste, un caractère de simplicité, de grandeur et de dignité, répandu sur toute sa personne : tous ces traits constituent l'homme dans sa perfection physique.

Le développement, l'usage et la jouissance de toutes les facultés physiques de l'homme, en font un être parfait; et le perfectionnement de cet être si bien organisé est une loi de sa nature corporelle et extérieure.

Cette loi du perfectionnement de la nature physique de l'homme, semble avoir été appliquée par la Divinité même dans l'éducation de l'Hercule et de l'Apollon des anciens : ces divins modèles *de la force et de la beauté réunies à la majesté*, sont les seuls d'après lesquels on peut former le corps de l'homme physiquement parfait.

Elever l'homme selon toute la simplicité de la Nature, simplifier tous ses moyens de conservation et de développement, maintenir ses organes dans toute leur vigueur et leur intégrité naturelle, entretenir sa santé,

augmenter ses forces, l'éclairer sur ses vrais besoins, les diminuer autant que possible, jouir peu pour jouir long-temps, c'est perfectionner tout son être et reculer les bornes de la vie.

L'art de prolonger la vie est bien plus simple qu'on ne pense. Il consiste dans la frugalité et la tempérance. Du pain, des fruits, des légumes, de l'eau, de l'air, du mouvement, tout cela entretient la santé et prolonge la vie.

Le régime diététique d'Orphée et le régime frugivore de Pythagore sont les meilleurs pour parvenir à une longue vie. On doit établir ce régime pour les enfans et les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, dans l'éducation domestique.

Les hommes les plus forts, et ceux qui ont vécu le plus long-temps, ont tous suivi ce régime. Les héros, les sages, les legislateurs n'en ont point eu d'autre, et tous en ont fait une loi sacrée.

Zoroastre, Hermès; Orphée, Pythagore, parmi les législateurs, ont sanctionné cette loi en la pratiquant eux mêmes. Les plus grands hommes de l'Asie, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome se sont soumis à cette loi de la Nature.

Les Grecs et les Romains n'ont jamais été plus forts, plus vigoureux de corps et d'entendement, et n'ont jamais vécu plus long-temps que lorsque leurs héros et leurs sages vivoient des fruits et des légumes que leurs mains avoient semés, cueillis et apprêtés.

D'après ces exemples, que l'histoire nous a transmis, on peut juger que lés premiers hommes ne vivoient que des fruits que la terre produisoit d'elle-même; qu'ils

étoient d'une force dont nous n'avons plus d'idée, et que leur vie étoit si longue, qu'ils ont pensé que le corps auroit pu être immortel, aussi bien que l'ame, si l'homme n'eût point dégénéré.

CHAPITRE II.

De l'Ame de l'Homme.

DIEU *a commencé par former le corps de l'homme, et ensuite il lui a donné une ame pour se perfectionner lui-même.* Nous ne voulons traiter de l'ame que d'après ce principe, et sous l'unique rapport de son union avec le corps, de ses moyens de développement et de perfectionnement.

L'homme, dans sa perfection physique et extérieure, a été le premier modèle de l'homme dans sa perfection morale et intérieure; car c'est en voyant un homme parfait que l'homme a eu l'idée primitive de la perfection.

Les premiers hommes ont nécessairement formé un beau corps avant d'être parvenus à former une belle ame. Ils ont imité en cela l'œuvre du Créateur et suivi la loi de la Nature. Et en formant un corps aussi parfait que le comporte la nature extérieure et physique de l'homme, ils ont donné à l'ame l'idée de sa perfection intérieure et morale.

Celui qui le premier a contemplé la beauté du

rps de l'homme, qui a remarqué sur sa figure
xpression vive de l'ame qui est en lui, et qui a
connu sa beauté dans la bonté de son être, a eu
dée de la véritable perfection.

Celui qui, en formant son corps, a voulu former
n ame, a eu l'idée de la véritable éducation; car il
est pas plus possible de former une ame sans corps,
ie de former un corps sans ame. Or, le dévelop-
ment des facultés du corps et de l'ame, constitue
bonté, la beauté et toute la perfection dont l'homme
t susceptible.

La vertu est la beauté de l'homme : la beauté de
homme est dans la bonté de son ame; la bonté
son ame se peint toute entière sur sa physiono-
ie, et l'excellence de sa nature intérieure se peint
ır sa nature extérieure.

On reconnoît la bonté de l'ame dans le bien qu'elle
nt, qu'elle veut et qu'elle fait : elle a sa beauté
omme le corps; c'est surtout dans les yeux qu'elle
peint et qu'on peut la reconnoître.

Ce ne sont point les yeux du corps, mais les yeux
e l'ame qui reconnoissent la vraie beauté; car elle
eule est éclairée de la lumière intérieure et di-
ine qui lui fait reconnoître le beau et le bon.

Les sens extérieurs et matériels de l'homme sem-
lent être les instrumens dont l'ame se sert pour se
ormer elle-même. L'ame sent par tout le corps, elle
oit par les yeux, elle entend par les oreilles, elle
dore, elle goute par les sens de l'odorat et du gout;
lle se sert de tous les organes du corps : elle seule peut
es développer et les perfectionner.

De même que le corps a ses sens extérieurs et matériels, l'ame a ses sens intérieurs et spirituels.

Le sens humain, ou le sentiment de l'humanité;

Le sens moral, ou le sentiment du bon et de l'honnête;

Le sens intellectuel, ou le sentiment du vrai et du juste;

Le sens estétique, ou le sentiment du beau et du sublime;

Le sens religieux, ou le sentiment du saint et du divin.

Ces cinq sens admirables de l'ame, sont, comme ceux du corps, ou les cinq sens de Nature, susceptibles du plus haut degré de perfectionnement; et c'est dans l'art de les perfectionner que consiste ce qu'on peut appeler l'*éducation de l'ame.*

L'ame est donc susceptible de recevoir une éducation comme le corps, puisqu'elle a des sens qui constituent sa nature intérieure et divine, et que cette nature peut se développer, se former et parvenir à la perfection qui lui est propre.

Pour se développer d'une manière conforme à la dignité de sa nature, l'ame doit reconnoître toutes ses facultés, les mettre toutes en activité, et en faire l'usage prescrit par la raison.

L'ame seule reçoit les impressions de la nature extérieure ou des êtres qui l'environnent : d'après la nature des impressions qu'elle reçoit, elle sent, elle perçoit, elle réfléchit, elle imagine, elle connoît, elle veut, en un mot, *elle pense.*

Dès que l'ame sent, elle doit développer sa sensi-

bilité, exercer sa perception, sa réflexion, son imagination, sa mémoire, son intelligence et sa volonté.

L'activité de l'ame est le principe de sa force, de son énergie, de sa puissance : elle est libre de penser, de vouloir et d'agir, et sa liberté n'a point de bornes que celles de la raison.

Les facultés de l'ame sont indéfinies : la sensibilité, la perception, l'attention, la comparaison, le jugement, la réflexion, l'imagination, la mémoire, le raisonnement, la volonté, la connoissance, l'entendement, en un mot, l'intelligence, ne sont que des modifications de son activité et de sa force pensante.

Le plus parfait développement des facultés de l'ame, consiste dans l'art de diriger sa force intérieure et divine, ou son activité, vers la perfection de sa propre nature.

La nature de l'ame, considérée dans sa pureté originelle, est de ressembler à l'intelligence divine dont elle est l'image vivante; et la souveraine perfection de cette nature humaine, est un état de simplicité, d'innocence, de pureté, de vertu et de force par lequel elle s'approche le plus de la Nature divine.

L'ame est plus ou moins parfaite, selon qu'elle est plus ou moins pure, plus ou moins innocente; et la bonté d'ame constitue la souveraine perfection de l'homme.

L'ame pure qui a soin de perfectionner sa nature divine, est celle qui s'approche de degré en degré de

l'Être bon et parfait qui est la source de toute pureté, de toute perfection, de toute beauté. Chaque idée d'une beauté spirituelle est un regard de l'ame pure sur l'essence de la Divinité. Emanée de l'Essence divine, elle connoit son origine, sa nature et sa destinée. Elle sait qu'elle vient de Dieu, qu'elle doit se former pour lui et retourner à lui.

Dès que l'ame a la connoissance d'elle-même, elle sait comment elle doit se former, se développer, se perfectionner : dès qu'elle possède la perfection spirituelle dont sa nature est susceptible, elle a l'intuition de la Divinité; elle la voit intérieurement, elle la sent en elle-même, elle la conçoit, elle co-existe avec elle, elle vit en elle, et elle ne peut s'en séparer; car elle tient de son essence immortelle.

L'essence divine de l'ame humaine est *la pensée de Dieu et de l'immortalité* : cette pensée est dans sa nature intellectuelle ou spirituelle; elle constitue sa nature divine, son souverain bien, sa félicité suprême.

La pensée de Dieu et de l'immortalité fait toute la force, toute la puissance de l'ame : la force de l'ame est une émanation de la force divine, et l'emploi de cette force l'égale en quelque sorte à la Divinité.

Une ame forte, noble et grande, est celle qui sent en elle-même la force divine, qui pense, qui agit en elle, et qui dans toutes ses actions se repose sur la pensée de Dieu et de l'immortalité : avec cette seule pensée, *quand tout fléchit dans l'empire du monde*, elle reste immobile et conserve sa mâle énergie, sa liberté, sa force, sa puissance presque divine.

Rien sous le soleil n'est comparable à une ame forte : quand l'univers s'anéantiroit sous ses yeux, elle croiroit encore qu'elle ne finira pas avec lui, qu'elle lui survivra, qu'elle est immortelle.

Oui, je sens que mon ame est immortelle, et je suis intérieurement convaincu de cette vérité :

Que Dieu est avec moi, et que je suis avec Dieu; que je suis immortel comme Dieu est éternel.

O homme ! s'il y a en toi une ame immortelle, forme-toi pour l'immortalité : élève ton ame vers l'Éternel, rentre en toi-même, et entends la voix de Dieu, cette voix céleste qui parle à ton cœur, et qui te crie sans cesse : IMMORTALITÉ !

Le triomphe de ton ame sera de l'acquérir par la vertu, d'y marcher d'un pas sûr et ferme par la vérité et la justice, de se former à tout ce qu'il y a de plus grand dans la nature humaine.

La véritable éducation de l'ame consiste donc à se former pour l'immortalité. L'homme doit se former non-seulement pour la vie présente, mais encore pour la vie future. Car que seroit-ce qu'une éducation dont les fruits ne s'étendroient pas au-delà des bornes de la vie? Dois-je me former pour mourir ou pour vivre? Que me serviroit mon éducation, si je ne travaillois que pour la mort? Non, non, l'éducation est l'art de se former à la vie, non pour un instant, mais pour l'éternité.

L'ame qui veut se former pour cette vie, doit acquérir le plus haut degré de force dont elle est susceptible : faite pour diriger un corps mortel, pour lui apprendre à résister aux élémens, à vaincre la douleur

et à surmonter tous les obstacles qui se rencontrent dans le chemin de la vie, elle doit encore commander à elle-même, vaincre la chair et les passions, et triompher du monde.

L'ame qui se forme pour vivre sur la terre, selon toute la dignité de sa nature, se forme aussi pour le ciel : celle qui ne se forme que pour le ciel sans servir le monde qu'elle habite, n'y arrivera point ; celle-là seule se forme pour l'immortalité qui se forme à la vertu.

Et la vertu de l'ame lui acquiert seule l'immortalité.

CHAPITRE III.

Du Cœur de l'Homme.

Le Cœur est une partie de l'ame : il est la source de tout amour, de toute amitié, de toute pitié ; il est le foyer sacré de toutes les affections humaines ; et les affections sont tout ce qui touche, ce qui attache les ames sensibles.

O homme ! comment t'est-il possible de ne pas aimer l'homme qui a une ame immortelle comme toi, qui a un Cœur fait pour aimer comme le tien, et à qui tu peux dire : *mon frère ! tu sens, tu penses, tu vis comme moi ; vivons pour nous aimer.*

De même que le sceau de la Divinité est empreint

en caractères éternels dans l'ame de l'homme, c'est le Cœur qui empreint sur toute sa nature le sceau de l'humanité.

L'ame tient essentiellement de la Divinité dont elle est émanée ; mais c'est le Cœur qui seul donne à l'homme le vrai caractère de l'humanité.

La pensée de la Divinité, l'homme la trouve dans son ame ; mais le sentiment de l'humanité, l'homme le trouve dans son Cœur.

La sensibilité est la première faculté de l'ame ; elle est aussi la première qualité du cœur : elle est également une disposition de l'ame et du cœur à recevoir les impressions que font sur nos sens intérieurs les objets extérieurs et les êtres sensibles.

L'ame sensible est seule capable de se développer, de sentir, de penser et de connoître le bien : elle seule peut parvenir à la perfection, parce qu'elle connoît sa nature, son origine et sa destination.

Elle sait qu'elle est créée pour sentir, pour aimer et connoître son Auteur, pour se former de plus en plus dans son amour et sa connoissance ; et, pour aimer et connoître Dieu, elle n'a qu'à s'aimer et se connoître elle-même.

Un Cœur sensible est fait pour aimer ; lui seul connoît l'amour pur : toute sa vie est une suite de sentimens doux et tendres ; soit qu'il ignore ce qu'il veut ou doit aimer, il est toujours rempli d'amour. C'est à son foyer sacré que brûle le feu céleste de la vie, c'est de là qu'émane, comme d'une source pure, cette douce chaleur de sentiment qui anime, vivifie toutes les pensées de l'ame.

La sensibilité de l'ame et du Cœur est le principe de toute perfection; son aliment est l'amour: dès que l'homme connoît le besoin de sa sensibilité, son premier soin doit être d'apprendre à aimer, de former son Cœur à l'amour; car c'est là toute sa félicité.

L'homme ne peut développer sa sensibilité qu'autant que son Cœur est pur et innocent : le meilleur moyen de cultiver le Cœur est de le conserver dans sa pureté primitive, dans sa première innocence.

L'innocence existe lorsque l'ame est aussi pure que le Cœur, lorsque les sentimens et les pensées qui en émanent, se conservent dans cette pureté originelle que Dieu a imprimé à l'homme innocent.

Dieu a créé l'homme innocent : si, par l'éducation de son ame et la culture de son Cœur, il conserve son innocence, sa pureté primitive, il se formera à la bonté; s'il développe le germe du beau et du bon que le Créateur a mis en lui, il parviendra à toute la perfection dont sa nature morale est susceptible.

Dieu, en créant l'homme innocent, a donc mis en lui le germe du beau et du bon; et sa volonté éternelle est qu'il se développe, qu'il se perfectionne et qu'il se forme à la bonté.

Dieu est la beauté et la bonté par essence, et rien de plus beau qu'un bon Cœur : la bonté du Cœur de l'homme est une émanation de la bonté de Dieu; c'est sur le divin modèle de l'Être parfaitement bon qu'il doit se former.

Un bon Cœur connoît seul l'amour et la vérité:

aimer et connoître le vrai, c'est le bien; pratiquer l'amour et aimer la vérité, c'est la bonté à son plus haut degré; et rien n'est bon que ce qui est vrai.

Pour former un Cœur à la bonté, il faut porter en tout de la sincérité et n'aimer que ce qui est vrai: quand un Cœur reconnoît la nécessité d'être bon et vrai, et qu'il transforme cette connoissance en volonté, alors il marche dans le chemin de la vérité.

Le plus haut degré de la perfection du Cœur de l'homme consiste dans l'union de la bonté, de la vérité, de la volonté et de l'intelligence, ou plutôt dans la réunion de ses qualités avec les facultés de l'ame. Le développement des facultés de son ame et la culture des qualités de son Cœur perfectionnent dans l'homme le sens moral, le sens humain et le sens religieux: c'est par le perfectionnement de ces sens intérieurs que l'homme parvient à se former à la moralité ou à l'humanité.

La pitié naturelle est le premier sentiment d'un bon cœur, d'une ame généreuse: unie à la bienfaisance, à la générosité, elle est l'amour en activité; et cet amour, actif par lui-même, est toujours prêt à secourir un être sensible à la voix de la Nature.

« Il est certain que la pitié est un sentiment naturel, qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi, augmente l'activité de l'amour de l'humanité, et concourt à la conservation de toute l'espèce humaine. C'est elle qui nous porte sans réflexion, et par la seule force du sentiment, à secourir ceux que nous voyons souffrir; c'est elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de loi, de vertu, avec cet

avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix ».

La sensibilité est le principe de la pitié, l'humanité en est l'objet : l'humain est celui qui, à la sensibilité la plus active, y joint encore la pitié la plus pure et la plus désintéressée.

La pitié en activité, ou l'amour des hommes mis en pratique, constitue essentiellement l'humanité ; et le sentiment de l'humanité a sa source unique dans le Cœur de l'homme.

Le sentiment est la volonté de Dieu, ou l'instinct de la Nature : la volonté divine ou l'instinct naturel se manifeste par la voix de la conscience, qui a également sa source dans le Cœur de l'homme.

La conscience est cette lumière intérieure et divine, qui éclaire l'homme sur la nature de ses sentimens, de ses pensées et de ses actions : c'est cette voix céleste qui l'avertit quand il sent, pense ou fait le bien ou le mal, qui le remplit de remords quand il manque à ses devoirs d'homme, et d'une joie pure lorsqu'il les a accomplis ; et cette voix, qui lui annonce toujours la vérité, ne l'induit jamais en erreur lorsqu'il l'écoute.

Dieu, ou la pensée de Dieu, est le principe de la conscience : l'homme qui sent Dieu dans son cœur, sent sa volonté ; et celui qui sent la volonté de Dieu écoute sa voix et entend la voix de sa conscience.

De plus, la parole divine est sortie du Cœur de l'homme : tout ce qui a été dit et écrit touchant cette parole, l'homme en a trouvé le principe dans son Cœur. Source de tout amour, de tout sentiment hu-

main, de toute pensée divine, il est encore le principe de toute loi, de toute morale, de toute reconnoissance envers Dieu, et par conséquent de toute religion.

L'homme de bien trouve dans son propre Cœur son Dieu, sa loi, sa morale, sa religion, et la règle de toute sa conduite envers les hommes : il trouve en lui-même le Code de la loi divine et humaine.

Dieu et sa conscience, voilà pour l'homme la règle de la loi qui est gravée dans son Cœur : *Aime celui qui est l'amour le plus pur.*

Voilà la loi du Cœur de l'homme : c'est à le former selon cette loi que consiste sa culture. Mais comment peut-on former le Cœur de l'homme à la pureté et le conserver toujours pur ?

L'homme doit d'abord n'agir que par sentiment, rentrer sans cesse en lui-même, écouter la voix intérieure de sa conscience, et se tenir toujours comme en présence de la Divinité.

Toute la culture du Cœur de l'homme consiste à le rendre sensible, aimant, pur, innocent, bon, compâtissant, humain, bienfaisant, généreux, grand, magnanime : ce sont ces qualités qui le rendent parfait.

Le Cœur de l'homme de bien est susceptible de cette culture : seul il est capable d'élévation dans le caractère, de noblesse dans les sentimens, de grandeur dans les pensées, de magnanimité dans les actions ; seul il peut s'élever jusqu'à son auteur.

Un Cœur aussi parfait que le comporte la nature de l'homme, est la demeure de la Divinité : elle habite en lui pour le conduire vers le bien ; il la sent,

il la voit, il vit en elle, il l'aime de toutes ses forces et il en est aimé comme un de ses adorateurs : *Heureux ceux qui ont le Cœur pur, car ils verront Dieu.*

La culture de la pureté primitive du Cœur de l'homme, est le principe de son éducation morale, qui a pour objet de développer ses sentimens, de les épurer et de les élever au plus haut degré de force, d'énergie et de grandeur.

Pour former le Cœur de l'homme il faut cultiver de bonheur sa sensibilité, développer et perfectionner ces germes divins de l'amour, de la confiance, de la reconnoissance, de la tendresse maternelle, de la piété filiale, de l'amitié, de la fraternité, de la bienveillance et de tous les sentimens de bonté, de pitié, de bienfaisance qui constituent l'humanité.

Le grand principe de la culture du Cœur de l'homme est *l'exercice de l'amour* et *l'activité de tous les sentimens généreux* : la loi de l'activité est aussi nécessaire pour la culture des qualités du Cœur, que pour le développement des facultés du corps et de l'ame.

Il suit de tout ce qui précède, qu'il y a une éducation pour le corps, pour l'ame et pour le Cœur; il y en aura aussi une pour l'esprit : le corps est organisé pour agir, l'ame pour sentir et pour penser, le Cœur pour aimer et être aimé, l'esprit pour connoître.

Toute l'éducation du Cœur de l'homme consiste à savoir bien aimer : ainsi, il doit se former à l'a-

mour; mais il aime souvent sans connoître; et, pour se connoître en amour comme en amitié, il a besoin d'être éclairé des lumières de l'esprit.

CHAPITRE IV.

De l'Esprit de l'Homme.

L'Esprit de l'homme est une émanation de la souveraine intelligence : c'est l'être qui pense en nous, qui conçoit la raison des choses et les rapports des êtres; lui seul est capable de connoissance.

Il est difficile de définir l'ame humaine autrement que par ces mots : *un être pensant, intelligent et raisonnable;* or l'Esprit tient essentiellement de la nature de l'ame.

La nature de l'Esprit est donc essentiellement intelligente, comme la nature de l'ame est essentiellement raisonnable et pensante, ou plutôt ces deux natures n'en font qu'une seule, qui est la *nature intérieure et divine.*

L'homme est non-seulement un être extérieur, matériel et physique; il est encore un être sensible, intelligent et moral, capable de sentiment, d'amour, de conceptions et de raisonnemens.

L'ame pense, le cœur aime, l'Esprit conçoit, l'intelligence connoît et raisonne.

Le corps et les sens unissent l'homme au monde

matériel, le cœur l'attache aux êtres de son espèce, l'Esprit et l'ame l'élèvent à son Créateur, tout son être l'enchaîne à la Divinité, à la Nature, à l'humanité, à tous les êtres sensibles.

L'Esprit de l'homme peut connoître les rapports qui existent entre Dieu et la Nature, entre les êtres et les choses; et cette connoissance est le premier pas vers la perfection de son intelligence.

Ce n'est point par leur nature que l'Esprit doit s'appliquer à connoître les êtres et les choses, mais par leurs rapports avec nous : il doit d'abord se fixer sur la réalité et non sur l'apparence, il doit partir d'une idée simple, fondée sur la réalité, pour arriver à une idée spirituelle ou méthaphisyque.

L'entendement doit aller du connu à l'inconnu, ou de ce qu'il voit à ce qu'il ne voit pas, et ne pas faire un seul pas qu'il ne sache où il est, d'où il vient, où il va et comment il doit rétrograder ou avancer.

De même que le corps de l'homme a une vue extérieure, l'Esprit a une vue intérieure qui lui sert à reconnoître la réalité et les rapports des choses: c'est ce qu'on appelle l'*intuition.*

L'intuition est cette vue intérieure, claire et distincte de l'Esprit, qui est l'organe par lequel il acquière la connoissance de la vérité : par elle l'ame sent la vérité, l'Esprit la voit et la reconnoît dans les rapports des êtres intelligens avec tout ce qui existe dans la Nature.

On peut appeler l'intuition la connoissance intime des êtres et des choses, depuis l'Être suprême

jusqu'au plus petit atome : c'est la seule faculté par laquelle l'homme reconnoît tout ce qui est en lui, autour de lui et au-dessus de lui.

Et quand nous disons : l'*homme a une connoissance intuitive de la Divinité*, nous reconnoissons que le principe de cette connoissance est dans sa nature intérieure, dans son ame, dans son esprit, et que sans sortir de lui-même il peut connoître toutes les vérités réelles et spirituelles, physiques et morales.

En reconnoissant la réalité des objets sensibles et des impressions qu'ils font naître sur les êtres intelligens, l'intuition reconnoît la réalité des sentimens du cœur, des pensées de l'ame, des idées de l'esprit et des opérations de l'entendement. Pour rendre cette vérité plus frappante : par l'intuition, l'esprit qui reconnoît l'existence des créatures, a nécessairement l'idée intuitive du Créateur, et cette idée seule lui en donne la connoissance intime : nouvelle preuve que le *sentiment de la Divinité* est gravé dans l'intérieur de l'homme.

D'après ce principe lumineux, l'intuition est la lumière de l'ame, le flambeau de l'esprit, le guide des pensées et des idées; elle est encore la lumière des sentimens du beau, du bon, du vrai, du juste ; et elle éclaire l'intelligence en activité.

L'intelligence en activité crée les idées; et les idées sont les essences éternelles émanées de l'Être suprême pour éclairer les esprits ou les êtres intelligens et raisonnables, et pour être les règles immuables des jugemens des hommes.

Pour exercer son intelligence, l'homme doit con-

noître la nature des êtres intelligens et la sienne propre : qu'il s'élève par la pensée jusqu'à Dieu, qu'il redescende en lui-même, qu'il jette ensuite les yeux sur toute la Nature, et il reconnoîtra qu'étant l'être intermédiaire entre la Divinité et les êtres qui sont au-dessous de lui, il doit être le premier à entretenir l'harmonie dans le monde moral et intellectuel.

Le sens intellectuel de l'homme, qu'on peut aussi appeler le *sens spirituel*, doit être formé d'après les principes de l'harmonie des êtres intelligens : c'est à former ce sens que consiste *la culture de l'esprit.*

Le bon sens est la faculté de concevoir les êtres et les choses communes dans le rapport d'utilité qu'ils ont avec nous : il est fondé sur l'usage le plus simple de la raison et de l'intelligence.

L'esprit commence où finit le bon sens, a dit *l'auteur de l'Esprit* : mais il est vraisemblable qu'il l'accompagne toujours et qu'il en est la boussole ; car où il n'y a pas de bon sens, il n'y a pas d'esprit.

Un homme de bon sens a l'esprit simple, vrai et juste. *L'esprit simple* est celui qui se forme en fixant son attention sur les choses réelles et les plus à la portée de l'entendement. *L'esprit vrai* est celui qui en connoît les rapports avec le plus de vérité.

L'esprit juste vient de ce sentiment du bon, du beau et du vrai, qui semble imprimé dans l'ame : il se forme par l'activité de l'intelligence et l'usage éclairé de la raison.

La justesse de l'esprit devient une qualité éminente dans un homme de génie qui a beaucoup agi, beau-

coup vu, beaucoup observé, comparé et réfléchi sur les rapports des êtres et des choses.

L'esprit lumineux n'est qu'une extension de l'esprit juste : il apprend à observer la Nature, et met le sceau de l'évidence sur les rapports qu'il a saisi avec exactitude; par la simplicité de ses observations, il porte la lumière dans la vie pratique, dans l'éducation, dans l'exercice des arts et des sciences, en mettant cette lumière à la portée de tous les hommes faits pour la connoître.

Enfin l'esprit simple, vrai, juste et lumineux, est aussi étendu et profond : l'étendue et la profondeur de l'esprit supposent la liberté des pensées; et la liberté des pensées suppose que l'ame a la force de sentir et de penser par elle-même.

L'homme est libre par le sentiment et par la pensée; il peut sentir, penser et vouloir ce que lui indique l'usage de la raison, ce que lui révèle l'intelligence qu'il a reçue du Créateur.

La liberté de l'ame, du cœur et de l'esprit constitue essentiellement l'homme libre; et l'homme véritablement libre est celui qui pense ce que son ame veut penser, qui aime ce que son cœur veut aimer, qui connoît ce que son esprit veut connoître.

Notre corps nous instruit des besoins de notre ame, et notre ame nous instruit des besoins du cœur et de l'esprit : ces besoins sont la mesure de ce qui est bon et utile à l'homme.

C'est par la connoissance de ses vrais besoins que l'homme s'entend sur l'idée de ce qui est bon, juste,

utile, sur l'essence du vrai bien, qui est conforme en tout à la perfection de sa nature.

L'homme ne perfectionne sa nature qu'autant qu'il cultive son esprit, et qu'il développe librement toutes les facultés de son entendement : le germe de toute perfection, de toute bonté, de toute vérité, est dans l'esprit et l'ame de l'homme cultivé ; de sorte que la culture de l'esprit est la culture de l'homme même.

L'idée la plus simple de la perfection est née du sentiment du beau et du bon : ce sentiment constitue le *goût*, qui a également son principe dans le tact de l'ame et dans la justesse de l'esprit.

Le goût, dans le sens le plus étendu, est le sentiment le plus épuré de l'ame, l'idée la plus juste de l'esprit, pour tout ce qui concerne la connoissance de la beauté, de l'harmonie, de l'ordre ; en un mot, *c'est le sentiment de la perfection.*

L'ame a ce sentiment de la perfection, l'esprit en a l'idée; mais c'est le *génie* qui la développe : le *génie* a son germe dans une ame douée d'une grande sensibilité et d'une imagination vive ; il a son principe actif dans les sentimens élevés, dans les pensées libérales, dans les idées lumineuses, dans les esprits profonds.

C'est dans l'imagination que brûle la flamme du *génie :* cette flamme divine est toujours dans une ame embrâsée de l'amour du beau et du bon ; elle est le feu sacré qui alimente le *génie.*

Le génie est en quelque sorte *la divinité de l'esprit;* il est l'ame de la nature intelligente; il est la puissance créatrice des pensées et des idées les plus sublimes; il

est pour l'esprit ce que l'imagination est pour l'ame.

Développer et former son génie, c'est créer et perfectionner des idées qui n'appartiennent qu'à soi, c'est les rendre conformes à la raison éternelle, c'est les appliquer au perfectionnement de la nature humaine.

Diriger son génie vers ce but suprême, c'est lui apprendre à créer des choses utiles, c'est lui montrer les vrais rapports des choses d'usage, c'est lui faire envisager les êtres intelligens qui les emploient à leur utilité sous les points de vue les plus avantageux pour l'espèce humaine.

Savoir faire des choses utiles à la société, c'est ce qu'on nomme *talent* : le talent est le ministre du génie, ou la force et l'adresse par lesquelles il exécute ses œuvres et travaille à ses productions; et le but de toutes les productions du génie, c'est l'utilité du genre humain ou le perfectionnement de l'homme.

Le génie est pour l'homme ce que la souveraine intelligence est pour le genre humain : la connoissance de cette suprême intelligence peut seule perfectionner l'Esprit de l'homme. La connoissance du Génie créateur de l'homme peut seul développer et perfectionner toute sa nature.

Le vrai génie a sa source dans la Divinité qui l'inspire, le dirige et l'éclaire de sa lumière : il n'agit que par elle, il n'imite que la Nature, il ne marche qu'avec le flambeau de la Raison dans la recherche de la vérité; il n'a pour objet que l'élévation et l'ennoblissement de l'Esprit de l'homme.

L'Esprit de l'homme parfait est celui dont le génie naturel, agissant par lui-même, a élevé son génie

jusqu'au plus haut degré de perfection dont il est susceptible.

Sans le génie, l'homme ne peut ni concevoir les lois de la Divinité et de la Nature, ni perfectionner la société : il faut qu'il crée les idées de perfectionnement dont les germes sont dans la Nature humaine, pour parvenir à l'améliorer et à perfectionner ses destinées.

Pour parvenir à la plus haute perfection de sa nature, l'homme doit non-seulement développer son corps et son ame, cultiver son cœur et son esprit, former son intelligence, son goût, son génie, mais il doit encore se former *le caractère*.

Les mouvemens du corps, l'activité des sens, les penchans du cœur, les pensées de l'ame, les idées de l'esprit forment les habitudes; les habitudes forment *le caractère;* et *le caractère* forme les hommes.

Faire contracter au corps et à l'ame, aux sens et à l'esprit, à son entendement, à sa volonté, à tout son être physique et moral d'heureuses habitudes, c'est là le grand principe de l'éducation pratique.

L'homme tend à s'élever, à s'aggrandir, à se perfectionner : qu'il s'en fasse une habitude en se formant à la vertu, en dirigeant son esprit vers la vie active et il se formera *un grand caractère.*

Ainsi, le vrai moyen de perfectionner tout son être est de se former aux habitudes qui tendent à la perfection : l'habitude de l'exercice produit la force, l'habitude du courage produit l'héroïsme, comme l'habitude des bonnes actions produit la vertu.

Comme l'habitude de penser, de réfléchir, d'i-

er forme le génie, il dépend aussi de nous
r du génie, des talens et des vertus; parce qu'il
l de nous, de nous former d'heureuses habi-
et un bon caractère : on devient grand homme
on veut l'être.

ınd l'homme veut former son esprit aux grandes
, il doit marcher sur les traces des plus hommes
ı qu'il connoît, et s'éclairer surtout par les lu-
; des sages, par les actions des héros, par les
s législateurs, par les écrits des philosophes :
: particulièrement former son caractère pour
avec les hommes ses semblables.

CHAPITRE V.

la Sympathie des Ames, des Cœurs et des Esprits.

LLE est cette lumière intérieure, ce sentiment
ible qui attire mon ame vers le beau, le bon,
., le sublime; qui, lorsque mon cœur se rem-
amour pour le bien, lorsque mon esprit saisit
lle idée, une pensée de Pythagore, de Socrate,
ıton, de Zénon, je me sens transporté pour la
.... Ce sentiment, c'est *la sympathie.*

omme semble se reconnoître seulement dans
mblable : il en est de même de l'ame, du
de l'esprit : une ame sympathique ne peut

se reconnoître que dans une ame qui lui ressemble; un cœur aimant cherche un cœur qui sache aimer; un esprit amoureux de la vérité cherche également une intelligence qui ait cet amour.

La *sympathie* peut s'appeller *l'harmonie des êtres sensibles et intelligens*, ou l'harmonie des sentimens, des pensées et des idées des êtres raisonnables : elle est le *principe harmonique* de la nature intérieure et divine de l'homme.

L'ame sent ce qui est divin et elle s'unit à la Divinité; elle sent plus encore ce qui est humain, et ce sentiment l'unit à l'humanité.

La *sympathie* est l'ame de l'éducation ou le principe de la formation de l'*homme intérieur;* c'est elle qui peut former son ame, son cœur et son esprit.

Dieu a formé l'ame de l'homme à son image; mais c'est à l'homme qu'il appartient de la développer, de développer ce germe divin qui est en elle, et qui peut l'élever jusqu'au plus haut degré de perfection: on ne sauroit donner une plus juste et plus belle idée de l'éducation intérieure.

L'homme que *la sympathie* a formé, selon cette sublime idée, a la connoissance intime de sa nature intérieure; il a une conscience pure, une raison éclairée d'une lumière céleste; il a un cœur plein d'amour, d'affections fortes, de sentimens généreux, un esprit lumineux, enrichi d'idées profondes, de connoissances étendues; parce que tout en lui est venu des impressions qu'il a reçues, soit de la Nature, soit des êtres en général, soit des hommes.

« Il est une scène au milieu de la Nature où tous les

» êtres sensibles se montrent, où ceux de la même
» espèce, et quelquefois ceux d'une autre, se rappro-
» chent et s'unissent par la *sympathie.* C'est elle qui
» rassemble en troupeaux les animaux qui seroient
» dispersés sur le globe; c'est elle qui des individus
» fait des espèces ».

« Il est une scène au milieu du monde où toutes
» les passions et les vertus des hommes parlent et
» agissent, où les affections du cœur, les pensées de
» l'ame, les idées de l'esprit, communiquées d'une
» ame à l'autre, par une *sympathie irrésistible*, pas-
» sent rapidement dans toutes les ames où chaque
» émotion produit et prépare une action et une réac-
» tion sur tous les êtres intelligens : *cette scène,*
» *c'est la vie humaine* ».

Nous avons dit que la vie active étoit la grande formatrice des hommes; nous disons maintenant que la *sympathie* est le principe, non-seulement de la formation de l'homme intérieur, mais encore de tous les hommes sensibles qui ont une *vie intérieure.*

Donnez-moi un point d'appui, disoit Archimède, et *je meus l'univers.* Et moi, je vous dis : *donnez-moi de la sympathie* et *j'élève le genre humain :* la puissance de la sympathie est la puissance la plus active de l'humanité.

« Un législateur qui connoîtroit la puissance de
» la sympathie et qui sauroit la diriger, pourroit
» dire : *donnez-moi quelques hommes vertueux, donnez-*
» *moi des enfans et je vais créer des sociétés* ».

Législateurs des peuples ! vous qui faites des lois

pour gouverner les hommes, faites-en donc une fois pour les élever, les développer et les former.

Soyez désormais *éducateurs* et non législateurs; formez des hommes, des citoyens, des vertus, des mœurs et non des lois qui les remplacent : nous n'avons pas besoin de vos lois, mais nous avons besoin d'hommes.

Formez les hommes à la vertu et faites que les enfans soient élevés en leur présence, et que, témoins de la vie des hommes vertueux, ils n'en reçoivent que de bonnes impressions et n'en contractent que d'heureuses habitudes, et ne les portent qu'à des actions généreuses.

Ceci peut être l'effet de la *sympathie*, et cette sympathie est si puissante, que les passions et les vertus d'un seul homme peuvent, en peu de temps, devenir celles de tout un peuple, de toute une nation.

« Les impressions de la sympathie ont bien plus » de force, d'énergie et d'étendue dans l'homme que » dans les animaux; et c'est pour cela que l'homme » est uni bien plus fortement à son semblable que les » animaux de la même espèce ne le sont entre eux : » c'est pour cela que les animaux, pour se communiquer leurs impressions, n'ont que des cris et » des mouvemens, et que l'homme a l'expression » des gestes et des langues; c'est pour cela enfin que » que les animaux n'ont jamais formé que des associations momentannées, et que les hommes ont » formé des sociétés durables ».

La sympathie a sans doute formé la première société, celle de l'homme et de la femme; c'est elle

qui en est l'ame, la vie et la lumière : elle forme non-seulement la société, mais elle la vivifie, elle anime tous ses membres d'un même sentiment, d'un même esprit.

La sympathie de l'ame ne nous sert pas seulement pour nous associer à nos semblables, pour nous communiquer nos affections, pour saisir nos sentimens, nos pensées et nos idées; mais elle sert surtout à les élever, à les étendre, à les perfectionner.

L'ame sympathique s'ouvre naturellement aux idées qui l'élèvent, qui l'honorent, qui lui donnent une plus haute idée d'elle-même ; elle rejette celles qui tendent à la dégrader, à l'avilir ; les impressions du vice ne lui inspirent que de l'horreur : celles de la vertu seule lui inspirent l'amour du bien.

Il est reconnu, par l'observation et l'expérience, que les émotions que donne la vertu touchent bien plus l'ame que celles que donne le vice, et que les impressions du vice, dans une ame sympathique, produisent l'*antipathie*.

La vie d'une ame attentive à épurer le sentiment de la *sympathie* et à rectifier celui de l'*antipathie* par le sentiment de la pitié ou de la bienveillance, sera toujours plus pure, en raison de ce qu'elle saura faire le bien et pardonner le mal : quelquefois elle peut changer le mal en bien, ou le vice en vertu.

Telle est la puissance de la *sympathie* sur l'homme, que, lui donnant l'impression de la vertu, lors même qu'il est plongé dans le vice, elle peut le ramener au bien, l'élever à ses propres yeux, et le rendre tout entier à la vie morale.

« Je ne croirai point, dit l'homme de bien qui
» pense ainsi, qu'il soit possible de contempler
» l'image de la vertu sans l'aimer, et de l'aimer
» sans rien faire pour elle. J'ignore ce qui se passe à
» cet égard dans l'ame des autres : je n'ai point pé-
» nétré dans les consciences; mais j'aime à observer
» la mienne, lors même qu'elle me condamne : son
» intégrité, que je conserve inaltérable, m'honore
» et me relève par les reproches même qu'elle me
» fait; et l'examen continuel qu'elle fait de mes ac-
» tions, me rappelle sans cesse à mes devoirs et me
» guide dans le chemin de la vertu. »

Ce que la conscience fait ici pour l'homme en particulier, la *sympathie* le fait pour tous les hommes en général : elle est en quelque sorte la *conscience de l'humanité.*

Que l'homme écoute la voix de la conscience, et il sera éclairé d'une lumière intérieure qui le conduira dans la voie de la vérité : que tous les hommes écoutent la voix de la sympathie, et tous marcheront dans les sentiers de la vertu.

L'homme qui a le sentiment profond de la *sympathie* est fait pour communiquer celui de la vertu : la lumière qui l'éclaire est pour tous ses semblables; et toutes ses pensées généreuses sont des sentimens d'amour pour l'humanité.

L'amour et la vérité sont les alimens de la *sympathie :* l'image de la bonté, de l'innocence, de la pureté la transporte; et elle se sent entraînée par une force intérieure et irrésistible vers tout ce qui touche et remue fortement l'ame et le cœur.

La lumière de la *sympathie* étend la bonté de l'ame : par elle, la pureté du cœur tourne au profit de la droiture de l'esprit ; par elle, la sagesse et la vertu d'un seul homme deviennent l'appanage de tous et le bien commun de l'humanité.

Il est impossible que le cœur, l'ame et l'esprit de l'homme ne s'enflamment pas pour cette image céleste de la vertu que la lumière de la *sympathie* rend si pure et si attrayante pour des êtres sensibles et intelligens. Que les hommes voient la vertu, non en contemplation, mais en action ; et à l'instant ils vont agir par la seule force de la *sympathie*.

La vertu active qui se présente au milieu des hommes, qui agit courageusement sous leurs yeux, qui dit la vérité, qui exerce la justice, touche fortement l'ame, persuade l'esprit, fait de profondes impressions sur le cœur ; et tout cela est l'effet de la sympathie.

Mais c'est à la vue du malheur, de la grandeur d'ame qui s'élève au-dessus de l'adversité, que la sympathie exerce tout son empire ; c'est à la vue de l'humanité souffrante qu'elle communique toute sa puissance aux ames sensibles.

C'est surtout à la vue de la Divinité humiliée jusqu'à l'homme qu'elle s'élève jusqu'à elle ; et l'humanité et l'humilité de l'Homme-Dieu, et la modestie du sage, et la candeur du jeune homme pur, et l'innocence de la jeune vierge, forment bien plus l'ame à la sympathie que toute la sagesse du monde.

Ames tendres, cœurs sensibles, esprits purs qui voulez vous former à la *sympathie*, connoissez votre essence divine, la dignité de votre nature, son ori-

gine et votre destinée, et votre noblesse et votre grandeur !

Vous êtes créés pour l'immortalité, vous avez en vous quelque chose de la *Bonté suprême*, vous êtes des émanations de la souveraine intelligence ; et si vous l'aimez, si vous êtes purs, vous retournerez à elle et vous demeurerez en elle.

Forme-toi donc, ô mon ame ! à l'amour de celui qui est tout amour ! épure-toi, ô mon cœur ! et forme-toi à l'amour le plus pur ! Et toi ! ô mon esprit ! ô intelligence émanée de la Divinité ! éclaire-toi de sa lumière céleste ; forme-toi à l'amour du beau, du bon, du vrai et du juste ! élevez-vous jusqu'au sanctuaire de la vérité et faites-y votre demeure éternelle : n'en sortez que pour rentrer dans le sein de la Divinité.

Et vous, grandes ames, cœurs généreux, esprits lumineux et profonds dont le génie, animé par de sublimes vues et mis en action par des forces puissantes, vous, qui avez du pouvoir sur d'autres ames, élevez-les, par la force de la *sympathie*, jusqu'à la Divinité dont vous êtes les images vivantes sur la terre.

C'est par la *sympathie* que la Divinité elle-même exécute ses grands desseins sur les êtres ; c'est par elle que la Nature agit sur les hommes ; c'est par la même puissance que des génies supérieurs, inspirés par la Divinité, formés par la Nature, pourront perfectionner l'humanité.

La sympathie peut opérer le bonheur des hommes, comme elle produit l'harmonie des êtres sensibles :

nous n'avons encore aucune idée de la félicité qu'elle peut répandre un jour sur le genre humain ; mais les prodiges qu'elle a opérés se sont manifestés par des exemples frappans chez les peuples de l'antiquité, et par les actions des grands hommes et par les écrits des sages de toutes les nations.

C'est principalement chez les anciens peuples que la *sympathie* a montré toute sa force, toute sa puissance. Chez un peuple, c'est un législateur qui forme des législateurs ; chez celui-ci, c'est un héros qui forme des héros ; chez celui-là, c'est un sage qui forme d'autres sages ; et la *sympathie* est partout l'ame de l'éducation. Leurs législations, qui formoient les hommes par les hommes, et qui les mettoient sans cesse en présence de tous, développoient, élevoient, aggrandissoient les ames les unes par les autres, et les formoient à ces vertus mâles et héroïques, à ces grandes actions dont nous avons seulement entendu parler. La nature humaine, plus forte, plus puissante chez les anciens, s'y développe dans ses passions comme dans ses vertus, et y montre tous les traits de la grandeur et de l'élévation ; et cette élévation et cette grandeur ont été l'ouvrage de la *sympathie*.

CHAPITRE VI.

De la Logique naturelle.

La logique est l'art de diriger son ame, son cœur et son esprit selon la raison : elle développe les sens intérieurs et perfectionne l'intelligence ; et elle n'existe que par l'usage des facultés intellectuelles.

La logique, considérée comme le guide des sens intérieurs et spirituels, est encore celui des sens extérieurs et physiques : elle exerce 1°. la vue en la fixant sur les objets qui sont dans la Nature et sur les rapports visibles de ces mêmes objets; 2°. l'ouïe, en donnant son attention à l'harmonie ou à la discordance des sons que l'homme doit connoître et qu'il peut produire; 3°. l'odorat, en l'exerçant sur les odeurs naturelles qui produisent des exhalaisons agréables ou désagréables; 4°. le goût, en goûtant ou s'abstenant des alimens qui peuvent conserver ou nuire à la santé; 5°. le toucher, en exerçant son tact naturel à la connoissance de ce qui porte le caractère de la pureté.

Elle exerce le *sens humain* par la sympathie, ou par l'activité du sentiment profond de l'humanité; le *sens moral*, par l'amour du bon et de l'honnête, et par la connoissance des rapports qui existent entre les bonnes actions, les habitudes vertueuses et les

bonnes mœurs; le *sens intellectuel*, par l'amour du vrai et du juste, et par la connoisance des rapports qui constituent la réalité des choses auxquelles on applique son esprit; le *sens stétique*, par l'amour du beau et du sublime, et par la connoissance des qualités qui constituent la beauté des objets ou des êtres; enfin, *le sens religieux*, par l'amour et la reconnoissance envers l'auteur des choses, et par la connoissance intime des rapports qui existent entre le Créateur et les créatures.

Nos sens intérieurs et extérieurs sont les sources intarissables de toutes nos connoissances. C'est par l'exercice de nos sens physiques que nous acquérons la connoissance des objets visibles et dont les formes sont données dans la Nature. Et c'est par l'activité de nos sens spirituels que nous pouvons acquérir la connoissance de toutes les vérités innées ou intuitives, réelles ou abstraites, physiques ou métaphysiques.

La véritable logique consiste donc dans l'art de diriger nos sens intérieurs et extérieurs : c'est elle qui nous apprend à connoître, à développer, à perfectionner nos facultés physiques, morales et intellectuelles ; c'est elle qui veille à l'instruction du corps, de l'ame, du cœur et de l'esprit.

Elle est elle-même l'ame de l'instruction et la lumière de tous les développemens de l'esprit humain : elle n'est point un objet d'enseignement ; elle est l'esprit de tous ; elle consiste dans la connoissance exacte des rapports des choses et des idées.

En fixant l'esprit sur les rapports réels des choses ou des objets qui sont dans la nature intérieure et ex-

térieure, elle indique à l'homme les vrais rapports qui sont entre les êtres et les idées par lesquelles il se les représente ; elle lui montre les rapports de sa nature, de son organisation, de ses facultés, avec leur développement et leur perfectionnement.

Tout ce qui concerne la nature des êtres intelligens, leurs moyens de conservation, de perfection et de bonheur, est du ressort de la logique : elle considère l'homme comme un être organisé, sensible, intelligent, raisonnable, libre, capable de donner à ses facultés le plus haut degré de force, d'énergie, de perfection.

Sous ce rapport, elle est non-seulement l'ame de l'instruction, mais encore la lumière de l'éducation : ses grands moyens sont, l'*observation*, l'*expérience* et l'*analyse ;* son objet, son but, c'est la découverte de la vérité.

La vérité est dans la Nature ; *c'est la connoissance de ce qui est,* et de plus, de ce qui peut et doit être dans l'ordre de l'analyse : cet ordre, émané du premier Être, existe dans toute la Nature ; et c'est à l'homme qu'il est réservé de le connoître.

Connoître l'ordre des êtres et des choses, soit matériels, soit spirituels, visibles ou invisibles, comme Dieu, Nature, homme, humanité, bonté, vérité, justice, vertu, c'est là l'objet de la logique des êtres intelligens.

Le plus haut degré de l'intelligence où l'homme puisse atteindre, seroit de connoître la nature des êtres et leurs rapports avec nous, de connoître l'essence des choses et les qualités des objets destinés à notre



nstruction, au développement et au perfectionnement de notre propre nature : de là naît cette grande ègle de la logique : *que l'homme doit observer toute la Nature, soumettre tout à l'examen de la raison, à l'expérience, à l'analyse, et tout diriger vers son perfectionnement.* C'est alors que cette science deviendra le flambeau de l'esprit humain.

Dès que l'homme suivra cette marche, il parviendra à étendre, à perfectionner ses facultés physiques, morales et intellectuelles; et, remontant à la première cause de son être, il formera son corps et son ame, son esprit et son cœur selon toute la dignité de sa nature divine.

Il connoîtra cette nature divine, lorsque par la logique la plus pure il aura développé toutes les facultés qui y sont inhérentes, et rencontré la vérité en lui-même; et cette logique pure n'est autre chose que la connoissance de ses sens intérieurs et l'usage de sa raison.

CHAPITRE VII.

De la Direction des Passions humaines.

L'HOMME naît avec des besoins; des besoins naît le désir de les satisfaire; et des désirs naissent les passions; et les passions sont les grands ressorts de l'activité humaine.

L'homme, en recevant la vie, porte en lui-même le *germe d'une passion* qui doit un jour dominer son ame, et entraîner toutes les autres dans la sphère de son activité : tout en lui concourt à faire éclore ce germe ; l'habitude le nourrit, la vie active le développe, la raison même en accélère le développement.

Tout homme a donc une *passion dominante ;* quand cette passion a atteint son plus haut degré d'énergie, elle force toutes les puissances de l'ame à se mouvoir suivant une direction donnée et régulière ; alors le cœur humain est reconnu.

C'est à former cette passion que consiste l'art de diriger toutes les autres : elle est en nous le principe de toutes les affections de l'ame, de tous les sentimens, de toutes les actions grandes et généreuses ; en un mot, elle est le grand ressort de l'activité de nos sens.

L'homme a des sens : dès qu'il a des sens, il a des passions qui doivent se développer comme les facultés du corps et de l'ame ; et il n'est pas plus possible de former l'homme sans diriger ses passions, qu'il n'est possible de le former sans diriger ses sens : les unes et les autres appartiennent à sa nature.

Le corps a ses besoins, l'ame a ses désirs, le cœur a ses penchans, l'esprit a ses opinions ; et voilà les sources de toutes nos passions.

Le premier besoin du corps, c'est la nourriture et l'exercice : la Nature nous en fait une loi et nous en donne la mesure par la frugalité, la sobriété, la modération dans le travail, le boire et le manger, et dans l'activité des sens extérieurs.

Le premier besoin de l'ame, c'est l'activité, ou le

besoin de désirer, de vouloir et d'agir; et la passion qui la met en activité est pour elle le plus grand bienfait de la Nature; car, sans ce principe moteur, elle anéantiroit ses forces intérieures.

L'activité du corps et de l'ame, que le besoin rend si nécessaire à notre conservation, est encore ce qui peut le plus contribuer à notre perfection et à notre bonheur : il est certain que nous ne pouvons nous conserver et nous perfectionner que par la loi de l'activité; et qu'autant que nous agissons selon la dignité de notre nature.

Le premier besoin du cœur, c'est le besoin d'aimer et d'être aimé : l'amour est pour lui un penchant irrésistible, un instinct impérieux qui l'entraîne sans cesse dans son élément; aussi, la passion de l'amour est la plus noble, la plus grande passion du cœur humain et la seule qui soit digne de lui.

L'amour, cette puissance divine de l'ame, ce feu céleste qui brûle dans le cœur de l'homme, est le principe par lequel la Divinité et la Nature forment les héros, les génies et les grands hommes; et la passion de l'amour est celle de tous les êtres sensibles et intelligens.

Que la raison des êtres intelligens dirige toutes les passions par celle de l'amour, et bientôt le sentiment de la tendresse, de la pitié, de la bienveillance, de la générosité, de l'humanité, deviendra la *passion dominante* de tous les hommes sensibles et raisonnables.

Tous les hommes sont faits pour aimer, et la passion de l'amour est faite pour être l'ame de leurs affec-

tions : c'est la seule qui élève l'ame humaine, qui l'aggrandisse, qui la perfectionne par son élévation même ou par son aggrandissement.

Il est aussi essentiel à l'ame de s'élever et de s'étendre que d'exister ; il est aussi essentiel au cœur d'aimer que de sentir ; et les sensations fortes de l'ame, et les sentimens d'amour qui sont dans le cœur, constituent les grandes passions.

L'homme doué d'une grande sensibilité a de grandes passions : les passions violentes caractérisent une ame forte, un grand caractère ; et quand elles se nourrissent de la flamme du génie, il en résulte un *grand homme* ; et quand ce grand homme a un esprit profond et lumineux, une raison éclairée, il devient un *bienfaiteur de l'humanité*.

Le premier besoin d'un grand esprit est le besoin de connoître, *c'est l'amour de la vérité* : cet amour est également la passion des grands cœurs et celle des ames généreuses.

L'amour de la vérité a été la passion de tous les plus illustres mortels, et même celle des immortels. On demandoit à Socrate s'il avoit des passions comme les autres hommes : *je les ai toutes*, répondit-il, *mais la philosophie m'a appris à les vaincre*.

L'Homme-Dieu lui-même avoit la passion divine de sauver le genre humain, de vaincre ses passions terrestres, pour lui en donner de célestes, et d'établir le triomphe de l'esprit sur la chair, le triomphe de la vérité sur l'erreur, de la vertu sur le vice.

La passion d'un simple mortel qui aime la vérité, qui veut le bien de l'humanité, est une force

divine par laquelle Dieu agit en lui : la puissance que cette passion communique à l'ame, est celle que Dieu lui-même lui a communiquée en la créant.

C'est par la direction de la passion dominante vers tout ce que Dieu veut, vers le plus grand bien de l'humanité, vers la connoissance de l'Éternelle vérité, que se forment *les génies supérieurs, les héros et les législateurs.*

Le grand moyen de régénérer l'espèce humaine, de lui donner un nouveau degré de force, d'énergie, de grandeur et de majesté, seroit de trouver celui de diriger ses passions vers son perfectionnement.

Le croiroit-on? l'art de diriger les passions vers le perfectionnement de la Nature humaine, est *l'art même de former les hommes;* et le mobile le plus sûr de l'éducation est de savoir diriger les caractères des hommes par leurs propres passions.

Ne nous le dissimulons pas : nous naissons tous avec des passions plus ou moins vives, qui se changent en vertus ou en vices, selon qu'elles sont bien ou mal dirigées; et il dépend de notre volonté de les diriger vers le bien.

Pour diriger nos passions vers le bien, il faut que notre ame le sente, que notre esprit le connoisse, que notre cœur l'aime, et que notre corps ait la force et le pouvoir de le faire : nous avons ce pouvoir dès que nous en avons la volonté ferme.

Ainsi, former son corps pour obéir à la volonté de l'ame, former son cœur à l'amour du bien, son esprit à l'amour de la vérité, conformer toutes ses

actions à la raison, se conduire selon la dignité de sa nature, c'est diriger ses passions vers le perfectionnement de l'homme.

Le travail, la vie active, l'habitude des bonnes actions, l'emploi de ses forces physiques et morales pour faire le bien, l'usage constant de la raison; ce sont la les moyens de conduire ses passions au but qu'on se propose, à *la perfection de son être.*

Pour diriger ses passions vers la perfection de son être, l'homme ne doit pas oublier qu'il doit connoître sa nature, ses besoins physiques, moraux et intellectuels, et développer toutes ses facultés : alors ses passions mêmes deviendront pour lui des moyens de développement.

Que l'homme qui connoît sa nature ait la passion de l'amour ou de l'ambition, ou de la gloire, il s'élèvera sans jamais se dégrader : l'amour en fera un héros, l'ambition ou l'amour de la gloire, un bienfaiteur de sa Patrie ou de l'humanité.

O toi ! mortel, qui que tu sois, si tu connois la dignité de ta nature, tu t'élèveras vers son auteur : si tu connois l'amour, tu aimeras le premier des êtres, tu t'aimeras toi-même, tu aimeras ta Patrie, l'humanité et les hommes; et l'amour seul sera ta grande passion.

Si tu es possédé de l'amour de la gloire, si avec cet amour tu as du génie, dirige tes forces vers le plus grand bien des hommes, laisse-toi gouverner par la raison, recherche la vérité pour éclairer le genre humain, donne à tes semblables les lois de la justice, forme leurs enfans et les tiens à la vertu,

rme des hommes sur les modèles de la sagesse.

Et *toi*, qui es dévoré de l'ambition, qui veut sans esse t'élever au-dessus de tes semblables, élève-toi ar la vertu, sois grand par la justice et l'humanité, nvincible par la bienfaisance et la générosité; cherhe ta gloire dans la prospérité du genre humain, on bonheur dans celui de ta Patrie; de ses enfans, ormes-en des hommes forts, courageux et libres; ais-en des hommes qui deviendront les libérateurs les nations et les bienfaiteurs du monde, au lieu l'en être *les destructeurs;* rends la liberté aux peuples qui l'ont perdue, et commence par ta propre nation, par ton peuple, ou plutôt commence par toi-même, deviens ton propre législateur et tu mériteras d'être celui de ta Patrie.

Celui-là est législateur qui donne des lois et prescrit des bornes à ses passions; celui-là est roi qui est *maître de soi;* celui-là est digne de commander aux hommes, qui sait *commander à lui-même;* celui enfin qui sait triompher de ses passions est un *vrai héros;* et celui qui sait les digirer vers le bien est un *vrai sage.*

Le triomphe des passions, c'est la réunion de la sagesse et de la vertu avec la justice et la liberté: les hommes libres sont les sages, les sages sont les justes, les citoyens vertueux de toutes les nations; et la liberté n'est pour eux que le pouvoir de faire le bien, de se perfectionner, de se gouverner selon la raison et de se rendre heureux.

Les passions, qui font presque toujours le malheur des hommes, sont pour les sages des moyens de per-

fection et de bonheur ; c'est pour cette fin unique que la Nature les a données à l'homme ; c'est pour les diriger vers cette fin suprême, que Dieu lui a donné la raison et l'intelligence.

Que l'ame dirige le corps, que la raison dirige les sens intérieurs et extérieurs, qu'elle éclaire le cœur et l'esprit; et elle triomphera des petites passions, elle conduira les grandes à leurs fins, et *la puissance de l'homme sera établie sur lui-même.*

CHAPITRE VIII.

De la Langue, ou de la Parole humaine.

Le don de la parole, ce présent de la Divinité, est le plus bel organe de l'être sensible et intelligent que nous appelons *homme.*

Il est certain que l'homme a des sentimens, des pensées et des idées avant de pouvoir les exprimer ou les rendre ; mais il a l'organe de la parole, et le développement de cet organe constitue le principe de son langage.

L'homme, né sensible et intelligent, est d'abord frappé à la vue des objets qui l'environnent ; il en reçoit aussitôt des impressions qui, par l'action intérieure de ses organes, sont successivement changées en sensations, en images, en idées, qu'il représente par des signes.

Dès l'instant que l'homme a en lui l'image des objets et des idées représentés par des signes, il a un langage; et le langage n'est autre chose que l'action de rendre par des signes ou par des sons ce qui se passe au-dedans de nous.

Le langage de l'homme est l'expression simple et naturelle de ce qu'il éprouve; et « le premier langage de l'homme, le langage le plus universel, le plus énergique, et le seul dont il eut besoin avant qu'il fallut persuader des hommes rassemblés, c'est le cri de la Nature » et le cri de l'humanité qui a rassemblé les hommes.

L'homme, placé sur cette terre, lorsqu'il voit ou remarque pour la première fois la beauté de la Nature, l'ordre de l'univers, l'harmonie des êtres, il éprouve différentes sensations, il pense, il admire, il s'étonne; et l'expression primitive de ce qu'il sent est celle-ci : Ah! Oh!

Plein d'adoration pour toute la Nature, il a fait silence, et le silence, qui est le langage de la Divinité, lui a fait sentir son existence : il a rencontré son semblable dans la femme, il s'est reconnu en elle, et le besoin de se communiquer lui a fait sentir le besoin de s'exprimer.

L'enfant, qui naît de la communication de l'homme avec la femme, pressé contre le sein de sa mère, a vu en elle la *Nature humaine personnifiée;* et les premiers mots qu'il a prononcés ont été son nom et les expressions de son amour et de ses besoins.

L'amour a été le principe de la manifestation des premiers sentimens, des premières pensées et des idées

primitives de l'homme; et le besoin de les exprimer a été le principe créateur du langage.

Les êtres qui sont dans la Nature et les sensations que l'homme en reçoit, lui ont fait naître l'idée de leur donner des noms et d'inventer des mots qui fussent la représentation des objets visibles ou invisibles : avant que l'homme n'eût créé des mots qui pussent représenter ses idées, il n'avoit aucune connoissance des choses, il en avoit seulement l'intuition; il voyoit bien la réalité des objets, mais il n'en connoissoit point la nature ni celle d'aucun être, ni la sienne propre; il n'avoit aucune notion exacte.

Le langage a donc été le premier pas vers la connoissance des êtres et des choses; et le génie qui, indépendamment de l'exercice de son organe, a conçu les premiers élémens du langage et en a déterminé *la forme, le nombre et le caractère*, est le premier bienfaiteur des êtres intelligens après le Créateur.

L'homme a la faculté de produire des sons, d'imiter la Nature, de former des caractères qui représentent les sons fugitifs de la parole; mais indépendamment d'aucun caractère, d'aucune lettre, d'aucun alphabet, il peut développer l'organe de la parole; et il n'en a besoin que pour le perfectionner.

Les objets visibles qui sont dans la Nature ont fait naître des idées réelles ou physiques, qui ont donné naissance aux idées abstraites ou métaphysiques, et pour lesquelles l'homme a inventé des signes qui renferment les notions des choses exprimées.

L'homme a créé des mots parce qu'il a voulu représenter les êtres et les choses par des signes : les

mots, ou les élémens de l'organe de la parole, sont essentiellement les signes des idées; les idées sont les élémens de l'intelligence ou de l'entendement, comme les pensées sont les élémens de l'ame, et les sentimens les élémens du cœur de l'homme.

L'assemblage des mots, ou la collection des signes destinés à représenter les objets et à peindre les idées; la forme qui détermine leurs caractères distinctifs, le nombre qui les classe dans leur ordre naturel et les sons attachés à chacun d'eux, constituent ce que nous appelons la *langue primitive de l'homme.*

Dès les premiers temps le genre humain n'a eu qu'une seule et même langue; pour la créer, il n'a pu faire que ce qu'avoit fait l'homme en particulier: l'homme a d'abord exercé l'organe de la parole pour pouvoir exprimer ses sentimens, ses pensées, ses idées et toutes ses sensations; il a ensuite nommé les êtres et signifié les choses; il a représenté les substances et leurs qualités par des mots; il en a fait l'analyse, il a composé et décomposé son langage; il a fait un tout de ses parties, et sa langue s'est trouvée formée.

Dans la suite des temps le genre humain s'est trouvé divisé par les révolutions du globe; et les premières peuplades, munies des élémens de la *langue primitive*, se sont créées chacune une langue particulière.

De là les diverses langues qui toutes sont dérivées de la *langue primitive.* Le nom seul que tous les peupeuples ont donné à l'Être suprême en est la preuve éternelle. Théos, Deus, Daï, Dalaï, Adonaï, Adima, Amida, Amito, Tyo, Tien, Oroo, Oromaze, Osiris, Jovis, Jehova, Bova, Boga, Gott, God, Dio,

Dios, tous ces noms ont une ressemblance frappante, sont employés dans les cinq parties du monde, et signifient Dieu chez les différentes nations de la terre.

La même analogie et ressemblance existent entre les noms que les hommes et les peuples ont donné à la Nature, au ciel, à la terre, à la mer, aux animaux les plus communs, à l'homme, et surtout *au père*, à *la mère* : il en est de même des noms qui représentent les qualités, comme beauté, bonté, vérité, vertu; et partout l'homme a peint par des sons analogues, la nature des objets et des qualités qui leur sont inhérentes.

Si l'homme pouvoit remonter à l'origine de toute les langues, en faire la comparaison et l'analyse par la connoissance de l'étymologie et des familles des mots primitifs qui les composent, il retrouveroit, sans doute, les mots radicaux de la *langue primitive*, et reconnoîtroit certainement les causes de cette conformité de principes, de pensées et d'idées qu'on remarque chez presque tous les peuples.

Il est certain que la parole est le résultat de l'organisation de l'homme; que son langage est l'expression de ce qu'il sent, de ce qu'il pense, ou la représentation de ce qu'il voit, de ce qu'il connoît, enfin l'imitation de ce qu'il entend; et que ce qu'on appelle la langue est l'exposé ou le résultat de ses connoissances.

Ainsi, toutes les langues sont les expressions variées des sentimens, des pensées, des idées, des sensations, des passions, des caractères, de l'esprit et du génie des différentes nations. La langue perfec-

tionnée du premier homme de génie a servi de modèle à la langue du premier peuple civilisé. Les langues des premiers peuples civilisés ont servi de modèles à celles des peuples qui se sont formés après eux, et ainsi de suite jusqu'à nous; de sorte que les Nations, profitant les unes des lumières et des connoissances philologiques des autres, elles ont laissé l'empreinte des analogies qu'on observe dans toutes leurs langues sans exception; preuve certaine qu'elles sont les restes précieux de la *langue primitive*. Toutes les autres langues anciennes ou modernes, mortes ou vivantes, sont nées de cette *mère langue*, que les hommes ont perdue faute de communications continuelles entre eux, et surtout *faute d'une éducation et d'une instruction communes, fondées sur la connoissance universelle des lois du développement de l'homme et de ses organes.*

Si un homme d'un génie supérieur pouvoit créer une langue parfaite dont les principes, fondés sur le plus parfait développement de l'*organe de la parole*, éleveroient cet organe au plus haut degré de force et d'énergie; une langue qui, par des sons et des caractères bien prononcés, pourroit exprimer toutes les nuances des sentimens les plus vrais, les plus profonds et les plus purs, les sensations les plus élevées, les pensées les plus divines et les idées les plus étendues; une langue qui seroit l'expression de l'intelligence et du génie, qui fixeroit, dans la combinaison de ses mots, les idées immortelles du beau et du sublime, et dont l'harmonie représenteroit d'une manière vive et brillante les plus hautes conceptions et les images les plus vraies de la beauté et de la perfection; une langue par

laquelle l'ame, le cœur et l'esprit pourroient se peindre avec le plus de vérité, qui montreroit à découvert la nature intérieure de l'homme, qui caractériseroit la Nature humaine dans ce qu'elle a de plus moral, de plus saint, de plus divin, et qui manifesteroit en quelque sorte la *parole divine* dans la *parole humaine ;* cette langue devroit être la langue de tous les hommes.

Mais un seul génie supérieur ne pourroit créer cette langue ; il faut la réunion de tous : ce n'est point à un homme, ni à une famille, ni à une petite société qu'il appartient de créer une telle langue ; mais à un *peuple de génies* ou à une nation qui réunisse le plus grand nombre de génies possible, qui a développé toutes les passions fortes et tous les grands caractères, qui s'est exercé et perfectionné dans tous les genres et dont l'esprit et le goût ont honoré la Divinité même, qui a puisé toutes les vérités dans la Nature, et qui a élevé la Nature humaine jusqu'au plus haut degré de force, de courage, d'énergie, de grandeur, de perfection, de beauté et de majesté. Quelle a été cette Nation ?

Le génie la devine, c'est la Nation grecque ; et sa langue, la plus parfaite, la plus belle, la plus harmonieuse qu'aient parlé les hommes, est encore la *langue des Dieux :* c'est cette langue presque divine qui a élevé ou plutôt caractérisé la Nature humaine dans ce qu'elle a de plus noble ; c'est elle qui nous a laissé l'idée céleste du *vrai beau et du sublime* dans sa perfection, qui nous a transmis l'idée des beaux arts et les élémens de toutes les sciences, les vrais principes de la gymnastique, de la musique, de la

sculpture, de la peinture, de la poésie, de l'éloquence, de la philosophie, de la morale publique, de la religion civile, de la législation et de la politique; et on peut l'appeler la *langue de la sagesse humaine* ou de *l'humanité perfectionnée*.

Or, c'est cette langue, qui doit devenir la langue de tous les hommes éclairés, de tous les sages, de tous les génies, pour devenir ensuite celle de tout le genre humain civilisé, de toutes les nations policées.

Chaque homme doit d'abord apprendre sa langue maternelle, et développer par elle l'organe de la parole : du développement et de la perfection de cet organe, dépend la perfection du langage; de la perfection du langage dépend aussi celle de notre langue naturelle, de nos facultés morales et intellectuelles.

« L'usage de la parole renferme une promesse ta-
» cite de dire la vérité, une convention commune à
» tous les hommes, une espèce de droit divin de se
» comniquer ses idées ».

C'est en apprenant sa propre langue que l'homme apprend à penser, à juger, à raisonner, à connoître ses sentimens et ceux des autres, à épurer, à aggrandir, à communiquer ses pensées, à éclaircir, à élever, à étendre ses idées; c'est par-là qu'il développe son intelligence et qu'il acquiert la connoissance de toutes les vérités utiles et nécessaires à son bonheur.

L'étude de la langue maternelle est de toute nécessité pour l'usage de la vie commune; mais pour perfectionner son intelligence, l'organe de la parole et même sa propre langue, l'homme peut et doit en

apprendre au moins une ancienne ou une moderne.

Les hommes de tout état, de toute condition, de toute nation peuvent apprendre leur langue naturelle, qui sera, pour ainsi dire, la voie par laquelle ils pourront en apprendre une seconde; et il est reconnu que tous les hommes peuvent apprendre chacun deux langues, qui seront *leur langue maternelle et la langue qui sera reconnue universelle*, et qui peut devenir, par la suite des temps, commune à tout le genre humain.

D'après l'opinion des plus grands philosophes et les pensées des plus grands génies, les hommes ne pourront jamais s'accorder sur le grand point de leur union et de leur commun bonheur, sur les principes éternels de la raison, de la vérité et de la justice, sur les plus chers intérêts de l'humanité, et sur les sentimens d'amour, de charité, de fraternité et de bienveillance que par un *même langage;* et le seul et grand moyen de les réunir par les mêmes pensées, de les porter à se considérer tous comme membres de cette grande famille qui est dispersée sur le globe de la terre, c'est l'étude et l'usage d'*une langue universelle.*

Si jamais les hommes pouvoient parvenir à parler une même langue, outre qu'ils sont tous enfans de Dieu et de la Nature, ils deviendroient véritablement frères et amis les uns des autres, et ne formeroient plus qu'une seule et même famille.

L'usage et l'étude d'une même langue pour tout le genre humain civilisé, donneroit aux hommes les mêmes sentimens de bienveillance, feroit naître les mêmes pensées, développeroit les mêmes idées, ré-

pandroit partout les mêmes principes, les mêmes vérités, les mêmes préceptes, rapprocheroit les opinions, étendroit les lumières, éclaireroit tous les peuples, et tariroit les sources trop fécondes des passions, des haines, des jalousies, des divisions, de l'ambition, de l'orgueil et des guerres des nations. Alors le monde deviendra la *cité de tous les hommes*, la Patrie de tous les citoyens des nations; l'amour de l'humanité se gravera dans tous les cœurs, et la vérité, universellement connue, assurera le perfectionnement de la Nature et de l'espèce humaine.

Ce perfectionnement ne peut avoir lieu que par l'éducation commune; l'instruction et la langue universelle, dans lesquelles on mettra en pratique les principes et les maximes de tous les sages, les conceptions de tous les génies, les lumières de tous les peuples, les règles de tous les arts et de toutes les sciences, les lois de la Nature et toutes les vérités connues.

C'est l'éducation commune et la langue universelle qui doivent développer les plus nobles facultés des hommes et conduire le genre humain à cet état de perfection, où il est en harmonie avec lui-même, avec Dieu et la Nature.

Les hommes, parlant une même langue, et la parlant chez toutes les Nations civilisées, ils s'attacheront dès leur plus tendre jeunesse à connoître leurs facultés, à développer leurs organes; ils sentiront un plus grand amour de la perfection de leur espèce, une plus haute élévation d'ame, de cœur et d'esprit; et, si l'espèce humaine fait un pas pour atteindre ce but, elle marchera dans le chemin de la vérité et du bonheur,

qu'elle rencontrera plus sûrement dans une *langue universelle.*

CHAPITRE IX.

De la Connoissance de soi-même et des Hommes.

La première, la plus utile et la plus nécessaire de toutes les connoissances, c'est *la connoissance de soi-même*, la *connoissance de l'homme :* c'est elle qui lui apprend à développer, à perfectionner toute sa nature, à former son corps et son ame, à sentir sa dignité, à ennoblir tout son être.

La nature de l'homme, dans sa pureté, est si excellente, que, s'il pouvoit parvenir à la connoître toute entière, à la saisir dans sa véritable essence et dans toute sa profondeur, et à la perfectionner pour son bonheur, *il seroit aussi heureux sur la terre que Dieu l'est au ciel.*

Il est impossible que, connoissant bien sa *nature intérieure et divine*, l'homme ne sente pas qu'il est né pour le bien de ce monde, pour le sentir, le vouloir et le faire comme Dieu le veut lui même.

Quelle étude que celle de son ame! d'une ame immortelle, d'une partie de la Divinité! Nous ne pouvons pas douter qu'elle n'habite dans une belle ame, dans une ame pure et innocente.

L'homme de bien en est la preuve : s'il se sent porté au bien, il sent que c'est la Divinité qui l'inspire ; il suit ses inspirations, et, en faisant le bien qu'elle veut, il fait sa volonté ; et dès qu'il le fait, il est son image vivante sur la terre.

Les préceptes de la sagesse divine ont leur source dans le cœur et l'esprit de l'homme de bien qui se connoît lui-même ; et les maximes de la sagesse humaine ont été inspirées au sage, au juste, par le Dieu qui est en lui, et qui se manifeste dans sa nature intérieure.

O homme! connois-toi toi même, connois ton ame : ce précepte des anciens renferme toute la sagesse humaine. Cherche dans les replis de ton cœur et de ton intelligence, tu y trouveras le livre de l'esprit de la Divinité.

Les premiers sages, qui avoient pour unique étude ce que l'homme a été, ce qu'il est, et ce qu'il peut et doit être, étoient intérieurement convaincus que la connoissance de l'homme est la première de toutes, et la seule sans laquelle on ne peut connoître ni Dieu ni la Nature.

Le plus sage de tous les hommes est donc celui qui se connoît lui-même, qui connoît sa nature intérieure et divine, et qui sent, qui pense, qui agit d'une manière conforme à cette connoissance.

Celui qui connoît les forces de son corps et les facultés de son ame, qui sait les développer et les perfectionner par l'usage de ses sens et de sa raison, qui sait les employer et les diriger vers le bien de sa propre nature; celui-là acquerra la connoissance de lui-même.

La connoissance de l'homme, pour être entière, doit embrasser celle de toute sa nature physique, morale et intellectuelle, de ses organes, de ses facultés, de ses besoins, de ses penchans, de ses désirs, de ses passions, de ses sentimens, de ses pensées, de ses idées, de ses principes, de ses forces, de ses moyens, de ses droits et de ses devoirs; elle embrasse toute son existence.

Je suis un être organisé, donc je sens : je sens, donc je pense : je pense, donc j'ai une intelligence; je suis donc un être sensible, pensant et intelligent; mon corps et mon ame ont des facultés que je dois développer; je dois non-seulement les développer, mais encore les perfectionner, les étendre, les élever jusqu'à la plus haute perfection; c'est par là que j'apprendrai à me connoître moi-même.

Le principe de la perfection de mon être, c'est donc la connoissance des lois du développement de mon corps, de mon ame, de mon cœur, de mon esprit, et de toutes les facultés qui leur sont inhérentes.

Si je sens le besoin d'agir, de m'exercer, de me fortifier, de perfectionner toutes mes facultés physiques, je connoîtrai les forces de mon corps, et j'apprendrai que les bornes de la puissance de l'homme sont dans le libre et entier développement de sa nature physique.

Si je sens le besoin de penser, de connoître, d'aimer, de m'élever par la vertu, d'aggrandir ma nature intérieure et divine par des actions généreuses et des idées sublimes, je forme mon ame, mon cœur et mon esprit.

L'homme qui connoît sa nature intérieure et extérieure doit aussi connoître la première cause de son être : cette cause, c'est Dieu : comme Dieu est en nous, et que notre ame est l'image de l'intelligence divine, il n'y a rien pour la perfection de l'homme hors de l'homme.

Tout ce qui est nécessaire à son éducation, à sa perfection, l'homme le trouve dans sa nature : il trouve dans son corps la force motrice de son perfectionnement physique; dans son ame, le principe de son perfectionnement moral; dans son esprit, le principe de son perfectionnement intellectuel et religieux; il trouve en lui sa morale, et sa religion a dans son cœur une base inébranlable et inattaquable.

Si nous voulons relever la dignité de l'homme, il faut lui faire considérer son existence comme divine; c'est à-dire, comme sacrée et inviolable : il doit donc s'estimer et se respecter lui-même comme un être sacré, et, en cette qualité, ne rien faire qui ne relève sa nature.

Plus l'homme s'élève, plus il apprend à se connoître; et il ne s'élève qu'autant qu'il s'estime : comme son ame est une partie de l'intelligence divine, elle lui fait une loi de s'élever sans cesse, et son plus haut degré d'élévation est d'être toujours homme; car on ne peut pas être plus qu'un homme.

Le Divin législateur connoissoit bien la nature de l'homme quand il a dit : *quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé ;* aussi le plus modeste des hommes est celui qui se connoît le mieux, et le plus humble est réputé pour être le plus sage.

La modestie accompagne toujours la plus haute sagesse, et l'humilité ou la connoissance de soi-même, élève d'autant plus l'homme devant Dieu, qu'il est plus abaissé aux yeux du monde : celui-là est véritablement grand, qui est au-dessus de son abaissement.

Mais qu'est-ce donc que s'élever? c'est descendre en soi-même, c'est connoître et perfectionner sa nature intérieure, c'est ne rien faire qui ne soit digne de la Divinité et de l'ame immortelle qui est en nous son image. Qu'est-ce que s'abaisser? c'est vouloir s'élever sans cesse au-dessus des autres sans penser à se perfectionner et à s'élever soi-même par sa propre vertu.

Il n'y a donc que le sage, que l'homme sensible et vertueux, et celui qui veut le devenir et l'être toujours, qui puisse se connoître soi-même : pour parvenir le plutôt possible à cette connoissance, il faut sans cesse rentrer *en soi, être toujours soi et avec soi;* et l'homme ne doit jamais être autre que lui-même.

C'est pour cette raison qu'il doit se développer selon la nature qui lui est propre, et d'après le caractère de son ame, qui doit tendre vers la perfection de toutes les facultés que le Créateur lui a données.

Dieu, en créant l'homme, lui donne toutes les facultés nécessaires au développement et au perfectionnement de son être; il lui donne un corps pour agir, une ame pour penser, un cœur pour aimer, un esprit pour connoître, une raison pour se conduire; et il n'a rien à lui demander que la force de faire usage de ce qu'il a.

Dieu, lui ayant donné l'intelligence, il lui a aussi donné la volonté et la liberté : c'est par l'usage de ces facultés que l'homme parvient à la véritable connoissance de soi-même.

Comme il n'y a que des hommes sensibles, intelligens et libres, qui soient capables d'élévation dans les sentimens et dans les pensées, il n'y a que l'intelligence et la liberté de penser qui nous élèvent à la connoissance de nous-mêmes et des hommes, tandis que des esclaves n'ôsent avouer qu'ils sont hommes.

Presque tous les hommes se ressemblent, en ce qu'ils sont tous des hommes : quand l'homme se connoît bien lui-même, et qu'il s'avoue ses foiblesses et ses passions, alors seulement il peut connoître les autres hommes; et la connoissance des hommes est essentiellement liée à la connoissance de soi-même.

Pour acquérir l'une et l'autre il se présente de grands obstacles et qu'auront à vaincre tous les hommes : soyons de bonne foi, c'est que nous ne pouvons jamais avouer nos défauts, nos vices, nos foiblesses, pas même notre ignorance, que nous nous croyons toujours meilleurs que les autres, que nous voulons sans cesse nous élever au-dessus d'eux sans excepter les humbles; et que de là les anciens ont reconnu, et nous avec eux, qu'il est difficile de se connoître soi-même.

A cette cause première de la méconnoissance de nous-mêmes, s'en joint une autre plus puissante encore : c'est l'ignorance où nous sommes sur les germes du beau et du bon que Dieu a mis en nous, et sur les moyens de les developper, sur ces facultés inté-

rieures, qui, demeurées sous leur enveloppe matérielle et sans avoir reçu aucun véritable développement, a laissé l'homme dans une entière méconnoissance de sa nature divine.

L'inaction de l'intelligence ou l'inactivité de la raison humaine, l'oubli de Dieu, de la Nature et de l'homme, ce sont là les causes de la méconnoissance de nous-mêmes.

L'homme ne se connoîtra donc véritablement lui-même, que lorsqu'il connoîtra le Dieu qui l'a créé, la Nature qui le fait exister, et les hommes avec lesquels il doit vivre; que lorsque, connoissant la dignité de sa nature intérieure et divine, il s'attachera à ce qui est beau, bon, vrai, juste, honnête et utile, que lorsque l'activité de son intelligence et l'usage constant de sa raison, le porteront à vouloir et à faire le bien.

Le premier pas vers la connoissance de soi-même, c'est de connoître la vérité; le second, plus difficile que le premier, c'est de sortir de l'erreur : la vérité morale est la connoissance de ce qui est utile à la conservation, à la perfection et au bonheur de l'homme; l'erreur est la croyance des préjugés nuisibles à sa perfection réelle, à son vrai bonheur.

Quand l'homme est sorti de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse, et lorsqu'il est parvenu à l'âge viril, il doit repasser toute sa vie en revue, examiner ses sentimens, ses pensées, ses idées, ses opinions, ses principes, pour les épurer et les perfectionner en leur donnant une base solide, pour se recréer en quelque sorte un entendement nouveau et

se donner des notions justes du bien et du mal, du beau et du bon, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, de l'honnête et du déshonnête, et surtout de l'utile.

Il est utile que l'homme ait la plus sublime idée de Dieu, parce qu'il a besoin de s'élever à lui; il est utile qu'il ait la plus haute idée de la Nature humaine, parce que c'est le seul moyen de l'élever et de la perfectionner; il est utile qu'il ait l'idée de la perfection, parce que c'est le seul principe de son élévation; il est utile qu'il ait une idée presque divine de la vertu, parce qu'il est fait pour l'aimer et la pratiquer.

O homme! sais-tu pourquoi tu dois te connoître toi-même? C'est pour t'apprendre ce que tu es, ce que tu peux, et ce que tu dois être : tu es créé pour la vertu, tu peux la pratiquer, te former pour elle, et par elle, accomplir ta haute destinée.

L'homme ne pourra jamais bien se connoître, s'il n'est persuadé de cette vérité éternelle : *qu'il est créé pour le bien.* Le grand point est d'apprendre ce qu'il peut pour le faire et l'exécuter dans ce monde.

L'homme qui veut fortement le bien, qui le fait avec courage et générosité, et qui emploie toutes ses forces pour l'exécuter, a la puissance de Dieu sur la terre.

L'homme qui a la connoissance de lui-même a aussi la connoissance de Dieu : il sent, il pense, il sait ce que Dieu veut de lui; il se forme au vrai bien, à la vérité, à la justice, à la vertu, à l'humanité : celui là est l'homme par excellence, l'homme de bienfaisance et d'amour qui est l'image de Dieu sur la terre; et si Dieu daigne se faire représenter à ses créatures, ce

ne peut être que sous les traits de l'homme de bien.

C'est d'après cette idée de l'homme qu'il faut l'envisager pour le connoître et l'aimer : n'en doutons pas, il en est encore dont la vie est conforme à cet idéal; et, quelque dépravé qu'il puisse être d'ailleurs, il reste toujours en lui une image de la bonté suprême.

Tout le genre humain seroit dépravé, qu'il ne faudroit pas encore douter de la possibilité de l'améliorer, de le régénérer : il est dans tous les hommes un fonds de bonté, un principe d'humanité, un germe du beau et du bon, qui ne demande que d'être mieux cultivé pour sortir de son enveloppe, et pour conduire toute l'espèce humaine à la perfection dont sa nature est susceptible.

Le premier pas vers la perfection de la Nature humaine, c'est d'avoir une haute idée d'elle-même, c'est de se pénétrer de sa dignité primitive, et de se former, d'après cette dignité, à l'estime de soi-même et des hommes, nos semblables : quiconque se connoît bien s'estime soi-même, et quiconque s'estime, estime aussi tous les hommes, ses frères.

Le point essentiel dans l'éducation, c'est de former l'enfance, l'adolescence et la jeunesse à la connoissance et à l'estime d'elle-même et des hommes, au respect, à la vénération, à l'amour pour la Nature humaine qui mérite des égards dans tous les états et dans tous les âges.

L'homme doit se respecter dans toute la Nature humaine, l'honorer dans les deux sexes et dans tous les pays; il lui doit une espèce de culte intérieur, un



amour respectueux qui relève sa dignité, et la rende toujours plus digne d'adorer la Divinité.

L'amour, l'amitié, la fraternité pour tous les hommes, le respect pour toutes les femmes, la vénération pour les vieillards, la piété pour les pères et les mères, la tendresse pour les frères et sœurs, la bonté et la gaîté pour les enfans, la générosité et la bienfaisance pour les malheureux, pour les veuves et les orphelins, en un mot, l'humanité pour tous ses semblables : voilà le culte que l'homme doit à la Nature humaine.

Pour connoître et aimer les hommes, il faut vivre avec eux en liberté, se pénétrer de leurs sentimens, les examiner dans leurs pensées, dans leurs paroles, dans leurs actions surtout, dans leur vie privée, dans leurs travaux, dans leur industrie, dans leurs talens, dans leur génie, dans leurs caractères, dans leurs mœurs, dans leurs principes, dans leurs passions et leurs vertus ; mais avant de vouloir connoître les hommes, n'oublions pas qu'il faut nous connoître nous-mêmes.

CHAPITRE X.

De l'Humanité.

On entend souvent des hommes demander : qu'est-ce que signifie ce mot *humanité?* C'est comme s'ils demandoient : que signifient ces mots *Dieu, Homme?*

Du nom de *Dieu* on en fait *Divinité*, qui signifie *force, bonté, vertu* de Dieu; et du nom *d'homme* on a fait *humanité*, qui, à l'exemple du premier, signifie *force, bonté, vertu* de l'homme.

Ce mot, *humanité*, renferme essentiellement trois *idées mères*. Dans le premier sens, il nous donne l'idée d'une manifestation divine dans la Nature humaine parvenue à son plus haut degré de bonté.

En second lieu, ce mot exprime le sentiment de l'amour de Dieu et des hommes, comme la charité, la pitié, la bienfaisance, la générosité, la grandeur d'ame, la bonté du cœur, la magnanimité, et toutes les vertus divines et humaines.

Dans le troisième sens, *humanité* veut dire *genre humain*, et présente l'idée de la grande famille des hommes, de laquelle nous sommes tous membres en qualité d'hommes, de frères, de semblables, d'enfans de Dieu et de la Nature.

On ne peut rien s'imaginer de beau, de bon, de sublime, de divin même dont le germe ne soit dans

le cœur de l'homme, dans son esprit, dans son ame; et la *pensée* de la *Divinité*, l'homme la trouve en lui-même, elle est renfermée toute entière dans son *humanité.*

Par cela même que nous avons l'idée de Dieu, il est en nous; et tout ce qu'il y a de bon, de vrai, de juste, de raisonnable, de noble, de généreux, de saint en nous, est de Dieu ou en fait partie.

L'ame sent Dieu, le cœur l'aime, l'esprit le connoît, et l'intelligence en est une image, une idée, une intuition; mais cette image n'est réelle, et cette idée n'est intuitive qu'autant que l'homme est bon et juste.

L'homme bon veut un Dieu bon, et nul n'est bon sans Dieu; il ne peut lui ressembler qu'autant qu'il imite sa bonté suprême; car, comme dit un ancien législateur, *Dieu n'a point de société avec le méchant* (1).

Dieu a mis en l'homme le germe du beau, du bon, du vrai, du juste, que nous appelons aussi *le germe de l'humanité;* et, ce qui est *humain* en nous au suprême degré, est véritablement ce qui est *divin.*

Comment peut-on connoître ce qui est *divin?* Par la connoissance de sa nature intérieure : celui qui connoît l'intérieur de l'homme, connoît l'humanité, et celui qui connoît l'humanité, connoît aussi la *Divinité* qui est en elle.

Le *principe divin*, ou le *germe de l'humanité*, se dé-

---

(1) Zaleucus.

veloppe par l'exercice de l'amour, de la confiance et de la reconnoissance envers Dieu et les hommes.

Celui qui aime Dieu, aime les hommes; et plus les hommes aiment Dieu, plus ils s'aiment eux-mêmes : mais celui qui n'aime point les hommes, ses frères, ne peut dire franchement qu'il aime Dieu.

Le *vrai caractère de l'humanité* est l'amour des hommes; et, d'après nos principes d'éducation, tous les hommes doivent être formés à l'amour de l'humanité, afin d'être toujours enfans de Dieu et père des hommes.

Le *véritable humain* aime dès qu'il sent qu'il a un cœur fait pour aimer; il aime tous les hommes comme ses frères; il ne voit dans tous ses semblables qu'une seule et même famille.

Le *genre humain*, ou la grande famille des hommes, est à ses yeux la *Sainte Famille de Dieu;* et, dans quelque coin du globe qu'il se trouve, il est dans sa famille, puisqu'il a Dieu pour père et les hommes pour frères.

L'amour de l'humanité se manifeste par l'amour du bien et de la perfection, par l'amour de la vérité et de la justice, et surtout par les actions généreuses, par les pensées libérales et les idées sublimes.

La loi divine de l'humanité est donc la loi de l'amour, de la vérité et de la justice : *loi sainte, loi sacrée, qui devroit être le seul Code du genre humain, l'unique Code des hommes.*

O amour ! ô vérité ! ô justice ! embrâsez nos ames, épurez nos cœurs, éclairez nos esprits de votre

lumière divine, et nous serons dignes d'être appelés des *hommes*, *des humains.*

O humanité ! ta voix céleste crie d'un bout de l'univers à l'autre ; *hommes ! vous n'avez qu'un seul et même Père, vous êtes tous frères, et vous avez tous un cœur pour vous aimer : aimez-vous donc et soyez heureux, c'est le cri de la Nature.*

La Nature est votre nourrice; mais l'humanité est votre véritable mère : elle est la mère de tous les mortels et des immortels qui sont nés des hommes; elle est la providence visible de tous les enfans des hommes.

LIVRE TROISIÈME.

DE L'ÉDUCATION CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LES AFFECTIONS, LES UNIONS ET LES LIAISONS HUMAINES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Amour et de l'Éducation de ceux qui aiment.

Qu'est-ce que l'*amour?* c'est l'*ame de la Nature.* Qu'est-ce que la *Nature?* c'est la *vie.* Qu'est-ce que la *vie?* c'est l'*être.* Qu'est-ce que l'*être?* c'est *Dieu;* et *Dieu est tout amour*, et *tout est amour dans l'univers.* Qu'est-ce enfin que l'*univers?* c'est l'*amour de l'ordre*, c'est l'*harmonie* des corps et des êtres.

Dieu est celui qui est, et il a créé la Nature par l'amour, et l'amour est le créateur de l'univers sensible, de tous les êtres intelligens, et le but suprême de la création.

Que seroit-ce que Dieu, que la Nature, que l'humanité *sans amour?* Que seroit-ce que l'univers *sans harmonie?* Que seroit-ce que l'être, que la vie,

que toute l'existence *sans aimer?* Que seroit-ce que l'éternité *sans le désir d'aimer toujours?* Que seroit-ce enfin que la vie présente et future, que seroit-ce que l'immortalité *sans amour?......*

O amour éternel ! puissance créatrice de l'Être suprême ! amour créateur, conservateur et régénérateur de la Nature ! Viens embrâser l'univers de ton feu divin, ou que la terre s'anéantisse plutôt que d'exister *sans amour!......*

L'amour est donc l'ame de toute l'existence, le principe de la vie et de l'être, l'essence immortelle de l'ame des êtres organisés, sensibles et intelligens, le germe de la Nature intérieure et divine.

Le germe de l'amour est le même que le germe de la vie : c'est par sa puissance que Dieu crée, conserve et régénère tous les êtres; c'est par la même puissance que la Nature les développe, les forme et les élève à la perfection de leur nature.

Toute la Nature n'existe que par l'amour : là où l'amour n'est point, là règnent la mort et la destruction; là, est l'effroyable néant, dont la seule pensée fait frémir l'univers intelligent......

L'amour est la vie et la force des êtres intelligens; et l'homme sans amour est sans vie et sans force, son existence est nulle : nul être sensible et intelligent ne peut exister, ni se développer, ni parvenir à aucune perfection *sans amour;* sans lui, point de vie présente ni future, point d'existence réelle ni d'immortalité, point de vrai bonheur ni sur la terre, parmi les hommes, ni dans le ciel parmi les intelligences célestes.

La loi de l'amour est donc la véritable loi de l'homme : elle est la loi éternelle que Dieu a donnée à tous les êtres sensibles et intelligens.

« Aime Dieu, aime la Nature, aime l'humanité, aime-toi, aime ton ame, aime ta perfection, aime tous les hommes, tes semblables, et tous les êtres innocens ».

Voilà cette loi immortelle ! elle est une, simple, immuable, universelle : elle est gravée dans toutes les ames sensibles, dans tous les bons cœurs, dans tous les esprits éclairés en caractères éternels et ineffaçables; elle est la lumière de l'humanité et le code des hommes.

Celui d'entre les hommes qui ne connoît point cette loi vivante, qui n'aime point, ne connoît point Dieu, ni la Nature, ni l'humanité ; il ne se connoît point lui-même, et celui-là seul qui connoît l'amour connoît *Dieu et l'homme*.

L'homme qui oublie Dieu et qui n'aime point les hommes, est une créature abandonnée du ciel et de la terre ; et, au contraire, celui qui les aime est chéri du ciel et de toute la terre ; il est fort de la puissance de Dieu même, et rien ne lui est impossible ; il peut tout, parce qu'il aime.

La puissance de l'amour est indéfinie : l'homme qui aime avec force, même une créature humaine, peut beaucoup ; mais s'il aime Dieu de toute son ame, il peut tout ; et tout ce que Dieu veut de l'homme est possible à l'homme.

Former l'homme pour aimer et être aimé, l'élever à la perfection par l'amour de soi et de ses semblables:

voilà tout ce que Dieu veut de lui ; il ne veut rien autre chose.

L'homme s'aime, et son intérêt le porte à se mettre en harmonie avec Dieu, avec la Nature, avec tous les êtres intelligens, avec soi ou avec sa conscience, et avec tous ses semblables.

L'amour de soi, l'amour des hommes, et l'amour du premier Être, est la triple base de l'élévation du genre humain; et l'éducation que donne l'amour pur est l'éducation que Dieu lui-même veut donner aux hommes; et même si un Dieu vouloit se donner une éducation, ce seroit celle de l'amour.

L'amour seul fait le bonheur du ciel et de la terre; seul, il fait la perfection des mortels et des immortels: eh! que seroit-ce que les immortels s'ils ne s'aimoient pas? Moi-même qui ne suis qu'un foible mortel, *je ne voudrois point de l'immortalité sans aimer toujours.*

Reconnois donc, ô homme! que l'amour seul t'a créé, qu'il doit seul développer ton ame, ton cœur, ton esprit : quand tu aimes ton semblable, tu aimes en lui l'image de Dieu.

Comment pourrois-tu ne pas aimer l'homme dans lequel il y a un cœur et un esprit comme en toi, et en qui il y a une ame immortelle créée à l'image de l'intelligence divine comme la tienne?

Élève-toi à la vraie sagesse de la vie, honore ceux qui te l'ont donnée, aime tes semblables, et forme-toi avec eux au *vrai culte de l'amour pur;* et, dans le même degré que tu formeras à l'amour des hommes, tu t'approcheras de celui qui est l'amour le plus pur, du Dieu qui t'a créé.

Ainsi, le développement du germe divin de l'amour, ou de cette force intérieure qui nous porte à aimer, soit Dieu, soit les hommes, soit enfin toutes les créatures dignes de l'être, est le principe de toute véritable éducation, de toute perfection.

L'amour est le premier sentiment d'une ame tendre, pure et innocente : le premier besoin du cœur, c'est l'amour; et la Nature a donné ce besoin à tous les êtres sensibles, pour être le principe de la vie et du développement de leur nature intérieure.

L'amour physique est l'ame du monde sensible; et la Nature inspire à tous les êtres les sentimens propres à le faire naître : il naît à l'âge de la force, il se développe par l'usage modéré des sens, et lui seul finit l'éducation de l'homme.

L'enfant commence par aimer sa mère; sa confiance, sa tendresse pour elle, sa reconnoissance, sa joie innocente, son enjouement, ses grâces naïves, tout annonce en lui le développement du germe de l'amour.

Parvenu à l'adolescence, il commence à sentir plus vivement; il sent le besoin de se communiquer à son semblable, afin qu'il se communique à lui; son cœur sent le besoin d'aimer, son esprit sent le besoin de connoître.

Enfin, arrivé à la fleur de la jeunesse, à la force du sentiment, à la maturité, non encore de l'esprit, mais du cœur, il sent le *besoin suprême d'aimer* dans toute sa force, dans toute son énergie : il aime le premier objet qui frappe ses yeux, qui touche son cœur, qui émeut son ame par le sentiment de la *sympathie.*

Mais l'objet de l'amour doit être pur comme le sen-

iment qui le fait naître : c'est à la raison qu'il appartient de diriger l'homme dans son choix; mais plus encore au sentiment profond de la sympathie, à cette loi divine de l'amour à laquelle obéissent tous les êtres sensibles et intelligens.

L'unique objet de l'amour, c'est l'union de l'homme et de la femme : dès qu'il a en vue cette union, il est pur et doit l'être; dès qu'il est pur, il est chaste, il est tendre, vertueux et honnête; et dès qu'il a ces qualités, il élève tous les sentimens de l'homme et ennoblit tout son être.

La vertu seule ennoblit l'amour, et sans elle il n'y a point de véritable amour sur la terre. Il n'y a que l'homme sensible et vertueux qui connoisse le véritable amour; il n'y a qu'une femme chaste et pleine d'innocence qui puisse l'inspirer et le ressentir.

Homme! si tu trouve dans une femme une ame pure, innocente, mais élevée, un cœur bon et sensible, un esprit simple et naturel, des mœurs douces, une humeur gaie, une physionomie gracieuse, un corps sain, un maintien modeste et décent, fut elle sans biens, unis ton sort au sien, fais-en une compagne.

Douce pudeur ! viens couvrir de ton voile céleste la jeune vierge qui sent le besoin d'aimer : qu'il soit son égide, sa Minerve, et que la sagesse dirige ses premiers pas, que la raison soit la lumière de son premier amour.

Fille de la beauté ! compagne de la douceur ! laisse-toi conduire par la lumière de l'amour pur qui est la lumière de la raison : aime ton ame, aime la perfection de ta nature intérieure, épure ton cœur, cul-

tive ton esprit, forme-toi à la vertu, et tu y formeras celui qui recherchera ton amour.

L'amour a sur l'homme la puissance de Dieu; il peut lui dire par la bouche d'une femme :

Deviens un amant tendre, un époux fidèle, un ami généreux, un bon père, un bon citoyen ; deviens un héros, un sage, un grand homme, un bienfaiteur de la Patrie et de l'humanité, et il deviendra tout cela à la voix de l'amour.

En amour ce n'est point l'homme qui élève la femme; mais c'est la femme qui élève l'homme: qu'elle connoisse l'amour pur, qu'elle s'élève jusqu'au ciel par la grandeur de l'ame et la noblesse de ses sentimens, qu'elle devienne une divinité, et elle fera de l'homme un demi-Dieu.

La nature de la femme est toute sensibilité, tout amour : elle est créée pour aimer et être aimée; et la Nature ne lui a donnée tant de graces touchantes que pour être les divins attraits d'un amour incessamment en activité; et cet amour commence avec sa vie et ne finit qu'avec elle.

Encore enfant, la femme aime plus tendrement son père et sa mère que l'homme. Dans son adolescence, elle donne à son frère des leçons de piété filiale, d'obéisssance et de respect. Dans sa brillante jeunesse, semblable à une Divinité, elle embrâse tous les cœurs d'amour : elle aime, elle adore l'homme en secret, et ses vœux les plus ardens sont d'unir sa destinée à la sienne. Dans son âge mûr, elle chérit ses enfans, son époux; elle fait les délices de sa famille : elle est encore la consolatrice des malheu-

reux, la mère des orphelins, la sœur des veuves. Enfin, dans sa vieillesse, le souvenir de son amour, qui s'est épuisé sur tant d'objets chers et sacrés, ne trouvant plus d'alimens sur la terre, se porte vers le ciel; quand elle ne peut plus aimer l'homme, elle aime la Divinité.

Voilà le portrait fidèle de la femme sensible : ô modèle de tendresse et d'amour, femme sensible, tu es souvent plus parfaite avec tes foiblesses, que l'homme ne l'est avec sa force; et l'amour seul est le principe de ta perfection.

Si l'amour fait des héros, il fait encore plus d'héroïnes : il forme de ces ames tendres et généreuses qui se dévouent, tantôt pour l'amour d'un simple mortel, tantôt pour la Patrie, et souvent pour l'humanité,

Au moyen de l'amour, les femmes peuvent tout sur les hommes; et leur cœur ne résisteront jamais aux ordres suprêmes de l'amour pur, qui ne commande jamais que par ce mot : *aimez;* et lorsque les femmes sauront faire observer ce commandement, le *règne de l'amour s'établira sur la terre.*

Quel bien les femmes pourroient faire aux hommes, à quel degré de perfection ils pourroient parvenir, si on savoit employer la puissance de l'amour pour les former ! beauté, innocence, sympathie, douce pudeur, charmes, divins attraits de l'amour ! si la plus belle partie du genre humain connoissoit bien votre puissance, elle rendroit l'autre aussi pure et aussi parfaite qu'elle peut l'être.

Quand l'homme a le bonheur d'aimer une belle créature d'un amour pur et honnête, il aime l'image

de la Divinité et le chef-d'œuvre de la Nature ; et la
la Nature ne se montre à nos yeux dans toute sa majesté que sous la figure d'une femme belle et vertueuse. Mais la grande beauté de la femme est dans la réunion de toutes les vertus qui honorent, élèvent et perfectionnent son sexe. O quelle est belle, cette femme chaste, qui se conserve pure comme une vierge et est fidèle à la vertu ! « La chasteté doit être une
» vertu délicieuse pour une belle femme qui a quel-
» que élévation dans l'ame ! tandis qu'elle voit toute
» la terre à ses pieds, elle triomphe de tout et d'elle-
» même : elle s'élève dans son propre cœur un trône
» auquel tout vient rendre hommage ».

La perfection de la femme est un état de pureté et d'innocence : la pureté existe lorsque l'ame est sans tache ; l'innocence existe lorsque l'imagination est aussi pure que le cœur, lorsque l'esprit ne connoît que le bien et ignore le mal, et la connoissance la plus nécessaire à la femme, c'est la connoissance de la perfection à laquelle elle peut atteindre en faisant le bien.

Une femme de bien, une femme chaste, pure, innocente, douce, modeste, est la plus touchante image de la Divinité : elle seule est digne d'aimer et d'être aimée ; elle seule est digne de régner sur le cœur et l'esprit de l'homme.

Qu'est-ce que l'homme doit à la femme encore jeune fille ? Il doit la respecter comme *une vierge pure, sacrée et sainte*. Qu'est-ce que la femme doit à l'homme ? *L'estime d'elle-même*. Qu'elle dise à l'homme qui la recherche : *je t'aimerai, lorsque par la vertu tu seras*

digne de mon amour; et l'homme, pour lui plaire, se formera à la vertu.

Il y a donc une éducation pour ceux qui aiment, pour les amans, pour les amis, pour les époux, pour tous les êtres intelligens susceptibles d'affections : *cette éducation consiste à se former à la vertu par l'amour, et à l'amour par la vertu.*

Jeunes hommes vertueux, jeunes filles innocentes! cœurs sensibles, qui êtes faits pour aimer et être aimés, formez-vous pour la vertu, aimez la, aimez-vous, et qu'elle soit le sceau de votre amour et de votre union.

Jeune homme! respecte la jeune vierge comme la Divinité même, car elle est sacrée et sainte; et toi, vierge pure, *respecte-toi toi-même;* élève ton cœur vers la Divinité conservatrice de ton innocence : un cœur pur est la demeure de l'amour divin, et l'amour divin est le principe de la perfection d'une ame humaine.

Amans, époux, amis, l'amour, la vertu et l'amitié ne sont pour vous qu'une seule et même chose.

L'amour physique est un besoin naturel que l'homme doit savoir contenter selon la loi de la Nature et de la raison : tout homme sensible et raisonnable doit regarder ce besoin comme un présent de la Divinité pour la propagation de sa noble espèce, et n'en user qu'avec la plus grande modération; car son excès anéantit le germe divin de la génération, de ce germe dont la force créatrice nous donne l'être et la vie. Il nous est donné pour nous créer, nous reproduire et nous conserver.

L'homme et la femme doivent avoir autant de soin

de conserver ce germe dans toute sa pureté primitive, que d'entretenir la santé du corps, la vigueur de ses organes, et de perfectionner ses sens : cette pureté est même le principe de la perfection de son être, comme sa corruption en est la destruction.

L'amour pur est donc le souverain bien de l'homme, le seul et unique principe de la perfection de sa nature physique et morale, ou de sa nature corporelle et spirituelle.

Le développement de cet amour, d'après les lois de la Nature et de l'humanité, constitue la véritable éducation de l'homme et l'art de perfectionner la Nature et l'espèce humaine.

CHAPITRE II.

De l'Amitié et de l'Éducation des Amis.

L'AMITIÉ n'est que l'*amour du cœur*, ou la *sympathie de l'ame pour une autre ame* : elle ne diffère de l'amour qu'en ce qu'elle ne devient pas une passion, mais un besoin continuel d'aimer : c'est ce qu'on peut appeler le *besoin de l'ame et du cœur.*

Une ame tendre, un cœur sensible ne peuvent exister sans affections : deux êtres sensibles et intelligens ne peuvent vivre ensemble sans se communiquer leurs sentimens, leurs pensées, leurs idées; et le besoin

de se communiquer, de s'épancher, de se reconnoître est le principe de la sympathie qui fait naître l'amitié.

L'homme a non-seulement besoin d'aimer la femme, mais encore d'aimer l'homme, son frère, son semblable; et si la Nature lui fait une loi de se former à l'amour, elle lui en fait une de se former à l'amitié, qui n'est qu'un amour dégagé des sens.

Sans l'amour et l'amitié, les hommes ne sont point et ne peuvent être heureux; et le grand art de les rendre meilleurs et plus heureux, c'est de leur apprendre de bonne heure à s'aimer; car s'ils ne s'aiment point, ils n'existent point, leur existence est nulle.

Pour ennoblir leur existence, tous les hommes doivent se donner l'éducation de l'amitié : cette éducation consiste à épurer leurs sentimens et leurs affections, et à se former des amis de leurs semblables.

L'homme a besoin d'un ami ou d'une amie : le premier besoin de son ame, de son cœur, est de chercher ou de se former cet ami; il doit commencer dès son enfance, ou plutôt se faire un ami pour chaque âge, pour l'enfance, pour l'adolescence, pour la jeunesse, pour l'âge mûr, et même pour la vieillesse, afin d'avoir toujours quelqu'un à aimer dans tous les âges et dans tous les temps.

L'éducation de l'amitié embrasse toute la vie de l'homme : elle doit non-seulement lui former un ami pour tous les âges, mais encore pour tous les états où la Providence l'a placé. Heureux celui qui sait se faire un ami partout là où il se trouve; malheur à celui qui est dans un état où il ne peut se former un ami.

L'amitié exige l'égalité. *Mon ami*, disoit un sage,

est un autre moi-même, et nous ne sommes pas deux, nous sommes un (1). Elle exige surtout le sentiment de sa propre dignité, le sentiment plus profond de la sympathie, une conformité de pensées, de goût, de caractère, de penchant qui s'accorde avec l'amour de la vertu.

La vertu est le lien de l'amitié comme celui de l'amour : l'homme sensible et vertueux ne peut aimer que son semblable ; il ne peut aimer qu'une ame remplie de l'amour du bien ; et l'on ne s'aime bien qu'autant qu'on s'estime mutuellement.

L'homme doit donc chercher ou se former un ami estimable : on le devient par la vertu seule, par l'amour de la vérité et de l'humanité : le vrai sage, ou le vrai homme, est l'ami de tous les hommes.

On ne peut avoir qu'un véritable ami : de même qu'on ne peut bien aimer qu'une seule femme, on ne peut aimer de toute son ame qu'un seul homme.

On peut aimer un homme plus qu'un autre, mais on ne peut pas l'aimer plus que tous les hommes : celui qui aime une créature humaine à l'exclusion de toutes les créatures, et même du Créateur, ne connoît ni l'amour ni la véritable amitié.

L'amour et l'amitié ne sont point hors de l'humanité : les affections de deux êtres sensibles et intelligens, pour être ennoblies, doivent s'étendre depuis le fonds de leur ame jusque dans celle de leurs semblables et embrasser tous les cœurs.

---

(1) Pythagore.

Il faut que l'amitié forme les cœurs de tous les hommes, qu'ils se nourrissent des plus nobles sentimens et des pensées les plus élevées, afin qu'ils cherchent leur bonheur dans le plaisir d'aimer et d'être aimés ; car c'est-là la félicité suprême.

Tous les charmes de l'amour et de l'amitié sont dans cet épanchement des cœurs qui met en commun tous les sentimens généreux, toutes les pensées et toutes les idées qui tendent à l'élévation de l'ame.

Un des actes les plus importans de la vie humaine est de savoir se lier d'amitié avec quelqu'un qui nous élève par les sentimens : celui qui a une ame noble et élevée, un cœur vrai et sincère, un esprit cultivé et orné de connoissances utiles ; celui qui sent, qui pense, qui agit selon la dignité de l'homme, qui dit franchement la vérité, qui est simple dans ses paroles, de bonne foi dans ses actions, celui-là mérite qu'on lie amitié avec lui ; et celui qui aura trouvé un tel ami aura un autre lui-même.

Le véritable ami se forme à la vertu, et toute sa vie est une suite d'actions généreuses qui élèvent celui qu'il aime au degré où il peut atteindre : bon sans foiblesse, vrai sans dureté, il exerce la bonté et dit la vérité avec courage ; dire toujours vrai à son ami, c'est vouloir sa perfection ; le flatter, c'est dégrader son ame.

L'homme doit donc choisir un ami qui l'aime assez pour lui dire la vérité, et surtout pour lui découvrir ses défauts : un ami qui ose nous dire nos défauts, disoit Socrate, est le plus grand présent de la Divi-

nité ; et celui qui nous flatte est notre plus grand ennemi.

Dire la vérité à son ami dans la prospérité et dans l'infortune, c'est là le triomphe de l'amitié : mais les paroles, même les plus vraies, ne font rien sans les actions ; on ne doit prêcher son ami qu'en agissant pour lui. La vérité est comme l'amitié ; elle n'est jamais si touchante, si persuasive, que lorsqu'elle est en action. Il est certain que les plus beaux traits de l'amitié en sont les meilleures et les plus belles leçons (1).

La véritable amitié ne se montre que dans l'infortune : les heureux ne s'aiment point, c'est-à dire, les heureux qui ne connoissent point le bonheur d'aimer; et pour sentir le bonheur suprême d'aimer, il faut que le malheur ait attendri le cœur. L'amitié, qui n'a point été éprouvée par l'adversité, qui n'a jamais fait de sacrifices, ne peut avoir une longue durée; car si elle n'est fondée que sur les rapports de la fortune, elle sera changeante comme elle.

Le riche n'a point d'amis pour lui-même, mais pour sa fortune ; et s'il n'aime point le pauvre comme son semblable, s'il ne l'aime point comme un homme, il n'est pas digne d'avoir un ami. Et cependant nul n'a plus de moyens pour cultiver l'amitié que le riche : il peut faire en sorte que tous les pauvres qui l'environnent soient ses amis; il peut se faire l'ami de tous les hommes par ses bienfaits.

(1) *Voyez* Damon et Phinthias dans Anacharsis.

Le riche bienfaisant est l'ami de Dieu, et le pauvre qui travaille en est le bien-aimé : celui-ci est le créateur ou l'ouvrier qui façonne tout ce qui est dans la Nature et destiné à être utile aux hommes, celui-là est le dispensateur des dons de la Providence.

O homme ! qui que tu sois, riche ou pauvre, sois l'ami des hommes et tu seras l'ami de Dieu : si tu n'es point l'ami de ton frère, tu es l'ennemi de ton Dieu et de toi-même.

C'est en vain que tu dis à ton semblable : *il existe un Dieu*, si tu n'es pas pour lui un frère, un ami; c'est en vain que tu dis au pauvre : *tu as un Dieu*, et à l'orphelin : *tu as un père au ciel;* si tu ne leur montre pas en toi un homme, un père.

Si tu fais que l'homme puisse vivre avec toi comme un homme, si tu es bienfaisant envers le pauvre, si tu sers de père à l'orphelin, de frère à la veuve : alors tu leur montres non-seulement un père au ciel, mais encore un ami sur la terre.

Il n'y a donc que l'ami de Dieu qui soit l'ami des hommes, et il n'y a que l'ami des hommes qui soit l'ami de Dieu : c'est là la règle suprême de la véritable amitié, qui ne peut être fondée que sur la vertu, et la vertu, que sur l'amour de Dieu et des hommes.

L'amitié des hommes est le vrai trésor du sage : il ne peut trop s'attacher à la mériter par ses vertus et par son amour pour eux : celui qui aime les hommes doit les servir, leur être utile et leur dire la vérité.

Pour servir les hommes, il faut aimer le bien; pour leur être utile, il faut le vouloir et l'exécuter;

et la vérité est la connoissance du bien. *Enseigner la vérité et faire du bien aux hommes, c'est imiter les œuvres de Dieu*, disoit Pythagore.

Mais former des hommes selon la vérité et les rendre tous amis les uns des autres, c'est faire ce que Dieu veut ; et nos amis et nos ennemis doivent contribuer à nous former selon cette vérité éternelle : que tout dans la Nature et la société est un moyen de de perfectionnement.

Rien n'est plus propre à perfectionner l'homme qu'un ami vrai et éclairé; mais souvent un ennemi nous éclaire mieux qu'un ami. Nous reproche-t-il notre ignorance? Redoublons d'ardeur et d'amour pour la sagesse : d'*ingratitude?* Doublons nos bienfaits et nos services. D'*injustice?* Faisons nos efforts pour devenir plus justes. D'*inimitié?* Formons-nous de nouveaux amis. C'est ainsi que nos ennemis mêmes nous ferons du bien.

On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans et corriger ses défauts; on a quelquefois besoin d'autrui pour les connoître : c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage, qui voit sous un autre point de vue, les objets que nous avons intérêt de bien connoître.

Un ami qui nous éclaire, qui nous rend meilleurs, qui nous perfectionne et nous élève à nos propres yeux, est pour nous un véritable éducateur qui fait de l'amitié un moyen sûr d'éducation.

Élever son ami jusqu'à soi, ou s'élever jusqu'à lui s'il est plus parfait que nous, c'est là une loi de l'amitié : lui donner les moyens de se former, de

s'instruire, le préserver de l'erreur, lui montrer la vérité, l'éclairer par les lumières de la raison, lui faire aimer la justice et la vertu, enfin, le rendre meilleur et plus heureux, c'est là l'éducation d'une véritable amitié.

Un homme ami de la vérité l'exprime avec simplicité et modestie; il respecte la diversité des caractères, des sentimens, des pensées, des idées, des opinions et laisse à chacun la liberté d'esprit; car on se déclare l'ennemi de la vérité quand on ne voit et quand on ne juge les choses que d'après soi.

L'amitié exige non-seulement l'égalité, mais encore la liberté de l'ame, du cœur et de l'esprit, et une entière confiance dans ses amis pour leur communiquer tout ce qu'on sent, ce qu'on pense, ce qu'on fait, et s'épancher tout entier en eux.

Pour avoir de vrais amis, tout se réduit à l'être soi-même : nul n'est aimé s'il n'aime lui-même d'un amour pur et sincère; et pour savoir bien aimer, il faut connoître les lois de l'amour et de l'amitié; il faut en connoître les droits et les devoirs, et on ne peut les connoître qu'en aimant toute sa vie.

Malgré le plus beau choix du monde, malgré la plus parfaite éducation de l'amitié la plus vraie, *un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.* Celui-là reste, même quand la fortune a dispersé tous les autres.

L'homme qui peut rencontrer une femme amie est le plus heureux des mortels; car il n'y a rien sur cette terre qui égale les douceurs de l'amitié d'une femme tendre, sensible et vertueuse.

Une femme douée d'une ame sensible, d'un bon cœur, d'un esprit cultivé, d'un jugement sain, d'une humeur douce, une femme que l'amour et la raison conduisent, est faite pour les délices de la terre.

Heureux l'homme dont la vertu le rend digne d'une telle femme, d'une telle amie ! le sage peut en former une semblable, et il peut la former dès sa jeunesse. La femme est encore plus susceptible que l'homme à être formée par l'amour et l'amitié.

L'amitié de la femme est la félicité de l'homme: il semble qu'elle n'ait un cœur que pour aimer, et qu'elle n'ait reçu de la Nature tous les moyens de charmer, que parce qu'elle possède tout ce qui peut rendre l'homme heureux dans la prospérité et adoucir l'amertume de ses jours d'infortune.

« Combien d'hommes sauvés, ramenés à l'espérance ou à la vie par les soins et l'amitié des femmes sensibles et courageuses! combien de fois l'homme, abandonné de ses semblables, n'a-t-il point dit à son unique amie, à sa femme :

» Ange du ciel sur la terre ! toi, qui ne m'as point abandonné, je n'ai rien perdu, puisque ton cœur me reste : je bénis l'infortune que tu partage avec moi et qui m'a fait connoître tout ton amour.

» Quelle grandeur dans l'ame d'une femme, quel héroïsme, quand il s'agit de sauver celui qu'elle aime ! la timidité, la crainte, l'amour propre, sont loin de son esprit : surmontant sa foiblesse naturelle, elle ne conserve de son sexe que des vertus et des charmes; son dévouement lui donne la force d'un héros, en fait souvent une héroïne.

» Mais pour voir briller le courage d'une femme du plus pur éclat, dit un ami de ce sexe, que son père ou son frère, ou son amant, ou son époux, ait mérité la mort ou le malheur qui le frappe : coupable à tous les yeux, il est encore innocent pour elle; seule, elle ne l'accuse point, elle cherche au contraire les moyens de l'excuser, de le justifier, de le consoler; seule, elle est sa médiatrice entre Dieu et les hommes.

» Embrassant des devoirs aussi grands que les maux dont elle voudroit tarir la source, elle va partager la captivité ou l'exil de celui qui l'a privé du bonheur : elle aime mieux être malheureuse avec lui que d'être heureuse avec les autres; il trouve encore sur le sein de l'innocence un refuge où ses remords s'adoucissent, comme autrefois les proscrits trouvoient aux pieds des autels, un asyle contre la fureur des hommes ».

La plus belle et la meilleure éducation morale, est, pour les hommes et pour les femmes, pour les enfans et pour les jeunes gens de l'un et l'autre sexe, *celle que donne l'amitié éclairée.*

O divine amitié ! lumière céleste, suprême félicité, union des ames humaines ! viens former tous les cœurs, viens les épurer, les vivifier, les animer des mêmes sentimens d'amour, de fraternité, de bienveillance, et que tes doux liens unissent tous les hommes comme une famille de frères et d'amis.

O heureux mortels ! vous qui sentez le besoin d'aimer, vous, qui voulez passer cette vie dans le sein de l'amitié, hommes bons et sensibles, aimez-

vous tous comme frères; et vous, femmes tendres, comme d'aimables sœurs.

Que l'amour et l'amitié vivent dans toutes les ames, qu'ils échauffent tous les cœurs et animent tous les esprits; et bientôt tous les hommes se formeront à toutes les vertus qui élèvent et perfectionnent l'humanité.

Tous les législateurs, ou plutôt tous les éducateurs devroient imiter le grand Lycurgue, qui institua la *Société des jeunes amis*.

Deux jeunes hommes d'un bon caractère, sentant tous deux avec une égale force le besoin d'aimer, se donnent l'un à l'autre et se jurent une amitié éternelle : les sentimens généreux, les pensées libérales, les belles actions, les travaux, les études, les jeux, les exercices, les plaisirs et les peines, tout est commun entre eux; et ces *émules de l'amitié*, élevés par elle à l'amour du bien, deviennent ensemble de grands hommes.

Cette seule institution vaudroit un Code d'Éducation.

CHAPITRE III.

Du Mariage, et de l'Éducation des Époux.

Le mariage, considéré dans sa nature, est l'union de l'homme et de la femme : il est institué par Dieu même pour la conservation, la perfection et le bonheur du genre humain.

Ce n'est point assez pour l'homme d'avoir une amante, une amie; de son amante ou de son amie il doit s'en former une épouse; et il n'y a qu'une épouse qui puisse être la véritable amie de l'homme.

La vocation de l'homme est de s'unir à la femme, lorsqu'il a atteint l'âge prescrit par la Nature : l'âge le plus propre à former cette union est celui de la force et de la vigueur, c'est-à-dire, depuis vingt ans jusqu'à quarante pour les femmes, et depuis trente ans jusqu'à cinquante pour les hommes.

Avant de penser à former cette sainte union, l'homme et la femme, jouissant d'une santé parfaite, doivent avoir le corps bien formé, et tous les organes physiques dans toute leur intégrité : la force, la santé et la pureté du corps sont aussi essentielles au mariage que la vie même.

Le jeune homme et la jeune fille qui se destinent

au mariage, doivent donc avoir reçu la meilleure éducation physique possible, et la continuer par l'exercice lors même qu'ils sont unis.

L'éducation de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, aura dû préparer celle de l'âge viril; et, de l'éducation que se donnent les époux, dépend celle qu'ils donneront aux enfans qui naîtront d'eux.

L'homme doit être sain, fort, robuste, bien constitué, du moins autant que sa nature le permet, avant de rechercher la femme en mariage. La femme doit être pure et chaste pour s'unir à l'homme : si le corps de l'un et de l'autre ne sont pas purs et sains, leur union leur sera nuisible.

Un esprit sain dans un corps sain, un cœur aimant et sensible, une ame libre, généreuse sont les premiers biens des époux; et leur éducation, qui doit être mutuelle, consiste à développer, à perfectionner de plus en plus leurs facultés physiques, morales et intellectuelles (1).

Deux époux, bien formés, peuvent en quelque sorte renouveller l'éducation des anciens, qui se donnoit à l'homme et à la femme, comme s'ils eussent été dans l'état de pure nature.

C'est à l'homme bien constitué qu'il appartient de donner à la femme qu'il s'est choisie, un exercice doux et modéré qui perfectionne son corps et donne à tous ses membres de la force et de la souplesse,

(1) *Voyez* Lycurgue, Pythagore et Platon.

: surtout une énergie qu'elle communiquera à ses
nfans.

La femme en société avec l'homme, reçoit en ef-
et, une nouvelle éducation : elle commence dès le
our de son hymenée, elle en suit les devoirs, et elle
st, pour ainsi dire, l'exercice des droits et des de-
'oirs de l'union conjugale ou du mariage.

De même que l'amour et l'amitié donnent une
:ducation aux amans et aux amis, le mariage en
lonne une bien plus noble aux époux, en ce qu'elle
es associe aux œuvres de la création, par la pro-
:réation des enfans.

C'est là le grand objet du mariage, *la procréation des enfans :* c'est par le mariage que l'homme est ap-
pelé à créer son semblable; c'est dans ses doux et
chastes liens qu'il peut goûter le bonheur sur la terre.

La fin du mariage est la conservation, la perfec-
tion et le bonheur commun des époux : pour par-
venir à ce bonheur, l'homme s'engage à aimer de
toute son ame, à nourrir, à entretenir la femme qui
doit le rendre père; à amasser pour elle et pour ses
enfans, même avant leur naissance, de quoi fournir
à leurs besoins, à faire en leur faveur le plus d'é-
pargnes qu'il lui sera possible, tant pour leur édu-
cation que pour l'entretien de sa famille.

La femme s'engage également à aimer, à chérir,
à être fidèle à l'époux qui doit la rendre mère; elle
s'engage à nourrir, à élever elle-même ses enfans,
à entretenir son ménage dans l'ordre, la simplicité
et la propreté; à l'aider dans ses travaux, à le sou-
lager dans ses peines, à lui faire jouir de la vie dans

le sein de l'amour, de l'amitié pure et de la tendresse conjugale.

Pour s'engager dans les liens du mariage et pour y trouver le bonheur, l'homme ne doit rechercher que la vertu. L'amour est libre : on ne doit point gèner l'inclination des cœurs faits pour s'aimer. On ne peut refuser au jeune homme vertueux l'objet d'un amour légitime; nulle puissance humaine ne peut empêcher l'union de deux amans qui s'aiment d'un amour honnête.

La liberté de l'ame et du cœur est la loi de l'amour: mais la loi de Dieu, la loi de la Nature et de la raison ordonnent que le jeune homme et la jeune fille qui s'aiment, obéissent à la loi de leurs père et mère, qui sont les images de Dieu sur la terre.

Le mariage de deux amans demande le consentement sacré de ceux à qui ils doivent la vie, et par qui ils jouissent du bonheur de s'aimer : dans le cas où un père ou une mère le leur refuseroit, ils doivent fléchir le genoux comme devant la Divinité pour l'obtenir: il doit leur être accordé quand la Nature les a formés l'un pour l'autre ; et si leur amour est fondé sur la vertu, rien ne peut empêcher leur union.

L'union de deux époux, formée sous les auspices de l'amour pur, est un lien si sacré, qu'ils ne doivent être qu'une seule ame en deux corps, qu'un cœur, qu'un esprit : l'amour seul doit être l'ame de leur vie.

L'amour et l'amitié sont la vie des époux; le mariage n'en est que l'union ; cette union est fondée sur l'égalité des droits : il s'ensuit de cette égalité, que

l'homme et la femme ou deux amans unis ne peuvent porter que le tendre *nom d'époux*, qui renferme l'idée des devoirs mutuels de la tendresse conjugale.

Les époux étant égaux, ils sont dans une dépendance mutuelle l'un de l'autre : unis pour la vie, les époux pleins de tendresse et d'amour ont des égards touchans, continuels et réciproques pour eux-mêmes; l'époux s'aime, s'estime dans son épouse; l'épouse se respecte, s'honore dans l'époux qu'elle chérit.

Un époux généreux ne peut trop sentir ni trop faire pour une épouse qui lui apporte en mariage beauté, graces, vertus, et toutes les qualités qui font la femme accomplie. Une tendre épouse s'identifie avec la vie de celui qu'elle aime : tous deux vivent l'un pour l'autre, et ils ne forment qu'une seule vie, qu'une seule existence.

La durée de l'union des époux est celle de la vie : une fidélité inviolable, un amour sans bornes, une amitié éternelle, une paix inaltérable, une douce harmonie dans les sentimens et les pensées, ce sont là les garants assurés de cette sainte union.

La vie de deux époux est commune, et l'amour, et l'amitié, et le mariage, mettent tout en commun : l'égalité des droits et la communauté des biens sont la base de la société conjugale.

L'homme qui prend une épouse, prend une compagne : sa vie, ses biens, ses vertus, ses talens, ses besoins, ses facultés, ses droits et ses devoirs, sont ceux de la compagne de sa vie; son amour lui donne des droits sur tout ce qui appartient à celui dont elle est aimée.

14

Les droits de la société conjugale sont les mêmes pour l'homme et pour la femme : la Nature ordonne même le développement de ses facultés et l'usage de ses bienfaits : elle permet les jouissances de l'amour pur et honnête ; elle veut l'union des sexes et l'égalité des époux.

La loi de Dieu et de la Nature, qui est la loi de l'amour, ordonne au genre humain de perfectionner tous les organes physiques de l'homme : elle défend de priver l'homme de la faculté génératrice pour le rendre gardien de la femme ; il en est le frère, l'amant, l'ami, l'époux, et *jamais le maître.*

L'organe générateur est le principe conservateur du genre humain : les lois ou les coutumes qui tendent à le dégrader dans certaines parties du monde, comme en Asie et en Afrique, sont contraires à la loi de Dieu, à celles de la Nature et de l'humanité ; et on aura fait un grand pas vers la perfection de la Nature humaine, quand on saura maintenir les organes de l'homme dans toute leur intégrité.

La loi du mariage doit assurer à l'homme et à la femme de toute nation, de toute religion, de toute condition, la jouissance de leurs facultés, et l'exercice de leurs droits et de leurs devoirs ; et les femmes de tous les pays du monde ont les mêmes droits à la liberté que les hommes.

Les hommes qui rendent les femmes esclaves sont les ennemis du genre humain : une juste appréciation du sexe, le respect pour toutes les femmes, la vénération pour les mères, sont les sources des vertus et

des mœurs ; et elles ne se développent que dans le mariage.

La Nature et l'humanité appellent tous les hommes au mariage : la sainteté et la dignité de l'union conjugale, ses chastes et sublimes devoirs, sont si doux à remplir par eux mêmes et si importans à l'ordre, à la paix, à la conservation, à la perfection et au bonheur du genre humain, que les hommes ne peuvent guère se refuser à devenir pères.

L'homme n'est véritablement homme que par le mariage, parce qu'alors il peut créer son semblable et en former un homme; parce que son union avec la femme le rend aussi parfait qu'il peut l'être. Le sage ne fut jamais sans compagne ; c'est avec elle qu'il cherche la vraie sagesse de la vie et qu'il trouve le bonheur.

Tous les hommes sont donc appelés au mariage, tous sont invités à prendre des compagnes, à se donner avec elles une éducation qui convienne à des époux ; il n'y a aucun état dans la société qui puisse empêcher l'homme de se marier à l'âge de trente ans.

Si nous jugeons du mariage d'après la nature de l'homme, nulle religion sur la terre, nulle puissance ni divine ni humaine ne peuvent contraindre l'homme au célibat : le célibataire qui dédaigne de resserrer les nœuds de la société en est un membre inutile.

L'objet de la société conjugale est de remplir le vœu de la Nature, qui est de donner la même existence que nous avons reçue, d'avoir des enfans, de les élever, de leur donner l'éducation qu'on nous a donnée.

Le mariage, destiné à perpétuer les générations,

est institué pour multiplier les liaisons entre les hommes : c'est pour cette raison qu'il n'est pas permis entre frères et sœurs, déjà si étroitement unis par leur origine commune, ni avec sa belle-mère et la femme de son frère ; on ne suppose même pas qu'il puisse avoir lieu avec sa mère, soit naturelle, soit légitime.

La Nature et la raison ne permettent à l'homme qu'une seule femme et à la femme qu'un seul homme; c'est la loi la plus sacrée du mariage : de même que la loi divine ou naturelle ne permet point qu'on prive l'homme du germe générateur, elle ne permet point non plus de renfermer la femme, comme dans les harems ou les sérails, ni de comprimer aucune de ses facultés, aucun de ses organes, ni de gêner aucun membre de son corps; le mariage lui fait une loi de se développer, de se former le corps avec grace et liberté, et sans aucune contrainte; elle doit respecter son propre corps autant que celui de l'homme.

Développer et perfectionner la Nature humaine sous tous les rapports physiques et moraux, c'est là le grand but de l'union de l'homme et de la femme: Dieu les a créés l'un pour l'autre; la Nature, qui leur inspire les sentimens les plus tendres pour s'unir; l'humanité, qui les engage à vivre comme en famille, dans les délices de l'amour, de l'amitié et de la tendresse conjugale, tout semble les engager dans une union qui doit durer autant que la vie.

Pour opposer un sceau divin sur une union si sainte, si sacrée, et qui a une si grande influence sur le bonheur de l'homme et de la femme, la religion

doit la bénir, la sanctifier et la rendre éternelle : elle doit repousser loin de l'esprit des époux toute idée de désunion, de séparation et de divorce.

L'amour, la tendresse, l'amitié, l'estime, les égards, les soins mutuels; voilà ce qui forme les liens durables de l'union conjugale : sa durée dépend presque toujours des mœurs et de la conduite; elle dépend uniquement de la vertu, de la probité et de la fidélité des époux.

C'est par un amour vertueux, un amitié constante, une tendresse continuelle, une confiance et une reconnoissance mutuelle que les époux peuvent rester unis pour la vie : mais les époux ingrats envers l'amour et la vertu, le sont envers Dieu et eux-mêmes; et lorsqu'ils ne s'estiment plus, ils ne peuvent plus vivre ensemble.

Cependant la femme peut beaucoup pour retenir l'homme dans ses liens d'amour : une épouse tendre ne peut-elle point attendrir le cœur de l'époux qui veut la quitter en lui disant :

« O le plus aimé des hommes ! tu veux me fuir? Au moins, daigne encore m'entendre : souviens-toi de ce jour où tu me fis l'aveu de ton amour, qui fut bientôt suivi de notre union et dont voilà les gages précieux. Jusqu'à ce jour nos sentimens, nos pensées, nos idées, nos désirs, nos penchans, nos goûts et nos plaisirs ont été confondus. Et quel est donc l'objet qui a pu troubler une si belle union? O mon ami, mon époux, ne te souviens-t-il pas que tu fus mon amant, que je fus et suis encore ton amante, ton épouse? Encore dans l'innocence, je

te crus le meilleur des hommes, et tu me parus le plus digne de mon cœur : pour prix de mon choix, faudra-il que je me voie séparée de toi ? Faudra-t-il qu'une autre femme, dans les bras de mon époux, devienne la mère de mes enfans?... Ah ! cette seule idée révolte mon cœur ;.... que le ciel attendrisse ton ame, qu'il nous reunisse de cœur et d'esprit, pour élever ensemble nos enfans, ces innocentes créatures à qui nous avons donné le jour, nous devons leur faire aimer la vie, pour nous aimer nous-mêmes. Tu es père, je suis mère, et ces titres si doux pour mon cœur, et plus encore les devoirs qui y sont attachés, me portent à te faire ces tendres aveux : je sens que je suis la plus foible, et je dois commencer la première à te rappeler nos saints engagemens ; tu sens toi-même que l'amour nous rend égaux, que tes droits sont les miens ; et je sais d'avance que tu ne feras usage de tes forces que pour resserrer les doux liens de notre union ».

Le mariage est l'état le plus digne de l'homme, le meilleur pour la femme, et le plus saint de tous les engagemens : il n'y a que des causes extraordinaires qui puissent en rompre les liens sacrés ; il est inviolable pour la société et pour les enfans qui en naissent.

La loi des hommes permet le divorce : la loi de Dieu et de la Nature ne le permet que pour l'homme et la femme dont l'union fait le malheur ; car le mariage exige le bonheur des époux, mais quand les époux ont des enfans, l'humanité et la raison ne peuvent guères justifier leur séparation.

La loi le permet, direz vous, mais elle vous dit: « je n'enchaîne point vos cœurs, je laisse ce droit à la Nature; et je laisse à la conscience l'usage du divorce : mais si vous en abusez, je le défends; je vous donne les moyens de rompre des nœuds mal assortis, mais je ne puis donner le droit de priver vos enfans d'un père et d'une mère, parce que la Nature ne me l'a point donné ».

Cependant, le divorce peut être permis pour cause de défauts naturels dans les organes que les époux se seroient caché avant leur union, surtout quand ils sont de nature à empêcher la génération des enfans; pour cause d'adultère et de maladie vénérienne incurable; pour cause de crime prémédité, d'un désordre extrême, d'inconduite bien reconnue et de quelques grands vices incorrigibles, *afin de montrer par là que le vice ne peut être admis dans la plus sainte de toutes les sociétés.*

Mais il ne peut être permis pour cause de malheur et d'infortune : les époux doivent s'aimer plus encore dans le malheur que dans la prospérité, supporter leurs défauts avec indulgence, se soulager mutuellement dans leurs peines, et s'aider constamment pendant de cette vie : c'est en cela que consiste toute leur éducation.

CHAPITRE IV.

De l'Education des Père et Mère.

L'ÉDUCATION des père et mère est le complément de toute l'éducation des hommes et des femmes : si tous les hommes sont appelés au mariage pour remplir les devoirs d'époux et de pères, toutes les femmes y sont également appelées pour remplir les devoirs encore plus sacrés d'épouses et de mères,

Dieu a voulu que l'homme et la femme multiplient leur espèce; et le but de leur existence est de donner la vie et le bonheur à des enfans qui les remplaceront un jour sur la terre : or les époux, unis par des liens d'amour, jouissant des mêmes droits, faisant usage de toutes leurs facultés, sont tenus de donner le bonheur, autant qu'il est en leur pouvoir, à tous les êtres qui sont nés d'eux.

La première chose qu'ils doivent à leurs enfans, *c'est la conservation de la vie;* la seconde, *c'est l'éducation;* la troisième, *c'est le bonheur;* et pour leur donner ces trois choses, il faut qu'ils les possèdent eux-mêmes; un père, une mère ne peuvent donner que ce qu'ils ont, et l'éducation qu'ils ont reçue.

L'éducation des pères et des mères ne peut être que la perfection de celle qu'ils ont reçue dans les différens âges de la vie, comme enfans, adolescens, amans,

époux, amis : elle consiste surtout dans l'art de créer, de développer et de former des enfans sains, forts, robustes , bien faits et bien constitués.

Nous avons vu que l'éducation commence dès le sein des mères. L'éducation des époux, pouvant influer sur la formation et la constitution des enfans, celles des pères et des mères influe surtout sur leur santé et leur force.

Les forces du père, qui s'exerce sans cesse au travail, sont toujours les mêmes; mais celles de la mère changent selon la situation dans laquelle elle se trouve: elle doit les entretenir même dans l'état de grossesse.

Une vie simple, une nourriture saine, des exercices modérés, de légères promenades, des bains fréquens sont nécessaires à la mère qui veut conserver une bonne santé et entretenir ses forces naturelles.

C'est dans l'état de grossesse que les époux tendres redoublent de soins et d'attention pour leurs épouses: ils leur donnent de l'exercice, mais ils ne les chargent d'aucun fardeau qui pourroit nuire à cet état pénible.

Que tous les époux se pénètrent de l'idée que leurs épouses portent dans leur sein les enfans qui formeront un jour le genre humain, et qu'à ce titre elles méritent les égards les plus tendres et les plus respectueux.

Le premier point et en même-temps le plus essentiel de l'éducation du père, est de travailler pour nourrir et entretenir la mère : le premier point de l'éducation de la mère est d'apprendre à nourrir son

enfant de son propre lait, à le soigner, à le baigner, à l'élever elle-même.

Ce premier point, dit l'auteur d'Émile, ce seul point va tout réunir : le meilleur et le plus tendre ami des mères leur a dit, dans son Émile, tout ce qu'elles peuvent savoir sur la première éducation de leurs enfans; et après lui, un homme de bien, un sage qu'on peut appeler le *législateur des mères et des enfans* (1), leur a enseigné tout ce qu'elles peuvent pratiquer, *dans un Manuel des Mères.*

Il est de la plus grande importance que les pères et les mères soient éclairés sur l'éducation physique des enfans; car on peut placer l'ignorance ou la foiblesse des parens, au nombre des causes qui dégradent l'espèce humaine.

Une père éclairé sur le développement de la nature de l'homme, doit veiller à ce que ses enfans reçoivent une éducation simple, mâle, vigoureuse et conforme à la raison, à ce que la mère ou la nourrice suive exactement les lois de cette éducation qui a pour principe l'activité, le mouvement et l'exercice du corps.

Une mère raisonnable, quoique tendre, ne doit point s'effrayer de la vie mâle et vigoureuse, ni des exercices, ni des travaux, ni des fatigues qui ont pour objet de développer les forces naissantes de son enfant, de le préparer à la vie active, et de lui donner la force et l'énergie qui conviennent à l'homme.

---

(1) Pestalozzi.

Nourrir ses enfans, pourvoir à leurs besoins, développer leurs facultés, les instruire de tout ce qu'il leur importe de savoir quand ils seront grands, les former au travail, à la vertu active, ce sont là les premiers devoirs des parens.

Obéir en tout à ses parens, les servir, les aider dans leurs travaux, les soulager dans leurs peines, les réjouir dans leurs plaisirs, se former au bien sous leurs yeux, apprendre à le faire avec eux, imiter leurs vertus, fermer les yeux sur leurs défauts, les honorer en tout temps et en tout lieu comme les images de la Divinité sur la terre : ce sont là les devoirs des enfans.

Les père et mère font tout ce qu'ils doivent pour les enfans, quand ils leur donnent la meilleure éducation possible; et quand les enfans ont reçu une bonne éducation, ils n'ont plus rien à demander à leurs parens.

Les parens qui aiment leurs enfans d'un amour éclairé sont ceux qui les élèvent le mieux : en les formant au travail et à la vertu, ils leur apprennent à les aimer, à les servir, à leur rendre dans leur vieillesse ce qu'ils ont reçu d'eux dans leur enfance; ce qui est une suite naturelle des devoirs des enfans envers leurs parens, et des parens envers les enfans.

Ceux-ci peuvent donner quelques peines à leurs parens; mais ils sont faits pour leur pardonner, pour les reprendre avec bonté, pour les corriger et les rendre meilleurs : s'ils veulent en faire des êtres bons, sensibles et humains, il faut qu'ils le soient eux-mêmes. Comme tous les enfans naissent dans l'état d'inno-

cence, sans vices et sans vertus, il dépend toujours des parens de leur donner des vertus ou des vices : ils sont vertueux, quand on leur apprend à le devenir.

La bonne éducation des parens fait presque toujours la bonne éducation des enfans; et, sans la première, il est rare que la seconde réussisse : l'une ne peut avoir lieu sans l'autre, à moins qu'un enfant doué d'un heureux naturel ne se développe par lui-même; alors c'est la Nature qui le forme, et non son père et sa mère.

Les parens ne peuvent avoir l'idée d'une véritable éducation, s'ils ne connoissent point l'homme, s'ils n'ont pas la moindre connoissance de la Nature, et encore moins s'ils ne connoissent pas Dieu : le père ou la mère qui lit ce livre aura dû lire les deux premiers, et doit déjà connoître les vrais principes.

Heureux les enfans et les parens qui connoissent, qui aiment, qui honorent la Divinité, la Nature et l'humanité! Ceux-là ont reçu une bonne éducation et sauront en donner une meilleure encore.

Trois fois heureux les enfans que l'éducation a formés à l'amour de la patrie et des parens, à l'amour de l'humanité et des hommes, à l'amour de Dieu et de la Nature !

C'est par tous ces amours que les pères et les mères peuvent élever leurs enfans, en former de vrais hommes, et se former eux-mêmes; c'est par ce moyen qu'ils peuvent se donner une véritable éducation.

CHAPITRE V.

De l'Education des Enfans naturels.

LES enfans naturels sont ceux qui naissent hors du
nariage, de quelque manière que ce soit, c'est-à-dire,
ans un véritable état de nature; parce qu'alors il
'existe d'autres liens entre l'homme et la femme que
eux de l'amour naturel.

Il est certain que tous les hommes sont nés de
amour, ou naturel ou légitime: le premier est anté-
ieur à l'institution du mariage, le second en est
objet; l'un est inspiré par la Nature, l'autre est en
uelque sorte ordonné par la loi du mariage.

Il y a dans le premier amour, quand il est vif et
ur, sain et vigoureux, une force divine qui n'a été
onnue que de nos premiers pères : de cet amour sont
iés les premiers hommes forts, les demi-dieux et
resque tous les héros de l'antiquité.

Un homme supérieur en force rencontroit une
eauté, se présentoit à elle comme un Dieu, quoi-
u'il ne fut souvent qu'un *beau berger*, un *Roi pas-
eur* ou *un Héros*, lui inspiroit de l'amour, et de cet
mour naissoit un enfant vigoureux, qui, élevé dans
oute l'énergie de l'éducation, devenoit un homme
xtraordinaire, comme Hercule, Achilles, Cyrus,
Romulus, Enée et tant d'autres.

Il étoit naturel qu'un jeune homme qui se croyoit le fils d'un demi-Dieu, ou d'un Héros divinisé, ou enfin d'une Déesse, c'est-à-dire, d'une femme supérieure en beauté et divinisée, il étoit naturel, dis-je, que cet être sentît quelque chose de divin en lui, qu'il conçût de sa nature une haute idée, qu'il se donnât une éducation conforme à cette idée, et qu'il se formât aux grandes choses.

Aussi l'éducation d'un enfant naturel chez les anciens étoit quelque chose de divin; soit qu'il fut nourri par une chèvre comme Jupiter, élevé par les Muses comme Apollon, Orphée, Amphion; instruit par Minerve, Cérès, comme Bachus et Triptolème, il parvenoit toujours à quelque chose de grand.

Il semble, en effet, que la Nature ait pris plaisir à développer, à élever, à former les enfans qui, dans tous les temps, et surtout dans les temps anciens, n'ont eu d'autre mère qu'elle : c'est elle aussi qui forme tous les hommes dans l'état de nature; les mères ne font que les nourrir, la Nature seule les développe.

Dans l'état de civilisation actuelle, où l'espèce humaine a beaucoup perdu de sa force primitive, on remarque généralement que les premiers nés dans le mariage et les enfans des vierges bien constituées, sont plus forts et mieux constitués que les autres; et que le fruit d'un premier amour, d'un amour vivement senti, porte en lui le germe d'une nature supérieure; et ce germe développé par une bonne éducation, forme souvent les grands hommes.

« Comme dans un beau printemps il est impossible
« d'empêcher qu'il ne tombe des fleurs, il est bien dif-
« ficile d'empêcher de jeunes cœurs de tomber quel-
« quefois dans les piéges de l'amour : le sage lui-même
« y tombe souvent avec la femme la plus chaste ; mais
« si l'un et l'autre se relèvent, ils n'en sont pas moins
toujours sages ; tous les hommes sont foibles, et la
plus vertueuse de toutes les femmes est celle qui sait
réparer ses foiblesses.

Jeunes filles ! vous êtes averties : l'amour honnête et légitime vous a tracé une route parsemée de fleurs (1) : suivez-là si vous voulez rester vierges et pures ; mais si vous vous en écartez, l'humanité n'en est point cause. Si vous êtes tombées, relevez-vous, et n'en soyez point humiliées au point de vous désespérer.

Appliquez-vous d'abord ces paroles consolantes de l'Homme-Dieu à la fille repentante : *il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Nul n'est sans faute : ce n'est point là une raison pour en commettre, mais pour réparer celles que l'on a faites.

Il est dans la vie humaine mille circonstances impérieuses auxquelles toute la force de l'homme ne peut résister : *mais quiconque ne suit que les penchans de la Nature, doit aussi en suivre les lois sacrées ;* et tout être sensible et intelligent doit se soumettre à la loi de l'instinct qui l'a guidé, à l'amour qu'il a ressenti et dont il a joui.

Dieu veut l'existence de tous les êtres dont il a

---

(1) Dans le premier chapitre de ce Livre.

placé les germes dans la Nature humaine : or, dès qu'une jeune fille portera dans son sein le germe divin de la génération, elle ne se désespérera point, elle n'emploiera point de remède contre Nature, elle n'empêchera point la conception, *elle se respectera elle-même et son enfant.*

Puisque nous sommes tous enfans de Dieu, la Nature nous fait une loi de les multiplier sur la terre, et Dieu a dit à nos pères : *croissez et multipliez.* Or, c'est donc une vertu de mettre des enfans au monde, pourvu qu'on respecte leur existence, qu'on les nourrisse, qu'on les élève.

Femmes sensibles, filles trop tendres! vous avez conçu? Vous avez droit au plus tendre intérêt de la part des cœurs généreux. Dès que la Nature vous a rendu mères, qui que vous soyiez, nourrissez, élevez vos enfans, et faites voir que vous êtes plus dignes d'être mères que les hommes de vous avoir séduites.

Si vous appartenez à une famille dans laquelle il vous soit impossible de les élever, donnez-leur une bonne nourrice à la campagne, surveillez leur première éducation : pourriez-vous refuser vos tendres soins aux êtres innocens à qui vous avez donné la vie, aux enfans que vous avez portés dans votre sein?

Il ne suffit pas de donner l'existence, mais l'éducation, mais le bonheur : on ne mérite les titres glorieux de père et de mère qu'en élevant ses enfans, on les perd si on les abandonne après leur avoir donné le jour.

C'est donc une loi de la Nature que la mère, après avoir mis au monde l'enfant qu'elle portoit dans son

sein, doit le nourrir de son lait, le soigner, l'élever selon sa santé, ses forces et ses moyens, à défaut desquels elle doit en charger une nourrice.

Elle peut cacher sa naissance, mais elle ne peut le renier ni l'abandonner sans perdre sa *dignité de mère*. Le premier droit d'un enfant naturel est de connoître sa mère : s'il la reconnoît, on peut lui refuser si l'on veut, et une vaine légitimité, et le nom de sa famille, et son héritage ; mais qu'il puisse dire : *j'ai une mère*, fut-elle reine, et lui fut-il berger.

Tous les enfans des hommes sont légitimes aux yeux de Dieu : sa loi éternelle ne reconnoît point les conventions orgueilleuses des hommes qui oublient les droits sacrés de la Nature, ni les prétentions des femmes qui oublient leurs enfans et les devoirs les plus saints de l'humanité.

Tous les enfans, quels qu'ils soient, naturels ou légitimes, fils de bergers ou fils de Rois, riches ou pauvres, abandonnés ou trouvés, sont membres de la société ; et, en cette qualité, tous ont les mêmes droits à la conservation de leur vie, à l'éducation et à la protection des lois.

Dans les pays civilisés, les hommes ont établi des *maisons de charité* pour y recevoir les enfans abandonnés, pour y placer des nourrices destinées à les nourrir, et *des sœurs* pour les élever : c'est une belle institution, mais elle est susceptible d'amélioration.

Toutes les *maisons des orphelins* ou des *enfans trouvés* doivent être désormais des *maisons d'éducation* où l'on doit former le corps, l'ame, le cœur et l'esprit

des enfans d'après les principes de l'éducation de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse.

Les hommes qui dirigent ces établissemens, qui gouvernent ces maisons, doivent être *les pères des orphelins et de tous les enfans naturels :* les femmes, les nourrices, les sœurs qui sont pour les soigner, les nourrir, les élever, les instruire, et toutes les personnes destinées à les former, doivent en être *les mères;* les garçons et les filles doivent se considérer comme *frères et sœurs*, et ne former *qu'une seule et même famille.*

Si chacune de ces maisons n'a point le *caractère d'une famille*, elle ne remplit point l'objet de son institution; car le généreux Vincent de Paul, le grand instituteur et législateur des maisons de charité, étoit le *vrai père des enfans naturels abandonnés et de tous les orphelins.*

Outre ces établissemens d'éducation pour les orphelins, il est un moyen bien plus simple et beaucoup moins coûteux pour les élever : *ce seroit de les confier à de bonnes nourrices de la campagne*, qui sont toujours plus saines et plus pures que celles des villes.

Tous les enfans naturels doivent être élevés au milieu de la Nature : c'est à la campagne qu'ils pourront développer toutes leurs forces, se donner une éducation mâle et vigoureuse, s'exercer aux travaux de l'agriculture, à la gymnastique, aux arts utiles; c'est là qu'il vaut mieux les faire élever qu'à la ville, c'est là que leur mère la Nature doit les former.

Souvenez-vous, tendres mères des enfans de l'amour, que c'est au milieu de la belle Nature, dans

les montagnes, sur les rochers et jusques parmi les animaux, que se sont formés les *fils naturels des anciens* dont nous avons parlé , et qui sont devenus la plupart des héros et des grands hommes.

Comme les parens riches craignent toujours de faire l'épreuve d'une éducation mâle et vigoureuse sur leurs enfans légitimes , qu'ils élèvent dans la molesse , *ils ne doivent pas craindre de faire cette épreuve sur les enfans naturels*, afin d'en former des hommes forts.

De plus, la Patrie devroit les regarder comme *ses enfans chéris*, les élever comme Lacédémone élevoit ses propres enfans, les exercer à la gymnastique, les faire passer par toutes les épreuves, par toutes les expériences qui concernent l'*éducation des héros.*

Les enfans qui n'ont point de parens appartiennent plus directement à la Patrie que les autres; mais si la Patrie n'a pas soin de les faire élever dans son amour, ils n'appartiennent qu'à eux-mêmes, ils n'ont d'autre famille que le *genre humain*, d'autre Patrie que le monde entier; *ils sont citoyens de l'univers.*

O vous, enfans de la Nature! vous êtes les bien-aimés de Dieu : il est votre père comme l'humanité est votre mère; lui seul vous élevera jusqu'à lui; pensez que vous êtes ses enfans dès l'entrée de cette vie.

Si, en entrant dans cette vie, vous vous trouvez exposés, soit par la honte ou par la misère de votre mère, vous êtes sous la garde du Père commun des hommes, dont la providence s'étend sur tous les êtres qui sont dans la Nature..

Si vous perdez la vie, ce sont des peines de moins; si vous vivez, ce sont des plaisirs de plus : car, vivre

sur la terre, c'est commencer à jouir d'une félicité qui peut être votre ouvrage, et à laquelle vous pouvez parvenir par la perfection de votre nature.

Si vous éprouvez les adversités qui sont inséparables de la vie humaine, c'est encore un bien; car celui-là qui aura connu le malheur, connoîtra aussi le bonheur.

Si la Nature vous a jetés sur la terre sans parens, *élevez-vous vous-mêmes;* développez vos forces naissantes par l'exercice et le travail; soyez bergers, laboureurs et artisans, devenez des hommes utiles.

Apprenez qu'il n'est qu'un temps dans la vie, où la vertu, vrai trésor de l'homme, peut s'insinuer dans son cœur : ce temps heureux est la jeunesse. Accoutumez-vous de bonne heure, et dans quelque état que vous soyez, à une vie active et laborieuse; il n'y a point de bonheur sans travail.

Si, par un sort heureux, vous retrouvez vos parens, aimez-les, honorez-les, comme s'ils vous avoient élevés : vous ne les aviez perdus dans un temps que pour les retrouver dans un autre. Aimez surtout votre mère, parce qu'elle vous a porté dans son sein : soyez tendres, respectueux envers elle; car si elle n'est pas dépourvue de sentiment, elle n'a pu que souffrir intérieurement de n'avoir pu vous élever elle-même.

La Nature vous fait une loi d'honorer vos parens comme les autres enfans, car vous avez reçu d'eux le bienfait de la vie : la privation d'un père et d'une mère vous en a fait sentir le prix. Honorez-les comme les images de la Divinité sur la terre.

Ne vous proposez d'autre bonheur sur cette terre

que celui que l'amour pur vous promet. *Aimez-vous vous-même*, vivez dans l'innocence des mœurs, nourrissez vos âmes d'affections, remplissez vos cœurs d'amour; aimez Dieu et les hommes, afin que vous en soyez aimés; car on est trop malheureux sur la terre quand on n'aime rien.

Faites-vous des amis, recherchez la société des gens de bien, priez les sages de vous instruire de ce que vous ignorez; vous trouverez en eux des pères tendres.

Apprenez avec eux à vous connoître vous-mêmes, à connoître vos facultés, vos besoins, vos moyens d'agir, vos droits et vos devoirs; apprenez à faire usage de votre raison et à être heureux.

Lisez les écrits des sages; vous y puiserez l'amour du beau, du bon, du vrai, du juste, de l'honnête et de l'utile : conformez-y toutes vos actions.

Employez toute votre vie à faire votre bien-être; ne faites rien que votre conscience puisse vous reprocher; prenez la pour guide : elle est votre seule et unique loi; mais il faut être attentif à sa voix intérieure.

Vivez heureux en travaillant, faites-vous un état, devenez membres d'une famille, d'une société; créez-vous une Patrie, si vous n'en avez point; car la famille du genre humain est trop étendue.

L'homme qui a des vertus est comme l'arbre qui porte des fruits : sa patrie est la terre qui les lui donne.

Celui qui vous donne ces conseils est votre meilleur et votre plus tendre ami.

CHAPITRE VI.

De la Puissance paternelle et maternelle, et du Culte des Enfans envers les Parens.

La puissance du Créateur sur les créatures est incontestable : celui qui crée est maître de sa création. Le père et la mère qui ont créé et élevé des enfans ont sur eux les droits que le Créateur a sur tous les êtres qui sont dans la Nature.

Dans la Nature, tous les êtres sont dans une sorte de dépendance les uns des autres. Les enfans et les petits des animaux dépendent nécessairement de leurs père et mère : leur état de foiblesse, leurs besoins, leur ignorance des moyens de se les procurer, ne leur permettent d'être libres qu'à un certain degré de développement ; et tous ont une éducation à faire.

De là, le pouvoir paternel pour les hommes, qui comprend aussi le pouvoir maternel, antérieur et incomparablement supérieur au premier. L'autorité sur un enfant appartient premièrement à celle qui l'a eu la première en sa puissance.

Le droit de la mère émane de son propre sang ; il est sacré : celui du père n'émane que du plaisir de la

procréation ; et il n'est légitime qu'autant qu'il possède, nourrit et entretient la mère.

Si la mère élève son enfant, c'est par amour, avec l'intention et sous la condition tacite qu'il l'aimera, qu'il lui sera confiant, reconnoissant et soumis : elle lui prodigue dans son enfance des soins qu'il doit lui rendre dans sa vieillesse.

Si la mère expose ou abandonne son enfant, elle perd ses droits ; mais dès l'instant qu'elle le retrouve, elle les reprend sous la condition naturelle de le reconnoître pour légitime.

Celui ou celle qui nourrit et élève un enfant abandonné, se trouve en possession de tous les droits et de toute la puissance paternelle et maternelle.

Dans l'état de nature, où l'homme et la femme ne s'unissent que momentanément, et sans aucune dépendance l'un de l'autre, les enfans n'appartiennent qu'à la mère.

Mais dans l'état social, où l'homme et la femme ont contracté un engagement solemnel et réciproque, les enfans appartiennent en commun au père et à la mère.

Le pouvoir que la Nature donne au père, n'étant fondé que sur l'acte de génération, celui de la mère, fondé aussi sur cet acte, l'est encore sur des fatigues sans nombre, sur des soins continuels, lesquels ne lui seront rendus que long-temps après l'éducation des enfans qu'elle a nourris de son lait, qu'elle a conservés sains et saufs au prix de son repos, de sa santé et de sa vie.

Que ne doit pas un enfant à sa mère ? C'est dans

son sein qu'il a reçu la vie; et, depuis l'instant qu'il a vu le jour, c'est contre son sein que son corps a senti la douce chaleur de la vie, qu'il a sucé le lait de l'amour, que son cœur s'est ouvert aux premiers sentimens de la Nature. Que lui doit-il? *Un culte d'amour et d'adoration.* Que doit-il à son père? *Le même culte qu'à sa mère.*

Comment un père et une mère peuvent-ils fonder ce culte? Élever leurs enfans selon les vues de la Nature; employer les moyens les plus simples pour rendre leur corps sain, pour développer leurs forces naissantes; préserver leur cœur du vice et leur esprit de l'erreur; conserver leur innocence; leur donner des mœurs pures et simples, des notions justes du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, de l'honnête et du déshonnête, et surtout de l'utile; les remplir d'amour et d'émulation pour la perfection de leur nature; leur donner une haute idée d'eux-mêmes, les élever à leurs propres yeux comme aux yeux de la Patrie et de l'humanité; leur apprendre enfin à se connoître, à connoître Dieu et la Nature. Les enfans élevés ainsi se sentiront portés eux-mêmes à rendre à leurs père et mère un *culte d'amour* qui aura son principe dans leur cœur.

La puissance d'un père et d'une mère est fondée sur l'amour de leurs enfans, comme la puissance d'un Roi est fondée sur l'amour de ses peuples. C'est pour que les enfans puissent devenir des hommes, que Dieu a établi sur eux l'*autorité paternelle et maternelle.*

Les deux pouvoirs réunis du père et de la mère

forment *cette autorité divine, sacrée et sainte*, émanée de Dieu et de la Nature, qui est le principe du gouvernement des familles.

Le pouvoir du père et de la mère sur leurs enfans, est égal à celui de Dieu et de la Nature sur les hommes : ce pouvoir ne peut avoir pour but *que la conservation, la perfection et le plus grand bien des enfans et des hommes.*

Un père, une mère doivent autant respecter la vie de leurs enfans que la leur propre ; car ils ne forment qu'une seule et même existence divisée en autant de partie qu'ils ont d'enfans, existence aussi sacrée que celle du genre humain.

Cependant, dans les cas rares où un père et une mère seroient injustes envers leurs enfans, ceux-ci doivent fermer les yeux et ne jamais cesser de les respecter : ils doivent se refuser au mal, mais les êtres qui nous ont donné la vie sont si sacrés, qu'il faudroit plutôt recevoir la mort que de nous élever contre eux. C'est là que l'on reconnoît *la puissance de l'éducation.*

Si les père et mère doivent respecter la vie de leurs enfans, les enfans doivent non-seulement respecter la vie de leurs parens, mais encore sacrifier leur propre vie pour la leur conserver : la vie d'un père et d'une mère est aussi sacrée, aussi sainte que l'existence de toute l'humanité.

La Nature ne suppose point qu'il y ait des pères et des mères assez dénaturés pour ôter la vie à leurs enfans, ni des enfans qui osassent jamais concevoir la pensée d'attenter aux jours sacrés des auteurs de

leur existence : ni les uns ni les autres n'ont aucun droit sur leur vie.

Le droit de vie et de mort n'appartient qu'à Dieu, à la Nature et au genre humain : nulle puissance sur la terre n'a le droit d'enlever des parens innocens à leurs enfans, ni des enfans à leurs père et mère, à moins que ce ne soit pour la défense de la Patrie.

Des pères et des mères qui élèvent des enfans dans l'amour du travail et de la vertu active, qui en forment de bons citoyens, de vrais hommes, servent bien la Patrie et l'humanité.

Dieu et la Nature ordonnent aux pères et aux mères de ne jamais permettre à leurs enfans de servir la Patrie aux dépens de la justice et de l'humanité ; car rien d'injuste ne peut être utile à sa Patrie (1).

Le premier droit de l'homme en société est d'y tenir par l'état de père, de fils, d'époux, d'ami, de citoyen, et surtout par l'*état d'homme :* ce sont là les plus sacrés de tous les droits, que nulle puissance ne peut violer sans se rendre coupable de *lèze-humanité.*

Le droit d'un père et d'une mère sur leurs enfans est antérieur à celui d'un Souverain sur ses peuples : *le fils* doit servir son père et sa mère avant de servir son Prince : l'*époux*, l'ami doit remplir ses devoirs avant toute chose ; l'*homme* doit servir l'*humanité* avant de servir sa Patrie ; c'est ainsi qu'il sera *vrai citoyen.*

Le fils qui, devenu *citoyen et homme libre* comme son père, est dégagé du *pouvoir paternel*, mais ne l'est

(1) Ceci a été écrit sous le règne de la Conscription.

jamais des devoirs de fils : l'*amour paternel* et la *piété filiale*, sont des devoirs sacrés qui tiennent lieu de droits.

L'homme, à tout âge, en tout temps et en tous lieux, doit à son père et à sa mère ce *culte d'amour*, *cette tendre piété*, *ce respect religieux*, *cette vénération*, *qui tiennent de l'adoration qu'on doit à Dieu même.*

O qu'un bon père et une bonne mère, pour mériter ce culte, doivent bien se pénétrer des vues de la Providence, et de la manière libérale dont Dieu agit envers les hommes pour agir de même envers leurs enfans !

La puissance paternelle et maternelle est soumise aux lois invariables et éternelles de la *Providence et de Nature :* elle ne peut rien vouloir ni ordonner que ce qui est conforme à l'*humanité*, à l'*amour pur;* là, sont les bornes de cette *puissance;* elle ne peut les franchir sans perdre de sa dignité.

La sainteté de ce *pouvoir* est uniquement fondée sur l'*exercice de la raison* et sur la *dignité* de la *Nature humaine*. Jusqu'à l'âge de raison les enfans sont soumis à leurs parens ; et les uns et les autres, comme êtres intelligens, sont soumis à la loi de la raison qui gouverne le genre humain.

L'autorité paternelle et maternelle fut l'origine et le modèle des premiers gouvernemens des hommes. Un père, une mère dans sa maison, étoient l'image de cette Providence qui gouverne le monde ; et chaque famille étoit gouvernée sur le modèle de la grande famille des hommes.

La Nature invite les hommes à rétablir la *puissance*

divine, *l'autorité sainte*, le *pouvoir sacré* des pères et des mères, comme le *règne des mœurs*, comme le gouvernement de l'amour, de la bonté et de la justice, qui est en même-temps le plus doux, le plus parfait, et le plus digne de la Nature humaine, ainsi que le plus conforme à celui par lequel Dieu veut ramener les hommes à la vertu, c'est-à-dire, *au gouvernement de l'éducation.*

CHAPITRE VII.

De l'Education des Familles.

L'HOMME, la femme, ou le père, la mère et les enfans réunis forment *les familles;* les familes réunies forment les *sociétés*, et les sociétés forment le *genre humain.*

La première, la plus douce et la plus sainte de toutes les sociétés, est celle de l'homme et de la femme : elle est le type de toutes les autres.

C'est dans l'union conjugale que l'homme et la femme trouvent tous les plaisirs attachés à l'existence. Placés sur la terre pour la peupler, soumis aux lois de la Nature, leur organisation, leurs facultés et leurs besoins les ont portés à s'unir par l'amour; et le plaisir de transmettre la vie a doublé leur existence.

L'amour que l'homme et la femme ont l'un pour l'autre, les enfans qui naissent d'eux, la recherche des moyens de leur subsistance, la nécessité de les élever, de développer leurs facultés et d'en former des hommes semblables à eux : ce sont là autant de motifs naturels qui les engagent à *former une famille.*

L'entretien d'une famille et l'éducation des enfans fondent les droits et les devoirs des pères et des mères : nulle convention sociale ne peut les autoriser à ne pas élever leurs enfans, ni à les priver de leurs parens, ni obliger les enfans à les quitter.

Le père qui nourrit la mère et les enfans, qui travaille à l'entretient de sa *famille;* la mère qui nourrit également ses enfans, qui les soigne dans leurs plus petits besoins, qui entretient l'ordre et la propreté dans l'intérieur de son ménage, sont nécessairement égaux en droits.

L'homme ayant pourvu le premier à l'entretien de la *société primitive*, la *puissance domestique* lui a été dévolue : de là vient que la charge *de chef de famille* appartient à l'homme plutôt qu'à la femme.

Nourrir, élever, entretenir sa famille, gouverner les affaires civiles et particulières, diriger tout le gouvernement domestique, exercer avec amour la puissance paternelle; tels sont les devoirs sacrés du *chef de famille qui est roi dans sa maison.*

La mère de famille gouverne l'intérieur de son ménage; elle veille autour de ses enfans comme une colombe autour de ses petits; elle soigne leur corps, épure leur cœur, cultive leur esprit; elle leur ins-

pire l'amour du travail ; elle conserve leur innocence; elles les forme à la vertu par son exemple ; *elle règne par l'amour ; elle est reine de sa famille.*

Qnand une *mère de famille* sait inspirer l'amour et le respect par ces vertus domestiques qui lui attirent tous les cœurs, alors tout plie au gré de ses vœux; et si elle rend heureux ceux qui les remplissent par amour pour elle, elle exerce le plus doux empire de la Nature : l'*amour seul commande, l'amour seul obéit et la bonté gouverne.*

Une famille ainsi gouvernée par un bon père et une bonne mère de famille, est une image du genre humain gouverné par Dieu et la Nature.

L'éducation de la famille est l'affaire la plus importante du père et de la mère. C'est au sein de la *famille* que doivent se former les enfans ; c'est là que l'éducation doit les prendre pour les conduire dans la société, ou plutôt pour les rendre propres à y entrer ; elle doit les y conduire sans qu'ils puissent s'apercevoir de leur changement de situation ni sentir la privation de l'influence et *de la protection paternelle et maternelle.*

Le bon père, la bonne mère sont les vrais modèles, les images vivantes de l'éducation : la parfaite éducation, l'éducation conforme à la Nature, doit être l'image du père et de la mère de famille, considérés dans leur plus haut degré de bonté.

Former une *belle famille* par la *bonne éducation* des enfans, c'est remplir la plus noble et la plus honorable de toutes les fonctions ; et le père et la

mère qui parviennent à former cette famille, sont véritablement les images de Dieu sur la terre.

La perfection et le bonheur d'une famille dépendent toujours de la bonne éducation des enfans. Ce n'est pas assez pour un père et une mère d'être parfaits, il faut encore qu'ils soient environnés de gens qui leur ressemblent ou qui cherchent à leur ressembler.

Les domestiques ayant beaucoup d'influence sur la bonne éducation des enfans, il faut les choisir bons ou les rendre tels. Pour cet effet, il faut en quelque sorte les former soi-même et leur donner une seconde éducation analogue à celle de ses enfans.

Tous les maîtres veulent avoir de *bons serviteurs ;* mais, comme dit le proverbe vulgaire, *ce sont les bons maîtres qui font les bons serviteurs ;* et cela est vrai. Il faut donc que les maîtres deviennent les *instituteurs de leurs domestiques ;* qu'ils se chargent de leur éducation et de leur instruction ; qu'ils leur enseignent, par l'exemple surtout, la pratique de leurs devoirs envers Dieu, envers la société, la famille dont ils sont membres, et envers eux-mêmes ; et qu'ils les gouvernent comme *des enfans sous la tutelle d'un bon père.*

La Nature ne voulant que des *hommes libres* dans la famille comme dans la société, les *serviteurs* ont leurs droits aussi bien que les *maîtres.* Le serviteur est un homme libre qui contracte avec un autre homme plus riche que lui, *pour leur existence mutuelle.* L'un et l'autre sont toujours dans la condition d'*hommes*

libres; et, dans tous les états, les *devoirs d'hommes* sont les premiers.

Que le serviteur soit *homme*, qu'il le soit devant l'*homme* qui est son *maître;* et celui-ci en sera plus honoré : celui qui sait être *homme* avec son *maître* ou avec ses domestiques, le sera aussi devant *les Rois et les grands de la terre.*

Le riche, qui est véritablement *homme*, ne veut voir autour de lui que des *hommes :* il se fait un *enfant docile* de l'*orphelin* qu'il a élevé, un *ami fidèle* de son *serviteur;* il est leur père, leur ami, leur bienfaiteur, et non leur maître.

Les parens et les enfans, les maîtres et les serviteurs, qui, remplis d'amour, de confiance, de reconnoissance, d'égards mutuels les uns envers les autres, se donnent des preuves d'attachement par des services réciproques, travaillent à leur commun bonheur, et vivent dans une douce égalité, dans une plus douce fraternité encore; *voilà l'image du bonheur des familles.*

L'ordre, l'harmonie, la paix, l'union, doivent régner au sein des familles comme dans la société. Les frères, les sœurs, les parens de tous les degrés, vivant dans une sainte union, sont les liens les plus sacrés de la grande société des hommes, qui, dans le sens de la Nature, sont tous frères.

Les pères et les mères qui veulent être heureux par leurs enfans, les aimeront tous avec tendresse, leur feront également du bien à tous, et leur donneront à tous la même éducation : tous seront élevés et instruits dans le sein de l'égalité, qui n'existe réellement qu'entre les frères et les sœurs; et si tous les enfans étoient élevés

dans l'amour du travail et de la simplicité, on verroit autant d'égalité dans la *société* que dans la *famille*; l'âge seul mettroit de la différence entre les hommes.

La plus grande égalité possible entre les familles qui ne doivent être ni trop riches ni trop pauvres, mais toutes dans l'aisance *est la base du bonheur de la société.*

Toutes les familles devroient donc se rapprocher de cet état de simplicité et de médiocrité, où elles peuvent se rendre heureuses les unes par les autres, et où aucune n'est et ne peut tomber dans la misère.

Une famille honnête, qui subsiste par son travail, qui conserve des mœurs simples et pures, vaut une famille riche : celle ci peut rechercher son alliance sans crainte de se déshonorer; et tout homme honnête et de bonnes mœurs peut rechercher une compagne dans toutes les classes de la société dont il est membre.

Les familles riches ne peuvent acquérir de la considération que par leur alliance avec les gens de bien, avec les hommes de mérite : la vertu vaut plus que la richesse, mais elles vont bien ensemble. Le sage qui se marie avec elle, a une vertu de plus, *le pouvoir de faire le bien.*

Qu'une famille riche, qui a de l'éducation, en donne à une famille pauvre qui en manque; qu'elle élève ou fasse élever des orphelins qui promettent des talens et des vertus, et elle fera le plus grand bien.

La Patrie veut que toutes les familles soient en état d'élever leurs enfans, et que celles qui ne le sont pas le devienent; cela est impossible, diront les fa-

milles riches. Eh bien, la Patrie doit se charger de *l'éducation des enfans de toutes les familles pauvres.*

Il devroit y avoir, il y a même, pour toutes les familles, une espèce de droit des gens, une loi sacrée, qui doit les engager à se prêter des secours mutuels, à se soulager dans le malheur, à se rétablir dans leur réputation et leur fortune lorsqu'elles les ont perdues, chacune dans l'état qui leur convient, à améliorer leur sort et à se rendre heureuses les unes par les autres.

La véritable éducation des familles consiste à se former les unes par les autres, et à s'en donner réciproquement les moyens. Que chaque famille ait les moyens de subsister, de se nourrir, de se conserver, de s'instruire, de travailler à son entretien, à l'éducation et à la perfection de tous ses membres; qu'elle puisse se rendre heureuse dans son état, et tout est bien dans la société.

La famille est une petite société qui doit avoir les moyens de se développer comme la grande société de *la Patrie;* celle-ci ne trouve ses enfans que dans les enfans des familles qui la composent, ainsi *que la Patrie donne à toutes les familles les moyens d'élever et de former leurs enfans.*

L'histoire et l'expérience nous apprennent qu'un petit nombre de familles trop riches et un grand nombre de familles trop pauvres, causent la ruine des nations; et que toute nation qui veut prospérer sur la terre, doit maintenir le plus grand nombre des familles qui la composent dans un état de simplicité, de médiocrité et d'aisance.

Toute famille fait partie d'une plus grande qui est la Patrie; celle-ci fait partie du genre humain, qui est la grande famille des hommes.

O hommes! rappelez-vous sans cesse que le sang qui coule dans vos veines a sa source dans celui de toute l'humanité. Aimez vos pères, vos mères, vos familles, vos patries! aimez aussi l'humanité.

La famille du sage est tout le genre humain : ses parens, ses frères, ses amis, sont tous les hommes de bien.

se nourrir, de se développer selon ses forces, de s'instruire, de se perfectionner; en un mot, de se former, et de s'élever à l'état d'homme et de citoyen.

Il y a *une éducation pour la société en général*, comme il y en a une pour la famille en particulier.

Pour que cette éducation ait lieu, ceux qui gouvernent la société peuvent et doivent faire pour tous ses membres ce qu'un bon père, une bonne mère font pour leurs enfans; et il n'y a rien de si simple.

L'éducation de la société consiste à former les hommes, chacun pour bien remplir les devoirs de l'état auquel il se destine : elle doit se modéler en tout sur l'éducation de la famille; pour cet effet, elle doit être toute paternelle.

La société elle-même doit se considérer comme une *grande famille*, et tous ses membres, riches ou pauvres, comme ses enfans : c'est sous ce double rapport qu'elle doit les former, c'est-à-dire, comme *membres d'une même famille*.

Pour donner à tous les membres de la société une éducation digne d'elle, il faut que ses magistrats connoissent la sainteté de leurs fonctions, il faut qu'ils aiment assez les hommes, qu'ils estiment assez les peuples pour devenir *leurs éducateurs*.

Tant qu'on ne s'occupera qu'à gouverner les hommes en société *tels qu'ils sont*, sans chercher les moyens de les rendre *tels qu'ils doivent être*, on n'atteindra jamais le vrai but de l'art social : il faut savoir former des hommes pour être digne et capable de les gouverner; et, pour les bien former, il faut les connoître.

Pour pouvoir former des hommes réunis en société, il faut savoir ce qu'ils sont dans l'état de nature, comment ils passent de cet état primitif à l'état social, et comment, quand ils se sont corrompus dans ce dernier état, ils peuvent retourner sur leurs pas ou se rapprocher de la Nature pour se régénérer.

Régénérer les hommes en les rendant plus simples, plus justes et plus heureux, c'est leur donner la meilleure éducation possible.

Plus les hommes simplifieront leurs moyens de bonheur, plus ils approcheront de la perfection à laquelle les appelle la Nature.

La société doit être simple comme la Nature : chacun de ses membres doit se développer selon ce qu'il est, selon le caractère qui lui est propre, comme les animaux qui se développent pour être ce qu'ils doivent être ; et rien de plus.

En société, les hommes doivent être des hommes ; pour l'être véritablement, ils n'ont qu'à développer leur nature telle qu'elle est sortie des mains du Créateur : pour se développer, ils n'ont qu'à suivre les lois de l'humanité.

Qu'on donne aux hommes une *haute idée* de la Nature humaine, tous vont avoir un respect religieux pour leur espèce ; inspirez-leur ce respect dès leur plus tendre jeunesse, et ils vont s'élever au plus haut degré des forces et des perfections humaines.

Dès qu'il y a dans l'intérieur de l'homme un principe du beau et du bon, il y a dans l'intérieur de la société humaine *un principe indestructible du bien :* c'est dans la connoissance de ce principe, et des moyens

de le rendre actif ou de le faire agir sur les hommes, que dépend le succès de l'*éducation sociale*. Souvent les hommes ne sont méchans que parce qu'ils ignorent les moyens d'être bons; de même, la société n'est vicieuse que parce qu'elle ignore les moyens de remplacer les vices par des vertus.

Que l'homme et les hommes connoissent leurs moyens, ils se formeront pour la société, et la rendront aussi parfaite qu'elle peut l'être; que la société contribue à la perfection de tous ses membres, et ceux-ci travailleront à son bonheur; qu'elle ne soit composée que d'hommes actifs et laborieux, bons et simples, que d'hommes pensant bien de leurs semblables, ne voulant et ne faisant que le bien; et le grand objet de la société sera la perfection de l'humanité.

Les hommes sont imitatifs; il ne faudroit *qu'une société parfaite* pour rendre tout le genre humain aussi parfait que sa nature le comporte. Cependant le principe universel de la sociabilité est, que pour vivre en paix avec les hommes, il faut les prendre tels qu'ils sont, tâcher de nous rendre meilleurs, passer sur nos défauts, honorer nos vertus, chérir ceux qui nous les donnent, ou qui nous en donnent l'amour et l'exemple.

Tous les hommes ont les mêmes facultés; mais ils ne sont pas égaux en forces, par la raison toute simple qu'ils n'ont pas reçu le même développement.

Donnez à tous les hommes, et autant que possible, les mêmes développemens physiques, moraux et intellectuels, et vous aurez des êtres parfaits.

La société dira qu'il est impossible. Eh bien, qu'elle

en fasse l'épreuve : laissons-là les facultés morales et intellectuelles du plus grand nombre des hommes ; mais exerçons, développons également les facultés physiques de tous les hommes ; et bientôt nous les verrons tous égaux en forces.

L'égalité des forces physiques des hommes seroit le fruit de l'éducation la plus parfaite. Or, il est bien facile à toute société d'établir une éducation physique, des exercices communs, des jeux publics, comme chez les anciens : il n'en coûteroit qu'un emplacement, un gymnase dans chaque société.

Dans la société actuelle, tous les moyens d'instruction pour le développement des facultés intellectuelles existent ; mais les moyens de développer les forces physiques des hommes manquent essentiellement, et, sans ces moyens, point de véritable éducation.

Ce n'est pas assez d'élever des enfans dans la société, il faut former des hommes et les prendre en sortant de l'école pour les conduire au gymnase. Que nos sociétés sont petites auprès de celles des anciens ! A peine nos hommes valent-ils leurs enfans. Ils avoient cela de plus que nous, qu'on pouvoit en former de vrais hommes, qu'ils se formoient pour obéir aux lois de la société même.

Tous les magistrats des anciens étoient en quelque sorte les *instituteurs de la société.*

Les sages seuls sont dignes de la gouverner dans tous les temps, d'instruire et d'élever ses enfans : le pouvoir d'élever les hommes, la capacité de les conduire, de diriger l'enfance vers un but honorable, n'appartiennent qu'à la sagesse.

Les hommes dignes d'élever la société, sont les vrais sages qui veulent sincèrement le bien de leurs semblables; ceux qui, avec un parfait désintéressement et un entier dévouement, sont capables de sacrifier leur vie pour la vérité, et d'entreprendre tous les travaux pour la perfection de l'humanité.

Il n'y a point de sagesse que celle qui rend les hommes sages, meilleurs et plus heureux ; nul n'est sage s'il ne fait du bien aux hommes : l'homme qui mérite ce titre est celui qui forme ses semblables à la sagesse.

Ainsi, quand tous les vrais sages se réuniront pour former la société, quand tous ses enfans seront élevés selon les lois simples de la Nature et de la raison, l'éducatiou de ses membres sera aussi parfaite qu'elle peut l'être.

N'oublions pas ce grand principe : *que tout est développement dans la Nature, et que tout doit être éducation dans la société.* D'après ce principe, tout doit servir à l'éducation des hommes en société.

Dieu, la Nature, l'humanité, l'amour, la raison, le vérité, la justice, la vertu, la sagesse, la philosophie, la morale, la religion, la politique, les arts, les sciences, les talens, les vertus, les mœurs, tous ces grands et importans objets y sont les plus sûrs et les meilleurs moyens de former la société : ils renferment tout ce que peut embrasser l'éducation des hommes.

Toute société, qui a pour principe l'*éducation des hommes*, deviendra de plus en plus durable et parfaite; toute société qui néglige l'éducation, approchera de

plus en plus de sa dissolution et de sa corruption.

Sans une bonne éducation, point de perfectibilité dans l'espèce humaine, point de bonheur dans la société.

CHAPITRE II.

Des Mœurs de la Société.

Les *bonnes mœurs sont nos destinées*, disoit Socrate ; elles sont les fruits d'une bonne éducation.

Les *mœurs*, dans le sens le plus général, sont la conformité de la vie, de l'éducation, de la conduite, des principes, des sentimens, des pensées, des actions, des habitudes, des coutumes et des usages de la société avec les lois de la Nature et de la raison : elles sont la vertu elle-même mise en action.

Les *mœurs* sont la perfection de la vie intérieure et extérieure des hommes, envisagés dans les différens âges et dans les divers états de la société.

Un vieillard vénérable, qui sent la dignité de la Nature humaine, qui inspire le respect par sa gravité, par ses cheveux blancs, par sa noble figure, et surtout par la pureté et la sainteté de sa vie, qui donne l'exemple de la vertu et de la probité à toute sa famille, qui instruit ses enfans et les jeunes gens par sa sagesse et son expérience, qui les élève à leurs propres yeux,

qui grave dans leur cœur, par ses actions autant que par ses discours, des sentimens de générosité, de grandeur d'ame, de justice, qui leur inspire l'amour et l'estime des hommes, la confiance en Dieu, qui les engage sans cesse au travail, à la simplicité, à l'union, à la fraternité, à l'amitié; ce vieillard a des *mœurs qui honorent sa vieillesse.*

L'homme fait, qui, dans la force de son âge, a développé et perfectionné toutes ses facultés physiques, morales et intellectuelles, qui a la connoissance du beau, du bon, du vrai, du juste, de l'honnête, qui y joint la volonté de le pratiquer, qui se connoît lui-même, s'estime et estime les hommes, qui se suffit à lui-même, qui consacre sa vie, ses travaux, ses talens, ses lumières à leur éducation ou à leur perfectionnement, qui fait son bien-être sans nuire à personne, qui sait employer la fortune ou s'en passer s'il n'en est point favorisé, qui sait être honnête homme dans l'adversité, qui se fait un sort et remplit les devoirs de l'état qu'il a choisi, qui s'unit avec une femme digne de lui, qui élève avec elle des enfans dans l'amour du travail et de la vertu, qui est bon père, époux fidèle, ami tendre, citoyen zélé, qui sert ainsi l'humanité et la société dont il est membre; celui-là a *des mœurs dignes de l'homme.*

De même, la femme qui sent la dignité et la sainteté de son caractère, qui est fille chaste, amante fidelle, épouse tendre, bonne mère, amie sensible et généreuse, qui conserve son innocence toute sa vie et l'estime d'elle-même, qui estime l'homme qui s'est rendu digne d'elle, qui fait son sanctuaire de son

ménage, qui élève ses enfans selon la Nature et la raison, qui leur inspire l'amour du beau et du bon, qui fait le bien, avant de leur dire : *faites le bien;* qui les rappelle sans cesse à la simplicité, au travail, qui développe en eux les premiers germes de l'amour, de la confiance, de la reconnoissance et de l'obéissance envers Dieu et leurs parens, qui devient pour eux une seconde Providence, qui exerce sur eux l'empire de la bonté et de la douceur, autant que celui de la raison; voilà la femme qui a *des mœurs pures et saintes.*

Les enfans élevés par de semblables parens, qui les aiment et les honorent comme les images vivantes de la Divinité sur la terre, qui leur sont confians, reconnoissans et soumis, qui conservent leur innocence et leur aimable simplicité, qui, occupés à des travaux de leur âge, se développent au milieu de la Nature, qui aiment les êtres innocens comme eux, qui cultivent les plantes et élèvent les animaux domestiques, qui ont du respect pour les hommes et se rendent dignes de le devenir eux-mêmes; voilà des enfans qui ont également des *mœurs pures et qui en promettent de parfaites.*

Les jeunes gens qui sentent de bonne heure la dignité de l'homme, qui ont le plus grand respect pour les vieillards, la plus grande vénération pour les parens, qui ont reçu l'éducation de la raison, qui exercent leur corps, cultivent leur esprit, élèvent leur ame, épurent leur cœur, qui perfectionnent leurs facultés, qui entretiennent leur santé et leur vigueur par l'activité, la tempérance et la sobriété, qui s'éloi-

où tous ayant peu de besoins, ils se contentent du simple nécessaire et vivent exempts d'ambition au sein de la médiocrité:

Que les hommes se dispersent par famille dans les campagnes pour cultiver la terre et les arts de première nécessité; que chacun d'eux se forme au milieu de la Nature, loin de la corruption; et les *mœurs* vont se régénérer et devenir simples et pures comme celles de leurs premiers pères.

L'amour de la Nature est le principe des *mœurs pures;* tout parle au cœur de l'homme ami de la campagne : les plantes, les animaux, les enfans, les hommes, la société, tout a une place dans ses affections : celui qui aime s'épure.

L'amour de la Nature, joint à celui de la société, est un puissant motif pour former les hommes aux bonnes mœurs : leur inspirer le plus tendre amour les uns pour les autres, c'est le moyen de les former à la vertu. Le besoin d'aimer et d'être aimé, ce charme de tous les âges, épure tous les sentimens, élève les pensées, dirige les actions, et resserre les liens de la société.

L'amour pur et simple, tel qu'il est dans les cœurs innocens, est la source de toutes les perfections humaines : soit que l'homme aime son Dieu, son père, sa mère, son épouse, son enfant, son ami, à chaque degré de son amour, il avance dans le chemin de la perfection.

Les femmes sont naturellement plus portées à aimer que les hommes : c'est par la pureté de leurs affections qu'elles conservent la pureté de leurs mœurs; et elles

sont d'autant plus aimées, chéries et honorées que leurs mœurs sont plus pures.

Les mœurs des hommes dépendent de l'estime qu'ils ont pour les femmes; et les mœurs de celles-ci dépendent de l'estime qu'elles ont d'elles-mêmes : il n'y a plus de mœurs, quand on a perdu l'estime de soi-même.

Commençons par donner à la société une haute idée de l'espèce humaine : car, quoiqu'en disent les métaphysiciens, nous ne connoissons rien de plus parfait; et, en vérité, rien de plus beau que l'homme et la femme.

L'homme est plus que *beau*, il est naturellement *bon;* gardons-nous bien de lui dire qu'il est *méchant*, car il le deviendroit : disons-lui plutôt qu'il est *bon;* et pour le lui prouver, faisons-le rentrer en lui même : il y trouvera le germe de cette *bonté naturelle*, qui, au milieu de la corruption même, se laisse toujours apercevoir par quelque endroit, par des sentimens élevés ou des actions généreuses.

L'homme en société, persuadé qu'il y a en lui un *principe inné du bien*, sentira sa dignité, et ne fera rien qui soit indigne de sa qualité d'homme : il communiquera ce principe à la femme, ils le communiqueront ensuite à leur famille; et les sages qui pensent bien des hommes, en feront l'application à la *société*.

Quelque dépravée que soit une société d'hommes, quelque mauvaise opinion qu'elle ait de ses membres, ou qu'ils aient les uns des autres, il est toujours possible de la régénérer et de lui rendre l'estime d'elle-même.

Pour cet effet, il y a un puissant moyen; c'est l'*opinion publique*, plus forte que la loi, plus puissante que toutes les puissances : dirigée par les législateurs, les sages, les hommes de bien, et par tout le corps des citoyens vertueux, elle peut régénérer les mœurs de tout le genre humain.

Commencez par décerner la *honte publique*, l'*infamie* à tous les vices, à l'oisiveté, à l'intempérance, à la débauche, à l'orgueil, à l'injustice, à la vanité, à l'avarice, à l'inhumanité, au faux honneur, au faste, à l'indécence, au mépris des mœurs, et vous verrez bientôt renaître les bonnes mœurs.

Décernez ensuite les *honneurs divins* au travail, à la frugalité, à la simplicité, à la modestie, à la probité, à la justice, à toutes les vertus humaines.

Par la seule force de l'opinion, *vous changerez les vices en vertus*. La censure et l'*opinion publique* doivent surtout frapper sur le plus grand des fléaux qui aient jamais affligé les hommes en société, celui qui a sa racine dans les organes de la génération. Que celui qui en est atteint soit voué à l'ignominie, au mépris de ses semblables : ils apprendront à se respecter eux-mêmes.

Il n'y a qu'un seul moyen pour garantir la société des fléaux de la corruption : c'est l'abandon des villes où elle règne, c'est le retour au milieu des campagnes, au sein de l'innocence et de la simplicité.

Les sages, les hommes éclairés doivent appuyer sur ce retour, et prêcher d'exemple : *organes de l'opinion publique*, ils doivent avoir le courage de dire la vérité à toute la société, à ceux qui la gouvernent, et sur-

tout de l'enseigner et de la présenter au peuple comme la lumière des mœurs.

Lorsque les hommes aimeront assez la vérité pour se la dire et l'entendre, lorsque, rentrant en eux-mêmes, ils se diront : honorons notre nature par des mœurs et des vertus dignes d'elle, ne la dégradons point par des vices qui la corrompent et la déshonorent, réunissons-nous tous contre le vice pour établir l'empire sur les passions et le triomphe de la vertu, pour arriver à notre but, qui est la perfection des mœurs, rapprochons-nous de la simple Nature, étudions ses lois, suivons celles de la raison et de la justice, et nous marcherons dans les voies de la sagesse.

Oh! si tous les hommes pouvoient prendre la résolution de vivre dans l'innocence des mœurs, de quelles délices ils jouiroient sur la terre! Ils reconnoîtroient alors que leur plus grande félicité est dans les mœurs les plus pures.

La félicité publique dépend des mœurs de la société; les mœurs de la société dépendent des mœurs des familles; les mœurs des familles sont l'ouvrage des pères et des mères. C'est surtout par l'influence des mères que l'on peut régénérer les mœurs; dans toutes les sociétés, les femmes ont sur elles une influence toute puissante.

Lorsque les mères se reconnoîtront comme les images de la Providence, lorsqu'elles sentiront ce qu'elles peuvent sur leurs enfans, lorsqu'elles les aimeront d'un amour éclairé, qu'elles les éleveront dans l'innocence des mœurs, qu'elles en formeront des

hommes ; lorsque les femmes, élevées dans l'estime d'elles-mêmes, feront connoître qu'on ne peut les aimer sans aimer la vertu, lorsqu'elles rendront un culte à la vertu même et qu'elles seront les gardiennes des mœurs pures, lorsque leur conduite, encore plus que leurs discours, fera la censure des mœurs dépravées, lorsqu'elles se prévaudront du droit qu'elles ont de tout dire, pour parler le langage de la vérité et de la raison, lorsque, par les vertus de leur sexe, elles feront naître celles du nôtre, lorsqu'elles n'inspireront aux hommes que les sentimens les plus purs et les plus généreux, lorsqu'elles sentiront la puissance qu'a une amante, une amie, une épouse, une mère vertueuse pour former la jeunesse à la vertu ; alors, elles auront le pouvoir de régénérer les mœurs.

Les pères, les mères, les époux, les amis, les hommes et les femmes de bien, tous les sages, les amis de la sagesse et de l'humanité, sont appelés dans toutes les sociétés à concourir à cette régénération.

CHAPITRE III.

De l'Ordre et de l'Harmonie sociale.

L'ORDRE est la loi immuable de l'univers : le même ordre qui règne dans les cieux doit régner sur la terre; et le genre humain doit se mettre en harmonie avec toute la Nature.

L'*ordre* éternel de la Nature est le parfait modèle de celui qui doit régner dans la société : les lois qui doivent établir et entretenir cet *ordre* sont celles de la raison.

Rien n'existe que par l'*ordre et l'harmonie* entre les êtres. L'*ordre de la Nature* est l'accord parfait des moyens qu'elle emploie pour la conservation des êtres; l'*ordre de la société* exige l'emploi des mêmes moyens pour la conservation des hommes.

Les lois de l'ordre et de l'harmonie sociale, puisées dans la Nature, ont pour objet l'existence, la conservation et la perfection de la société : pour exister, il faut le concours des travaux des hommes.

L'ordre de la vie, l'emploi du temps et la division des travaux, sont les seuls moyens réels que la Nature donne aux hommes pour exister en société.

Comme toute société est établie sur un territoire quelconque, la culture de la terre est le premier travail de ses habitans ; et ce travail sacré doit être le partage de tous les hommes sans exception.

On ne peut cultiver la terre sans créer les arts de première nécessité : des élémens de l'*art* naissent les élémens de la *science;* l'un et l'autre aident la Nature à perfectionner la société.

Ce sont les premiers bergers, les premiers laboureurs, les premiers artisans, les créateurs des arts et des sciences, qui ont formé les premières sociétés : de concert avec les premiers sages et les premiers législateurs, qui étoient de bons pères de famille, ils ont établi les premières lois de l'*ordre social.*

Pour établir cet *ordre primitif* ils ont consulté la

Nature ; c'est sur ce divin modèle qu'ils ont établi la société humaine : l'*harmonie sociale est née de l'ordre physique de la Nature.*

Les hommes sortant de l'état de nature, ont été successivement chasseurs, pasteurs, laboureurs, artisans, commerçans : des sages, ayant été appelés à mettre de l'ordre entre ces différens états, d'eux se sont formés les législateurs des peuples ; ensuite sont venus les amis de la sagesse, ou les philosophes.

Depuis cet époque, la société s'est trouvée divisée en deux classes d'hommes également nécessaires à sa conservation, à sa perfection, à son bonheur : la première, est celle qui travaille du corps, qui cultive la terre et les arts nécessaires ; la seconde, est celle qui travaille de l'esprit et qui cultive les sciences utiles.

Réunir les hommes pour leur intérêt commun, diviser les travaux, les partager entre eux selon leur goût, développer leur génie naturel, et les former pour eux-mêmes et pour l'état qui leur convient, en un mot, mettre les hommes et les choses à leur place, c'est là le chef-d'œuvre de *l'ordre social.*

Dans l'ordre universel de la société des êtres intelligens, il n'y a point de travaux sans droits, point de droits sans devoirs : c'est la règle du juste et de l'injuste, appliquée à toutes les conditions humaines.

Dans la société, la première condition est celle de l'homme, la seconde, celle du citoyen : nulle condition sur la terre, pas même celle de Roi, ne peut dispenser l'homme de l'amour de ses semblables ni de les servir par ses travaux.

Aux yeux de Dieu et de la Nature, toutes les condi-

tions humaines sont égales; tous les états sont égaux quand ils sont utiles : quiconque est utile à l'humanité, à la société, est ennobli : rien de si noble que le travail et le mérite d'utilité; rien de si ignoble, de si méprisable que l'oisiveté.

Dans une société bien organisée, tout état, toute profession doit être honorée selon son degré d'utilité : or les agriculteurs et ceux qui cultivent les arts et les sciences utiles, sont les plus respectables d'entre les hommes et les plus indispensables au bonheur de la société.

Mais au-dessus de tous les états, de toutes les conditions, sont *les vrais hommes*, ceux qui connoissent la dignité de la Nature humaine, qui pratiquent le bien ou la vertu, qui enseignent la vérité aux autres hommes, qui leur apprennent à connoître leurs facultés, leurs vrais besoins, leurs droits et leurs devoirs : ce sont *les amis de la sagesse*, ces êtres bienfaisans, qui recherchent sans cesse, par tout, dans tous les tems, les moyens de perfectionner leurs semblables et de rendre les hommes et les peuples heureux.

Ce sont les lois de la Nature et de la raison, promulguées par les sages de toutes les nations, ce sont leurs principes universels, leurs maximes générales qui entretiennent *l'harmonie* entre toutes les sociétés d'hommes raisonnables : sans eux, il n'y auroit point d'harmonie entre les esprits; et sans *l'harmonie des esprits*, il n'y en auroit point entre les hommes.

L'ordre universel et perpétuel des sociétés, qui a pour but leur conservation, est uniquement fondé sur *l'harmonie des êtres intelligens* ou des hommes.

De même que l'univers n'existe que par les lois de *l'ordre éternel*, le genre humain ne peut se conserver et se perfectionner que par les lois de *l'amour universel*, ou de l'harmonie.

L'amour de l'humanité peut seul établir *l'harmonie entre les hommes* : l'amour de la justice peut seul maintenir *l'ordre dans la société.*

L'amour de la vérité est la lumière de l'ordre.

CHAPITRE IV.

Des Droits et des Devoirs de l'Homme en société.

Les droits de l'homme en société, sont : la subsistance, la conservation, l'éducation, l'instruction, l'exercice de la raison, la connoissance de la vérité, la justice, la liberté, l'égalité, la sûreté, la propriété.

Dès le jour de sa naissance ou de son entrée dans la société, l'homme a droit à sa *subsistance.*

La conservation, est le droit de recourir à tous les moyens qui conservent l'existence et la vie.

L'éducation, est le libre et entier développement du corps, de l'ame, de l'esprit et du cœur, ou des facultés physiques, morales et intellectuelles : tout homme a droit aux moyens d'effectuer ce développement.

L'instruction, est le droit qu'ont tous les hommes de recevoir de la société, les moyens d'acquérir les connoissances nécessaires à leur perfectionnement.

L'exercice de la raison, est le droit sacré qu'ont tous les hommes de penser et d'agir d'après leurs propres lumières.

La connoissance de la vérité, est le droit plus sacré encore, qu'ont tous les êtres intelligens et raisonnables, de connoître le bien et le mal, le vrai et le faux, le juste et l'injuste, ce qui est utile ou nuisible à la société.

La justice est le droit qu'ont tous les hommes en général, soit de se faire rendre à chacun ce qui leur appartient, soit de se rendre eux-mêmes la justice.

La liberté est l'usage libre de la raison et de ses facultés, elle consiste à pouvoir faire tout ce qui élève l'homme et ce qui ne peut nuire ni à lui-même ni à ses semblables.

L'égalité naturelle consiste en ce que la loi de la raison est la même pour tous les hommes; elle n'admet de distinction entre eux que celle de la sagesse et de la vertu.

La sûreté est la confiance dans les forces de tous pour assurer les droits de chacun : L'offense ou l'injustice faite à un seul homme devient la cause de tous les hommes.

La propriété est le droit de jouir de soi-même, de ses facultés, du fruit de son travail, de son industrie, de ses talens et de son génie, de tous les bienfaits de la Nature.

Dieu et la Nature ordonnent l'exercice de tous les

droits de l'homme : tout homme libre se rend coupable de *lèse-humanité* de ne pas les exercer.

Les hommes réunis en société ne peuvent jamais renoncer à aucun des droits qu'ils tiennent de Dieu, de la Nature, et de l'humanité.

L'humanité est le caractère distinctif de l'homme en société ; c'est ce qu'il y a de plus divin, de plus saint, de plus sacré dans la Nature humaine.

L'homme a droit à *la perfection physique, morale et intellectuelle de sa nature :* il ne peut la dégrader sans perdre sa *qualité d'homme.*

L'*homme est libre dans sa pensée :* la libre communication des pensées libérales étant un des droits les plus précieux de l'homme, tout homme raisonnable a droit de dire la vérité, de l'écrire et de la publier.

Tout homme est libre dans son *cœur* et dans sa *conscience :* nul ne peut commander à son *ame.*

Quiconque possède la *sagesse*, la doit aux hommes; tout *homme sage et éclairé* a droit d'enseigner la vérité, de contribuer à l'éducation, à la législation de sa patrie, et à la formation de la loi.

La loi est l'expression de la volonté générale, ou la *raison publique*, manifestée par tous les hommes raisonnables : toute loi est émanée de la raison.

La *loi* ne peut ordonner que ce qui est essentiellement bon et juste, utile à la société et conforme à l'humanité : aucune loi ne peut ordonner ce que l'humanité défend.

L'humanité reclame l'indulgence du législateur : le législateur, ou la *loi vivante de la société*, *est le juste.*

Nul homme ne peut-être contraint à faire ce qui est

injuste : tout homme a droit de se refuser à l'iniquité : toute puissance ne peut vouloir et faire que ce qui est juste.

L'homme devant la loi, devant la puissance, doit conserver la *majesté et la dignité de l'homme* : rien ne peut s'exécuter dans la société que par la loi.

La loi renferme les droits et les devoirs de l'homme.

Les droits de l'homme, les droits de l'humanité, sont la lumière de toute législation : *la déclaration de ces droits, contient les obligations des législateurs envers la société.*

La société exige que les législateurs et les hommes qui la composent, connoissent, exercent et remplissent également *leurs droits et leurs devoirs de citoyens.*

Tout homme, membre d'une société, est citoyen : la jouissance des *droits de citoyen* exige l'accomplissement des *devoirs de l'homme.*

« Nul n'est homme de bien s'il n'est bon père, bon
» fils, bon frère, bon époux, bon ami, bon ci-
» toyen.

» Nul n'est bon citoyen, s'il n'est franchement et
» religieusement observateur des lois, de la justice,
» si à l'amour de la Patrie il ne joint pas l'amour de
» l'humanité.

» Tous les devoirs de l'homme et du citoyen dé-
» rivent de ces deux principes gravés par la Nature
» dans tous les cœurs ».

Faites constamment aux hommes le bien que vous voulez en recevoir.

Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît.

Les devoirs de chaque homme, de chaque citoyen envers la société, consistent à la servir par son travail, à la défendre par son courage, à vivre en paix et soumis aux lois, et à respecter ceux qui en sont les organes.

« Celui qui viole ouvertement les lois et la justice » se déclare en état de guerre contre la société ; celui » qui, sans enfreindre ouvertement les lois, les élude » par ruse ou par adresse, blesse les intérêts de tous; » il se rend indigne de leur bienveillance et de leur » estime ».

Tout *citoyen* doit ses services à sa Patrie, au maintien de la liberté et des droits de l'homme.

Tout *homme*, jouissant de ses droits, doit ses services à l'humanité aussi bien qu'à sa Patrie.

La *fidélité* aux hommes fait la sûreté de la société.

L'*humanité* est le droit et le devoir sacré de secourir son semblable, et d'en être secouru au besoin.

Et rien de ce qui intéresse l'humanité ou le genre humain n'est étranger à l'homme en société (1).

---

(1) *Voyez* les différentes Déclarations des Droits de l'homme.

CHAPITRE V.

Des différens États de la Société, et des Devoirs de ces différens États.

Nous ne cessons de répéter que le plus ancien, le plus noble de tous les états et le plus digne de la Nature humaine, est l'*état d'homme :* sa grande vocation est de rester homme dans tous les états.

L'état le plus simple, le plus honorable pour l'espèce humaine, le plus utile à la société et le plus digne de l'homme qui veut se suffire à lui-même, est celui de *labonreur* ou *d'agriculteur.*

Le bon laboureur embellit la Nature par ses travaux, cultive la terre et les plantes, élève les animaux domestiques, rend les campagnes fertiles et vivantes, devient le père nourricier de la société et donne du pain aux hommes.

Après l'*agriculteur* vient *l'artisan* qui tire la matière brute de la terre pour la façonner à l'usage de la société; c'est lui qui met en œuvre le fer, le bois, la pierre, les métaux, le lin, le chanvre, la laine, qui loge et habille ses semblables.

Le bon artisan doit posséder l'esprit d'industrie propre à créer et à perfectionner les arts de première nécessité : en prenant le solide et l'utile pour

Nature humaine par ses saintes exhortations, d'épurer les mœurs par la pureté de la morale, d'une morale simple, pratiquable, qui soit à la portée des enfans, des jeunes gens, des bons paysans, des ignorans comme des savans, et des différens états de la société.

Pour parvenir au plus haut degré de perfection, le vrai ministre de l'humanité doit connoître la nature intérieure et divine de l'homme, n'être point en contradiction avec la Nature, et mettre, autant que possible, le genre humain en harmonie avec Dieu; il a pour moyen la direction de l'amour et de la reconoissance.

L'ami de la sagesse ou *le philosophe*, est celui qui, à la connoissance la plus parfaite de lui-même, joint la connoissance approfondie de ces trois choses:

Dieu, la Nature et l'humanité; celui qui sent au plus haut degré la dignité de la Nature humaine, qui développe et perfectionne ses plus nobles facultés, qui exerce sa raison, observe la justice, pratique la vertu; celui qui sait se suffire à lui-même, être libre, commander à ses passions, jouir des bienfaits de l'existence, employer la vie, se mettre au-dessus du malheur, et marcher d'un pas sûr et ferme dans la voie du bonheur; c'est celui qui, donnant de bons exemples et d'utiles leçons à la société, fait le bien, enseigne la vérité aux hommes, et contribue de toutes ses forces morales et intellectuelles, de tout son génie à sa perfection et à la perfectibilité du genre humain.

Le législateur est le sage ou le philosophe, qui, ayant une connoissance profonde des lois éternelles

de la Nature et de la raison, en fait une juste application à la législation des peuples. Il doit avoir une haute idée de la Nature humaine, connoître sur tout la nature de l'homme, et les moyens de l'élever au plus haut degré de perfection et de force : sans cette connoissance, il n'est point en état de donner des lois à ses semblables. Les destinées de l'espèce humaine et la perfection de la société sont entre les mains des législateurs. Tout législateur doué d'un génie digne de sa mission, doit considérer le genre humain comme une seule et même famille, et les nations comme les branches de cette grande famille; c'est d'après ce principe qu'il doit donner des lois aux peuples. De plus, il faut des amis de Dieu, des amis de la Nature et des hommes pour donner des lois au genre humain.

Le magistrat est celui qui suit le modèle tracé par le législateur, et qui gouverne la société selon les lois établies. Il n'est établi lui-même que pour veiller au maintien de l'ordre social, à la sûreté publique. Les lois dont il est l'organe, sont un dépôt sacré que la société qui l'a élu, lui a confié pour en être le fidèle gardien; il ne peut gouverner que par elles. Celui qui met la loi au-dessus de lui, qui sait observer et faire observer ce qu'elle prescrit, et qui en fait une juste application là où il faut rendre à chacun ce qui lui appartient; celui qui fait rendre justice aux hommes, qui se consacre tout entier au bien public, qui sait administrer avec une sage équité les biens de la société et diriger les intérêts particuliers vers l'intétêt commun; celui-là est le seul digne de gouverner les hommes, ses concitoyens. Le véritable

magistrat de la société est le juste, celui qui par sa probité, ses mœurs et ses vertus, inspire le respect, la confiance publique et l'estime générale.

Le juge, ou le seul digne de l'être, est encore l'homme juste, l'homme éclairé, humain, équitable: son propre frère, le citoyen et l'étranger, égaux devant la loi de la justice, doivent l'être devant lui; et l'équité seule doit être la règle de ses jugemens. Nul homme ne peut être juge, s'il n'est reconnu pour être juste; car celui qui condamne l'innocence prononce contre lui-même. Le plus grand intérêt du juge est que son ame soit pure, éclairée, ferme, désintéressée, inaccessible à la séduction des présens, qui font souvent chanceler la probité la plus austère (1) : son plus grand mérite est de reconnoître l'innocence et de lui rendre justice; son grand art est de reconnoître la vérité dans les paroles simples des gens de bien, et la fausseté dans les détours éloquens des gens de mauvaise foi : la vérité seule est sa lumière.

Quand les hommes seront sains de corps et d'ame, vrais, justes, raisonnables et humains, purs de cœur et d'esprit, ils n'auront plus besoin de médecins, ni de magistrats, ni de juges; mais tant qu'ils ne le seront pas, ils en auront besoin et ne pourront s'en passer.

D'ailleurs, il est naturel que l'homme sage, l'homme de bien éclairé, le juste de toute société,

---

(1) Moïse.

dirige et gouverne la multitude, qui, abandonnée à elle-même, ressembleroit à une troupe d'enfans sur le bord d'un précipice : les plus forts y jetteroient les autres.

Les hommes en société qui exercent cette infinité d'états et de professions, qui commence depuis celui qui cultive la terre et qui ne finit qu'à celui qui gouverne la société, forment un tout dont les parties sont nécessairement unies.

Les liens de la société sont formés par les différens états : les hommes qui remplissent les devoirs de leur état sont utiles les uns aux autres; les uns nourrissent, logent, habillent la société; les autres élèvent, instruisent, forment ses enfans; d'autres enfin éclairent ses citoyens, les gouvernent et les dirigent vers le bien commun, unique but de l'association.

Tous les états ayant pour objet l'utilité commune, quels qu'ils soient, ceux qui les exercent sont des membres utiles à la société; tous sont citoyens, parce que la société est composée d'hommes.

Toutes les professions et conditions humaines doivent être honorées et respectées, parce qu'elles sont exercées et remplies par des hommes : il n'y a que la condition de l'homme de bien, du sage, du juste, qui soit au-dessus de toutes les autres.

CHAPITRE VI.

De l'Emploi des Forces, des Biens et des Richesses de la Société.

La réunion des forces des hommes fait toute la puissance de la société : l'emploi de ces mêmes forces, pour opérer le bien général, peut seul faire son bonheur; et toute la puissance sociale ne doit marcher que vers ce but suprême.

Les hommes sont forts, très-forts, quand ils savent employer leur facultés vers un but commun : ce but unique est et sera toujours la conservation, la perfection et le bonheur de la société.

Tous les biens, toutes les richesses de la terre, qui sont *le produit* des travaux des hommes, appartiennent à la grande société du genre humain : tous ses membres doivent exister de ce *produit universel.*

La Nature n'a point mis le bonheur général dans les richesses, mais uniquement dans la jouissance des biens nécessaires à la conservation, à la perfection de tous les individus de l'espèce humaine.

Quiconque veut être heureux et libre, doit chercher sa liberté et son bonheur dans le travail et la simplicité : le plus libre et le plus riche des hommes est celui qui vit du travail de ses mains, des fruits

de son industrie ou des productions de son génie.

Le plus pauvre et le plus esclave de tous les hommes, est celui qui ne subsiste que du travail des autres : l'homme oisif n'a rien en propre, l'homme actif et laborieux est le seul riche qui fasse du bien aux hommes.

Le travail des hommes est donc la source de toutes les richesses de la société : que tous mettent la main à l'œuvre, et tous auront des droits incontestables à la jouissance des biens de la terre; quand tous travailleront, il n'y aura plus de pauvres.

La morale sociale oblige les hommes à partager les biens qui nourrissent le corps aussi bien que ceux qui éclairent l'esprit : ce partage de bonne volonté doit s'étendre sur tous les membres de la société.

Le grand point, le point essentiel que la société ne doit jamais perdre de vue, c'est de mettre des bornes aux grandes fortunes : l'opulence d'un côté, la misère de l'autre, sont deux extrêmes bien éloignés du bonheur social.

Il est impossible de former des hommes bons dans la misère : désormais nul homme, aucune femme, aucun enfant, aucune famille ne doivent être abandonnés à l'indigence, *pour l'honneur de la société et de l'humanité.*

Dieu et la Nature veulent l'existence de tous les êtres: le genre humain veut l'éducation de tous les enfans, de tous les hommes, de toutes les femmes, de toutes les familles, de toutes les sociétés : cette éducation demande la jouissance commune de tous les biens physiques, moraux et intellectuels.

De quel droit une partie du genre humain prétendroit - elle posséder toute la richesse et toute la sagesse du monde, tandis que l'autre partie, cent fois plus grande, seroit dans la misère et l'ignorance?

La raison ne demande plus d'égalité, ou moins d'inégalité dans les fortunes, que sous le rapport de l'éducation et de l'instruction. Sans doute il est très-juste que ceux qui travaillent plus aient plus; mais par quel contraste il y a tant de pauvres laborieux et de riches oisifs? Combien les riches et les pauvres seroient heureux, si tous savoient s'aider et se servir mutuellement comme des frères!

L'humanité prescrit aux riches d'embellir la terre, de partager les bienfaits de la Nature avec leurs frères malheureux, avec les pauvres, en donnant de l'ouvrage à ceux qui en manquent, et un morceau de terre à l'honnête famille qui n'en a point, pour élever ses enfans dans l'amour du travail.

Le bonheur de toute la société demande des travaux sagement réglés et également répartis entre tous ses membres capables de travailler : le moyen le plus sûr d'augmenter son bonheur, c'est d'engager tous les hommes à bien cultiver la terre, source de tous les biens.

Quand tous les hommes seront simples, actifs et laborieux, tous seront riches : quand tous posséderont un coin de terre, nul ne sera pauvre, et chacun sera porté à la cultiver pour en tirer sa subsistance.

Il faut que le travail et la sage économie s'accordent avec les besoins réels de la société : les travaux

étant divisés, il faut que les richesses soient distribuées proportionnellement parmi les hommes, chacun selon le besoin qu'il en a pour la conservation et l'éducation de ses enfans.

L'humanité ne peut plus voir d'enfans aller tout nuds et sans habits, d'enfans qui sont sans pain, tandis que d'autres regorgent de biens et donnent leur superflu aux chiens : elle ne peut plus voir dans le sein de la société ces familles indigentes, ces pauvres mères qui ne peuvent élever leurs enfans ; elle ne peut plus souffrir que des orphelins, des enfans abandonnés soient sans soutien, sans éducation, sans instruction parmi les hommes; elle est révoltée de voir de jeunes filles sans parens, tomber dans l'abandon, s'abandonner elles-mêmes et se prostituer. Et tout ce qui révolte l'humanité, la société peut-elle le voir de sang froid ? Ne peut-elle pas, par un sage emploi de ses biens, donner de l'éducation à tous ses enfans? Et si les hommes riches sont véritablement amis des hommes et de la société qui leur donne tout, comment ne consacrent-ils pas une partie de leurs besoins pour fournir à ceux de l'éducation? La société ne doit-elle pas punir l'avarice et empêcher l'oisiveté autant que la misère, trois vices qui, en ôtant à la société une partie de son bien être, avilissent la Nature humaine, étouffent dans les hommes tous les sentimens nobles et élevés, et tarissent les sources de toutes les vertus sociales? Peut-elle employer ses biens plus dignement et plus utilement qu'à mettre tous ses membres dans une honnête aisance et en état d'élever ses enfans dans l'amour

du travail, de la simplicité, de la tempérance et de la vertu?

Le plus noble emploi des biens et des richesses de la société, consiste donc à élever, à instruire, à former les hommes à la vertu : que toute la société consacre seulement son superflu à l'éducation des plus pauvres enfans, de ses orphelins, de ses enfans abandonnés, de ses veuves, de tous ceux qui en ont besoin et qui ne peuvent s'en donner par eux-mêmes; bientôt on verra l'espèce humaine se perfectionner et s'ennoblir, bientôt on verra tous les hommes heureux.

Mais, au milieu de la société, qui peut commencer à donner de l'éducation aux pauvres? Les riches: s'ils vouloient, ils feroient pour les enfans des pauvres, ce que les législateurs ont fait pour les hommes.

Quelle gloire seroit-ce pour un homme favorisé de la fortune, de l'employer à former ses semblables, à perfectionner son espèce ! En vérité, il seroit un Dieu sur la terre.

C'est en vain, dit un sage, que les riches se logent comme des Dieux dans de superbes palais; ils n'y seront point adorés, s'ils ne s'y montrent bienfaisant. Que les riches donc ne bâtissent point de palais; *qu'ils forment des hommes*, et ils seront, sinon des Dieux, du moins des images de Dieu sur la terre.

Que le riche ne soit estimé et honoré que par le nombre des hommes qu'il aura formés, que par le nombre des enfans qu'il aura élevés ou fait élever; que toutes les grandes fortunes soient employées à l'éducation des hommes.

Que désormais le superflu de la société, que le luxe soient consacrés à cet important objet ; que l'éducation devienne l'unique but de toutes les lois, de toutes les institutions, de toutes les sociétés.

La législation n'a rien de plus important à faire, pour la conservation et la perfection de la société, que d'employer les principes même de la corruption, tels que les grandes richesses et le luxe, pour l'éducation et l'amélioration de l'espèce humaine.

Le premier pas, pour la diminution du luxe, est de diminuer ses besoins, et de ne satisfaire que les besoins de la Nature : c'est par le retranchement de toutes les superfluités, que les hommes redeviendront naturellement sains, forts, robustes, courageux, dignes et capables d'une meilleure éducation.

Nous ne saurions trop répéter que le luxe et la misère sont les deux plus grands fléaux de l'espèce humaine ; fléaux qui dégradent les hommes, les femmes, les enfans, les familles, et qui font le malheur des sociétés, des Nations et du genre humain.

C'est le luxe et la misère qui ont occasionné toutes les révolutions du monde, et la ruine des Empires, et la corruption des peuples, et tous les maux dont le genre humain est affligé depuis tant de siècles.

La meilleure partie du genre humain auroit-elle donc assez de force et de courage pour entraîner l'autre partie à faire son propre bien, à retourner dans le premier état de simplicité, d'innocence, de pureté d'où les hommes n'auroient jamais dû sortir ?

Y auroit-il des législateurs, des héros de l'humanité, des rois et des peuples assez sages, pour donner et re-

cevoir des lois puisées dans la Nature, fondées sur l'emploi même de tous ses bienfaits pour ennoblir l'humanité, des institutions, tendant à élever les enfans des hommes, et uniquement à former des hommes pour les hommes?....

Revenons sur nos pas : le but de ce chapitre, est de prouver pour le bien même de la société, que toutes les forces et les travaux des hommes, tous les biens et toutes les richesses de la terre, en un mot, tout ce qui est au pouvoir de l'homme, doit être employé pour l'éducation des enfans des hommes, pour la conservation, la perfection et le bonheur de l'espèce humaine.

CHAPITRE VII.

De la Bienfaisance, ou l'Art de faire le Bien dans la Société.

FAIRE du bien aux hommes, c'est imiter la Nature; leur être utile, c'est remplir les devoirs de la société; répandre parmi eux les bienfaits de la fortune, c'est être le bienfaiteur de l'humanité : mais, employer tous ses biens, tous ses moyens pour *former des hommes, c'est ressembler à un Dieu.*

Le sage n'estime les richesses de la terre, que pour faire des heureux : pour en faire, il en forme : c'est

dans la jouissance des bienfaits de la Nature, qu'il songe à en faire jouir les autres; il veut que tout le monde jouisse de la vie, et que personne ne soit dans la misère.

Le sage, favorisé de la fortune, relève le mérite opprimé, donne asyle à quelqu'illustre malheureux, tire le génie de la poussière, encourage les tálens utiles, excite, soutient la vertu chancelante, protège l'innocence abondonnée, élève l'orphelin, secourt la veuve, rétablit une honnête famille ruinée, donne de bons exemples et de bons conseils à la société, et devient par-là, le *régénérateur de l'humanité.*

Mais le grand œuvre du sage, c'est de former des hommes semblables à lui, des hommes qui continueront le bien qu'il fait sur la terre : car ce n'est pas assez de faire un bien passager, il faut encore former des hommes qui en formeront d'autres pour le perpétuer dans la société.

L'art divin de faire le bien, ne consiste donc pas à donner à ses semblables quelques secours passagers, mais à se former soi-même de manière que, par son exemple, on puisse former les autres hommes à l'amour du bien.

Ainsi, le grand art de faire le bien et de le perpétuer sur la terre, est donc de former les hommes au bien, à l'amour autant qu'à la pratique du bien : sans l'exercice de cet art, les hommes ne connoîtront jamais le vrai bien.

Ce n'est pas tout de faire le bien, il faut encore savoir le faire : le sage sait choisir ceux qui sont dignes de ses bienfaits. Il ne faut pas que la bienfaisance

tarisse les sources du travail et de l'activité ; elle doit au contraire les rendre fécondes.

La société doit à tous les hommes en général et à chacun en particulier, les moyens de se conserver, de se développer, de s'instruire, de se former ou de se faire hommes, et rien de plus.

Le droit qui autorise l'homme à implorer le secours de ses semblables, est fondé sur l'impossibilité où il est de se nourrir ; et tout homme doit asyle et le nécessaire à l'homme, à l'étranger, à son semblable.

Le nécessaire à tous les hommes sans aucune préférence, c'est la loi de la Nature : repandre ses bienfaits sur tous les êtres malheureux, c'est imiter Dieu, *qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, sur les justes et sur les injustes.*

L'humanité demande grace pour tous les hommes ceux qui sont dignes des bienfaits de leurs semblables, sont les enfans abandonnés, les orphelins, les veuves sans appuis, les vieillards sans enfans, et tous ceux qui ne peuvent travailler à leur conservation et à leur éducation.

Mais la raison veut que les bienfaits soient éclairés, bien placés, au moins chez d'honnêtes gens, dans des familles de bonnes mœurs. Cependant, l'homme véritablement bienfaisant, a le cœur ouvert pour tous les hommes, ses frères.

Le sage voit-il un malheureux ? *C'est un homme:* en cette qualité, il le traite comme son égal : il n'humilie point son suppliant : il n'écrase point par son bienfait : au contraire, il aime à relever l'humanité rabaissée par le malheur ou la misère ; il aime à re-

ver la dignité de l'homme dans le dernier des mendians.

Il n'a donc point ces petites vues de bienfaisance oite qui fait du bien à un homme plutôt qu'à un tre : (1) tous les hommes sont frères ; ils n'ont qu'un ul et même père, qu'une seule et même famille, et, l le peut, il fait du bien à tous les membres de sa mille.

Il y a, dans l'art de faire le bien, un point de granur et de magnanimité, qui n'appartient qu'à iomme sensible et généreux : c'est l'amour du bien ême et le parfait désintéressement. Pour faire le bien ns intérêt, il faut savoir en sentir le prix : pour le cevoir selon son prix, il faut le mériter : *sentir le érite en est un, le récompenser est divin :* (2) mais il y a qu'un homme de mérite qui puisse apprécier lui qui en a.

Connoître le germe, soit du mérite, soit du génie, it de la vertu, et contribuer à le développer, à l'éver, c'est quelque chose de plus qu'humain : emoyer le génie et la vertu pour faire le bien, c'est resque égaler Dieu, c'est le représenter ; c'est en faint le bien que l'homme s'approche de la Divinité.

Il est une loi sacrée, reçue chez tous les hommes, ue ceux qui font du bien méritent de la reconnoisınce : c'est un culte d'amour que tous les êtres senbles doivent à tous les êtres bienfaisans ; mais la reonnoissance dépend autant de celui qui donne que

(1) Zénon. (2) Sénèque.

de celui qui reçoit. Hommes ! faites-le bien avec simplicité et générosité, et la reconnoissance de vos frères sera éternelle.

CHAPITRE VIII.

De l'Hospitalité et de la Bienveillance universelle.

Le monde de l'éducation est plus grand que notre Patrie; il embrasse toute la terre : c'est sur ce grand théâtre qu'il faut former les hommes.

Les voyages sont le complément de l'éducation de l'homme, et l'*hospitalité* ou la vertu qui nous fait recevoir l'homme qui voyage comme un frère, est *la couronne de l'humanité.*

Chez les anciens, un voyageur entroit dans une maison comme dans un temple : l'*homme se levoit pour recevoir l'homme ;* on lui lavoit les pieds, on le servoit comme un ami bien venu; les lois de l'*hospitalité* n'étoient jamais violées ; elles étoient aussi sacrées, aussi saintes que les lois de Dieu même.

C'étoit une bénédiction du ciel de recevoir un étranger; sa personne étoit regardée comme sacrée : celui qui lui auroit fermé la porte auroit encouru la haîne des Dieux et des hommes.

L'art de voyager, chez les anciens, portoit un caractère de simplicité, de confiance, de noblesse, de désintéressement et de bienveillance qui nous fait regretter de ne pas avoir appartenu au genre humain primitif : alors l'humanité étoit plus en actions qu'en paroles, et la justice consistoit à rendre à l'homme ce qui appartient à l'homme.

S'il est encore des peuples qui possèdent la plus ancienne, la plus noble, la plus sainte de toutes les vertus, l'*hospitalité*, ils sont encore dans l'état de simplicité et d'innocence de leurs premiers pères.

O peuples civilisés ! où est votre *hospitalité?* Portez les yeux sur toute la terre, et vous verrez que les peuples les plus simples sont les plus hospitaliers; et qu'au contraire les peuples les plus civilisés sont ceux qui ont le moins de respect pour l'humanité. Dans la société la plus policée, on semble ne pas se ressouvenir que l'homme ait eu la même origine que l'homme par la différence qu'on met entre lui et son semblable. Au lieu que dans les sociétés où l'homme est resté à peu-près le même que l'homme, on le reçoit pour ce qu'il est et on rend hommage à sa qualité d'homme : c'est à quoi sert l'*hospitalité*.

Que l'homme voyage pour se former, qu'il soit reçu par l'homme d'un bout du monde à l'autre, qu'il se reconnoisse dans son semblable, qu'il voie en lui son égal, son frère, qu'il en fasse son ami ou son Mentor ; qu'ils séjournent ensemble dans leur Patrie ; et bientôt l'*hospitalité* deviendra l'éducation du genre humain.

Tout homme est libre de voyager par toute la terre,

et toute la terre doit être libre pour tous les hommes: nulle puissance ne peut empêcher l'homme qui veut s'instruire de voyager dans quelque contrée de la terre que ce puisse être.

L'homme qui veut observer la Nature et connoître le genre humain doit voyager : c'est une loi de la haute éducation, que les jeunes hommes d'un génie supérieur, doivent le développer par des voyages qui auront pour objet l'étude de la Nature et de l'art dans les différens climats, les besoins et les facultés des hommes qui les habitent, la vie, les mœurs, les lois et les coutumes des diverses sociétés repandues sur le globe.

Le grand objet des voyages faits par des hommes amoureux de la sagesse, est non-seulement la connoissance de la Nature, qu'on peut étudier partout, mais surtout la connoissance des hommes; et rien n'apprend mieux à les connoître que de les observer en différens pays, en des climats divers.

Le voyageur doit d'abord considérer le monde comme un grand tout, et le genre humain comme une famille: en partant de ce principe, l'homme étudiera la Nature et les hommes avec fruit. Quel objet est plus digne du philosophe, que des observations faites ou à faire dans les différentes contrées de la terre, que des recherches sur les hommes, sur la civilisation des peuples et sur les moyens d'améliorer le sort du genre humain? Celui qui ne sort point de sa ville natale ou de sa Patrie, ne peut guère connoître le genre humain que par les livres. Comme chaque nation juge toujours de tout à son avantage et

d'après son amour propre, l'homme, qui ne connoît que ses concitoyens, ne peut point faire de comparaisons; par conséquent il connoît rarement sa nation et moins encore les nations avec lesquelles elle est en rapport.

L'instruction du citoyen doit être fondée sur la connoissance de sa Patrie; mais la véritable instruction de l'homme doit embrasser la connoissance de tout le genre humain. Cependant l'homme qui a acquis la connoissance de lui-même, doit acquérir celle de sa Patrie pour parvenir à la connoissance de toute l'humanité. Avant de commencer cette étude; le point essentiel pour l'homme qui a la connoissance de soi, est d'être rempli de l'estime de lui-même et de l'estime des hommes, et de ne sortir de sa patrie qu'avec la plus haute idée de l'humanité.

L'*homme voyageur* qui parcoure le globe avec cette idée, est sûr de rencontrer partout des hommes qui la justifieront, même parmi les peuples qu'on appelle sauvages, nom qui désigne seulement la vanité et l'ignorance de ceux qui le donnent à des peuples simples; partout il trouvera la grandeur et la petitesse, la force et la foiblesse de la Nature humaine, les notions du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, les idées de vertu et les lumières de la raison plus ou moins enveloppées dans les ténèbres de l'ignorance, dans les préjugés, dans les anciennes traditions et les usages qui gouvernent également, et les peuples policés, et ceux qui sont encore dans l'état le plus près de la Nature.

Mais il reconnoîtra aussi, après avoir bien observé

l'homme dans différens pays, qu'il y a en lui un principe inné du bien et du mal, et que la Nature lui donne partout les moyens de développer le principe du bien de manière à pouvoir vaincre, anéantir même celui du mal.

Il peut reconnoître des vérités physiques; mais cette vérité morale est une de celles dont il sera le plus frappé : *que l'homme peut se former au bien et triompher du mal moral sur toute la terre, que son pouvoir est uniquement dans sa volonté, dans son intelligence, et qu'il est libre de les diriger vers le plus haut degré de perfection possible.*

Que l'homme donc voyage, non pour voir du pays et des hommes, mais pour étudier la Nature et les hommes, pour connoître la vérité et acquérir des connoissances utiles au genre humain.

C'est dans cette vue que les hommes devroient voyager : que l'homme donc qui s'annonce comme ami de la Nature et de l'humanité, et qui le prouve, qui est amoureux de la sagesse et de la vérité, soit reçu comme frère partout où il portera ses pas, qu'on exerce envers lui la plus antique et la plus sainte de toutes les vertus, l'*hospitalité.*

La vie n'est qu'un voyage : le monde est une hôtellerie où la Nature donne à tous les hommes le droit de jouir de ses bienfaits. Celui qui reçoit un homme dans sa maison imite la Nature qui reçoit tous les hommes sur la terre. Que toute la terre soit la *grande hôtellerie du genre humain*, et elle deviendra le séjour de l'*hospitalité*, de la bienveillance et de la fraternité de tous les hommes.

CHAPITRE IX.

De la Civilisation.

L'HOMME *où le peuple civilisé ne peut être que l'homme ou le peuple humanisé.*

Nous voulons chercher à éclaircir ce principe qui n'a pas même encore été mis en question. D'abord, qu'entendons-nous par la *civilisation?* Est-ce l'*ennoblissement* ou la *dégradation* de l'espèce humaine?

Pour résoudre cette question importante, il faut savoir si, dans l'état où elle se trouve actuellement, notre espèce est *dégradée* ou *ennoblie*. Nous n'en pourrons juger que par le degré de force, de beauté, de grandeur et de majesté, par la perfection physique et morale à laquelle elle doit être parvenue, si elle est *véritablement ennoblie*.

Pour connoître l'état actuel des hommes avec le plus de vérité possible, je consulterai l'auteur d'un *Essai sur l'Histoire de l'Espèce humaine* (1), dans lequel il a réduit l'état passé et présent du genre humain en six périodes principales.

« Le désir naturel à l'homme de contenter ses besoins et de satisfaire ses passions est le mobile de toutes

(1) Walkenaer.

ses actions : c'est aux différens modes ou moyens qu'il emploie pour parvenir à ce but, que doivent se rapporter les diverses modifications que peuvent éprouver les sociétés humaines.

« En nous conformant à ce principe, nous trouverons que l'histoire des Nations se divise en six périodes principales.

» La première comprend ces temps primitifs où les sociétés humaines, trouvant dans les productions spontanées de la terre une nourriture suffisante, pourvoient sans aucun travail à leur subsistance : *ce sont les hommes dans l'état de pure nature.*

» La seconde renferme ces temps où les peuples, ne trouvant plus sur le sol qu'ils habitent de quoi pourvoir à leurs besoins, soit parce qu'ils en ont épuisé les productions, ou parce qu'ils se sont trop multipliés, recherchent avec acharnement, pour appaiser leur faim, les animaux qui les entourent, et font de la chasse leur principale occupation et leur genre de vie: *ce sont les peuples chasseurs.*

« Dans la troisième période, se trouve comprise l'histoire de ces peuples qui ont appris à dompter les animaux, à les multiplier autour d'eux, à les réunir en troupeaux, et qui se procurent par ce moyen une nourriture abondante : *ce sont les peuples pasteurs.*

» Dans la quatrième période, les hommes font servir les animaux qu'ils ont domptés et apprivoisés à la culture des terres, les cultivent même de leurs bras, et, par ce travail, se procurent leur subsistance avec plus d'abondance ; ils se fixent alors là où la terre peut se cultiver : *ce sont les peuples agriculteurs.*

alternativement de l'état de nature à la civilisation, de la civilisation à la dépravation, et de ce dernier état à l'anéantissement ou au mépris de lui-même, ce qui est la même chose?

Et lorsqu'il en est là, c'est-à-dire, là où nous en sommes, par quels principes peut-on opérer une régénération? Et si on n'en cherche pas les moyens que deviendra-t-il abandonné à lui-même? Il faut le laisser aller et courir à sa perte, dira le monde. Que vous connoissez mal le monde! Et toi, monde, que tu connoîs mal la Nature humaine!

Il ne faut qu'une étincelle pour embrâser l'univers, comme il ne faut qu'une idée créatrice pour donner aux esprits une nouvelle direction, comme il ne faut qu'un seul principe moteur pour renouveler le monde.

Mais *rien de nouveau sous le soleil:* il ne faut pas une *nouvelle*, mais une *ancienne éducation pour régénérer les hommes;* et nous aurons beaucoup fait, si nous pouvons appliquer ce que tout le monde sait, et surtout, ce que l'ancien monde nous a appris.

Ce n'est point dans le repos, ni dans l'indolence, ni dans la mollesse, ni dans le luxe, ni même au sein des richesses et de l'abondance; mais dans la vie la plus active, par l'éducation la plus simple, la plus mâle et la plus vigoureuse, c'est dans la pauvreté et par la loi de la nécessité que les hommes peuvent se régénérer et former un nouveau genre humain.

Plus encore : ce ne sont point les *heureux de ce monde* qui peuvent seconder nos efforts : cherchons

sième, il commence à développer ses facultés physiques, morales et intellectuelles; dans la quatrième, il les développe entièrement et parvient au plus haut degré des forces de la Nature humaine; dans la cinquième, il commence à négliger ces mêmes forces; dans la sixième, il affoiblit son corps faute d'exercices et dégénère entièrement.

Nous ne pouvons pas nous dissimuler que nous en sommes là; que malgré les bienfaits de la civilisation, malgré les progrès des lumières, malgré toute la sagesse humaine, les hommes *sont dégénérés;* mais les germes de la *régénération* sont restés en eux, c'est à l'éducation mâle et vigoureuse qu'il appartient de les d'velopper de nouveau, ces germes, et de les perfectionner.

Nous établissons donc en principe, que le seul moyen de régénérer les hommes, c'est de les former de nouveau par un développement plus libre et plus entier de toutes leurs forces physiques, par le perfectionnement de leurs facultés morales et intellectuelles, qui ne peut avoir lieu sans ce développement.

Sans le libre et entier développement de toutes les forces physiques, de toutes les facultés morales et intellectuelles de la Nature humaine, point d'éducation; sans une éducation parfaite, il n'y a point de civilisation pour les hommes.

La civilisation, dans le sens le plus vrai et le plus étendu, ne peut être que la perfection des facultés humaines, que cet état de force, de grandeur, de dignité et de majesté où l'homme peut parvenir par l'emploi des moyens que la Nature, l'art et la science

conforme à la Nature de l'homme, à sa perfection, et aux progrès de *la véritable civilisation.*

Il n'y a point de *véritable civilisation* pour les hommes que dans l'éducation qui les rend plus forts, plus sains, meilleurs et plus heureux; or, la *véritable civilisation*, n'est point l'état actuel de la société, qui, au lieu d'avancer dans la direction où elle se trouve, doit retourner sur ses pas.

Que le genre humain se rapproche de la Nature, qu'il se fixe désormais dans un état mitoyen, dans cet état de simplicité, de force et d'énergie, qui se trouve encore dans nos campagnes éloignées des villes corruptrices.

Plus notre espèce se rapprochera de la simple et belle Nature, plus elle sera humanisée, plus ses moyens d'existence, de conservation et d'amélioration seront simplifiés, plus elle s'approchera de la perfection : plus ses mœurs seront simples et pures, plus elle sera près du bonheur.

La perfection de l'espèce humaine, c'est là le but suprême de la *civilisation;* tout ce qui peut civiliser les hommes, se trouve au milieu de la Nature; tout ce qui est conforme à la Nature et à la raison, est un principe de civilisation.

Le premier et le dernier principe d'une véritable civilisation, se trouvent essentiellement dans la connoissance de la nature de l'homme et des facultés qui constituent l'humanité.

Tout ce qui peut élever, ennoblir et perfectionner l'homme, se trouve non-seulement dans la Nature, mais encore en lui-même, *dans son humanité;* et rien

de ce qui est hors de l'humanité ne peut ni élever, ni ennoblir, ni perfectionner le genre humain.

L'art d'humaniser les hommes, est donc le grand principe de la *civilisation* : sans la connoissance de cet art, on ne peut civiliser les hommes.

Résumons en peu de mots : *les hommes et les peuples civilisés, sont donc les hommes et les peuples humanisés* : or, tous les peuples civilisés savent ce que c'est qu'être bons, justes, généreux et humains ; il ne s'agit que d'exercer la bonté, la justice, la générosité et toutes les vertus qui constituent l'humanité.

LIVRE CINQUIÈME.

DE L'ÉDUCATION CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LE CLIMAT ET LA CULTURE DE LA TERRE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Éducation qu'on doit donner aux Hommes dans le climat où ils se trouvent réunis en Société.

Tous les hommes ne forment qu'une seule et même spèce ; mais l'espèce humaine varie essentiellement elon les différens climats.

Les habitans de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, le l'Amérique, de la Polynésie, les Patagons et les apons, les géans et les nains, les hommes de six ieds et ceux qui n'en ont que deux, ont tous la ême organisation, la même structure du corps, les êmes facultés et les mêmes besoins ; ils ne diffèrent ie dans *la couleur, la taille et les formes.*

Les différences des races de l'espèce humaine, consistent essentiellement dans la *couleur*, dans la *forme* et l'*habitude du corps*, ou dans les modifications de certaines parties : ces différences dépendent du climat et de la température.

La couleur du corps humain dépend de trois grandes causes, de l'*exposition à l'air*, de l'*influence du soleil*, et des manières particulières de vivre et de se vêtir (1).

La taille dépend également du *climat*, de la *nourriture* que produit le sol qu'on habite, des alimens plus ou moins sains et abondans, et de l'exercice : elle dépend aussi de la manière de se former.

Les formes du corps et les tempéramens sont sujets à la même influence du climat et des alimens : c'est sur tout de la manière de s'exercer que dépendent les formes et les habitudes du corps.

Le climat est chaud ou froid, ce qui influe sur la croissance et le développement de l'homme. Dans un climat chaud, les hommes croissent plus promptement, et atteignent de meilleure heure toute leur croissance, et parviennent plutôt à l'âge de maturité.

Au contraire, dans les climats froids, ils croissent beaucoup plus lentement : mais leurs moyens de développement sont les mêmes, à peu de chose près; partout il faut de l'exercice.

La liberté des mouvemens du corps, l'exercice gradué de tous ses membres, la nourriture saine, la qualité et la quantité des alimens, le genre de vie,

---

(1) *Voyez* les Voyages de Cook.

les bains, la propreté, tout cela influe beaucoup sur la croissance, la taille et la force des hommes.

Un exercice modéré est nécessaire pour donner de la consistance aux différentes parties du corps humain. L'inactivité empêche la croissance et annéantit les germes des forces de l'homme. Un travail violent est également nuisible à la croissance du corps, et épuise ses facultés vitales.

Ainsi, la liberté d'agir, l'activité de tous les membres de son corps, un exercice égal et modéré; une nourriture saine, peu de besoins, la frugalité, la propreté, les bains, produisent ces belles formes dont les anciens seuls nous ont laissé des modèles.

C'est dans les climats tempérés que l'on rencontre les plus beaux hommes, les plus grands et les plus forts. L'Europe jouit d'une heureuse température; il ne tient qu'à ses habitans de devenir les hommes les plus parfaits de la terre.

Le plus beau et le meilleur climat renferme aussi les plus beaux corps et les ames les plus sensibles : le climat influe nécessairement sur la sensibilité physique et morale.

Le principe de l'éducation qui doit se conformer au climat est de considérer l'homme dans toute sa nature physique et morale, dans son tempérament, dans ses passions.

Les divers tempéramens dérivent de l'organisation physique : quand les penchans ou les passions qui constituent les divers tempéramens sont bien dirigées, l'homme devient aussi parfait que sa nature le comporte.

Remédier aux vices des tempéramens dans tous les climats possibles, c'est un des points essentiels de l'éducation physique et morale : on connoît quatre principaux tempéramens sur lesquels l'éducation peut agir ; ce sont le *phlegmatique*, le *mélancolique*, le *sanguin* et le *bilieux*.

L'*Homme phlegmatique* a des facultés sans énergie, des organes délicats, une ame sans activité, un esprit foible : l'éducation doit l'empêcher de s'isoler, l'entourer d'hommes actifs, lui présenter des spectacles frappans, émouvoir son ame, et lui donner un caractère ; il doit nourrir son corps d'alimens pleins de sucs, son cœur d'affections fortes, son esprit d'idées qui lui donnent de l'activité et de l'énergie.

L'*Homme mélancolique* a un tempérament né d'une vie sédentaire, et de l'éloignement de la société : naturellement porté à la rêverie, son imagination se concentre sur un seul objet ; la méditation l'annéantit, l'activité lui donne la vie ; il a besoin de spectacles variés pour le porter à la gaieté. L'éducation doit le conduire par la douceur, la joie et l'humanité : la vie active, tant physique que morale est son principe formateur.

L'*Homme sanguin* a un tempérament social : une douce chaleur coule dans son sang ; il est d'une sensibilité vive, d'une gaieté charmante, d'un caractère plein d'aménité : il n'a que les idées du moment, il jouit du présent, et s'inquiète peu de l'avenir ; il est souvent léger, mais aimable. L'éducation doit fixer les facultés de son ame par une *passion dominante*, lui donner de l'énergie et du caractère, et le conduire

gaiement aux grandes choses : il peut devenir un héros de l'amitié et de la société.

L'homme billieux se forme tout seul : né avec un tempérament vigoureux et une tête fortement organisée, il imprime nécessairement à tout ce qu'il fait un *grand caractère :* il agit avec force, aime avec passion, travaille avec énergie, pense avec élévation, écrit avec liberté ; lui seul ressent les grandes passions et fait les grandes choses; il porte en lui *les germes du génie.* L'éducation, par le libre et entier développement de ces germes divins, peut en faire un grand homme, un héros, un sage, un philosophe, un législateur; elle peut en faire un bienfaiteur de l'humanité.

Pour former ou diriger ces divers tempéramens, l'éducation doit considérer le climat : sous un climat trop chaud ou trop froid, les hommes ne peuvent parvenir à ce haut degré de perfection.

Dans les climats brûlans ou glacés, le corps de l'homme est foible et mal conformé, le tempérament inerte et apathique, l'ame peu sensible et étrangère aux sentimens élevés, le cœur incapable d'amour, l'esprit peu propre à acquérir la connoissance de la vérité; en un mot, le génie ne peut s'y élever à un grand degré de perfection.

Cependant tous les hommes naissent avec les mêmes facultés : le climat n'est pas toujours la cause unique de la foiblesse de leurs organes, de leur dégénération ou de leur abrutissement; mais souvent le défaut de culture, de développement conforme à la nature de l'homme.

Faute d'éducation, faute de savoir exercer son corps, de cultiver son cœur et son esprit selon les lois de la raison, les hommes redescendent à la condition des animaux et retombent souvent au-dessous.

Lorsque les hommes sont étrangers aux sentimens tendres, aux pensées élevées, aux idées simples et sublimes qui honorent l'humanité, il faut nécessairement qu'ils descendent s'ils ne s'élèvent pas.

Mais qu'on transporte des hommes sensibles et généreux, des hommes forts et courageux, des génies qui relèveront la dignité de l'homme partout où ils le rencontreront, et qui pour cet effet, emploieront tous les moyens que leur offrira la Nature dans les différens climats; bientôt on verra l'espèce humaine s'élever par degré à la véritable civilisation, à sa perfection.

Le genre humain est susceptible de perfectionnement dans toutes les parties du globe et chez toutes les nations : les hommes de toute couleur, de toute taille, peuvent perfectionner leur nature sous tous les climats; ils le feront dès l'instant qu'ils ne se dègraderont pas; car, dès que l'homme ne se dégrade pas, il s'élève, et dès qu'il s'élève, il se perfectionne.

L'éducation physique, morale et intellectuelle, doit être à-peu-près la même pour tous les hommes: qu'elle apprenne aux hommes de tous les pays, de toute nation et de toute religion, à maintenir leur corps dans toute la beauté et l'intégrité de sa nature, à ne pas mutiler ses membres, à respecter tous ses

organes, à développer toutes ses facultés par l'exercice; bientôt on verra l'espèce humaine acquérir, dans tous les climats, un nouveau degré de force, de grandeur et de majesté.

Du plus parfait développement des forces du corps, dépend aussi le plus parfait développement des facultés de l'ame, ainsi que l'élévation des sentimens, des pensées et des idées morales : qu'au lieu de se détruire, le genre humain s'exerce, se développe, se forme, se perfectionne par une éducation conforme à la Nature, à l'humanité, à la raison, et surtout à sa propre nature, au climat qu'il habite dans les différentes contrées de la terre.

Enfin, que l'éducation répande par toute la terre les lois du plus parfait développement de l'homme, les lumières de la raison, les principes de l'humanité, l'esprit de simplicité, d'unité, de vérité, d'amour, d'union, d'amitié, de fraternité, d'affection et de perfection qui doivent enflammer tous les hommes; et on verra bientôt, dans tous les pays et sous tous les climats, un nouveau genre humain.

CHAPITRE II.

De l'Education de l'Homme des champs ; ou du retour au milieu de la Nature.

L'HOMME des champs est l'*homme de la Nature* : l'homme de la Nature est celui qui cultive la terre et les plantes, et qui élève les animaux ; et j'ose dire aussi que celui-là *est l'homme de Dieu*, *l'homme de l'humanité*.

O toi ! simple mortel, qui passes, dans la terre de tes pères, des jours purs et sereins, au sein du travail et de l'innocence des premiers âges : toi, homme laborieux, ne cesse point de cultiver tes champs, n'abandonne point ta noble simplicité pour les vaines grandeurs du monde.

C'est au milieu de la Nature, au milieu des œuvres du Créateur, que tu conserveras ton innocence et tes mœurs pures ; c'est-là que, roi, dans ta tranquille cabane, tu gouverneras ta bonne et simple famille, comme Dieu gouverne le monde : ton sort est préférable à celui du plus grand Roi de la terre.

Vous ! fils aînés de la terre, bons laboureur, sages agriculteurs, pères nourriciers des Nations, demeurez

dans vos campagnes, rendez la terre fertile par vos travaux, fécondez la Nature, et vous serez toujours les premiers bienfaiteurs du genre humain.

Le genre humain a vécu des millions d'années dans les forêts avec les animaux : alors les hommes alloient tout nuds, sans habits, sans habitations, sans autre toît que la voûte du ciel, et soumis à toute la rigueur des saisons, au chaud, au froid, ainsi qu'à toutes les injures, à toutes les intempéries de l'air.

Il est vrai, ils se nourrissoient des fruits que la terre produisoit d'elle-même et de la chasse des animaux ; mais devenus trop nombreux, bientôt le sol qu'ils habitoient ne put subvenir à leurs besoins sans travail et sans culture : ils apprivoisèrent des animaux, mais ce ne fut point assez.

Alors, des *chefs de bergers*, *des pasteurs* entreprirent de remuer la terre ; ils plantèrent des arbres, et ils eurent des fruits en plus grande quantité : ils trouvèrent des graines nourrissantes qu'ils semèrent sous leurs pieds, et ils recueillirent au centuple.

Ces premiers essais, suivis de quelques succès, les encouragèrent : on renverse les arbres des forêts en les déracinant, on se fait des outils de bois et de pierres, on remue mieux la terre, on plante mieux les arbres fruitiers, on cultive mieux les plantes, on multiplie les animaux domestiques, l'abondance naît de toutes parts, les hommes se désaltèrent dans des ruisseaux de lait, partout où ils portent leurs pas, ils trouvent leurs semblables entourés d'animaux et de fruits pendans aux arbres, l'*âge d'or arrive sur la terre*.

L'âge d'or n'est point une fiction, comme le croient les hommes dégénérés : il a existé dans ces heureux climats où une facile culture et la garde des troupeaux faisoient les délices du genre humain : c'est ce temps heureux où les hommes, simples comme les enfans de la Nature, sans art, sans science, se contentoient des fruits de la terre, du lait des troupeaux, de légumes nourrissans, de graines pilées sous la pierre, et de gâteaux cuits sous la cendre.

Cet âge du bonheur a existé dans les plus belles contrées du globe, en Asie, en Afrique, et surtout en Europe : presque tous les peuples pasteurs et agriculteurs en ont goûté les charmes, avant de passer à un plus haut degré de culture ; les Européens l'ont trouvé dans la *Polynésie*, à *Otaïti*, et dans plusieurs îles de cette partie du monde.

Dans la belle Italie, on le place sous le règne de Janus et de Saturne, qui apprirent à ses premiers peuples à conduire les troupeaux, à cultiver la terre, à vivre de ses fruits dans l'innocence des mœurs, dans l'amour de la simplicité, de la paix et de la justice.

Les premiers pères et législateurs des peuples ont commencé par être bergers, pasteurs, laboureurs : le soleil qui féconde la terre, qui éclaire le monde, a été le premier *dieu* des laboureurs, et la Nature, la première des divinités législatrices des peuples pasteurs.

Les premiers législateurs de l'Inde, de la Chine, de la Chaldée, de la Perse, de la Phénicie, de l'Éthiopie, de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie, ont commencé leur législation par l'agriculture, et

la première loi des hommes a été celle-ci : *cultivez la terre et les plantes.*

La Nature, connue et adorée sous le nom d'Isis, et le soleil, sous le nom d'Osiris, sont les premiers qui ont appelé les hommes à ce grand œuvre.

Cérès, leur a appris à semer et à cueillir le bled; Minerve, à cultiver l'olivier et à planter les arbres utiles; Bachus, à planter la vigne; Vulcain, à forger le fer et à faire les socs de charrue; Triptolême, à faire des charrues même, à les emmancher au soc de Vulcain; Neptune, à faire des ponts, des navires et des vaisseaux; Vesta, à faire du feu et à bâtir des cabanes; Mercure, à échanger les choses nécessaires à l'entretien de la vie; Hercule, à défricher les terres, à purger le globe terrestre des monstres qui l'infestoient; Hermès, à créer les élémens des arts et des sciences; Appollon, à les cultiver, même en gardant les troupeaux : tous ces bienfaiteurs des hommes, que le genre humain a divinisés, sont les législateurs de l'agriculture.

L'histoire nous représente les premiers hommes dispersés dans les plaines de l'Asie, le long des fleuves, tels que le Gange, l'Indus, l'Euphrate et le long du Nil en Afrique, jetant les fondemens de la culture du reste de la terre : elle nous montre les pères des peuples conduisant les troupeaux, et les premiers hommes de génie inventant les instrumens de l'agriculture; et l'on peut dire, avec vérité : « que l'invention de la charrue a été le premier et le plus grand pas que le genre humain ait fait vers la perfection ».

Elle nous montre les premiers enfans de Dieu,

patriarches, et tous les vrais enfans de la Nature, pasteurs et agriculteurs : elle nous montre les adorarateurs de Dieu et du soleil, l'emblême de sa majesté, ainsi que les adorateurs de la Nature et les bienfaiteurs de l'humanité, prendre la bêche ou la charrue, labourer la terre, et donner aux peuples l'exemple du travail; et, sachant allier les nobles travaux de l'agriculture aux devoirs de la morale, en faire le précepte le plus sacré de la religion naturelle.

Après l'apparition de tous les législateurs sur la terre, l'histoire nous apprend encore que les hommes les plus illustres de la Grèce et de Rome, les Miltiades, les Aristides, les Bias, les Épaminondas, les Phocion, les Fabricius, les Curius, les Catons, cultivoient la terre de leurs mains glorieuses, attachant autant d'honneur et d'utilité au soc de Vulcain, à la charrue de Triptolême qu'à l'épée de Mars, et se trouvant plus heureux au milieu des champs qu'à la tête des premières républiques du monde.

Encore aujourd'hui, les relations de l'Asie nous apprennent que les Empereurs de la Chine, depuis d s temps immémorials, sont les premiers à ouvrir la terre, au commencement de chaque printemps, pour rappeler aux peuples que les *premiers Rois* furent les premiers laboureurs, et pour honorer leurs glorieux travaux : grand exemple pour les Princes de la terre ! Enfin, nous voyons tous les jours, que les hommes les plus sages, après avoir connu les vanités du monde, se retirent à la campagne, embellissent

la terre, et cultivent les beaux arts en exerçant les travaux de l'agriculture.

Voilà des objets bien au-dessus de la portée de l'homme des champs, diront les habitans des villes. Pas tant que vous croyez. Savez-vous que c'est l'homme des champs qui vous a appris à connoître la Nature? Sans le pain que vous mangez, vous ne connoîtriez même pas Dieu.

L'éducation de l'homme des champs doit commencer par lui donner une haute idée de l'agriculture. Eh! quel plus haute idée peut-il en avoir autrement que par l'histoire de ses premiers inventeurs? Celui qui a inventé la charrue, s'il n'est pas un Dieu, il est plus qu'un homme, et a fait plus de bien au genre humain, que l'auteur du plus beau livre ou du meilleur Code. Et le grand, le saint, le divin Triptolême, vaut un paradis, puisque de la terre il fait un jardin de délices, un Élysée.

Pour donner à l'homme des champs une éducation conforme à son état, il faut qu'il demeure au milieu de la Nature, et que celui qui n'y est plus y retourne pour s'y fixer.

O hommes! retournez au milieu de la belle Nature : cherchez à vous rapprocher d'elle, comme des enfans auprès d'une bonne mère; suivez la pas à pas, vous retrouverez les traces de vos pères.

Considérez, ô hommes! que le lieu de l'éducation de vos premiers pères, étoit la campagne; qu'elle consistoit dans la conduite des troupeaux et la culture des champs; et qu'ils étoient plus sains, plus robus-

tes, plus forts, plus courageux, plus libres et plus heureux que leurs descendans.

Mais les hommes croiront-ils dégénérer en imitant leurs pères? au contraire, l'espèce humaine, de retour au milieu de la Nature, se formant au grand air, deviendra plus mâle, se fortifiera, et acquerra de nouveau une empreinte de cette majesté qui fût autrefois sa couronne.

Le premier pas vers le perfectionnement et l'ennoblissement de la Nature humaine; c'est de rapprocher les hommes de la Nature, c'est de les élever, de les instruire, de les former au milieu des campagnes; et l'éducation de l'homme des champs doit devenir celle de tous les hommes.

Le premier point, le point essentiel de l'éducation publique et privée; c'est d'exercer la jeunesse à manier la bêche, le hoyau, la pioche, à tenir la charrue, à labourer, à semer, à planter, à recueillir, à conserver les fruits de la terre.

Les simples travaux champêtres peuvent seuls simplifier l'éducation. L'agriculture peut seule la rendre utile: sans agriculture, point d'éducation naturelle. Il faut donc commencer par faire aimer les champs à toute la jeunesse. Il faut lui inspirer de bonne heure l'amour de la campagne, et l'estime des choses utiles. Il faut lui apprendre à estimer plus la cabane, la bêche, la charrue, la houlette, le rateau, que les palais, les sceptres et les diadêmes.

Pour assurer le succès de l'éducation de l'homme des champs, ou plutôt de tout le genre humain, on

créera des *inspecteurs agriculteurs*, ou, *des ministres de l'agriculture*..

Ils seront choisis dans la classe des plus anciens et des meilleurs agriculteurs, dans le nombre de ceux qui sont les plus instruits et les plus considérés par leurs mœurs et par leurs connoissances pratiques.

Leurs principales fonctions seront de veiller aux travaux et aux devoirs de la vie champêtre et agricole, aux soins de l'économie rurale et domestique, au perfectionnement de l'agriculture, et d'instruire la jeunesse dans cette partie essentielle de l'éducation.

Ces inspecteurs seront, pour l'agriculture et l'économie, ce que les inspecteurs des mœurs seront pour l'éducation et l'instruction : les uns travailleront à l'embellissement de la terre, les autres au perfectionnement de l'espèce humaine, et tous au bonheur du monde.

CHAPITRE III.

De l'Agriculture et de la Population.

L'ANTIQUE et vénérable *agriculture*, cet art, par excellence, auquel Dieu et la Nature ont appelé les hommes, est le seul qui rende la terre féconde en hommes comme en plantes.

L'*agriculture* découvre et imite seule les secrets de la Nature et les bienfaits de la Providence : elle seule embellit et fertilise le domaine de l'homme ; elle ne périt jamais, elle est éternelle comme la Nature, et le bonheur qu'elle nous offre est universel.

C'est donc le premier de tous les arts ; il est le plus utile, le plus universel, le plus noble et le plus digne de l'homme ; il est en un mot, le plus nécessaire et le plus indispensable pour la conservation, la perfection et le bonheur des hommes.

Le genre humain est placé sur la terre, c'est pour la cultiver : ses premiers et ses plus nobles travaux doivent lui être consacrés ; et la raison lui montre assez le bonheur qui lui est destiné dans tous les états, dans tous les temps et dans tous les lieux.

L'auteur de la Nature ayant placé les hommes sur la terre pour la cultiver, ils peuvent en faire un nouveau Paradis terrestre, un Jardin de délices : pour cet effet, elle ne demande que leurs travaux.

Les travaux des hommes sont indispensables pour cultiver et embellir la terre : comme elle est le champ de toute l'humanité, tous les hommes sans distinction doivent mettre la main à l'œuvre.

Les premiers fondemens de l'existence sociale ; c'est la culture des terres : les premiers biens de la société, sont des bras pour les cultiver ; et les premiers biens des hommes qui cultivent les terres, sont la santé, la force et la liberté.

En proportion de ce que les hommes cultivent la terre, et qu'ils jouissent de ses fruits, l'espèce humaine se multiplie et s'embellit ; en raison de ce qu'ils

la cultivent pas, et qu'ils ne jouissent pas de ses
oductions, leur espèce dépérit et se dégrade.

La santé, la force et la liberté fertilisent la terre :
s vertus naissent de sa bonne culture ; et la culture
la terre ne se perfectionne que par elles : ainsi,
griculture et le perfectionnement de l'espèce hu-
aine vont ensemble.

La perfection des hommes dépend uniquement de
irs moyens de se développer, de la force et de la
erté qu'ils ont pour le faire : ces moyens dépendent,
ur la grande partie du genre humain, de l'état de
griculture.

L'agriculture en honneur, l'abondance des choses
cessaires à la vie, les moyens de se conserver, et
rtout d'élever ses enfans à la campagne dans l'amour
s choses simples, voilà comment on peut multiplier
perfectionner la chose la plus utile de l'espèce
imaine.

Si donc le genre humain veut reconquérir et con-
rver sa santé, sa force, sa liberté et sa dignité pri-
itives, ses premiers biens, biens sans lesquels tous
autres ne sont rien, il retournera dans les campa-
ies, il se dispersera dans les plaines et au pied des
ontagnes ; et là, il se donnera *une nouvelle éduca-
on.*

Aujourd'hui, s'il est encore une classe d'hommes
empte de corruption, elle se trouve à la campagne,
ans les montagnes, dans les contrées éloignées des
illes ; ce sont les bergers et les laboureurs : leurs
mœurs ne sont peut être pas si épurées que celles des
abitans des villes ; mais ils sont moins dégénérés

sous le rapport de la santé et de la force ; et il est plus aisé de régénérer un homme sain qu'un homme malade.

Cependant, il y a un moyen assuré pour régénérer les habitans foibles et malades des villes ; c'est de les répandre, de les disperser, de les établir dans les campagnes, et de les encourager à se fixer éloignés les uns des autres.

Il seroit à souhaiter, pour le bonheur de l'humanité, qu'il n'y ait point de grandes villes au monde : elles sont plutôt les capitales des vices que celles des peuples : ce n'est point là que le genre humain peut se perfectionner.

Quand un million d'hommes sont rassemblés dans l'espace d'une ou deux lieues, ils s'affaiblissent et se corrompent : quand au contraire, les hommes sont répandus dans les campagnes, ils sont naturellement sains, vigoureux, simples, laborieux, appliqués aux choses utiles.

Les hommes isolés avec leur famille, sont en général plus hommes, plus humains, plus hospitaliers, plus libres, meilleurs et plus heureux, et plus dignes de l'être.

Les hommes doivent donc se disperser dans les campagnes pour leur bonheur. Puissent les habitations des hommes de chaque pays être également dispersées sur toute l'étendue du territoire de leur patrie !

Puissent les habitations de toutes les familles qui composent une Nation être à un quart de lieue de distance les unes des autres ! puisse la population des plus grandes villes du monde être réduite à dix ou

lotze mille ames! Comme on verroit la terre se cultiver, se fertiliser, s'embellir, l'agriculture honorée, les mœurs épurées, et l'espèce humaine se perfectionner!

Si j'étois législateur d'un peuple qui voulut retourner au milieu de la Nature, je ne rédigerois point un code de lois; mais voici ce que je ferois:

Tout homme seroit premièrement laboureur, et toute famille auroit un champ, ou un jardin, ou une vigne, pour y bâtir sa maison.

Toute maison seroit bâtie séparément, et toutes les habitations des campagnes, des villages, des bourgs et des villes seroient à une certaine distance les unes des autres: elles ne se toucheroient jamais.

Les maisons des villages et bourgs, séparées les unes des autres, bâties avec simplicité, larges et commodes, seroient entretenues dans la plus grande propreté en dedans, devant et derrière, à côté et tout autour; il y auroit dans chaque bourg et village des *inspecteurs de la propreté*.

Les villes seroient situées, autant que possible, dans les lieux où l'air seroit le plus salubre; les rues seroient alignées, larges et bordées d'arbres; il y auroit un jardin entre chaque maison.

Il y auroit au milieu de chaque ville une grande place quarrée ou ronde, entourée d'arbres, de chênes, de platanes, de charmilles, de tilleuls.

A côté de chaque ville y auroit un gymnasse, fait sur le modèle des anciens gymnases de la Grèce, pour exercer la jeunesse, et dans lequel il y auroit toujours des maîtres de gymnastique.

Près des promenades publiques il y auroit un bois consacré, au milieu duquel seroit une prairie en amphithéâtre pour les solemnités qui se passeroient à la vue de la Nature.

Les temples seroient bâtis sur les élévations, autant que possible, et toujours hors des villes, *afin de conserver l'activité et là santé des adorateurs de Dieu.*

Il n'y auroit autour des villes, ni remparts, ni citadelle, ni forteresse, comme si des hommes craignoient d'autres hommes : l'air des villes seroit libre, pur et sain comme celui des campagnes; on y seroit comme au milieu de la Nature.

Cette disposition des habitations humaines embelliroit la terre et en feroit un véritable Élysée : de ce beau projet dépendent la santé, la force, la perfection, le bonheur des hommes; mais tous diront qu'il est impossible à exécuter.

Cependant, essayons : vous, législateur, publiez que les habitans des villes qui ne peuvent plus y vivre, peuvent aller s'établir à la campagne; donnez-leur un emplacement et protégez leur établissement.

Vous, habitans des campagnes, préparez vos champs et vos foyers pour recevoir vos frères, qui viendront vous demander un asile et du travail: recevez-les en bons amis, avec du pain, du lait, des fruits et des légumes; ils acquerront de la force et de la santé.

Vous tous, hommes des cités, hommes des champs, réunissez-vous pour élever vos enfans à la campagne; vous, pères et mères, instituteurs, conduisez-les-y par la main dans leurs récréations; vous, hommes sages,

appelez toute la société à l'*agriculture ;* vous, magistrats, envoyez tous les pauvres à ses nobles travaux, ils deviendront riches.

Législateurs ! faite une loi universelle applicable à l'éducation publique et domestique : que tous les jeunes hommes, riches ou pauvres, sans distinction de rang ni de fortune, seront tenus, pendant tout le cours de leur éducation, de consacrer un jour, deux jours de la semaine aux travaux de l'agriculture, sous la conduite de leurs parens, ou de leurs instituteurs, ou des *inspecteurs agriculteurs;* donnez surtout des *instituteurs aux enfans du peuple,* qui sachent les instruire au milieu des campagne.

Vous le savez, législateurs des peuples, répétons-le à tout le genre humain : sans *agriculture,* il n'y a point d'*éducation pour le peuple;* perfectionner la vie agricole, c'est perfectionner la vie du peuple; *ennoblir l'agriculture, c'est ennoblir le peuple lui-même.*

CHAPITRE IV.

De la Culture des Plantes.

LA *culture des plantes* est le premier objet de l'agriculture, et doit être une des premières occupations des hommes : c'est en cultivant une plante que l'homme apprend à se cultiver lui-même.

La terre renferme les germes immortels de toutes les plantes : c'est à l'homme qu'il appartient de connoître tous ces germes et les semences qui doivent les produire et reproduire éternellement.

L'homme est placé sur la terre pour cultiver les plantes nécessaires à sa nourriture : dans chaque partie du globe, il y a une plante favorite destinée à la nourriture de l'homme.

En Europe, c'est le blé, le seigle, l'orge, et toutes sortes de graines, de fruits et de légumes.

En Asie, c'est le riz, le maïs, et tout ce que la Nature peut produire de plus délicieux.

Dans les autres parties du monde ; c'est le manioc, la patate, l'arbre à pain, le cocotier, et autres fruits plus ou moins nourrissans : partout les plantes naissent à côté de l'homme.

Heureux l'homme sensible, qui, pénétré d'une tendre reconnoissance envers l'auteur de la Nature, se rend digne de ses bienfaits, fait jouir de tout, et détruit le moins qu'il lui est possible pour se conserver.

De toute éternité, Dieu a voulu que la terre fut un jardin de délices : ô hommes ! cultivez les arbres de votre jardin, embellissez votre demeure : vous êtes dans le meilleur des mondes possibles ; et la Nature vous a donné tout ce qui peut vous y rendre heureux.

Cultivez, embellissez donc la terre par la culture des plantes : créez votre Paradis ; faites vous un nouvel Élysée, vous en avez le pouvoir : il pourroit même devenir plus beau et plus fertile que celui de

nos pères, car il y auroit plus de bras pour le cultiver ; et nous en laisserions l'héritage à nos enfans, qui se le transmettront de plus beau en plus beau, de génération en génération.

Pour faire de la terre un jardin de délices, il faut planter des arbres fruitiers partout dans les campagnes qui en sont dénuées, dans les chemins publics, le long des grandes routes, autour des villes, bourgs et villages, devant les maisons et les temples.

Hommes des champs et des cités, couvrez la terre d'arbres fruitiers : plantez ces arbres utiles partout où ils peuvent croître et produire : cultivez-les ; ayez-en soin comme de vos enfans.

De plus ; qu'à la naissance de chaque enfant, on lui plante un arbre dans le champ de son père ou de sa mère ; qu'on lui apprenne de bonne heure à le cultiver, et qu'il puisse dire un jour :

Voilà mon arbre ! qu'il en plante un autre lui-même, qu'il l'élève, qu'il l'arrose chaque jour, et qu'il puisse se dire encore : voilà l'arbre que j'ai planté, que j'ai cultivé de mes mains ?

On ne peut trop multiplier les moyens d'attacher l'homme à la Nature. L'enfant qui sait cultiver une plante sait déjà ce que c'est que l'éducation d'un être organisé ; bientôt il saura ce que c'est que l'éducation d'un être intelligent, et connoîtra les lois de son propre développement.

La culture des plantes est donc une des branches essentielles de l'éducation, en même temps qu'elle est une des occupations les plus innocentes, la seule, peut-être, qui rapproche l'homme des œuvres du

Créateur, et qui l'initie aux mystères de la création.

Hommes! cultivez le jeune arbrisseau qui vous promet, et respectez l'arbre qui porte des fruits, autant que l'homme qui a des vertus.

Les plantes ont la vie et leurs germes sont éternels, comme vos ames sont immortelles : les végétaux respirent la vie et le sentiment comme les animaux.

Vous n'avez de plus que ces derniers qu'un sentiment plus élevé, une intelligence plus étendue; une raison plus éclairée, et qui souvent est moins sûre que leur instinct, puisqu'elle s'éloigne plus de la Nature.

Votre perfection, comme êtres intelligens et raisonnables, consiste à vous rapprocher des œuvres du Créateur, à utiliser les ouvrages de la Nature qui sont sous votre puissance, à élever, à respecter tous les êtres innocens qui sont autour de vous.

Quand vous portez vos pas sur la terre, hommes sensibles, vous devez sentir que tout est germe, que tout est vie dans la Nature : tout ce qui a vie doit occuper une place parmi les êtres sensibles; tout être sensible a des droits sur l'ame des êtres intelligens.

La vie du genre humain demande que tous les hommes cultivent avec le plus grand soin toutes les plantes utiles et nourrissantes, afin de les multiplier le plus qu'il est possible, et de les améliorer au point où elles pourront suffire à la nourriture de la plus grande partie des hommes.

L'histoire nous apprend qu'il a été un temps où les hommes ne se nourrissoient que des fruits de la terre, du moins dans quelques contrées.

Il a éxisté et il existe encore sur les bords du Gange,

depuis des milliers d'années, une société de sages qui se disent les fils aînés de la terre, et qui ont conservé le genre de vie de leurs premiers pères.

Leur vie est simple comme la Nature : ils ne mangent que les fruits des plantes et des arbres, le lait et le miel des animaux, les graines mûres de la plante, et non la plante qui les porte et les nourrit; ils n'ôtent jamais la vie à aucun animal, ils respectent les plantes vivantes, et apprennent aux hommes à respecter tout ce qui a vie dans la Nature.

Oh! si seulement tous les sages pouvoient vivre ainsi, quel exemple ils donneroient aux hommes! quel amour ils inspireroient pour la Nature! Mais, ô hommes! sans attendre le jour où les sages nous montreront le chemin de la modération, retournons dans nos campagnes, plantons, et nous recueillerons: là, dans nos champs couverts de riches moissons, dans nos prairies pleines de troupeaux, sous nos arbres chargés de fruits, assis aux côtés des objets de notre amour, entourés de nos pères, de nos mères, de nos frères, de nos sœurs, de nos amantes, de nos épouses, de nos enfans, de tous nos amis, nous jouirons des délices du paradis terrestre que nous nous serons créé nous-mêmes.]

CHAPITRE V.

De l'Éducation des Animaux domestiques.

Tous les corps organisés sont susceptibles de développement : sous le nom générique de *corps organisés*, on entend les *végétaux* et *les animaux*. Les animaux sont distingués des végétaux par les sens, ou par les facultés de perception et de volonté; les uns et les autres sont susceptibles *de culture et d'éducation*.

Ce n'est point assez pour l'homme de cultiver les plantes, il doit encore élever les animaux domestiques, et leur donner une sorte d'éducation qui perfectionnera celle qu'ils reçoivent déjà de la Nature et de leur instinct.

Le développement de l'instinct des animaux est l'éducation que leur donne la Nature. Le développement du degré d'intelligence dont ils sont susceptibles, constitue l'éducation que peut leur donner l'homme.

On ne sauroit croire combien la bienveillance de l'homme envers les animaux et les bons traitemens perfectionnent leur intelligence : nous savons que tous les êtres sensibles en ont un certain degré.

Croire les animaux insensibles, c'est l'être nous-mêmes : les croire indignes de notre bienveillance,

c'est ne pas mériter celle de l'Être suprême, qui les a créés comme nous de sa main puissante.

Tous les êtres sensibles participent comme nous au souffle de la vie, et la vie des animaux innocens est aussi sacrée que celle des hommes.

Un des grands bienfaits de la Nature, c'est de faire exister en société les animaux avec les hommes; car, ils pourroient bien se passer de nous; mais nous ne pouvons nous passer d'eux, et nous leur devons de la reconnoissance et même de l'amitié.

L'amitié, la bienveillance pour les animaux sont les premiers penchans de l'homme encore innocent : elle se remarque surtout dans les enfans, et c'est presque toujours l'éducation superficielle qui étouffe ces sentimens si naturels et si louables.

L'humanité envers les animaux est le principe de l'humanité envers les hommes : ainsi, l'éducation des animaux, d'après nos principes, entre nécessairement dans l'éducation des hommes.

Après avoir appris à cultiver la terre et les plantes, l'homme doit apprendre à élever, à instruire les animaux qui l'environnent : il doit former son chien, son cheval, son bœuf, son âne, et leur donner tout le développement dont ils sont susceptibles.

L'*éducation des animaux* consiste dans les soins qu'on leur donne : ces soins purement physiques, sont les mêmes que ceux que l'on donne aux enfans incapables de se soigner eux-mêmes; des enfans et les animaux bien soignés font honneur à l'homme les champs.

L'homme qui s'entend à donner de l'éducation

aux animaux domestiques, n'est pas moins précieux que celui qui sait élever des enfans : les animaux sont les amis de l'homme bon et simple.

En plaçant les animaux sur la terre, le Créateur a dit à l'homme : « Ce sont aussi mes créatures; je » leur ai donné l'instinct, comme je t'ai doué de la » raison ; je les confie à ta bienveillance et à ton hu- » manité ; n'abuse point de leur imprévoyance. »

L'homme donc, doit élever les animaux comme des enfans abandonnés que la providence lui a confiés, les traiter avec douceur et bonté, les entretenir dans la propreté, et en faire les compagnons de sa vie et de ses travaux.

Élever les animaux pour les travaux de l'agriculture, de l'économie rurale et domestique, pour les transports, pour les exercices de l'homme, et pour l'usage de la société ; voilà le but de l'éducation qu'on leur doit, en ne les considérant que sous le rapport de l'utilité.

Mais l'objet essentiel de cette éducation, considérée selon les vues de la Nature ; c'est le perfectionnement de chaque espèce d'animaux utiles à l'homme. Après la vue d'un bel homme, rien ne fait tant de plaisir que la vue d'un bel animal.

Pour opérer le perfectionnement de toutes les espèces d'animaux utiles, il faut à-peu-près employer les mêmes procédés que pour opérer la perfection physique de l'espèce humaine. Des soins multipliés, de la propreté, de la liberté, une bonne nourriture, de l'exercice, un travail régulier, jamais forcé, tels sont les moyens connus et employés par les hommes

des champs pour l'éducation et la perfection des animaux domestiques.

L'homme doit naturellement s'intéresser à la conservation, à la perfection, à la destinée de l'animal dont il veut faire son compagnon de travaux : il lui importe même de se l'attacher par le lien de la reconnoissance.

L'histoire des animaux nous apprend, et nous le voyons souvent par des exemples, que les animaux ont de la reconnoissance pour les bienfaits reçus, que la tendresse maternelle, la piété filiale, la fidélité, l'amitié, la chasteté, la bonté, la générosité, le courage, la patience, sont à la plupart des vertus communes : nous retrouvons dans les animaux toutes les vertus des hommes.

Pour nous en convaincre, examinons l'intelligence de l'éléphant, la constance du chameau, la générosité du lion, le courage du cheval, la patience du bœuf, la bonté de la vache, la douceur de la brebis, l'innocence de l'agneau, la fidélité du chien, la chasteté de la colombe, la tendresse de la tourterelle, la touchante sensibilité du rossignol, la joie et la gaieté de tous les oiseaux.

Voyons ensuite, des peuples entiers d'animaux qui se gouvernent avec plus de sagesse que les hommes. Le royaume des abeilles, où l'amour, l'ordre et l'harmonie règnent comme dans la Nature. La république des fourmis, fondée sur l'égalité des conditions et sur le bien commun, et où chacun travaille pour le bonheur de tous. La société des castors, fondée sur l'amour de la liberté : dans cette aimable société, on

vit en famille, on bâtit des huttes : les époux, les pères, les mères, les enfans vivent sous le même toit et s'aiment tendrement. Tous les travaux, tous les biens sont en commun ; et chaque famille s'intéresse à la conservation, à l'indépendance et au bonheur de toute la société.

D'après cet examen, nous serons obligés de convenir que les animaux sont aussi susceptibles de perfection que les hommes, et qu'ils méritent une éducation comme eux : donnons la d'après les lois de la Nature, ou laissons la Nature elle-même développer l'instinct et la raison.

Les hommes, les animaux et les plantes doivent se développer selon la nature qui leur est propre, selon les facultés qui leur sont inhérentes. L'homme seul connoît les loix de son développement : c'est à lui aussi qu'il appartient de connoître les êtres qui l'environnent.

Dieu a placé l'homme au-dessus de tous les êtres qui sont sur la terre, pour en être l'*Éducateur*. Puisse-t-il aussi en être le bienfaiteur ! Puissent tous les hommes vivre en communauté de biens avec tous les animaux innocens, doux et paisibles, afin qu'il n'y ait point d'être malheureux autour d'eux, et que tout respire le doux sentiment du bonheur !

Mais enfin, il faut vivre, et de plus il faut mourir : tel est l'ordre de la Nature. Dans l'état actuel de la société et de l'organisation humaine, on ne peut dire aux hommes :

Ne tuez point les animaux. On peut seulement leur dire : *Respectez les animaux qui vous sont utiles*. Le

principe de l'intérêt qu'on leur doit, a sa source dans l'humanité, dans la justice universelle.

La conservation du genre humain, fondée sur ses moyens de subsistance, a toujours décidé du sort des animaux : comme un trop grand nombre d'animaux nuiroit aux hommes, tout ce qui peut nuire à leur espèce rentre dans l'ordre de la mort; et comme la mort n'est point un mal en soi, on la donne à l'animal innocent pour prévenir de plus grands maux.

Dans l'état de nature il y a à opter, ou à manger les animaux, ou à être dévoré par eux; et la raison nous dit par la voix de la Nature qu'il vaut mieux que l'homme vive qu'un animal nuisible à l'homme.

Par la loi de la Nature, les êtres intelligens, les hommes raisonnables ont le droit de détruire l'empire des animaux nuisibles et les bêtes féroces, sans en excepter les *monstres à figure humaine qui les tyrannisent*; et il n'y a point d'animal féroce que l'homme courageux ne puisse dompter pour sa propre sûreté.

Mais la raison ne peut prononcer sur le sort des animaux innocens : leur vie est pour elle chose sacrée; elle tient essentiellement à l'humanité. Les premiers hommes, plus dociles au cri de la Nature, ne faisoient point couler le sang des animaux innocens; encore il faut remonter à l'enfance du monde.

En étudiant l'histoire du genre humain, l'ami de la Nature aime toujours à contempler cette société de sages, dont la doctrine existe encore dans les Indes, qui s'abstenoient de tout ce qui a vie.

Les descendans de ces premiers des hommes ne mangent que des fruits, des légumes secs, des graines,

ne boivent que de l'eau ; ils craignent même d'arracher une plante vivante, et par conséquent respectent religieusement la vie des animaux, leurs amis, et se donneroient plutôt la mort que de causer celle de l'homme.

Voilà le but suprême de cette institution céleste : respecter les plantes, c'est apprendre à respecter les animaux ; être humain envers les animaux, c'est l'être envers les hommes, et respecter leur vie comme la sienne propre. Gardes toi bien, dit Pythagore, d'ôter la vie à l'animal utile à l'homme, et d'arracher l'arbre qui porte des fruits.

Aujourd'hui, il y a encore une classe d'hommes qui ne s'écartent pas beaucoup des lois de la Nature : ce sont les labonreurs, les simples paysans, les hommes des champs, qui vivent à-peu-près comme nos pères, puisqu'ils se nourrissent presque toute leur vie de pain, de fruits, de légumes, de laitage, et se portent très-bien.

Chez les anciens, il y avoit des sociétés de sages qui donnoient aux hommes l'exemple d'une vie frugale ; chez les modernes, ce sont les hommes simples des campagnes qui donnent cet exemple.

Il seroit à souhaiter qu'on pût former encore ou régénérer une de ces antiques sociétés, où l'on suivroit le régime frugivore, le régime des anciens Indiens et Égyptiens, qui fut établi en principe par le divin Orphée et le sage Pythagore.

Dans cette société on permettroit peu de viande à ceux dont l'organisation ne pourroit exister sans en manger ; mais ceux qui voudroient parvenir à une

plus haute perfection, s'abstiendroient de tout ce qui a vie et suivroient entièrement le régime frugivore.

Ce régime adopté et suivi dans une société d'hommes, prouveroit au peuple, à tout le genre humain, qu'il y a encore des sages sur la terre; et le genre humain a besoin d'exemples frappans pour se porter et avancer vers la perfection de sa nature.

Et, de son amour pour la Nature, de son respect pour lui même, pour les animaux et pour les plantes, naîtra la perfection à laquelle il peut parvenir sur la terre.

CHAPITRE VI.

Du Travail et de la Propriété.

La propriété sacrée et inaltérable de l'homme est celle de sa personne ou de lui-même : elle est fondée sur la jouissance entière de toutes les facultés inhérentes à sa nature, à sa qualité d'homme.

L'homme s'appartient donc à lui-même; mais la possession de soi, ou de sa personne, exige les moyens de se suffire à soi-même, et d'exister sans le secours d'autrui : le travail seul lui donne ces moyens.

Celui qui travaille à la perfection de soi-même, qui cultive le champ qui lui appartient pour en tirer

sa subsistance, celle de sa compagne et de ses enfans, a des droits bien fondés à la propriété.

Le travail étant l'exercice de ses facultés, seul, il donne des droits inviolables à la jouissance de ses productions. Un champ devient en quelque sorte une portion de celui qui le cultive, parce que ce sont ses bras, ses forces naturelles, ce sont des qualités propres à lui, individuelles, inhérentes à sa nature, qui rendent ce champ ce qu'il est.

La Nature donne ce champ au premier qui lui consacre son travail : arrosé de sa sueur, ce champ s'identifie avec l'existence de celui qui le cultive; les fruits qu'il produit lui appartiennent, de même que ses membres et ses facultés : ainsi, le produit ou le gain d'un travail quelconque est la véritable propriété de l'homme.

Outre la possession de soi-même et la jouissance des fruits de son travail, la société doit à l'homme la possession d'autant de terrein qu'il en peut cultiver lui-même, tant pour sa nourriture que pour la substance de sa famille.

De même que le droit de propriété naturelle est fondé sur le pouvoir de travailler, le travail se fonde sur la possibilité de subsister; or dans toute société, tout homme, toute famille, doit avoir les moyens de se procurer la subsistance.

Mais tout homme qui peut faire usage de ses facultés, a aussi le pouvoir de se procurer sa subsistance par le travail des mains. Le travail des mains, occupation sacrée de nos pères, premier exercice de l'homme, ordonné par Dieu même, est la seule

puissance qui vivifie et remue la matière productrice, et qui rende la terre fertile.

Le travail des mains est à la portée de tous les hommes; la Nature les y appelle tous sans distinction pour la conservation de leur santé et le développement de leurs forces; la société doit les y engager pour leur bien.

Tous les hommes naissent dans le même état de foiblesse : la Nature nous ordonne l'exercice et le travail, parce qu'elle sait que sans cela le genre humain périroit; le travail est donc l'unique moyen de conserver le genre humain.

La conservation, la perfection et le bonheur des hommes sont entre les mains du travail : l'apprentissage et l'étude du travail, constitue essentiellement l'éducation du plus grand nombre des hommes.

Il est certain que sans travail il n'y a point de véritable éducation : seul, il la rend utile et lui donne une base fondée sur l'activité; former l'homme au travail, c'est le former à la vertn active, la seule sans laquelle la société ne sauroit exister.

L'éducation publique et domestique doit donc avoir pour principe d'activité, comme pour moyen de perfectionnement, de former les enfans du peuple, les jeunes gens des deux sexes, au travail qui convient à leur âge et à l'état auquel ils se destinent.

Les enfans des Rois, des Princes, des riches et des grands de la terre, ne doivent pas oublier non plus qu'ils ont des bras et des jambes aussi bien que les enfans des laboureurs et des artisans : l'oisiveté seule peut les dégrader; jamais le travail.

Le travail est et doit être l'instrument universel de l'éducation : dès que tous les hommes seront formés au travail, à la culture de la terre et des arts utiles, le genre humain sera formé pour le bonheur, qu'il trouvera sous ses pieds et autour de lui.

L'oisiveté est près du néant : le travail seul imite la création; la paresse du corps anéantit les forces de l'homme; la paresse de l'esprit l'éloigne de cette activité d'intelligence qui seule peut le conduire à la perfection de son être moral.

Le premier bien de l'homme est la faculté de travailler : l'usage de cette faculté est d'une plus grande importance pour sa santé, sa force et son bonheur que le bien même qu'il en retire; car l'inaction anéantiroit son existence au sein même du bonheur.

Bénissons donc la nécessité qui nous force à travailler, bénissons le travail pour lequel l'homme est placé sur la terre : tant que la terre existera, il faudra toujours la cultiver et l'embellir; car elle est la demeure éternelle du genre humain.

Il est reconnu que l'homme ne peut acquérir aucun bien sur la terre, aucune force, aucune vertu, aucun talent, aucune science sans travail : seul, il donne le talent, et perfectionne la science; seul, il fait le bien de l'humanité.

Le but de tout travail de corps ou d'esprit, est l'utilité : l'homme ne doit rien faire sans se demander : *A quoi celà est-il bon et utile?* Mais ce n'est qu'en travaillant, qu'on apprend à faire ce qui est bon et utile aux hommes.

L'homme simple qui cultive bien la terre et les

plantes, qui soigne les animaux domestiques; l'artisan qui exerce bien son art; le père, la mère, qui élèvent leurs enfans le mieux qu'ils peuvent; tout homme qui remplit exactement les devoirs de son état, fait nécessairement des choses utiles.

L'homme qui sait employer sa vie et son temps aux choses utiles; celui-là possède la seule science qu'aient besoin la plupart des hommes en société.

Concluons donc, que le travail est le créateur des biens nécessaires à la conservation, à la perfection, au bonheur de la vie; le conservateur de l'innocence, de la vertu et des mœurs; le régénérateur de l'espèce humaine.

Mais pour régénérer, perfectionner et embellir l'espèce humaine, il ne faut point la surcharger de travaux: l'excès du travail abat les forces de l'homme, comme l'excès du repos les annéantit.

En tout un juste milieu, un travail modéré, un doux repos, un exercice constant, sont les meilleurs moyens pour former les hommes.

Que les travaux soient également répartis entre les hommes, selon leur état et condition; que chacun d'eux mette la main à l'œuvre; que nul ne passe sa vie dans l'inaction ou à faire des choses inutiles, ce qui est la même chose; en un mot, que tout homme, tout citoyen, tout membre d'une société quelconque, travaille à quelque chose d'utile pour ses semblables, et le monde se créera de nouveau sous la main des hommes.

O hommes! n'oubliez pas cette vérité: les travaux réunis, bien répartis et bien dirigés, peuvent non-

seulement créer un nouveau monde, embellir la terre, mais encore créer un nouveau genre humain.

CHAPITRE VII.

De l'Économie et de l'Emploi du Temps.

L'ÉCONOMIE, dans le sens le plus étendu, est le bon ordre de la vie active, privée et publique.

La première loi d'une vie bien réglée, c'est le bon emploi du temps. Le temps, dit un sage, est l'étoffe avec laquelle la vie est faite (1). L'homme doit l'employer avec une sage économie.

Le bon emploi du temps est la véritable science de la vie : c'est l'art d'en jouir par tous les moyens que la Nature et la raison permettent.

L'homme qui sent le prix de la vie, connoît aussi le prix du temps ; celui qui sait jouir de l'une, et mettre l'autre à profit pour le perfectionnement de son existence, connoît les lois de l'économie.

Economie, dans l'étymologie de ce mot, veut dire aussi, éducation : elle consiste à conformer sa vie aux lois de l'ordre, qui sont les mêmes que les lois de la Nature et de la Raison.

---

(1) Francklin.

Dans la vie commune, ce n'est point assez pour l'homme de travailler, d'être actif et laborieux; il doit encore travailler avec ordre : c'est en soumettant ses travaux à l'ordre, que l'on peut produire d'heureux résultats pour le perfectionnement de la vie humaine.

L'économie, considérée sous ce rapport, est une sorte d'éducation et d'instruction pratiques. Les travaux journaliers et les soins de l'économie font essentiellement partie de l'éducation domestique : de la direction de ces travaux, dépend le bon ordre de la vie sociale.

La Nature montre à l'homme comment il doit employer la vie, et en régler les travaux.

Se lever avec le soleil, consacrer au travail le quart ou le tiers de son temps, c'est-à-dire, six ou huit heures dans un jour; employer le reste du temps à des exercices, à des instructions utiles, quelquefois à des plaisirs innocens, c'est faire un très-bon usage de la vie.

La division du temps est nécessaire pour bien user de la vie. *Il y a temps pour tout*, dit le peuple : travailler six ou huit heures, jamais plus, dormir et se reposer un égal espace de temps, et consacrer le reste aux jouissances pures de la vie, c'est être économe.

Si tous les hommes mettoient la main à l'œuvre, quand même chacun d'eux ne travailleroit que six heures par jour, il se feroit une fois plus d'ouvrage qu'il ne s'en fait maintenant sur toute la terre; parce que la moitié des hommes ne fait rien, tandis que l'autre moitié est surchargée de travail.

table éducation, alors les familles et les sociétés seront perfectionnées.

Sans économie, ou sans l'ordre et le bon emploi de la vie et du temps, on ne peut donner aux familles et aux sociétés aucune éducation.

CHAPITRE VIII.

Du Commerce, ou des Échanges universels.

Tout est commerce dans l'univers, tout est et doit être échange entre les hommes sur la terre.

Les échanges des biens physiques, moraux et intellectuels, sont fondés sur les rapports universels qui existent et qui existeront toujours entre un homme et un autre homme, entre une famille et une autre famille, d'une société à une autre société, de nation à une nation, enfin d'une partie du genre humain à une autre partie.

Le commerce, cet art des échanges, aussi ancien que la société, aussi nécessaire que l'agriculture, consiste non-seulement à échanger les productions de la Nature, de l'industrie et de l'art, mais encore à en faire un bon usage : partout il suit l'économie et le bon ordre.

D'après ce principe, le commerce doit faire partie de l'éducation comme tous les autres arts : il en est

même la base, le fondement, en ce sens, que les hommes bien formés, et que la Nature a comblé de ses dons, doivent en former d'autres et leur communiquer leurs lumières et leurs connoissances.

Le premier besoin des hommes est l'échange des biens nécessaires à la conservation, à l'éducation, à la perfection de leur espèce : c'est là le besoin le plus universel du genre humain.

La Nature elle-même invite les hommes à se faire part les uns aux autres de tous les biens physiques, moraux et intellectuels nécessaires à leur instruction, le commerce des lumières étant le plus sacré, le plus noble et le plus digne de la société des êtres intelligens.

Faire un commerce universel de vertus, de connoisances utiles et de lumières, c'est le seul moyen de répandre l'esprit d'instruction parmi les hommes, et de perfectionner l'espèce humaine.

Il n'y a qu'une seule loi de défense à faire pour tout le commerce du monde : c'est de ne plus vendre l'humanité et la vérité ; c'est de respecter la propriétè de l'espèce humaine et ce qui l'ennoblit.

Ainsi, le genre humain, proclamant les lois de Dieu et de la Nature, défend à toute nation, à toute puissance sur la terre, d'acheter ni de vendre, ni homme, ni femme, ni enfant, de quelque couleur qu'ils soient : ainsi, les nègres, ou les hommes noirs ne peuvent plus être un objet de commerce, dans aucune partie du globe.

Le commerce est établi pour unir les races de l'espèce humaine, pour les perfectionner et les ennoblir,

et non pour les dégrader : il est établi, par le commun consentement des Nations, pour resserrer les nœuds qui unissent le genre humain.

L'échange des productions de la Nature, des biens qui nourissent le genre humain, le partage des vérités et des lumières qui l'élèvent à son plus haut degré de perfection, les vertus qui unissent les hommes entre eux, les produits des travaux, des talens et du génie qui font exister les sociétés, tels sont les grands objets du commerce des Nations.

LIVRE SIXIÈME.

DE L'ÉDUCATION CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LES ARTS ET LES SCIENCES.

CHAPITRE PREMIER.

De la Puissance de l'Homme sur la Nature.

L'HOMME en naissant est soumis à la puissance des élémens; mais il y a, dans le développement de ses forces, une puissance qui peut contrebalancer celle de la Nature et la faire servir à établir la sienne sur les élémens.

La puissance de l'homme sur la terre ne peut s'établir que par la puissance de l'éducation : l'extension de cette puissance demande le libre et entier développement de toutes les forces inhérentes à la nature de l'homme.

Tout est en mouvement dans la Nature, tout doit être en action dans la vie : de cette loi première éma-

nent douze autres lois, qui ont été reconnues par un *ami de la vérité* (1), et dont l'application est nécessaire pour établir la puissance de l'homme sur la terre. L'auteur en traitera en peu de mots selon sa manière de les envisager et de les appliquer.

I. La première de ces lois est *la loi du point d'appui.* En toute chose et avant d'agir il faut partir d'un point comme en mathématique. Il faut donc commencer par baser ses principes, par leur donner un fondement inébranlable; ensuite on peut les appliquer selon les lois de l'activité, de l'expérience et de la raison.

II. *La loi des causes et des effets.* Dans la Nature nul effet sans cause. Les causes bien connues, bien développées et bien conduites, peuvent seules produire d'heureux effets pour établir et étendre la puissance de l'homme sur la Nature.

III. *La loi de la chaîne universelle.* Tout se tient, tout est enchaînement dans l'univers. L'étude des rapports éternels et immuables qui existent entre tous les êtres est le principe de l'unité des connoissances divines, naturelles et humaines.

IV. *La loi de la gradation.* Tout est gradation dans la Nature; tous les êtres ont leur naissance et leur croissance. Dans toute espèce de développement il faut imiter la marche lente, mesurée et progressive

(1) Marc-Antoine Julien, qui a déjà été consulté par l'auteur pour le quatrième chapitre du livre premier.

de la Nature; hâtez-vous lentement, disent les anciens sages, et ne précipitez rien.

V. *La loi de la division et de la réunion. Diviser et réunir pour produire*, sont deux principes générateurs qui doivent se combiner et agir simultanément pour créer, simplifier et analyser, remonter et redescendre de l'unité à la généralité, des causes aux effets, et des effets aux causes, rassembler et réunir toutes ses forces, c'est le moyen de créer.

VI. *La loi des échanges et du concours*. Les échanges et le concours des forces agissantes, sont un principe nécessaire de création et de reproduction. Toute création exige le concours de plusieurs forces; toute l'existence de l'homme consiste à donner pour recevoir et à recevoir pour rendre; toute sa vie, toute son éducation exigent l'application de cette loi.

VII. *La loi de l'équilibre ou du juste milieu*. Un point d'équilibre existe dans l'univers; en tout, l'homme doit garder un juste milieu, dans le développement de ses forces, dans l'emploi de ses moyens, dans le travail, dans sa vie active, dans toutes ses actions, et même dans la vertu.

VIII. *La loi de la réaction ou du mouvement alternatif*. Tout a une sorte de balancement dans la Nature; tout étant dans une action et une réaction universelle, tout dans la vie, comme dans la Nature, doit être alternatif et progressif; et le genre humain ne doit pas faire un pas sans savoir comment retourner en arrière ou avancer.

IX. *La loi des obstacles*. Tout inconvénient, tout

obstacle peut devenir un élément et un moyen de succès. Les plus grands obstacles sont souvent les plus nécessaires; ils développent en nous des forces qui nous resteroient inconnues, et qui ne peuvent se développer que par tous nos efforts réunis.

X. *La loi du mélange du bien et du mal.* Tout est mêlé de bien et de mal dans la vie. Tout ce qui est utile au genre humain, est bien; tout ce qui lui est nuisible, est mal. Le mal fait reconnoître et apprécier le bien: ils ne vont point l'un sans l'autre; d'où il suit que la conoissance du bien et du mal est la plus nécessaire à l'homme. La science du bien consiste dans la connoissance de tout ce qu'il y a de bon, de beau, de vrai, de juste, d'utile dans la Nature et la société: la connoissance du mal consiste à discerner ce qui est nuisible dans la vie humaine.

La loi du juste et de l'injuste, émane de la connoissance du bien et du mal, du vrai et du faux, etc.

XI. *La loi des relations.* Tout est relatif dans l'univers, même le bien et le mal. En remontant aux causes premières, l'homme intelligent et raisonnable doit savoir discerner et s'approprier les principes qui peuvent modifier le mal ou le changer en bien. En partant de ce principe, que tout est possible et qu'il n'y a rien d'inpossible pour le bien, l'homme peut l'opérer relativement, malgré tous les obstacles.

XII. *La loi du but.* En toute chose, et surtout dans la vie et dans l'éducation, il faut un but : et le but de toute opération humaine, de tout art, de toute science, de toute sagesse, est la perfection de l'homme

et l'établissement de sa puissance sur la Nature, ou plutôt de la Nature sur l'homme : car c'est être puissant que de lui obéir par la connoissance et l'obéissance à ses lois éternelles.

CHAPITRE II.

De la Création et de la Simplification des Arts et des Sciences.

PAR la puissance que Dieu a donné à l'homme sur la Nature, son intelligence a reçu la force créatrice, ou la faculté de créer l'art et la science.

L'art consiste à imiter la Nature, qui renferme dans son sein, et nous présente d'elle-même les modèles à suivre dans tous les genres de créations.

L'art de créer consiste dans l'action réfléchie de l'homme sur la Nature, c'est-à-dire, dans l'activité de son intelligence, et dans l'emploi bien dirigé de ses plus nobles facultés.

L'homme doit considérer la culture de la faculté intelligente comme un principe de création, comme le ressort de la puissance créatrice de l'homme.

L'homme a tout créé par cette faculté divine : la création de l'art et de la science n'est que l'effet de

l'activité de son intelligence ; par elle seule, il peut tout régénérer.

Le monde actuel possède ou croit posséder la science de tous les siècles : elle existe dans ses livres, mais, comme si elle étoit sans vie.

Il manque à la science actuelle cette vie, cette activité, cette force agissante qui doivent caractériser toutes les créations de l'esprit humain.

L'art et la science, qui ont pour objet le développement et le perfectionnement des plus nobles facultés de l'homme, sont souvent en contradiction avec l'humanité, en ce qu'au lieu de l'élever, ils la dégradent et la rabaissent au-dessous d'elle-même.

L'art ou la science qui n'élève point l'homme est mal créé, mal saisi, mal dirigé : dès qu'il ne remplit point le but de sa création, il est nul et de nul effet ; il faut le recréer de nouveau.

La perfection du genre humain, exige donc, que les arts et les sciences soient examinés avec les yeux de la raison et de l'expérience, pour être créés de nouveau, s'ils ne remplissent point le but unique de leur création, et dirigés d'après des vues plus simples, plus claires et mieux étendues, et surtout d'après les besoins réels des hommes.

Dans cette régénération des arts et des sciences, le génie créateur de l'homme doit en puiser les principes dans la Nature, et les fonder sur le plus parfait développement de la Nature humaine.

Il doit leur donner un caractère de simplicité et d'universalité qui les mettent à la portée de tous les esprits, de tous les temps et de tous les lieux ; leur

donner une direction sûre et infaillible qui embrasse tout le globe, et un but d'utilité commune qui embrasse tout le genre humain.

Recréer de nouveau l'art, et la science, et les mettre en harmonie avec la Nature et l'humanité : c'est là le principe de toute création digne de l'intelligence humaine.

Une fois ce grand et lumineux principe posé, développé, bien saisi et bien appliqué, l'art et la science prendront une heureuse direction.

L'homme créera désormais la science qu'il voudra apprendre : car, dit Bâcon, nul homme ne possède réellement à fonds, que les connoissances qu'il s'est, pour ainsi dire, créées lui même.

Le premier principe de l'auteur de la Rénovation des arts et des sciences, est, qu'elles doivent désormais être mieux entendues, mieux dirigées, même créées de nouveau, d'après une marche conforme à celle qui est indiquée par la Nature, et en suivant une route sûre qui conduise l'esprit humain à la connoissance de la vérité éternelle.

Pour suivre la marche de la Nature, il faut que l'homme n'apprenne pas seulemet l'art ou la science, mais qu'il en crée les élémens, qu'il l'invente, qu'il la perfectionne avec les seules forces de son génie créateur.

L'observation de la Nature, la recherche des lois de l'art et de la science, sont les moyens les plus sûrs pour les faire tourner à l'avantage de l'espèce humaine et aux progrès de toutes nos connoissances.

La connoissance des moyens d'agir sur la Nature,

conduit d'abord l'homme, des notions les plus simples à des notions plus compliquées, ensuite par des progressions successives, aux parties les plus relevées de nos connoissances; en sorte que l'étude des sciences ressemble en quelque manière à une échelle dont les degrés, très-rapprochés, sont parcourus successivement jusqu'en haut, et que l'on peut redescendre avec la même facilité qu'on les a montés.

De même, l'esprit qui s'est élevé par degré jusqu'au faitè de la science, peut toujours revenir aux élémens, les diviser, les réunir pour la reconstruire, et en faire une nouvelle création qui soit réellement son ouvrage.

C'est ainsi que l'emploi des moyens que la Nature a mis au pouvoir de l'esprit humain, devient l'art d'agir sur elle-même, d'appliquer ses lois simples, d'imiter ses procédés pour créer et de reproduire ses créations.

Le développement de l'intelligence humaine nous montre à chaque pas que l'homme fait dans l'art et dans la science, ce qu'il peut quand il sait vouloir fortement et agir avec prudence, et de quels moyens inépuisables la Nature humaine est la source pure et féconde.

L'homme, par le développement de sa propre nature, par l'étude de ce qu'il est et de ce qu'il peut, par l'emploi de toutes ses forces, est lui-même la source de toute création.

Tout art, toute science est une recherche de causes et d'effets, une application de moyens et un emploi de forces rapportés à un but réel et utile.

Or, l'unique but de tout *art*, de toute *science*, est l'utilité réelle et commune; et un but d'utilité réelle, ne peut avoir pour objet que le perfectionnement des arts et des sciences, qui sont les vraies moyens ou instrumens de l'éducation pour l'ennoblissement de la Nature humaine.

Simplifier les procédés des arts et des sciences, c'est le moyen unique de les perfectionner : en faire un élément ou un instrument d'éducation commune, c'est le mettre entre les mains de tout le monde, et donner au genre humain le moyen de se développer et de se former lui-même.

C'est en recherchant les lois simples de la Nature, c'est en marchant sur ses traces que l'homme simplifie l'art et la science : c'est dans son sein qu'existent les germes productifs de toute chose : c'est en imitant ses œuvres, que l'homme parvient à créer, à régénérer; car elle est le principe éternel de toute création et de toute régénération.

CHAPITRE III.

De l'Industrie et des Manufactures.

L'ACTIVITÉ et la puissance de l'homme sur la Nature, sont les deux principes de l'industrie.

Le principe actif de l'industrie ne consiste pas seulement dans le développement des forces physiques et intellectuelles, mais encore dans l'emploi des moyens de création.

Rapprocher ces moyens, et les simplifier par la manière de procéder dans le travail, soit de corps, soit d'esprit, c'est apprendre à produire, et rendre l'industrie instrument de la Nature.

La Nature renferme dans son sein tout ce qui est nécessaire à l'existence de la société : pour la conserver et la perfectionner, cette existence, il s'agit de former l'homme au travail, père de l'industrie.

C'est le travail et l'industrie qui ont embelli et fertilisé la terre : sans eux, elle ne produiroit que des ronces, et ne formeroit qu'un vaste désert. Mais par le travail et l'industrie, ces deux seules puissances de l'homme, qui remuent et vivifient la matière, il est parvenu à en faire véritablement un jardin de délices ? Heureux s'il savoit toujours jouir des fruits de ses travaux et des bienfaits de la Nature !

L'homme ne peut les mériter ni en jouir que par le travail qui les fait sortir de la terre comme de leur source commune : celui qui sait les en faire sortir par les moyens les plus simples et avec le moins de travaux et de peines, et qui fait en même temps les choses les plus utiles; celui-là est industrieux.

Le but de l'industrie est d'améliorer l'existence de l'homme sur la terre, et de satisfaire à ses besoins avec le plus de simplicité et d'aisance possibles: elle est, pour ainsi dire, l'économie de l'art et la science du travail.

Former les hommes à l'industrie, c'est les rendre propres à tous les arts utiles : or, elle doit devenir une branche essentielle de l'éducation et de l'instruction du peuple; c'est une de celles dont il ne peut se passer.

Les manufactures sont l'objet de l'industrie. Les hommes qui se destinent aux travaux des manufactures doivent recevoir une éducation tout-à-fait industrielle, et être élevés dans l'art de mettre la matière en œuvre, de la préparer et de la rendre usuelle pour la société.

Les manufactures qui demandent une grande réunion d'hommes, doivent devenir en quelque sorte des établissemens d'éducation industrielle.

C'est par l'éducation que donne l'industrie, que l'homme peut assurer sa puissance sur la Nature.

CHAPITRE IV.

De l'Education des Hommes de métiers, ou des Artisans.

L'ÉDUCATION des artisans, de cette classe d'hommes aussi utile que nombreuse, qui travaille à l'entretien de la société, est aussi importante que celle des laboureurs. Elle a même plus besoin d'être dirigée, parce qu'elle se forme au milieu de la société, tandis que l'éducation des laboureurs est dirigée par la Nature même.

Les procédés de l'art constituent en quelque sorte l'*éducation de l'artisan.* Sous le nom d'art ou de métier, on comprend communément, tout travail soumis à des règles simples et invariables, pour façonner la matière à l'usage de la société : ainsi, toute opération mécanique, soumise à des règles, est un art.

Il y a des règles pour les opérations du corps, comme il y en a pour les opérations de l'esprit ; et il y a des arts où la main travaille plus que l'intelligence. Ceux qui n'ont besoin que de la main-d'œuvre, sont les *arts mécaniqnes* ; et ceux où l'esprit a plus de part que la main, sont *les arts libéraux.*

Les premiers, les plus utiles, indispensables de leur nature, l'emportent sur les autres ; et ceux qui

les cultivent, méritent un soin particulier de la part de la société qu'ils entretiennent par leurs travaux : elle leur doit l'éducation et l'instruction.

Les hommes industrieux qui exercent les arts et métiers, tels que le maçon, le forgeron, le charpentier, et tous les artisans utiles qui entretiennent la société, méritent autant d'égards que les génies qui éclairent les Nations.

» Si nous prodiguons notre admiration aux grands génies, aux orateurs, aux poètes dont l'éloquence s'efforce de nous persuader que nous sommes heureux, que ne devons nous pas aux hommes simples qui travaillent sans cesse à ce que nous le soyons véritablement, et qui sont les bienfaiteurs perpétuels de la société ? »

Les arts et métiers, ces arts primitifs qui rappellent sans cesse les idées simples de la vie commune, considérés selon leur degré d'utilité publique, sont et doivent toujours être au premier rang ; leur utilité constante doit nécessairement porter la société à donner aux artisans une éducation conforme à leur état.

L'éducation populaire, comprenant tous les travaux utiles, doit faire en sorte que chaque homme qui a des dispositions pour un art quelconque, puisse en acquérir la connoissance et la pratique pour son propre bien, et pour le bien même de la société.

Nous avons établi comme principe d'éducation pratique, que tout homme devoit savoir cultiver la terre et les plantes, élever toutes sortes d'animaux,

et exercer tous les travaux de l'économie rurale et domestique:

Il s'en suit naturellement, que tout homme doit savoir un métier, exercer un art, cultiver une science quelconque, afin que chacun puisse vivre du produit de son travail et de son industrie.

Ainsi, dans l'éducation publique, les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, riches ou pauvres, enfans de Rois ou de bergers, seront tenus d'apprendre un métier, chacun selon son goût et ses dispositions; et nul ne pourra s'en dispenser.

Pour que chaque homme puisse apprendre un métier, la société doit établir des *ateliers publics* qui seront les écoles des arts de première nécessité, et qui, présidés par de bons maîtres, seront consacrés à l'apprentissage des métiers : tous les jeunes garçons seront admis dans ces ateliers, chacun pour y apprendre l'art pour lequel il aura du goût.

Pour que chaque homme puisse apprendre un métier avec goût, il faut qu'il ait des connoissances élémentaires qu'il peut puiser dans la société et dans les écoles : ces connoissances nécessaires sont la gymnastique, l'agriculture, l'économie, l'arithmétique, un peu de géométrie, le dessin, la mécanique, l'écriture, etc.

Tous les artisans peuvent avoir une connoissance plus ou moins complette de ces premières sciences, au moins de tout ce qui tient à la pratique et dont on peut faire usage dans la vie active et commune.

L'artisan un peu intelligent peut acquérir cette connoissance par son propre travail, par un esprit

d'observation, par l'expérience, par la lecture, enfin par la théorie et la pratique.

C'est surtout par la pratique que l'homme acquiert une instruction réelle ; et tous les hommes actifs et laborieux peuvent s'instruire mutuellement par leurs observations sur leurs travaux.

L'intérêt de la société est que l'instruction se répande le plus qu'il est possible sur ceux qui exercent les arts et métiers, parce qu'ils seront mieux exercés par des hommes instruits que par des ignorans.

Il doit y avoir des lieux publics consacrés à l'*instruction populaire*. Les jours de repos doivent être des jours d'instruction pour le commun des hommes, pour les laboureurs, les artisans, les ouvriers, pour tous ceux qu'on appelle les *manœuvres*.

Cette instruction doit suivre l'homme dans tous les états et dans les dernières conditions de la société : elle doit être commune à toutes les professions, qui toutes exigent plus ou moins de connoissances pratiques.

Elle doit donner à tous les artisans ces lumières naturelles et ces connoissances simples et utiles, qui sont nécessaires et indispensables pour ceux qui exercent pendant toute leur vie les arts et métiers.

Des connoissances pratiques sur les arts et métiers, en relevant les artisans et tous les ouvriers à leurs propres yeux, développeront en eux les forces créatrices d'un génie simple, naturel, actif, qui perfectionne tout ce qui se présente sous sa main.

L'artisan doit non-seulement exercer son art, mais encore la porter au plus haut degré de perfec-

tion : pour cet effet, il ne doit s'attacher qu'à un seul art, et y appliquer tout son génie, tout son temps; il trouvera même que tout le travail, que toute la vie d'un homme ne suffisent pas pour porter un art à toute la perfection dont il est susceptible.

Ainsi, il est reconnu, par l'expérience, qu'un homme ne peut exercer avec succès et perfectionner qu'un seul art : l'instruction seule, fondée sur la vie active, peut lui en donner les moyens; et ce qu'elle fait pour un seul homme, un seul artisan, elle doit le faire pour tous.

L'éducation et l'instruction industrielles sont et doivent être généralement reconnues nécessaires et indispensables pour former de bons artisans capables de perfectionner les arts et métiers.

L'exercice des arts et métiers doit donc faire partie de l'éducation publique et privée : cet exercice nourrit, entretien, étend l'industrie humaine; il est le ressort de l'activité sociale.

De concert avec l'agriculture et la gymnastique, l'exercice des arts et métiers donne de la force, de l'agilité, de l'adresse, un coup d'œil sûr, et une grande aptitude pour le perfectionnement de l'art et de la science.

CHAPITRE V.

De l'Éducation des Artistes, donnée par l'idée du beau et du sublime.

Le libre et entier développement des germes du beau et du sublime, dans les créations du génie, est le grand principe de l'éducation de l'artiste.

Comment se développe dans l'homme le sens du beau et du sublime, considéré comme un moyen de l'éducation que donne l'art ?

Par l'attention sur les beautés de la Nature, par la perception de ce sens émané du beau qui aperçoit la véritable beauté dans les formes naturelles, qui peuvent être créées, représentées et embellies par l'imagination, et qui, par les impressions qu'elles font sur nos sens, présentent aux yeux de l'ame comme aux yeux du corps, l'ensemble d'un tout parfait.

La beauté, pour être sentie et reconnue dans son plus haut degré, doit s'élever jusqu'à l'idéal, comme, par exemple, on nous la représente sous les traits d'Apollon.

Par la contemplation de la beauté réelle et idéale, par l'impression qu'elle fait sur notre ame, le sen-

timent du beau et du sublime est réveillé en nous et rend notre esprit propre à recevoir, à saisir et à goûter le bon.

Lorsque l'ame ou l'intelligence contemple les belles formes de la Nature humaine, lorsque bien developpées, bien proportionnées, elles nous présentent dans l'homme la plus belle image de la perfection; nous sentons d'une manière presque certaine, comment sa nature intérieure doit être en harmonie avec sa nature extérieure, ou comment la réalité est en harmonie avec l'idéal.

Qui ne donne point une belle ame à une phisionomie noble, touchante, expressive? Et celui qui connoît cette physionomie heureuse, n'est-il point attiré par une sympathie puissante, par un penchant irrésistible, à se mettre en harmonie avec elle?

Mais ce n'est point tout-à-fait la beauté extérieure qui nous touche le plus, c'est la beauté intérieure, c'est-à-dire, la bonté, qui est elle-même la beauté dans sa perfection.

Le vrai beau n'est autre chose que le bon: l'un et l'autre ont leur source commune dans le simple, dans le naturel, dans le vrai; et nous répéterons avec le poète de la raison : le vrai seul est beau.

Le beau suppose l'unité, la régularité, l'accord expressif et les proportions des parties. Nous trouvons ce beau dans les formes divines de l'homme bien formé. Rien sous les cieux de plus beau, de plus majestueux, de plus divin que l'homme; et la Divi-

nité ne lui a rien donné de plus beau que lui-même.

O homme ! sois l'artiste de toi-même : développe le germe divin du beau et du sublime qui est inné en toi ; élève-toi jusqu'à ce beau idéal qui est au-dessus de toi et de toute la Nature ; élève-toi jusqu'à celui qui est la beauté et la perfection mêmes.

Alors, inspiré par un génie créateur, tu te recréeras de nouveau, tu perfectionneras tes propres créations, les beaux-arts et les sciences ; tu embelliras la terre de tes chefs-d'œuvre, tu ennobliras ton existence par les œuvres du génie.

C'est par l'attrait du beau, du grand, par la pratique du bon et la connoissance du vrai, que l'homme s'élève au sublime.

« Le sublime naît de l'idée de la force réunie à la beauté. Sous ce rapport, la moralité ressemble plus à la beauté, l'héroïsme de la vertu au sublime : les ames morales seront plus frappées du beau, les ames fortes, grandes et héroïques le seront plus du sublime » (1).

Le vrai sublime est simple, grand, universel comme l'idée de la Nature, élevé comme l'idée de Dieu : l'homme qui saisit l'idée du sublime comprend Dieu, la Nature, l'homme, l'art et la science ; il comprend le ciel et la terre ; rien sous le soleil ou dans les cieux n'est étranger à son esprit.

L'idée du beau et du sublime est tout-à-la-fois la

(1) Ancillon.

source et le but de l'éducation que la Nature et l'art peuvent donner à l'homme.

Que le développement du beau et du sublime, de toutes les forces intérieures et divines de l'homme, de toutes ses facultés physiques, morales et intellectuelles, soit désormais le but de sa formation, de son éducation, de la création et de la culture des arts ; et tout tendra à sa perfection.

La culture des beaux arts tend naturellement à relever, à ennoblir l'existence de l'homme : celui qui les cultive dans la seule vue de relever la dignité de de son espèce, de perfectionner ses facultés, de lui donner une haute idée d'elle-même par l'emploi de ses forces ; celui qui, connoissant la puissance de l'homme sur la Nature, sait l'employer pour créer l'art et la science ; celui-là est et sera toujours un grand artiste.

Un artiste parfait est le chef-d'œuvre de l'éducation que donne l'art, comme un homme parfait est est le chef-d'œuvre de l'éducation de la Nature : l'art développe ce que la Nature crée ; mais la nature et l'art se rencontrent dans les créations du génie.

Un homme parfait, sous le rapport physique, moral et intellectuel, sera toujours ce qu'il y a de plus beau et de plus sublime sous les cieux.

Représenter les grands traits de la perfection de la Nature humaine, c'est là l'objet unique, le but universel des beaux-arts.

CHAPITRE VI.

De l'Humanité des Sciences, ou l'art de les rendre plus humaines.

L'HOMME n'est point créé uniquement pour la science, mais la science est créée pour former l'homme.

Nous appelons science la connoissance et la pratique raisonnée de tout ce qui est éternellement bon, utile et nécessaire au développement des plus nobles facultés de l'homme, et au perfectionnement de toute l'humanité.

L'art divin de former l'homme est la première de toutes les sciences; elle est tout-à-la-fois la science de Dieu, de la Nature et de l'humanité, et on peut l'appeler la science universelle.

La recherche, la connoissance et l'application des lois du développement de l'homme, selon les lois de la raison, peuvent seules assurer le perfectionnement de la science de l'éducation, en lui donnant, ainsi qu'à toutes les autres sciences, une direction plus humaine.

Par l'art de rendre les sciences plus humaines, nous entendons que toute création, toute opération de l'esprit ou de l'intelligence, doit porter l'em-

preinte sacrée du sceau l'humanité; et désormais l'humanité doit conduire la science.

L'homme doit porter dans la culture de la science, cet esprit créateur, ce principe actif de force et de régénération, qui élève et perfectionne le génie de l'humanité, même lorsqu'elle semble dégénérée.

Tout art, toute science doit avoir pour but le plus grand bien de l'humanité. Tout le bien que nous retirons de la civilisation vient de l'art, qui veille aux plus pressans besoins de la société, et de la science qui veille aux intérêts les plus chers de l'humanité. L'art porte l'homme au travail, à l'industrie; la science le conduit à la vertu, à la sagesse.

Que l'humanité dirige toutes les opérations de l'art et de la science, et l'une et l'autre prendront la direction qui leur convient, une direction tendant au plus grand bien des hommes.

Tous les hommes doivent jouir des bienfaits des arts et des sciences; mais tous ne sont point appelés dans leur sanctuaire : qu'il n'y entre que l'homme de génie, et qu'il n'en sorte qu'avec le flambeau de la vérité pour éclairer le monde.

Tous les hommes civilisés peuvent avoir une connoissance plus ou moins étendue des arts et des sciences; mais il n'y en a qu'un petit nombre qui soit appelés à les exercer et à les perfectionner.

Cependant le nombre des hommes éclairés est déjà assez grand pour instruire le reste du genre humain, et l'initier dans la grande science de l'humanité, qui renferme toutes les autres, c'est l'éducation.

CHAPITRE VII.

De l'Éducation, et de la Direction des Génies supérieurs.

COMME la terre produit des fruits meilleurs les uns que les autres, la Nature fait naître des hommes qui portent en eux le germe d'un génie supérieur : du développement de ce germe précieux, dépend presque toujours l'éducation d'un grand homme qui doit influer sur les destinées de l'espèce humaine.

De l'éducation des hommes de génie, dépend celle de l'humanité : mais cette éducation n'est donnée que par la Nature ; et quiconque est né avec du génie se développe et se forme lui-même.

Quand un homme apporte, en entrant dans la vie active, une sensibilité vive, une ame pure et calme, un cœur bon et généreux, un esprit docile et profond, un caractère mâle et énergique ; il est bon que cet heureux génie soit dirigé par une éducation plus heureuse encore et en tout conforme à la Nature.

Avant de donner l'idée de cette éducation, formons nous l'idée du vrai génie. Le vrai génie est le pouvoir de l'invention et de la création. Il porte dans sa nature divine le germe de toutes les puissances créa-

trices. Il crée par la pensée, ou par l'activité de l'intelligence et de l'imagination. Il a l'idée du beau, du bon, du vrai, du juste, du généreux, de l'héroïsme, du sublime; il agit selon cette idée, et ne tend qu'à la perfection.

La source d'où découle le *vrai génie,* est toujours cette idée du beau, innée dans la Nature humaine, qui a la force et le pouvoir de créer et d'inventer, de représenter le beau idéal sous les plus belles formes: son foyer est dans la Nature, dans l'humanité.

La flamme du génie brille dans l'homme dont l'esprit pénétrant aperçoit la lumière divine de la vérité : elle brûle dans le cœur amoureux du beau et du bon : elle éclaire l'ame pure qui s'élève à la perfection de sa nature céleste.

Il ne faut qu'une étincelle du vrai génie pour embrasser l'Univers. De même que le soleil éclaire d'autres globes, un vrai génie en allume d'autres.

D'un grand principe naissent d'autres principes, comme d'une belle idée émanent d'autres idées.

La Nature elle-même développe ces heureux génies : ils ont pour modèles ceux qui les ont précédés: ils s'instruisent les uns par les autres, et en différens temps, et tous ont le même but, la perfection de l'homme.

On les rencontre dans toutes les classes de la société; ils se forment au sein de l'activité, du travail et de la simplicité. Ne les cherchez point dans ces esprits brillans, dans ces caractères précoces qui étonnent par leurs connoissances superficielles et prématurées; ce sont des êtres dangereux pour la science

de l'éducation. Cherchez les dans ces ames simples, vraies, pures et modestes, dans ces esprits solides, dans ces cœurs généreux, dans ces caractères mâles, calmes et tempérés : ce sont ceux-là qu'il faut développer, former et diriger vers le bien de l'humanité.

L'éducation des génies supérieurs, semblable à celle des héros et des législateurs, consiste dans le développement et l'emploi bien dirigé de toutes les forces physiques, morales et intellectuelles de la Nature humaine.

Les principes universels de l'éducation d'un grand génie, sont, comme ceux de l'éducation du genre humain, dans la connoissance du génie de l'humanité. Celui-là seul qui connoît la puissance intellectuelle ou la force intelligente de l'homme, est un vrai génie.

C'est par la connoissance de l'homme, qu'un génie supérieur parvient à la connoissance de la Nature : celle-ci le conduit à la connoissance du Créateur et à celle des êtres créés et organisés ; et, par la connoissance de leur nature, il acquière celle de leur développement et de leurs moyens de perfectionnement.

Ainsi, le développement d'un vrai génie, est la science personnifiée de l'éducation même : considérée dans ses plus grands moyens de perfectionnement, la science de l'éducation est la seule qui puisse élever un vrai génie à toute la perfection de sa nature divine.

Le génie de l'éducation est l'unique qui puisse élever le genre humain à la perfectibilité de sa nature

physique, morale et intellectuelle : lui seul peut employer la Nature pour former l'homme.

Que tous les génies supérieurs embrassent de toutes leurs forces la science de l'éducation ; qu'ils exercent à l'envi l'art divin de former des hommes pour l'humanité ; qu'ils déployent toutes les forces de la Nature, qu'ils emploient tous les moyens qu'elle leur offre pour perfectionner l'homme, et dans peu, nous verrons un genre humain plus parfait.

La science la plus digne de l'homme, est donc l'éducation : par elle seule, il peut imiter les œuvres de Dieu, puisqu'il peut créer des hommes, et perfectionner leur nature.

Tout homme de génie se doit à l'espèce à laquelle il appartient ; il ne peut chercher d'autre gloire que celle de contribuer à son élévation ; et il ne peut la servir que par l'éducation ; car tout doit être éducation dans la société.

Tout, entre les mains du génie, est principe de formation : toute la Nature est pour lui un moyen universel de développement : tout moyen, employé par lui, toute force mise en activité par sa force créatrice, sont principes de régénération.

La régénération de l'espèce humaine ne peut s'opérer que par les puissances du génie de l'éducation : ceux qui dirigent ces puissances ou qui les mettent en œuvres, s'ils ont en vue l'ennoblissement de l'humanité, exercent la puissance de Dieu sur la terre.

Dieu est le Génie du génie de l'homme : il en est la source divine. L'ame, cette étincelle du génie de Dieu, douée de raison, d'intelligence, fait de

omme un être intellectuel, moral, un génie qui
uverne le monde social et qui établit sa suprématie
tous les êtres soumis à son empire.

Le génie de l'homme voit l'étendue et les bornes de
pensées, de ses conceptions; il sent qu'il émane
ne intelligence divine, et conçoit l'existence d'un
u créateur; il voit ce Dieu dans l'homme même,
s tout l'Univers.

Dieu est dans l'homme par la pensée, par le sen-
ent de sa présence par tout, de sa puissance sur
t: cette pensée, ce sentiment donnent au génie de
omme, un caractère de divinité, et une puissance
nitée.

La puissance du génie de l'homme, est une divi-
e créatrice qui peut produire de nouvelles choses,
er de nouveaux hommes, de nouveaux génies qui
vent tout perfectionner et tout améliorer dans le
nde.

Les conceptions du génie de l'homme lui créent
s cesse de nouveaux moyens pour se perfection-
, et sa puissance lui assure celui de tout amé-
er par l'emploi de tous les objets que lui offre la
ture.

Le génie qui s'unit à la force de l'homme, règle et
l'exercice de ses facultés dans l'invention, dans
réation des choses utiles, dans l'acquisition des
yens étendus et multipliés d'établir sa puissance
la Nature.

De la diversité des moyens que la Nature offre à
mme, et qu'invente son génie dans les divers
loppemens de ses forces intellectuelles, dérive le

pouvoir de les exercer, et par conséquent de les p
fectionner.

Vivre heureux et aussi parfait que la Nature
permet, tel est le vœu qu'elle inspire, tel est le b
qu'elle propose à l'homme : pour arriver à ce bu
elle l'a fait, par son génie, souverain et maître de to
ce qui est sur la terre. C'est dans la connoissance
tous les êtres vivans, de tous les êtres sensibles, da
l'étude de soi-même, dans l'emploi de ses facultés
toutes les choses créées, dans la connoissance des l
de la Nature, que l'homme doit chercher les moye
de se rendre heureux et parfait.

La science du bonheur n'est autre chose que ce
du bien : le chef-d'œuvre de cette science seroit
changer en bien, autant qu'il est possible, tout le m
qui existe sur la terre ; ce qui peut s'opérer par
puissance du génie.

Le génie de l'homme étant fait pour porter
pensées sur tous les temps et sur tous les âges, ses o
servations sur tous les lieux, ses conceptions sur t
les êtres susceptibles de perfectionnement, il a le po
voir, la puissance d'améliorer l'espèce humaine.

La direction de ce pouvoir, de cette puissance
le plus grand bien des hommes, est l'unique but
tous les génies supérieurs, des héros, des sages,
législateurs et des philosophes.

Un grand génie, qui fait sur la terre le bien
Dieu veut qu'il soit fait aux hommes, est le mini
de Dieu même.

LIVRE SEPTIÈME.

L'ÉDUCATION CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LE CARACTÈRE ET LA POLITIQUE DES NATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Du Caractère et de la Politique des Nations.

Il y a dans la nature du climat et de la température, dans le genre de vie, dans les habitudes, les mœurs et l'esprit des peuples, des causes qui déterminent leur caractère particulier.

L'essentiel pour un peuple est d'avoir un caractère national ; car s'il n'en a point, il n'est pas un peuple : dans ce cas, l'éducation ne peut agir que sur quelques individus et non sur la nation.

Le caractère national seul forme les peuples. L'éducation ne doit pas toujours s'y conformer, mais il est le plus grand et le plus sûr moyen de leur en

donner une; au lieu que sans caractère, l'éducation n'a point de prise sur l'esprit des peuples.

Cependant il est toujours possible à un génie législateur de donner un grand caractère à un peuple. L'exemple de Lycurgue, l'égislateur de Sparte, en est la preuve éternelle; mais cette possibilité n'existe et ne peut exister que par l'éducation.

Si le caractère est donné à un peuple avant l'éducation, c'est-à-dire, par la Nature, l'éducation peut le modifier, le développer, le former, le perfectionner et l'élever au plus haut degré de grandeur et de force.

Pour former le caractère d'un peuple, il faut connoître ce qu'il a été, ce qu'il est et ce qu'il peut être; pénétrer jusqu'à son origine, saisir l'esprit de ses premières institutions, de ses lois, de ses mœurs, de ses usages, le suivre dans ses révolutions, étudier la vie de ses grands hommes et l'instruire par sa propre histoire (1).

Si l'homme a besoin de connoître sa nature pour se développer, un peuple a encore un plus grand besoin de se connoître lui-même pour se former: la connoissance de son histoire lui est aussi nécessaire qu'à l'homme celle de sa vie.

La vie des peuples forme le caractère qui les distingue; et leur manière d'agir les uns avec les autres,

(1) Une Histoire des mœurs, des usages et des coutumes de la Nation Française, écrite pour l'instruction du Peuple, seroit le meilleur Traité d'Éducation des Français.

constitue le fonds de la politique qui les gouverne : comme celle des hommes, elle a sa source dans leur vie privée et publique.

La vraie politique, celle qui tire ses principes de la raison, n'est que l'éducation appliquée au gouvernement des hommes et des peuples. Elle consiste non-seulement à gouverner un peuple, mais à élever, à instruire, à former les hommes qui le composent, à les former pour la Patrie.

Les principes éternels de la vraie politique sont ceux de la raison, de la vérité, de la justice, de la morale et de la sagesse : puisés dans la Nature, fondés sur le plus grand bien des hommes et des peuples, ils ne peuvent être appliqués que par l'éducation.

Rien ne demande autant de sagesse, de prudence et de lumières que le grand art de former et de gouverner les hommes; et le chef-d'œuvre de la Sagesse divine et humaine est de les bien former pour les bien gouverner.

Des enfans bien élevés font de vrais hommes; de vrais hommes font de vrais citoyens. Les bons citoyens forment les bonnes familles; les familles honnêtes forment les peuples sages; les peuples sages font la perfection du genre humain, et cette perfection est l'ouvrage de l'éducation.

L'objet le plus important de la politique est donc de former des hommes et des citoyens.

Former des hommes pour les hommes, c'est le grand objet de l'éducation universelle : les [illegible]

réunis en corps de nation, c'est l'objet de la politique. C'est par le moyen de l'éducation que la politique peut former des peuples.

Rendre les hommes et les peuples meilleurs et plus heureux, voilà son but unique : ses moyens sont dans la Nature ; c'est au génie de l'humanité qu'il appartient de les employer.

Si la politique veut véritablement le bonheur du genre humain, elle appellera tous les sages, les justes, les hommes éclairés au gouvernement des peuples ; et s'il n'y en a pas assez pour les rendre meilleurs et et plus heureux, c'est à l'éducation d'en former.

L'art de former les hommes doit donc s'unir étroitement avec l'art de les gouverner ; la politique, intimement liée à l'éducation, à la morale, à la philosophie, ne peut qu'améliorer le genre humain.

Les hommes ne seront meilleurs et plus heureux, que lorsque les peuples seront gouvernés par des sages, des justes, et que les sages seront les éducateurs et les instituteurs des hommes.

CHAPITRE II.

De la Patrie et de l'Éducation du Peuple.

LA patrie est la famille du peuple : c'est dans son sein et sur le sol qu'il habite, qu'il doit recevoir l'éducation qui lui convient, d'après le caractère qui lui est propre.

C'est le peuple qui fait l'existence du genre humain : c'est de lui que dérivent tous les biens nécessaires à l'existence de la société ; c'est en lui que l'on trouve la santé, la force, l'activité, le travail, l'industrie, l'économie, la simplicité, la tempérance, l'hospitalité, l'humanité et toutes les vertus.

C'est à lui donner et à conserver ses vertus actives, que consiste son éducation : l'éducation du peuple est la première de toutes : la patrie doit lui procurer les moyens de se la donner lui même.

C'est au sein du peuple que l'on trouve les bons pères, les bonnes mères, les bons enfans, les bons citoyens, les vrais amis : c'est lui qui cultive les campagnes, qui bâtit les villes, qui forme les laboureurs, les artisans, les commerçans, et tous les bienfaiteurs de l'humanité.

C'est enfin au milieu de la Nature, dans les campagnes qu'il faut aller chercher le peuple : c'est là

qu'on trouve l'homme dans toute la force, dans toute la simplicité, dans la dignité primitive de sa nature.

La culture du pays occupé par un peuple, forme la patrie des citoyens dont il est composé : la patrie est la mère commune de tous les citoyens qui naissent sur son territoire.

Elle doit les nourrir, les élever, les instruire, les développer, les former dans le sein de l'égalité, de l'amour, de l'amitié et de la fraternité : tous doivent l'aimer à leur tour, la servir, lui être utile, et contribuer de toutes leurs forces à sa prospérité ; et tous doivent chercher son bonheur dans le plus grand bien de l'humanité.

Tout peuple qui veut être heureux, et aussi parfait que le comporte la nature de l'espèce humaine, doit chercher son bonheur et sa perfection dans une vie simple, active et laborieuse, dans le travail et la vertu.

Le bonheur d'un peuple dépend d'une éducation raisonnable et d'une sage politique, qui ne sont que l'application des lois de la Nature et de la raison, des principes de la morale pratique au gouvernement de la patrie.

La patrie qui gouverne ses enfans dans la vue de les rendre meilleurs et plus heureux, forme en eux des hommes libres, des citoyens vertueux : c'est alors que la vertu se joint à l'amour de la patrie, et l'amour de la patrie à la vertu.

La vertu du peuple est l'amour de la patrie et du bien public : un peuple animé et rempli de cet amour,

est, et sera toujours le plus heureux de tous les peuples.

L'éducation du peuple a donc pour principe et pour moyen, l'amour de la patrie. En général les hommes aiment bien leur patrie; mais tous ne savent point comment on peut lui prouver son amour.

Un bon père, une bonne mère qui élèvent leurs enfans dans l'amour du travail et de la vertu, un laboureur qui cultive bien la terre, un artisan qui exerce bien sa profession, un citoyen qui a des mœurs, qui exerce ses droits, et remplit les devoirs de son état, un magistrat qui veille au bien public, un juge qui rend la justice, un sage qui a le courage de dire la vérité au peuple et à ceux qui le gouvernent, un philosophe qui éclaire sa nation, un législateur qui lui donne des lois, un héros qui la défend; voilà les hommes qui aiment véritablement et qui servent bien leur Patrie.

Aimer et servir sa Patrie, c'est aimer et servir l'humanité; hors de ce principe il n'y a point de véritable amour de la Patrie : il n'y a que de l'égoïsme dans ces patriotes inhumains qui croient que tout sur la terre et sur la mer doit se rapporter à la gloire de leur pays.

Le vrai citoyen aime sa Patrie par-dessus toute chose, mais le vrai homme aime toute l'humanité; il sert sa Patrie par son amour, par ses vertus, ses talens et ses lumières; il lui attire l'estime des autres peuples.

L'homme qui aime sa Patrie, aime aussi la justice et la liberté; il ne les sépare point : un seul homme

juste et libre fait plus de bien à sa Patrie qu'un million d'esclaves.

La justice gouverne le peuple, la liberté le rend digne de l'être : sans la justice et la liberté un peuple ne peut plus être mis au rang des Nations ; et s'il n'a point d'humanité, il ne fait plus partie du genre humain.

Ainsi, aucun peuple sur la terre ne peut renoncer à sa liberté, à la justice et à l'humanité, sans renoncer à sa qualité de peuple : il en est de même de l'homme.

Le patriote de l'humanité est toujours homme : un peuple composé de vrais hommes est la nation du genre humain.

CHAPITRE III.

Des Législateurs du Peuple.

La voix du peuple est la voix de Dieu, dit un ancien proverbe, et souvent répété.

Mais cette voix a besoin d'être dirigée par les hommes qui sont plus sages que le peuple.

Les sages, les justes, les hommes éclairés sont les législateurs naturels du peuple.

Tout peuple doit se donner une législation ; mais il ne peut se la donner lui-même.

Il y aura dans tout pays et chez toute nation éclairée, une assemblée de sages vieillards, composée des hommes les plus justes, pour être les législateurs du peuple.

La formation de ce corps appartient à toute nation sage; et toute nation ayant le droit de l'établir, une fois établi il est indissoluble, sacré et inviolable.

Pour donner à ce corps un caractère sacré, il ne peut prétendre à aucune autorité qu'à celle qui vient de la raison, de l'expérience, de la sagesse et de la justice.

L'autorité de la vertu est la seule dont il doit se revêtir; il ne peut commander qu'au nom de la vérité : par là, ses fonctions ne dépendront d'aucune puissance.

Le corps des sages vieillards doit être l'interprête des lois de la raison, l'oracle de la vérité, l'organe de la justice universelle, l'exemple de la vertu, le modèle de la sagesse, de la prudence, de la modération, en un mot, l'*éducateur du peuple.*

Ce corps auguste doit être permanent et incorruptible; il doit marcher sur les traces de cet ancien Aréopage, qui ne rendit jamais aucun jugement dont on ait pu se plaindre.

Il doit être, par sa sagesse, par sa probité et par la sainteté de ses mœurs, la loi vivante du peuple, la lumière de l'éducation, de la morale publique, de la législation et de la politique.

Ce corps sacré, représentant la majesté du peuple, doit veiller à son éducation, à son instruction, sur

ses travaux, sur sa conduite, et plus encore sur ses mœurs que sur ses lois.

Il doit diriger l'opinion publique vers le plus grand bien de la Patrie et de l'humanité, et pour y parvenir il n'a qu'à le vouloir constamment lui-même.

Le bonheur de l'humanité demande l'établissement et la permanence de l'assemblée des sages vieillards dans chaque ville comme dans chaque nation.

Toute Nation voulant jouir du droit de nommer ses législateurs, elle ne peut mieux les choisir que parmi les plus sages d'entre ses citoyens : ceux-ci ne peuvent rien faire de mieux que de faire des lois pour le bien du peuple.

Le peuple est l'objet de toute législation ; toute législation a pour but le maintien des droits du peuple ; l'exercice de ces droits forme la souveraineté d'une Nation : toute souveraineté nationale ne peut être exercée que par les plus sages.

Tout corps nombreux, s'il n'est composé de sages, dégénère toujours ; et s'il n'est pas contenu, il ne s'occupe que de lui-même, et sacrifie souvent les intérêts du peuple aux siens.

L'assemblée des sages vieillards ou des législateurs du peuple, veillera spécialement, et sans autre autorité que celle de la sagesse et de la justice, à ce que tous les corps, tous les ordres des états exercent leurs droits et leurs devoirs respectifs, mais toujours en respectant les droits sacrés, inaliénables et universels de tous les peuples ; car les droits des peuples sont les droits du genre humain.

CHAPITRE IV.

De la Législation universelle.

Dieu et la Nature sont les premiers législateurs du genre humain, et le genre humain est le souverain législateur des Nations.

Ses représentans sont tous les sages, tous les justes, tous les hommes de bien éclairés : eux-seuls font les bonnes lois, les lois durables.

Les lois de Brama, de Fohy, de Ménès, de Hermès, de Minos, de Moïse, de Moschus, d'Orphée, de Zoroastre, de Cécrops, de Lycurgue, de Solon, de Zaleucus, de Charondas, de Numa, de Confucius, de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Penn ; les lois de tous ces sages législateurs sont éternelles et dureront autant que le monde.

Tous ont reconnus l'existence d'un Être suprême, souverain législateur des intelligences : c'est dans l'idée de cet Être bon et parfait, qu'ils ont puisé leur législation, et cette idée ils l'ont trouvée dans leur propre esprit et dans l'esprit de tous les hommes.

Le premier principe de toute législation, est, comme celui de l'éducation, la connoissance d'un Dieu créateur, conservateur et régénérateur, d'un Dieu d'amour, de bonté et de justice, qui aime le

genre humain et toutes les Nations, comme les branches de la grande famille des hommes ; et tous les hommes comme ses enfans.

Le second principe, émané du premier, est la connoissance et l'application des lois éternelles de la Nature, pour l'éducation, la perfection et le gouvernement de l'espèce humaine divisée en différentes sociétés répandues sur la surface du globe.

Le troisième principe, émané des deux précédens, principe lumineux et profond, sans lequel les législateurs ne sont point éclairés d'une lumière divine, est la connoissance de l'humanité, ou de la nature intérieure de l'homme ; car, cette nature intérieure et divine, est la source de toute législation, de toute morale, de toute religion, et de toute la sagesse humaine.

La réunion de ces trois principes éternels, est la lumière de la législation universelle.

La législation universelle a donc sa source éternelle et intarrissable, dans la connoissance de la loi de Dieu, de la Nature et de l'humanité : toute législation particulière qui n'émane point de ce principe, et qui n'est point fondée sur cette triple base, est nulle devant le genre humain.

La législation universelle est encore fondée sur la souveraineté de toutes les Nations, sur les droits de tous les peuples, comme sur les devoirs de tous les hommes, qui renferment les obligations des législateurs envers le genre humain.

Tout législateur, muni de ces connoissances, doit connoître le peuple auquel il veut donner des lois, et

avoir ce qu'elles peuvent et ce qu'elles doivent ordonner ou défendre.

Toutes les lois doivent porter le caractère de l'humanité, de la raison, de la vérité et de la justice : sans ce caractère sacré elles ne peuvent être lois.

Toutes les lois, faites pour le bien présent et futur des peuples, doivent avoir pour but le plus grand bien des hommes et du plus grand nombre des hommes.

Pour donner aux hommes des lois fondées sur leur plus grand bien, elles doivent être conformes à leur nature et à leur destination sur la terre : elles doivent être puisées dans la nature de l'homme même.

Les lois, pour être conformes à la nature de l'homme, doivent tendre à rendre les hommes simples, forts, vigoureux, actifs, laborieux, bienfaisans, généreux, confians, reconoissans, justes, humains, éclairés, courageux, heureux et libres.

La loi qui a cette tendance est au-dessus de tous les les mortels et des immortels : elle est la même pour tous et à la portée de tous ; sa base éternelle, est l'utilité commune, présente et future.

La loi doit être une, simple, universelle, juste, impartiale, égale pour tous, précise, claire comme la lumière du jour, vraie, humaine, divine même, sacrée et inviolable.

Elle doit surtout considérer la vie de l'homme ou l'existence du genre humain comme sacrée, maintenir sa dignité, assurer l'exercice de sa raison et de sa liberté, protéger sa personne, et porter en tout l'empreinte du sceau de l'humanité.

Le livre de la loi, doit être un traité de morale pratique et publique, renfermant les maximes de la volonté du genre humain, et les principes de la justice universelle.

Le livre des lois doit être populaire, familier à chaque homme, à chaque citoyen, à chaque société : le texte sacré des lois, doit être lu et entendu de tous les bommes, de tous les enfans de la Patrie.

Tout code de lois doit renfermer les préceptes de la loi divine, naturelle et humaine, et porter en tête, un exposé des principes de l'éducation commune et de la législation universelle.

Tout législateur, tout corps législatif, doit travailler à la formation d'un code rédigé d'après ces principes : l'éducation commune, l'instruction universelle, l'agriculture, le commerce, les arts et les sciences, la morale sociale, les mœurs, les institutions, les constitutions, les gouvernemens, les religions, la politique ; ce sont là les grands objets dont les législateurs des Nations doivent s'occuper.

On peut appeler la législation, l'éducation publique du genre humain : elle doit surtout être publique, libre, active, permanente, éternelle comme la Nature.

La législation, est l'institution uiverselle qui doit former et reformer le genre humain : elle doit former les peuples, non par des lois, mais par des institutions.

Ce sont les institutions seules, basées sur la vie active, qui forment les hommes : sans les institutions, il n'y a point de législation pour les peuples.

Toute législation doit aussi avoir pour but de former des législateurs, et tout législateur doit avoir pour objet unique de former des hommes. Quand la législation, au lieu de former des lois, formera des hommes, elle sera parvenue à son plus haut degré de perfection.

CHAPITRE V.

Des Gouvernemens justes et humains.

Il n'y a qu'un seul principe de gouvernement pour tout le genre humain, pour toutes les nations : tous les hommes, tous les peuples veulent et doivent être gouvernés par la *justice et l'humanité.*

Qu'on demande à tous les peuples : quel gouvernement voulez-vous? Ce ne sera qu'une voix d'un bout du globe à l'autre, et tous répondront à l'unanimité :

« Nous voulons un gouvernement juste, humain » et raisonnable; et ce gouvernement sage nous l'ap» pellerons : *le gouvernemeut unique* ».

Son titre annonce déjà sa forme; ce sera le gouvernement d'un seul, d'un juste, d'un homme sage, d'un premier citoyen, en un mot, *d'un homme-Roi.*

Nul autre gouvernement ne peut convenir à des

hommes raisonnables, à des peuples civilisés que le gouvernement de la justice.

Or, la forme la plus parfaite de tout gouvernement est donc celle qui à pour base la justice, pour principe, la raison et l'humanitè; celle qui rapporte tout au bien du peuple, au bien commun; celle qui se fonde sur la conservation, la perfection, la paix, la sûreté, la force, l'union de tous les citoyens d'une nation.

Le gouvernement le plus parfait est donc celui où l'autorité souveraine est la loi de la justice, déposée entre les mains d'un ami de Dieu et de l'humanité; celui où le Souverain est persuadé qu'il est lui-même comme la loi, qui n'existe que pour rendre justice aux hommes; celui où tous les hommes sont égaux devant la loi; celui où les devoirs d'hommes et de citoyens passent avant tout, où la vertu est préférée à tout, où les plus vertueux et les plus sages gouvernent ceux qui le sont moins; en un mot, et on ne peut trop le répéter, celui où la raison, la vérité, la justice et la sagesse seules font les lois et les font observer, où l'amour seul commande et obéit. Mais, je l'oubliois, *le gouvernement de l'amour*, et c'est encore le plus parfait de tous; c'est celui de la Nature, de la Divinité.

Soit que le gouvernement se trouve entre les mains d'un seul, ou entre les mains de plusieurs, on reconnoîtra toujours, surtout après avoir essayé de toutes les formes de gouvernement, que l'on ne peut bien gouverner les hommes que par la justice : sans elle, il n'y a point de bon gouvernement.

Mais comment établir un gouvernement juste? En n'employant que des hommes justes. Et s'il n'y en a pas? Il faut en former. On demandera encore, comment peut-on former des hommes justes? Par l'éducation.

L'éducation est l'instrument par lequel on peut tout perfectionner, même l'art de gouverner les hommes. Mais vouloir gouverner des hommes sans se mettre en peine d'en former, annonce la corruption d'un gouvernement.

Formez donc des hommes si voulez gouverner des hommes, ou ne vous mêlez point du gouvernement: formez des justes, si vous voulez établir le règne de la justice; formez des sages, de vrais humains, si vous voulez voir le règne de la sagesse et de l'humanité.

Le gouvernement de la Nature où les êtres se développent selon ce qu'ils doivent être, est le modèle du gouvernement des hommes.

CHAPITRE VI.

Des Rois, ou Pères des Peuples.

On pourroit dire que Dieu seul est le père des peuples : il est le premier souverain, le premier législateur qu'une nation doit reconnoître, afin que celui qui la gouverne reconnoisse lui-même un père, un souverain, un législateur.

L'homme qui veut gouverner un peuple comme Dieu gouverne le genre humain, qui ne veut régner que sur des intelligences libres, sur des hommes semblables à lui, mérite d'être Roi.

Un Roi qui sent Dieu comme Père des hommes, se sent lui-même comme père de son peuple : il sent qu'il doit le gouverner comme un père gouverne sa famille, par l'amour et la justice.

L'amour et la justice d'un père du peuple, lui attirent tous les cœurs, et assurent la reconnoissance et l'obéissance des enfans de la Patrie, qui sont tous les citoyens.

Peuple ! si ton Roi ou ton Souverain te gouverne par l'amour, sa puissance est une puissance toute paternelle : il exerce la même autorité que Dieu exerce sur les hommes.

Quelle félicité pour un Roi d'aimer tout un peuple et d'en être aimé ! Qu'il est heureux celui qui peut se dire : *je fais des millions d'heureux !*

Il faut aimer et estimer les hommes pour être digne de les gouverner et capable de les rendre heureux : pour aimer et estimer les hommes, il faut être homme soi-même.

Le titre le plus glorieux d'un Souverain est le titre d'*homme-Roi :* pour le mériter, il doit être homme avant d'être Prince, et l'être toujours.

Chez un peuple d'hommes libres, le Roi sera homme et citoyen tout-à-la-fois : sous un Roi-citoyen, le peuple sera toujours libre ; chez un peuple libre, le Roi sera toujours citoyen.

Les Rois, pères des peuples, ne gouvernent que

des hommes et des citoyens : dans les premiers, ils voient les enfans de l'humanité; dans les seconds, ils voient les enfans de la Patrie.

La patrie du peuple est celle du Roi; il doit plus aimer sa patrie que sa famille; et les familles des Rois sont les peuples.

Un Prince qui s'occupe plus du bonheur des peuples que de l'élèvation de sa famille, est un ami du genre humain : celui qui gouverne sa patrie en ami des hommes, est l'image de Dien sur la terre.

On n'est pas Roi par le trône, mais par la justice et l'humanité : celui qui veut être Roi, doit savoir être juste; car celui qui ne sait pas être juste, ne sait pas non plus être Roi.

La justice des Rois consiste à rendre aux peuples ce qui leur appartient, c'est-à-dire, leurs droits; et le premier droit des peuples sera toujours d'être gouverné par la justice.

Dieu, plus modeste que tous les grands de la terre, veut que tous les hommes lui ressemblent par la bonté et la justice.

Si les Rois veulent imiter Dieu, ils formeront des hommes bons et justes, pour les aider dans le gouvernement des peuples.

Rois, la gloire de rendre les hommes meilleurs et plus heureux, est seule digne de vous : soyez les éducateurs des peuples comme vous en êtes les pères; formez les hommes si vous voulez gouverner des hommes; élevez-les à leurs propres yeux, si vous voulez qu'ils élèvent vos noms jusqu'aux cieux.

Princes de la terre ! si vous dites aux peuples

rendez à César ce qui appartient à César; l'humanité vous dira : *rendez à l'homme ce qui appartient à l'homme, et au genre humain ce qui appartient au genre humain; car c'est la justice de Dieu,* et ceux qui rendent la justice de Dieu aux hommes seront honorés comme ses images sur la terre (1).

---

(1) Les Rois n'ont rien à faire que d'être justes, que de gouverner selon la justice : c'est aux peuples à se rendre meilleurs et plus heureux eux-mêmes. Un peuple qui attendroit tout de son chef, et rien de lui-même, seroit trompé et malheureux. Un Roi fait tout le bien qui est en son pouvoir, quand il ne peut point faire de mal. Il est un peuple en Europe où il est seulement permis au Roi de faire le bien, et rien de plus. Aussi, ce Roi ne se mêle nullement du bonheur du peuple : c'est l'affaire de la Nation; son chef ne se mêle que de son gouvernement.

Qu'est-ce qui fait la force du gouvernement d'un Roi? c'est la volonté que doit avoir le peuple de se rendre heureux lui-même. Comment se manifeste cette volonté? par l'opinion publique. Comment se communique l'opinion générale à celui qui gouverne? par la liberté de penser, de dire la vérité, d'écrire ses pensées, de publier ses opinions sur tout ce qui intéresse le bonheur de la Patrie.

Nous rentrons dans la grande question que viennent d'agiter les Députés de notre Nation sur *la Liberté de la Presse*, établie par la Charte constitutionnelle donnée par le Roi. Voici mon axiome sur ce droit divin, naturel et humain de toute Nation éclairée.

L'opinion générale de l'Europe et de tout le genre humain civilisé, veut, de concert avec la souveraine intelligence, la liberté de la pensée, le droit de dire la vérité, de la communiquer à ses semblables, aux citoyens de sa Patrie, aux hommes de toute nation, de toute religion, et, par conséquent, la liberté de la presse : nulle puissance, ni religieuse, ni humaine, ni politique,

CHAPITRE VII.

Des Magistrats du Peuple et des Citoyens.

Ce n'est point assez que le chef d'un peuple en soit le père ; tous les citoyens qui sont appelés à exercer une partie de son administration, doivent être autant de pères du peuple.

On appelle magistrats les citoyens qui, dans chaque gouvernement, sont chargés de veiller à l'observation des lois, au maintien des mœurs, de l'ordre social et de la tranquillité publique.

L'autorité du magistrat émane de l'autorité souveraine qui gouverne la société : il ne peut l'exercer avec justice que par les principes d'humanité, que par l'esprit d'amour qui dirigent le souverain.

---

ne peut empêcher ni entraver cette liberté sacrée, qui est la lumière de la Législation, des Constitutions, des Gouvernemens, et le plus ferme appui des Trônes, des Monarchies comme des Républiques.

Tout Gouvernement en Europe, qui n'admettra pas la liberté de la presse, ne pourra ni se maintenir, ni s'opposer, ni résister à la puissance indestructible de l'opinion générale, qui s'est prononcée chez toutes les Nations.

Ainsi, la prospérité, la liberté et l'indépendance de toute Nation civilisée, et la durée de son Gouvernement, existent essentiellement dans la liberté de la presse.

Les magistrats, simples exécuteurs des maximes de la raison publique, sont soumis aux lois comme les simples citoyens : ils ne peuvent gouverner que par elles.

Toute société civile nécessite des tribunaux dépositaires des lois, et des magistrats chargés de leur exécution : c'est de là bonne organisation des uns, du choix heureux des autres, que dépend tout le succès de l'administration de la justice distributive, dont chaque citoyen est en droit d'exiger sa portion.

Le plus sacré des tribunaux est celui que les citoyens établissent d'un commun accord ; celui de l'homme juste, d'un Aristide, qui rend mieux la justice que les juges que le peuple a établi, et qui la rend pour l'amour d'elle-même.

La justice est un bien de Dieu qui appartient à tous les hommes : elle doit être rendue gratis à tous les citoyens ; les magistrats qui la vendent ne sont point nés pour être magistrats.

L'homme juste peut seul être élu magistrat du peuple : un attachement inviolable à la justice, une intégrité inaccessible à la corruption, un amour éclairé et inaltérable du bien public, un respect religieux pour l'humanité, et pour la majesté du peuple et de son Roi, quand il est juste ; telles sont les dispositions que la société exige du magistrat, en échange desquels elle se dispose à lui accorder sa vénération.

La probité, la droiture de cœur, la justesse de l'esprit, la force d'ame, la bonté jointe à la fermeté, peuvent seules faire un ministre des lois : c'est à son amour pour la justice et l'humanité que l'on

reconnoît celui qui est digne d'être appelé à ce sacré ministère : avant d'y entrer, le citoyen doit être muni d'une conduite irréprochable, reconnue par la voix publique.

« L'administration de la justice est un véritable sacerdoce, l'amour des lois, un culte religieux, le tribunal des justes, un temple sacré : celui qui en est le prêtre, doit être aussi indulgent, aussi juste, aussi humain envers ses semblables, qu'un père envers ses enfans. »

Ce n'est ni le rang ni la fortune qui font le magistrat ; mais bien la bonté, la sagesse, la modération et la justice : l'art du magistrat n'est point hors de l'humanité ; sans humanité, point de véritable magistrat du peuple.

Pour mériter les respects des hommes, il faut les respecter eux-mêmes ; pour en être honoré, il faut honorer l'humanité par ses vertus, et non par ses habits dorés.

Pour être respectable, il faut que le magistrat ait une grande austérité de mœurs, une intégrité à l'épreuve, et cette rigide équité qui n'admet ni distinction, ni exemption de la loi.

Un magistrat est une personne publique : il doit être la loi vivante de la société. Il doit l'observer le premier, et il ne peut vouloir que ce qu'elle veut, ni faire que ce qu'elle ordonne ; elle est sa souveraine.

Tout magistrat doit être éclairé et reconnu en quelque sorte pour être le sage, l'*éducateur* et l'instituteur du peuple : il est le protecteur naturel de ceux qui

instruisent le peuple ; il l'instruit lui-même par ses discours et ses exemples.

Le véritable magistrat élève, instruit, forme le peuple, comme le vrai père élève, instruit, forme sa famille : s'il ne sait point former des hommes, il ne sait point non plus les gouverner.

Un magistrat qui ne s'intéresse pas à l'éducation du peuple, ressemble à un père qui ne s'occupe point de l'éducation de sa famille : il n'est point fait pour gouverner la société ni pour faire le bonheur de ses enfans.

Les enfans de la Patrie sont les enfans des magistrats : leur plus importante affaire, c'est de veiller à leur éducation, mais à l'éducation de tous, et particulièrement sur celle de l'orphelin qui n'a d'autre père que Dieu, et sur celle des enfans du pauvre, de la veuve, de la famille délaissée (1).

L'éducation du peuple est la magistrature la plus honorable : de l'exercice raisonnable de cette sage magistrature dépendent sa perfection et son bonheur.

---

(1) *Voyez* les Magistrats de Sparte, d'Athènes et de Rome.

CHAPITRE VIII.

Des Droits universels du Genre humain.

Les *droits du genre humain* sont les mêmes que les droits de l'homme en société, appliqués à la grande famille des hommes.

Ces droits universels, sont : la conservation, la perfection, le bonheur, l'éducation commune, l'instruction universelle, la connoissance de la vérité, la propagation des lumières, la justice, l'équité, l'égalité, la liberté, la sûreté, la paix, l'union, la fraternité, la morale, la philosophie, la religion, la législation, l'application des lois de Dieu, de la Nature et de l'humanité, la déclaration du droit divin, naturel, humain, social, politique, civil, public et des gens à tous les gouvernemens, l'institution des sages chez toutes les nations et les constitutions des peuples.

L'exercice universel de tous ces droits, est le droit commun du genre humain.

Par la conservation du genre humain, on entend celle de tous les individus de l'espèce humaine, de tous les hommes et de tous les peuples.

Le droit de se perfectionner, de se rendre meilleur et

c'est-à-dire, des lois de Dieu, de la Nature et de l'humanité, est le droit de tout le genre humain, de tous les hommes, de tous les peuples.

Enfin, *la déclaration du droit divin, naturel, humain*, social, politique, civil, public, et des gens à tous les gouvernemens, l'établissement des institutions et des constitutions des peuples, doit renfermer et appliquer tous les droits du genre humain.

LIVRE HUITIÈME.

DE L'ÉDUCATION CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'IDÉE DE DIEU, DE LA NATURE ET DE LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Idée de Dieu.

UNE cause première, éternelle, immuable, infinie, toute puissante, libre, sage, prévoyante, souverainement intelligente, souverainement parfaite, bonne, juste, miséricordieuse, toute amour, aimant toutes ses créatures, voulant la conservation, la perfection et le bonheur du genre humain; voilà l'idée que nous avons de l'Être suprême, que nous adorons sous le divin *Nom de Dieu.*

Dieu est la cause première de la Nature :
Il est celui qui est, qui a été et qui sera. (1)

(1) Ou, selon l'idée sublime de l'*Homme-Esprit* : Dieu est le TOUJOURS de la Nature.

Il est le seul Être qui existe par lui-même, et tous les êtres tiennent de lui l'existence.

Dieu est l'Être nécessaire : il est sa nécessité à lui-même, unique par sa nature divine.

L'Être unique et nécessaire est éternel : il a été, il est et il sera : il n'a pu commencer, il ne peut finir : il embrasse dans son immensité le passé, le présent et l'avenir, que nous appelons l'*Éternité*.

Dieu est immuable : il est toujours le même, il n'y a point en lui de changement ; et les cieux et la terre portent l'empreinte de son immutabilité.

Dieu est infini : il est sans bornes et sans limites dans ses divines perfections.

Dieu est tout-puissant : sa puissance ne dépend d'aucune cause : elle est née de sa volonté suprême, qui gouverne la puissance de la Nature.

Dieu est libre : il ne gouverne que par l'amour, l'ordre, l'harmonie : il ne règne que sur des intelligences libres ; et l'homme est libre par la volonté de Dieu.

Dieu est sage : il est la source de toute raison, de toute sagesse, de toute vérité, de toute lumière ; et sa sagesse divine se manifeste dans toute la Nature.

Dieu est prévoyant : sa divine providence embrasse tout dans la Nature. Elle voit, elle pénètre tout, rien ne lui échappe : elle dirige tout dans l'univers.

Dieu est souverainement intelligent : c'est un esprit pur qui se communique par le sentiment et par la pensée à toutes les ames, à tous les esprits purs.

Dieu est souverainement parfait : source unique de toute perfection, il est le souverain bien, le bien parfait de tous les êtres intelligens.

Dieu est souverainement bon : il est le tout bon, le seul bon, et sa bonté suprême est infinie; elle est la source de tous les bienfaits de la Nature.

Dieu est juste : c'est une suite de sa bonté, et sa justice est une, simple, universelle, immuable; mais comment est-il juste? par sa miséricorde.

Dieu est miséricordieux : sa clémence est toute paternelle; il pardonne aux ames sensibles, mais foibles; ce n'est donc point un Dieu de vengeance.

Dieu est tout amour : il est l'amour le plus pur, l'amour éternel et universel; son amour n'a point commencé et ne finira point.

Aimer, c'est la loi suprême du Père des hommes.

Dieu aime toutes ses créatures : il aime tous les hommes, et il veut que tous les hommes s'aiment comme ses enfans; il chérit surtout les hommes bons.

Dieu veut la conservation, la perfection et le bonheur du genre humain : il veut la meilleure et la plus parfaite éducation des hommes.

Dieu veut le plus grand bien des hommes : l'Être bon ne peut vouloir que ce qui est bon, et sa puissance assure l'éternel exercice de sa volonté.

Dieu veut enfin le plus grand bonheur des hommes : le bonheur consiste dans la sagesse, et la sagesse consiste dans la connoissance de Dieu, de la Nature et de l'homme.

Quand le genre humain n'auroit point de Dieu, je me créerois, moi, simple mortel, cette idée de Dieu; et cette idée divine, je la trouve dans mon ame, dans mon cœur, dans mon esprit.

J'entends la voix de l'Éternel qui crie à mon ame, à mon cœur et à mon esprit :

« *Je suis le Dieu d'amour*, le père de la Nature, » l'Être des êtres, la lumière des lumières, la su- » prême intelligence, et le souverain éducateur du » genre humain.

» La Nature *est*, parce que *je suis* : l'humanité » *est*, parce *je suis;* je suis en elle et elle est en moi » de toute éternité.

» Tout ce qu'il y a de bon, de pur, de saint, de » divin en l'homme, est de moi; car je lui ai donné » une partie de mon intelligence.

» Je reconnoîs l'homme à son amour pour moi, » pour la Nature, pour l'humanité : j'aime celui » qui m'aime et qui aime son frère.

» Je suis avec celui qui me sent, qui porte mon » amour dans son cœur : j'élève son ame, j'éclaire » son esprit, je perfectionne tout son être.

» J'aime l'homme et les hommes, et je ne leur » demande que de s'aimer comme je les aime, pour » leur plus grand bien.

» Le genre humain est ma famille bien aimée, en » qui j'ai mis toute mon affection, et pour l'amour » de laquelle j'ai donné mon fils unique, qui est né » de l'humanité, et qui a représenté ma divinité sur » la terre ».

Dieu d'amour ! père de la Nature et de l'humanité,

nous sommes tous tes enfans, nous sommes tous frères, et nous sommes convaincus qu'il n'est rien de plus agréable à tes regards paternels que la fraternité et l'union de la grande famille des hommes!

Dieu créateur ! tu nous a créés pour t'aimer, pour t'adorer en silence dans le temple de Nature : forme nos ames, nos cœurs et nos esprits dans ton amour divin ; nourris en nous tous les sentimens de la plus tendre reconnoissance envers toi et de l'amitié la plus sincère envers nos semblables!

Dieu éducateur ! forme les hommes pour toi, pour eux, pour l'humanité : développe toutes leurs facultés intérieures et divines; élève l'homme, ta créature, jusqu'au plus haut degré des forces et des perfections de la Nature humaine!

Dieu régénérateur ! régénère tout le genre humain : tu as mis en lui les germes divins du beau et du bon ; tu l'as doué des facultés les plus susceptibles de perfection; tu lui as donné la force et le pouvoir de se développer et de se perfectionner, donne-lui-en la volonté ferme et constante, et il s'élevera jusqu'au sanctuaire de la Divinité!

Pour s'élever selon Dieu, pour se former selon ses lois éternelles, l'homme doit se tenir toujours en présence de la Divinité, lui ressembler en quelque sorte par l'exercice de son intelligence, par la pratique du bien, par la bonté, la raison, la vérité, la justice et l'humanité, lui rapporter toutes ses actions, avoir confiance en elle, ne jamais douter de sa providence, remplir sur la terre tous ses devoirs d'homme,

et regarder comme le premier de tous, celui de faire du bien aux hommes.

CHAPITRE II.

De l'Idée de la Nature (1).

Dieu est le Père de la Nature, et la Nature est la mère de tous les êtres : elle est la vie, l'amour en activité, la puissance créatrice et toujours active de l'Être Suprême.

La Nature est l'ame, la vie et le mouvement de la matière; Dieu est le moteur éternel de cette matière : par elle il crée, produit, détruit et reproduit les corps et les êtres.

Tout se meut dans l'univers, toute la Nature est la représentation de la vie sous toutes les formes : elle agit par des lois simples et éternelles pour le mouvement des corps, la création et la reproduction des êtres, et la conservation des espèces.

La Nature est la puissance visible du Créateur : elle est avec Dieu, tout ce qui est, ce qui a été, et ce qui sera dans l'éternité.

---

(1) Ceux qui ne reconnoissent point l'éternité de la Nature, n'ont pas besoin de lire ce chapitre : ils peuvent continuer ceux qui suivent.

Elle est immortelle comme son auteur : tout vit en elle, tout passe de la vie à la mort, et de la mort à la vie ; elle montre partout l'emblême de l'immortalité.

Création et régénération des êtres, association des essences élémentaires, union des corps, gradations infinies, rapports éternels, proportions, harmonie, chaîne universelle des existences, qui s'étend depuis Dieu jusqu'à l'homme, et depuis l'homme jusqu'aux êtres invisibles : voilà l'ordre divin de la Nature.

Tout ce qui est, visible ou invisible, n'est que partie d'un tout, dont la Nature est le corps; et Dieu est comme l'ame qui lui donne le mouvement et la vie.

La *Nature* renferme tout ce qui est : son existence embrasse celle du grand tout : les élémens qui ont composé les parties de ce grand tout sont les essences de la Nature, et ces essences sont éternelles, immortelles.

Dieu a donné à la Nature ces essences immortelles : c'est par elles que tout se crée, que tout se conserve, que tout se produit pour se reproduire de toute éternité.

Les existences changent, mais les *essences* ne périssent point : les corps organisés et les êtres changent seulement leur manière d'exister à des époques fixées par les lois de la Nature, mais les essences de ces êtres ne cessent point d'exister.

Les essences ou les élémens étant dans la Nature, le Créateur les emploie à la formation des êtres, met l'ordre et l'ensemble dans les parties qui les compo-

sent, et leur donne la vie comme il donne le mouvement aux corps.

Le Dieu qui emploie les essences éternelles à la formation des êtres, qui leur donne la vie par son souffle divin, qui arrange toutes les parties de la matière pour la formation des corps, qui leur donne le mouvement par la force active de la Nature, est le même que celui qui crée.

Voilà l'idée la plus simple de la création.

Dieu crée, parce qu'il dispose, arrange et ordonne toutes les parties de la matière; et la matière qu'il emploie est sans cesse reproduite par le concours des élémens; et les élémens qui recréent sans cesse les parties corruptrices de la matière, sont impérissables et éternels.

Dieu crée par la Nature, il conserve les germes de tout ce qui existe pour reproduire : c'est par là que nous reconnoissons l'Être créateur, conservateur et régénérateur.

La sagesse suprême conserve dans une éternelle jeunesse l'univers qu'elle a formé (1) : l'univers est l'assemblage des existences, des corps et des êtres.

Dieu ayant prescrit des lois éternelles et immuables à tous les globes qui composent cet univers, il leur a marqué à chacun, dans l'espace infini, le cours qu'ils doivent tenir dans toute l'éternité.

En sorte que toutes les parties de l'univers sont si bien liées ensemble, et disposées avec un tel ordre,

---

(1) Socrate.

une telle sagesse, que nulle cause ne peut en arrêter, ni en détourner le cours majestueux, qui est réglé par les lois éternelles de la Nature.

Les globes célestes ont tous la pesanteur, la position, la direction, la marche précise, la lenteur et la vîtesse nécessaires pour que jamais ils ne se rencontrent, malgré la tendance qu'ils ont à se rapprocher les uns des autres par la loi de l'attraction ou de la gravitation universelle.

La loi de la gravitation, reconnue par l'esprit humain, s'étend partout où il y a de la matière. Chaque corps a son centre, chaque système planétaire a son centre, et plusieurs systèmes rassemblés ont un centre commun (1).

Les assemblages de ces assemblages ont aussi un centre ; enfin il y a un centre universel, autour duquel tourne le grand tout ; et ce centre est le trône de Dieu et de la Nature.

Si les mondes se meuvent dans un ordre graduel, la moindre confusion dans un seul, seroit non-seulement la ruine de ce monde particulier ; mais elle entraîneroit encore celle du Grand Tout, et remettroit le monde dans le chaos ; que la terre soit sans équilibre, bientôt elle fuiroit de son orbite : elle entraîneroit la lune : les autres planètes divagueroient au hasard dans l'espace immense de l'infini : un corps s'abîmeroit sur un autre corps, un monde sur un monde, un soleil sur un autre soleil, et toutes les fon-

---

(1) *Voyez* le divin Newton.

dations de l'univers seroient ébranlées jusques dans leur centre commun : la Nature trembleroit jusqu'au trône de Dieu (1).

Mais des lois immuables émanées de Dieu même, maintiennent ce grand tout dans un ordre parfait ; et la Nature n'est éternelle que parce que Dieu a établi l'ordre, l'union, l'harmonie, l'immutabilité dans l'univers.

L'univers est donc éternel comme la Nature : c'est par l'univers que Dieu montre qu'il existe, et il existera de toute éternité avec celui qui l'a créé.

Il peut changer, mais il ne périra point, parce que, par une suite non interrompue de mouvemens et de révolutions nécessaires, tout ne se détruit que pour se reproduire sous d'autres formes.

Tout ce qui existe dans la Nature, est bien pour le grand tout dont il fait partie : les essences de la Nature étant immortelles, rien ne rentre dans le néant, tout rentre seulement dans l'ordre de la mort et de la vie, dans l'ordre du temps et de l'éternité.

Chaque chose a son temps, chaque corps, chaque être a sa destination : les corps célestes sont à la place qu'ils doivent occuper dans l'univers ; rien ne peut changer leur destination.

La terre que nous habitons, est une planète entre les planètes : elle a sa place comme tous les autres globes : elle est éternelle comme toutes les autres parties de l'univers.

---

(1) Pope.

Elle peut se changer, se broyer, ses parties se diviser et se resserrer ; mais elle ne peut s'anéantir : les causes et les effets de toutes les révolutions qui sont arrivées et qui arriveront sur notre globe, ne sont autre chose que le cours ordinaire de la Nature.

L'univers forme un seul tout, dont le Ciel visible et invisible, les corps célestes et le globe que nous habitons font partie ; et le ciel et la terre ne font qu'un.

La terre est environnée de l'immensité des cieux ; et le ciel qui paroit au-dessus de la terre, est tout autour ; il est sur la terre, comme il est dans les soleils et les planètes.

Dieu a sa demeure dans tout l'univers : sa présence remplit toute la Nature : sa providence veille sur tous les mondes : sa sagesse gouverne le ciel et la terre.

Tous les mondes sont formés pour recevoir des êtres créés par la Nature : tous les globes, ainsi que la terre, possèdent des intelligences créées comme nous de la main de Dieu.

Dieu, a placé, dans chacun des globes ou des mondes habitables qui composent l'univers, une espèce d'êtres intelligens, sur laquelle il a empreint le sceau de sa Divinité,

Cette espèce visible sur le globe terrestre, est le genre humain ; il est créé pour se reproduire comme toutes les autres espèces d'êtres.

La volonté du Créateur sera toujours de conserver l'espèce humaine : les individus meurent, mais ils se reproduisent et se reproduiront toujours.

Les hommes naissent, vivent et meurent comme tous les être organisés; pour entretenir l'ordre de la Nature, qui reprend dans un temps ce qu'elle a donné dans un autre, et toujours pour créer et reproduire.

L'homme meurt; mais le genre humain ne meurt point : il a une existence permanente sur la terre: les hommes engendreront toujours; les générations se succéderont éternellement et sans fin.

De même que le monde est éternel, le genre humain est immortel : la famille de Dieu ne périra point; l'immortalité est pour la terre comme pour le ciel. (1)

Où en seroit la Nature, s'il n'y avoit que l'ame de l'homme qui soit immortelle? O homme! comment peux-tu prétendre tout seul à l'immortalité, tandis que la *Nature* entière et des millions de mondes habités par des millions d'êtres plus parfaits que toi, retomberoient dans le néant d'où tu es sorti? Comment peux-tu croire que tu survivras à toute la *Nature*, au ciel et à la terre?

Tu naquis hier, tu vis aujourd'hui, tu mourras demain; et tu dis que le monde va périr, et que tu es immortel?..... Tu te crois donc plus que Dieu?......

O Dieu! ne permets point qu'il y ait des hommes assez dénaturés pour oser se mettre au-dessus de tes œuvres immortelles! Oui, tu es éternel, et la Nature,

---

(1) *Voyez* les sages et les philosophes de l'antiquité, et en particulier, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Zénon.

qui me révèle ton existence, est éternelle comme mon ame est *immortelle*.

O Nature ! ô création ! ô amour éternel ! vie, union, régénération des êtres, mère des hommes, objet de l'admiration des mortels et des immortels, ton règne ne finira point, il s'étendra dans l'éternité.

Divine Nature ! beauté céleste ! beauté immortelle ! ô univers ! ordre divin de l'Éternel ! harmonie des sphères ! soleils, globes de lumière ! étoiles brillantes ! planètes des cieux ! vous existerez éternellement selon l'ordre du Créateur des mondes.

Et toi, terre ! demeure du genre humain ! jardin des mortels, Élysée des immortels ! paradis terrestre ! temple de la Divinité, orné par la Nature ! comme elle, tu es éternelle.

Genre humain ! humanité ! hommes bons, qui êtes placés sur la terre, votre espèce vivra autant que le monde durera, et il durera éternellement, il ne finira point : l'immortalité de la Nature en assure l'éternité.

La grande affaire du genre humain, pendant toute l'éternité, est de se former pour vivre sur la terre, de se perfectionner et de s'élever vers le ciel, en suivant le chemin tracé par la Nature.

Exister, vivre, sentir, régénérer, se conserver, se développer, se former, se perfectionner, s'élever d'une manière conforme à la Nature, c'est connoître, appliquer et suivre ses lois.

Connoître les lois de la Nature, c'est connoître celles de sa propre nature, les lois de la raison et de l'humanité ; c'est ne rien ignorer de ce que peut comprendre l'intelligence divine et humaine.

Connoître l'humanité et la Nature, c'est connoître Dieu par ses œuvres : aimer les œuvres de Dieu, respecter le ciel et la terre, c'est être religieux (1).

L'étude, la contemplation de *la divine Nature*, élève l'ame, remplit le cœur et l'esprit d'amour pour son invisible auteur : celui qui n'aime point la Nature, n'aime point Dieu ; celui qui ne sait point apprécier la Nature, ne sait point adorer Dieu ; celui qui n'honore point l'humanité, ne sait point non plus honorer la Divinité.

Il y a des hommes qui croient connoître, aimer et servir Dieu, sans connoître et sans aimer la Nature ; d'autres qui croient connoître la Nature, sans aimer Dieu ; d'autres enfin qui croient connoître l'un et l'autre, sans rien faire pour l'humanité : ces hommes ne sont point véritablement religieux.

L'amour de Dieu, l'amour de la Nature, l'amour de l'humanité, ces trois sortes d'amour, font la triple base de la religion du genre humain.

---

(1) Ne jurez point, ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu, ni par la terre, car c'est son marche-pied ; ni par votre ame, car c'est l'image de votre père céleste. Ces paroles divines prouvent l'amour et le respect de l'Homme-Dieu pour Dieu, la Nature et l'humanité.

Dieu et la Nature considérés dans leurs rapports avec la Formation ou l'Éducation de l'Homme, pour l'intelligence de l'Ouvrage.

Nous avons donnée l'idée de Dieu et de la Nature considérés en eux-mêmes : nous voulons maintenant considérer cette idée éternelle dans ses rapports avec l'humanité ou avec le développement de l'homme, et dans la vue de donner l'intelligence de cet ouvrage aux hommes pour qui le mot Nature est un énigme, quoique la chose soit toujours sous leurs yeux.

Le mot Nature suit presque toujours le nom de Dieu : former l'homme selon les lois de la Nature, c'est le former selon les lois de Dieu, selon le modèle tracé par l'Intelligence divine, selon la raison souveraine, selon la vérité éternelle, selon la justice, la sagesse et la vertu.

Voilà l'idée la plus parfaite de l'éducation morale et intellectuelle de l'homme. Quand l'auteur parle de l'éducation physique, et qu'il dit : développer l'homme d'une manière conforme à la Nature, il veut dire : selon les lois du développement des êtres organisés et sensibles, selon l'ordre éternel des choses.

Quand l'auteur dit : *selon les lois de l'humanité*, il entend par-là les lois de la *Nature humaine*, les lois de l'harmonie des êtres intelligens, enfin les lois des affections de l'ame, de l'amour, de la pitié, de la confiance, de l'amitié, de la tendresse, de la reconnoissance, de tous les sentimens qui honorent l'humanité.

La Nature renferme toutes les vertus divines, toutes les vérités, toutes les lois émanées de Dieu : en suivant ces lois simples et éternelles, on observe celles de la Divinité ; pour les connoître, l'homme n'a qu'à rentrer en lui-même.

Toute l'existence de la Nature animée, est la représentation de l'ame, de la vie de la Divinité : cette vie divine se communique à l'homme par tout ce qu'éprouve son ame à la vue des beautés ravissantes de la Nature.

C'est le sentiment le plus pur, c'est la pensée la plus vraie et l'idée la plus sublime de la Nature qui entretiennent la vie divine dans l'homme : le plus haut degré de l'idée de la Nature, est aussi le plus haut degré de la manifestation divine dans l'esprit de l'homme, dans le génie de l'humanité, qui est l'esprit, le génie de la Divinité elle-même.

L'homme est l'abrégé de la Nature : tout ce qu'elle présente en grand, se trouve en petit dans l'homme. Il trouve Dieu en elle, il la trouve en Dieu ; il se trouve lui-même entre ces deux puissances divines comme produit de la création.

Le grand mystère de l'union de Dieu avec la Nature est dévoilé par la création de l'homme et de la femme : le plus parfait développement de ces deux nobles créatures est le but suprême de leur existence; l'éducation, la régénération et la perfection de leur espèce sont l'unique but auquel ils doivent tendre pour vivre d'une manière conforme à leur destination.

L'homme qui se forme, qui se régénère dans ses enfans, qui perfectionne son corps et son ame, exerce

en quelque sorte la puissance de Dieu; c'est dans ce ministère sacré qu'il doit sentir tout ce qu'il est, tout ce qu'il peut être.

Nous ne cessons de répéter, que lorsque l'homme se connoîtra parfaitement lui-même, c'est-à-dire, *tout l'homme*, il connoîtra non-seulement toute la Nature, mais encore toute la Divinité; et il se formera selon la lumière naturelle et divine qui se révélera à tout son être intérieur.

Que l'homme donc étudie la Divinité et la Nature en lui-même, dans sa nature intérieure et divine, et il aura toute la science de Dieu pour ce qui concerne la perfection de son être.

Nous ne pouvons trop recommander aux esprits les plus simples, de lire *les Démonstrations de l'existence de Dieu, tirées des Preuves de la Nature et de l'Homme en particulier*, par le divin Fénélon; cet ouvrage s'accorde parfaitement avec celui-ci dans tous ses principes, et dans toutes les vérités qu'il annonce sur ces trois grands sujets : *Dieu, la Nature et l'homme.*

CHAPITRE III.

De la Religion divine, naturelle et révélée.

L'IDÉE de Dieu est innée dans la nature intérieure et divine de l'homme : cette idée innée est le principe de la religion divine, naturelle ; elle est la base de toute religion révélée.

La Religion existe, parce que Dieu est, elle est unie à son existence, à celle de tous les êtres intelligens ; et dans ce sens, toute l'existence est divine.

Toute la Nature sensible et intelligente, est une prière, une adoration silencieuse qui s'adresse à la Divinité : or, la Religion se trouve dans la Nature même.

Le sentiment intérieur, ou la conscience intime de l'existence de Dieu, est le principe de la Religion pure et simple de l'être sensible et intelligent.

Ce sentiment inné, identifié avec l'idée d'un Dieu bon, est la révélation ou la manifestation de la Divinité dans la Nature humaine.

La Divinité se fait sentir à l'ame innocente, au cœur sensible, à l'esprit pur : elle se communique à toutes les intelligences dignes de la connoître et capables de l'aimer.

Le culte de l'amour, de la pureté et de la vérité, est le seul qui soit digne de la Divinité toute aimante:

ce culte constitue la Religion divine des être intelligens, des hommes raisonnables ; il a sa source dans l'humanité.

La Divinité n'est autre chose pour les hommes intelligens, que l'humanité ennoblie, élevée jusqu'à l'idéal, ou, en d'autres termes, elle est l'humanité perfectionnée et divinisée.

D'après ce principe, la Religion, qui identifie l'homme avec Dieu, ou la nature humaine avec la nature divine, est le plus haut degré de la perfection de l'humanité.

Dieu est amour, force, vie, lumière, raison, vérité, justice, bonté, vertu, sagesse, intelligence, perfection, grandeur, dignité, majesté : l'homme peut trouver tout cela en lui-même, ou s'élever jusqu'à ces vertus divines.

C'est alors qu'il trouve son Dieu et sa Religion dans son humanité, dans son amour ; et pour les trouver, il n'a qu'à rentrer dans sa nature intérieure, dans son ame.

La Religion de l'homme, ou le culte de l'amour et de la vérité, se manifeste par un sentiment pur, vrai et sincère de reconnoissance et de confiance envers la Divinité.

Aimer Dieu, respecter la Nature, honorer l'humanité : voilà le principe universel de la Religion de l'homme : elle est si bien la Religion de l'homme, que c'étoit celle de l'Homme-Dieu lui-même ; son amour pour son père céleste, son respect religieux pour le ciel et la terre, en sont des preuves éternelles.

L'amour de Dieu est cette affection pure, inté-

rieure et divine de l'ame, qui identifie notre cœur et notre esprit avec son essence.

L'amour de la Nature est un respect religieux de l'homme pour les œuvres de Dieu, et pour toutes les créatures innocentes.

L'amour de l'humanité est l'amour de la perfection des hommes.

La Religion de l'homme, dans sa perfection, est la religion de tous les hommes : elle est pour tous ce qu'elle est pour un seul; son culte est toujours celui de l'amour et de la vérité.

Le culte divin est établi partout où l'on aime : ses ministres sont les ames aimantes, les bons cœurs, les esprits purs, les intelligences éclairées.

La lumière de la Religion des hommes est la raison; son flambeau est la vérité; sa loi est la justice; sa pratique est la vertu; son temple est l'univers; et son cérémonial se fait au milieu de la Nature, sous l'œil de la Providence divine.

Hommes! soyons de bonne foi : cette religion simple, qui a sa source dans la nature intérieure et divine de l'homme, dans le Dieu de la Nature et de l'humanité, est celle de tous les êtres intelligens et raisonnables.

Elle est une, simple, universelle, immuable, éternelle : elle a dans tous les cœurs sensibles, dans tous les esprits, une base inattaquable; en un mot, elle est innée dans la nature humaine.

Cette religion naturelle est aussi le fondement de la religion révélée : celle-ci est descendue du ciel sur la terre, et s'est entée sur celle-là pour la faire fructi-

fier, pour la sanctifier, et pour se l'attacher éternellement.

La Religion naturelle et révélée ou divine ne sont qu'une, parce qu'elles ont leur source commune en Dieu, dans la Nature et dans l'homme : et malgré les prétentions de l'homme anti-religieux, Dieu a toujours été et sera toujours uni avec la Nature, et si bien uni avec l'humanité, que son propre Fils, l'auteur de la révélation de sa Religion divine, a pris un un corps et une ame dans le sein de l'humanité divinisée, dans le sein d'une vierge.

La Religion naturelle et divine est toujours celle de l'homme et des hommes : l'une et l'autre ont également pour objet de les former à l'amour de leur commun Père, qui est Dieu.

Le principe universel de la formation de l'homme dans la Religion la plus pure, c'est l'éducation, qui doit être essentiellement religieuse et pratique ; car l'enseignement de la Religion, sans l'exemple, est nul pour l'homme.

L'éducation religieuse consiste dans le développement des germes de l'amour, de la confiance, de la reconnoissance envers Dieu, et surtout dens le développement de l'idée innée de la Divinité.

CHAPITRE IV.

Des Principes de la Tolérance universelle.

La religion divine, naturelle, renferme les principes de toutes les religions établies, de toutes les doctrines, de toutes les sociétés religieuses : elle est la lumière de tous les cultes.

« Les cultes divers ne sont autre chose que les expressions variées de la reconnoissance des hommes envers l'Être-Suprême ».

Tout culte divin, qui réunit les hommes au nom de Dieu et pour l'amour du Père commun du genre humain, est conforme aux principes de la religion naturelle.

« La religion de l'homme, dit l'ami de la vérité, sans temples, sans autels, sans rites, bornée au culte purement intérieur du Dieu suprême, et aux devoirs éternels de la morale, est la pure et simple religion de l'Évangile ».

Ainsi, la religion révélée s'accorde parfaitement avec la religion naturelle et divine ; elles sont la lumière l'une de l'autre : elles ont toutes deux le même principe.

Toutes les religions établies ou encore à établir sur la terre, sont et seront toujours fondées sur le prin-

cipe de la religion divine, naturelle et révélée, qui est la connoissance et l'amour de Dieu et de l'humanité.

La connoissance d'un Dieu unique créateur, conservateur et régénérateur, le dogme de la Providence, l'immortalité de l'ame, la vie à venir, la récompense des bons, la punition des méchans ; voilà les fondemens de toutes les religions.

Les dogmes principaux, qu'on peut appeler les dogmes éternels, sont les mêmes pour tout le genre humain ; mais l'application de ceux qui en émanent, ou des dogmes créés par les hommes, varie chez les différens peuples de la terre.

N'importe : la morale est partout la même ; une, simple, universelle, elle crie à tous les peuples : aimez Dieu et les hommes, faites du bien à l'humanité.

C'est en vain que, sans humanité, chaque peuple croit avoir la meilleure religion; c'est en vain que les peuples divers croient être religieux, s'ils ne sont pas humains.

La religion n'existe pas plus sans l'humanité que sans Dieu ; les vrais adorateurs de Dieu sont les amis des hommes; et l'amour de Dieu et des hommes est l'unique religion du genre humain.

Toutes les religions fondées sur l'amour de Dieu, sur le respect pour la Nature, sur l'amour des hommes ou de l'humanité, doivent être tolérées; de plus :

Tous les hommes, tous les peuples sont libres d'adorer l'Être-Suprême de la manière et sous le nom qu'ils jugeront lui être plus agréable, et de lui rendre le culte qu'ils croiront le plus digne de sa bonté divine.

Dieu seul est juge des religions et roi des consciences : nul homme, nul peuple ne peut être contraint d'embrasser d'autre religion que celle que Dieu a gravée dans son cœur, dans son ame, dans son esprit ; et les vrais adorateurs de Dieu sont ceux qui l'adorent en esprit, en raison, en vérité, en justice et en vertus.

O hommes ! vous tous qui êtes les enfans d'un commun Père, d'un même Dieu, vous n'avez qu'un seul et même culte, le culte divin de l'amour pur et de la vérité pure.

Vous n'avez qu'une seule et même religion, qu'une morale, qu'une vérité, qu'une justice, qu'une vertu : elle est en Dieu et dans l'humanité ; elle a sa source dans votre nature intérieure et divine, dans votre amour.

Peuples de la terre ! toutes vos religions et doctrines se réunissent en une seule, qui est l'adoration du Père commun des hommes et l'amour de l'humanité.

Formez vous au culte divin de l'amour d'un Père céleste : son temple est au milieu de la Nature ; ses mystères sont dans l'humanité.

Là, ô familles des peuples ! rassemblez vos enfans, élevez-les dans le temple de l'univers, formez-les, on ne sauroit trop le répéter, au culte de l'amour pur et de la vérité.

Hors de la justice et de l'humanité, il n'y a point de salut pour les hommes.

CHAPITRE V.

De l'Éducation des Ministres de la Religion et de l'Humanité.

Les ministres de la religion sont les ministres de l'humanité : leur éducation consiste à former leur esprit à la connoissance de Dieu et de l'éternelle vérité, leur ame dans son amour, et à former leur cœur à la bonté, à la douceur, à l'indulgence, à la charité, à la bienfaisance, au désintéressement, au dévouement pour Dieu et l'humanité.

Ces hommes religieux, pour parvenir au plus haut degré de perfection, et se donner en quelque sorte une éducation divine, consacreront leur vie uniquement au bonheur des hommes.

Ils serviront de pères aux enfans abandonés, aux orphelins; ils prendront l'innocence sous leur sauvegarde; ils soutiendront toujours la cause des foibles; ils seront les protecteurs des veuves; ils feront du bien aux pauvres honteux; ils chercheront partout les malheureux et jusques dans les entrailles de la terre; ils ouvriront les portes des prisons; ils porteront des consolations aux prisonniers; ils les reconcilieront avec Dieu et avec eux-mêmes; ils soulageront les malades; ils secourront les familles indigentes; ils aide-

ront tous leurs semblables à supporter les peines de la vie présente.

Ce n'est pas tout : ils s'élèveront eux-mêmes au-dessus de la fortune, de l'adversité et des foiblesses de l'humanité ; ils établiront l'empire de l'esprit sur la chair et les passions, le triomphe de la vertu sur le vice par la force de leur exemple ; ils relèveront la dignité de l'homme par la pureté et la sainteté de leur vie ; ils vivront et apprendront à bien vivre ; ils instruiront les ignorans ; ils convertiront les méchans ; ils les forceront, par leur bonté et leur humanité, à devenir bons et humains ; ils reconcilieront les ennemis et en feront des amis ; ils resserront les liens de l'amitié et de la fraternité entre les hommes ; ils entretiendront l'union dans les familles et les sociétés, et seront les bienfaiteurs perpétuels du genre humain.

Alors, ces hommes saints, qui sauront si bien lier les devoirs de l'humanité aux devoirs de la religion, qui sauront à-la-fois pratiquer et enseigner la morale, observer la loi de Dieu et imiter ses œuvres, ils seront honorés comme ses images sur la terre.

Lorsque ces hommes divins auront ainsi passé leur vie et rempli leur haute destination, en faisant le bien *des enfans de Dieu, ils seront appelés les saints de l'humanité.*

Nous les honorerons et pendant leur vie et après leur mort ; et lorsque leurs ames immortelles seront réunies à la Divinité, leurs noms resteront en grande vénération parmi les hommes.

Pendant leur séjour sur la terre, les plus sages et les plus éclairés d'entre eux, formeront de jeunes

prêtres de l'humanité qui leur succéderont dans la pratique des vertus divines et humaines.

Ils seront élevés, instruits et formés dans l'amour le plus pur de la vérité, et dans l'amour le plus actif, le plus tendre et le plus ardent de l'humanité.

Le développement de cet amour divin sera tout en actions généreuses : par là, ils reconnoîtront la puissance de l'amour et de la foi, qui, des ministres de l'humanité, fait des ministres de la religion ; et que les hommes qui font le bien, qui enseignent à le faire, sont les vrais pontifs du Très-Haut, les prêtres du ciel.

L'éducation de l'Homme-Dieu est le divin modèle de l'éducation des ministres de la religion.

C'est l'éducation que Dieu veut donner aux hommes qui tend au plus haut degré des perfections de la Nature humaine unie à la Nature divine.

CHAPITRE VI.

Des Fêtes religieuses qui influent sur l'Éducation.

LES hommes aiment les fêtes : rien ne représente mieux la majesté du genre humain, que les fêtes publiques et religieuses, où l'homme se montre dans toute sa dignité.

Rien n'influe davantage sur l'esprit et les mœurs des Nations, que ces grands rassemblemens où les hommes sont sous les yeux les uns des autres, animés des mêmes sentimens et des mêmes pensées.

Les fêtes publiques et religieuses sont les plus puissans moyens des législateurs pour élever et former les hommes à l'amour des hommes.

Elles doivent être instituées pour relever la dignité de la Nature humaine, pour inspirer aux hommes l'estime d'eux-mêmes ; pour nourrir en eux les sentimens purs de l'amour, de l'amitié, de la fraternité, de la liberté, de la vertu : « et pour rappeler fortement des époques et des faits sur lesquels il est utile de fixer l'attention des peuples ».

Toutes les fêtes du genre humain doivent être instituées, d'abord, pour honorer la Divinité, ensuite pour honorer l'homme.

Après avoir rendu ses adorations à Dieu, le peuple de Dieu doit s'honorer lui-même, afin de se rendre digne d'adorer Dieu.

Encore, après avoir adoré Dieu, il faut honorer l'humanité dans ses bienfaiteurs : elle portera ses hommages à ses propres vertus.

L'éducation du genre humain demande l'institution des fêtes suivantes :

La fête du Père des hommes ;

La fête de la Nature ou de l'agriculture ;

La fête de l'Homme ou de l'humanité ;

La fête des pères et des mères ;

La fête de la Patrie ;

La fête des législateurs, des libérateurs des Nations, et de tous les grands hommes qui ont bien mérité du genre humain.

Ces fêtes ont existé chez les différens peuples de l'anquité : il ne s'agit que de les rétablir pour la joie et le bonheur du monde.

Les pratiques et les cérémonies religieuses sont également instituées pour honorer la Divinité et la Nature humaine.

Tout ce que la Religion ordonne et enseigne, doit tendre à l'élévation, à la perfection de l'homme.

La véritable Religion divine demande aux hommes des actes d'adoration envers Dieu, des actes de bienfaisance envers eux-mêmes, des travaux utiles, des vertus actives, des mœurs pures, des sacrifices de pureté de cœur et d'esprit, et des prières qui se borneront à solliciter la perfection et le bonheur du genre humain.

Le jour de la fête du père des hommes, tout le genre humain se transportera au milieu de la Nature, et rendra un hommage universel à l'Être suprême.

Dans ce grand jour, le genre humain se déclarera la grande famille de Dieu, et tous les hommes, les hommes de toutes les Nations, se reconnoîtront comme ses enfans, comme frères et amis.

Alors, les grands et les petits, les riches et les pauvres, les maîtres et les serviteurs, les savans et les simples en esprit, les forts et les foibles, se déclareront en ce jour dans l'état d'égalité naturelle et primitive des hommes.

Tous se rappelleront, dans ce grand jour, leurs droits et leurs devoirs éternels; tous se serviront mutuellement; tous se promettront solemnellement de s'aimer toujours, et de vivre comme des frères dans une seule et même famille.

Après s'être juré une amitié éternelle, une bienveillance sans bornes, tous seront appelés à un festin universel que donneront toutes les Nations, et, après s'être réjoui dans les douceurs de la fraternité, tous rentreront chacun dans leur condition respective, pour exercer leurs droits, et remplir les devoirs qu'ils se seront imposés à la face du ciel et de la terre.

Alors, tous les hommes seront heureux, parce que tous aimeront et seront aimés de leurs semblables.

Cette fête unique n'est pas nouvelle : elle est au contraire la plus ancienne du monde : elle a été établie chez les anciens Indiens, chez les Parsis, chez les Éthiopiens, chez les Grecs, chez les Crétois et chez les Romains.

LIVRE NEUVIÈME.

DE L'ÉDUCATION CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'IDÉE DE *L'HOMME-DIEU-LÉGISLATEUR* ET AVEC L'ESPRIT DE LA LOI DE DIEU ET DE L'ÉVANGILE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Education que l'Homme-Dieu a voulu donner aux Hommes (1).

L'IDÉE sublime de l'Homme-Dieu-Législateur, est le complément de l'éducation religieuse la plus parfaite que l'esprit humain puisse concevoir, car l'idée de cette éducation est émanée de l'esprit de Dieu même.

(1) On n'a point encore traité de cette Éducation depuis J.-C. L'auteur n'en développe les principes que parce qu'ils n'ont pas encore été développes sous ce rapport : il n'a saisi l'idée de cette Éducation divine que parce qu'il faut prendre les hommes religieux par leurs propres idées.

Jésus - Christ est véritablement le Dieu éducateur qui a voulu former l'homme dans toute sa perfection, et le seul législateur qui ait employé la nature divine pour perfectionner la nature humaine.

La plus grande perfection à laquelle le genre humain puisse parvenir, c'est de pénétrer, dans l'esprit de la doctrine de Jésus - Christ, les vues de Dieu et de sa providence, touchant l'éducation qu'il veut donner aux hommes.

Le père des hommes, voulant de toute éternité former le genre humain sur le plus parfait modèle, a envoyé au milieu des temps, son divin fils, pour régénérer sans cesse les enfans de sa prédilection.

La mission divine de Jésus - Christ, qui lui a été donnée par son père céleste, et dont l'exercice est permanent sur la terre, par l'idée même que nous en donne sa doctrine, c'est la rédemption et la régénération du genre humain; et l'une et l'autre ne peuvent s'opérer que par une éducation toute divine, ou tout-à-fait humaine.

L'Evangile, ou la doctrine de Jésus - Christ, est donné aux hommes pour se former selon son esprit; mais les hommes, et peut-être pas un seul homme, ne sont point formés sur le divin modèle de l'évangile. (1)

Pourquoi les hommes éclairés de la lumière divine ne se forment - ils point sur la vie et l'exemple de

(1) Vincent de Paul, Fénélon, Las Casas sont du petit nombre de ceux qui se sont formés sur le divin modèle de l'Évangile.

l'homme-Dieu ? pourquoi sa parole opère-t-elle si peu d'effet sur le cœur des hommes moins éclairés ?

C'est que jusqu'à présent, les hommes éclairés et les ignorans se sont bornés à lire, à méditer, à enseigner, à expliquer, à prêcher l'Evangile, sans penser à se former eux-mêmes selon son esprit et sans chercher à imiter les vrais disciples de Jésus Christ;

C'est que, depuis les apôtres, surtout depuis le disciple bien aimé, nul d'entre les hommes n'a eu la pensée de former l'homme dès son enfance dans un véritable esprit d'amour, ni aucune idée d'une éducation véritablement conforme à l'esprit de Dieu et de Jésus Christ;

C'est qu'enfin, si un seul a eu cette idée, il a manqué son but dans son application : il a formé son homme pour méditer, pour lire l'évangile, pour prier Jésus-Christ, et non pour pratiquer sa loi d'amour et de vérité.

Eh bien! faisons des sermons sur Jésus-Christ aussi beaux que l'univers, aussi gros que le monde, prêchons l'Évangile par toute la terre et avec toute l'éloquence des prophètes, méditons ce divin livre toute notre vie, si nous ne nous formons pas à la pratique de ses plus beaux préceptes, de sa loi d'amour, nous n'aurons rien fait ni pour Dieu, ni pour les hommes, ni pour nous-mêmes.

Quels sont donc les vrais moyens de former les hommes selon l'esprit de Dieu et à la pratique de la loi de Jésus-Christ?

Pour trouver et connoître ces moyens, il faut avoir l'idée d'une éducation, sinon toute divine, ce qui

est impossible, au moins tout-à-fait humaine, et qui est très-possible; car, s'il ne nous est point donné de former des anges, nous pouvons former des hommes.

D'abord, qu'est-ce que former des hommes? former des hommes, c'est, comme nous l'avons dit dans le premier livre, former des enfans de Dieu, de vrais humains, de vrais chrétiens: c'est les former sur le divin modèle que Dieu nous a donné dans la personne de son Fils.

Le grand principe de l'éducation des enfans de Dieu, c'est la connoissance de la nature intérieure et divine de l'homme, et le développement des facultés de cette même nature; mais ce développement ne peut s'opérer que par celui de la nature extérieure et physique de l'homme.

L'homme ne peut se développer d'une manière conforme à l'esprit de Dieu, que par la connoissance de la Nature divine qui agit dans la Nature humaine, ou par la connoissance de la Nature de Jésus-Christ, en tout semblable à celle de l'homme dans sa plus haute perfection.

Jésus-Christ s'est donné une éducation tout à-la-fois divine et humaine: il s'est non-seulement fait homme, mais il s'est encore formé en homme. La force, la taille et la beauté divine de son corps prouvent qu'il a suivi les lois du plus parfait développement, et que l'éducation qu'il s'est donnée comme homme n'est pas moins parfaite que celle qu'il a reçue de son père céleste, comme Dieu.

La divinité et la grandeur de son ame, la bonté et

la pureté céleste de son cœur, la sagesse infinie de son esprit divin, de cet esprit de vérité qui embrasse toutes les vérités utiles et nécessaires au bonheur du genre humain, en un mot, toutes les perfections divines et humaines réunies en lui, en font l'unique modèle sur lequel tous les hommes peuvent être formés.

L'heureuse nouvelle, ou l'Évangile de l'éducation du genre humain, est la connoissance de l'éducation toute divine de Jésus-Christ. L'esprit d'amour et de vérité dans lequel il a été élevé est la lumière de l'éducation des hommes; et cet esprit peut seul élever et former les hommes selon Dieu.

L'Homme-Dieu a d'abord voulu établir l'empire de l'esprit sur la chair : il ne s'est fait homme et ne s'est formé en homme que pour apprendre à tous les hommes éclairés de sa lumière, ce que peut l'ame sur le corps.

Connoissant toute la puissance de la nature intérieure et divine, ou la force de l'esprit bien formé, il a jugé que c'étoit par la culture et le développement des facultés de cette même nature, que l'homme pouvoit parvenir à la plus haute perfection.

Jésus-Christ a vivement senti le pouvoir de cette nature intérieure et divine, dont les germes sont dans toute l'humanité : il s'est élevé en homme pour montrer que le développement de ces germes divins pouvoit élever l'homme au-dessus de lui-même, et unir sa nature à la Nature divine.

L'éducation que Jésus-Christ a voulu donner aux hommes consiste donc dans le développement des facultés intérieures, ou dans l'emploi des forces divines

que Dieu leur a données, et elles ne leur ont été données que pour opérer le bien.

Les facultés intérieures ou les forces divines de la Nature humaine sont réunies dans ce que nous appelons l'ame, le cœur et l'esprit, ou dans les facultés morales et intellectuelles. Dieu veut le développement de ces facultés et de toutes celles qui constituent l'humanité.

Jésus-Christ s'étant revêtu de notre humanité, en prenant un corps et une ame dans le sein d'une vierge, il veut le libre et entier développement de l'homme, il veut l'éducation et la perfection du corps aussi bien que celle de l'ame, du cœur et de l'esprit.

Pour se développer, se former et se perfectionner selon son esprit, l'homme doit connoître tout ce qu'il est, ce qu'il peut et ce qu'il doit. L'homme peut tout ce que Dieu veut de lui. Il peut jusqu'à un certain point imiter le divin modèle dont l'Évangile nous retrace la vie; il peut imiter celui qui s'est fait homme pour pratiquer les vertus de l'homme.

La vie de l'Homme-Dieu est le vrai modèle de la vie de l'homme naturel : il a été soumis à sa mère dès sa naissance, et toute son éducation a été de faire la volonté de son Père céleste; et sa volonté étoit la pratique de sa loi d'amour, la loi de la vérité et de la justice.

Jésus-Christ s'est formé dans cette loi divine : il l'a pratiquée avant de l'enseigner aux hommes; il l'a accomplie par ses actions et par sa parole; il a régénéré les hommes qui l'ont entendu; il a élevé les mortels

au-dessus d'eux-mêmes; il leur a donné un commun Père et les a rendus frères.

Jésus-Christ est l'unique législateur qui ait fait une loi universelle d'*aimer tous les hommes et de pardonner aux ennemis*, le seul qui ait mis cette loi en pratique, et qui en ait fait la base de sa législation et de sa religion, le seul qui soit venu sur la terre pour réunir le genre humain en une seule et même famille, le seul qui ait établi le triomphe de la vérité, de la justice et de l'humanité.

Quel ardent amour! quelle charité sans bornes! quelle tendrese pour les hommes! quelle grandeur dans ses actions! quelle force divine dans ses paroles! quelle sublimité dans toutes ses pensées! quelle humilité dans toute sa vie! quelle simplicité dans sa manière de vivre! quelle vertu céleste sur la terre! quelle puissance dans cet amour pur, dans cette foi vive qu'il veut inspirer aux hommes! quelles grandes vues sur l'élévation et la perfection du genre humain!

Connoître les vues de l'Homme-Dieu sur l'éducation du genre humain, c'est connoître les vues de Dieu même, qui ne peuvent être que d'élever les hommes par l'amour, la vérité et la vertu, jusqu'au plus haut degré des forces et des perfections de la Nature humaine.

Faire l'application de ces vues célestes, c'est donner aux hommes la plus parfaite éducation possible et la plus conforme à l'esprit de Dieu; c'est en un mot, former des hommes de Dieu.

Quels sont les vrais principes de la plus parfaite

éducation des hommes et de la plus conforme à l'esprit de Dieu ?

Ils sont dans les vérités pratiques que Jésus-Christ a enseignées aux hommes : c'est sur la vie et l'exemple de cet Homme-Dieu, c'est par sa morale simple, universelle, éternelle, c'est par l'observation de ses préceptes tels qu'ils sont dans l'Évangile, c'est par la pratique de toutes ses vertus, que l'homme peut se former d'après ce grand et divin modèle et approcher de ses perfections.

Comment peut-on appliquer ces vérités dans l'éducation des hommes ?

Par le développement des facultés divines ou des forces intérieures dont Dieu a mis les germes en nous.

Par l'exercice de la puissance de l'ame sur le corps et par l'empire de l'esprit sur la chair.

Par la pureté du cœur et de la conscience, ou l'art d'épurer ses penchans, ses sentimens et ses pensées.

Par le triomphe sur les passions, par le pardon des offenses et des injures, par la force de supporter l'injustice.

Par l'emploi de toutes ses forces pour opérer le bien et par la volonté de le faire malgré tous les obstacles.

Par la connoissance de la volonté de Dieu et par une soumission libre et entière à cette volonté suprême.

Par la connoissance de la loi de Dieu, de la loi de la Nature, de la loi de l'homme ou de l'humanité.

Par la connoissance du beau, du bon, du vrai, du juste, du généreux, du sublime, du saint et du divin.

Enfin, par l'amour de Dieu et des hommes, par la foi et la confiance en Dieu, par la charité et l'humanité envers les hommes.

Ce sont là les principes de l'éducation que l'Homme-Dieu veut donner aux hommes. Mais comment l'homme peut-il se former sur le modèle de toutes les perfections divines et humaines? Cette éducation n'est-elle point au-dessus de sa nature?

Il peut se la donner par cela même qu'il a une nature humaine; il le peut encore, parce qu'il a une nature intérieure et divine, seule puissance par laquelle il peut développer et perfectionner sa nature extérieure et physique.

Il le peut, par cela même qu'il est homme. On dira, *par cela même qu'il est chrétien et qu'il reçoit la grace;* mais le chrétien *est l'homme de Dieu*, et la grace est la force intérieure et divine par laquelle il se forme selon l'Esprit de Dieu.

L'homme de Dieu peut tout pour le bien : rien n'est impossible à celui qui connoît et qui a développé toute sa nature, cette nature intérieure et vivante qui agit sans cesse par l'ame qui est en lui.

La nature divine de l'homme est dans l'ame que Dieu lui a donnée, dans cette ame immortelle qui doit être formée selon l'esprit de Jésus-Christ, et pour adorer Dieu en esprit et en vérité.

Si, en formant l'homme tout entier dans cet esprit, on ne perd jamais de vue l'éducation d'une ame immortelle, d'une ame créée à l'image de Dieu, qui est émanée de son essence divine, qui doit se développer et se perfectionner en lui, s'élever et se réunir

à lui, on aura atteint le but supprême que l'Homme-Dieu s'est proposé dans l'éducation qu'il a voulu et veut donner aux hommes.

Le règne de Dieu est au-dedans de vous, a dit Jésus-Christ : or, la connoissance de son intérieur, ou de son ame, de son cœur et de son esprit, est le principe de l'élévation du genre humain à Dieu.

Et la seule pensée de Dieu, que nous trouvons gravée dans notre ame, peut nous élever de la connoissance de l'homme à la connoissance de Dieu; et Dieu a voulu que l'homme trouve en lui-même le principe de son élévation à celui qui l'a créé.

Forme-toi toi-même et élève-toi jusqu'à ton Créateur : forme-toi pour ton Père céleste et pour tes frères, voilà la loi de l'éducation de l'Homme-Dieu.

Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. On reconnoît, par ces paroles de Jésus-Christ, qu'il a voulu élever les hommes à la plus haute perfection de leur nature divine, qu'il a voulu les élever en frères dans l'amour d'un commun Père.

L'Homme-Dieu, qui veut élever les hommes, ses frères, dans l'amour d'un Père céleste, est le véritable éducateur des hommes. L'éducation qui a pour but d'élever et de former les hommes comme enfans de Dieu, peut être appelée *divine et humaine;* et c'est l'éducation que Jésus-Christ a voulu donner aux hommes.

Le genre humain éclairé doit reconnoître à la face du ciel et de la terre, et par les seules lumières de la raison et de la religion, que tous les enfans des hommes doivent être élevés dans l'amour et la connois-

sance d'un père céleste, qui veut la perfection de tous ;

Que les enfans du peuple, aussi bien que les enfans des Rois et des princes du peuple, les enfans des pauvres aussi bien que les enfans des riches, doivent recevoir en commun, l'éducation et l'instruction qui conviennent à des enfans de Dieu.

Que la première loi des hommes et le premier droit de tous les enfans, sont et seront toujours, l'éducation et l'instruction, fondées sur la connoissance de Dieu et de la Nature, et le perfectionnement de toute l'humanité.

Qu'on ne peut élever les hommes en enfans de Dieu, que par la loi de l'Homme-Dieu, et qu'on ne peut en former de vrais hommes, de vrais chrétiens, que par la connoissance de leur nature et par le développement des facultés qui constituent la nature intérieure et divine de l'homme.

Que Jésus-Christ veut le développement et le perfectionnement de l'homme tout entier ; qu'il veut la force et la santé du corps, aussi bien que la force et l'élévation de l'ame ; qu'il veut la bonté et la pureté du cœur, aussi bien que le bon sens et la solidité de l'esprit, et la perfection de tout son être physique, moral et intellectuel.

Le Dieu-Homme est venu sur la terre, non seulement pour enseigner la vérité aux hommes, mais pour leur apprendre à pratiquer ce qui est bon, vrai et juste : il est venu, non seulement pour les sauver, mais pour les régénérer sans cesse lorsqu'ils sont dégénérés, et pour renouveler continuellement toutes

leurs forces, par un développement de plus en plus conforme à son esprit : il est venu enfin, non-seulement pour les élever jusqu'au ciel, mais pour les former à la vérité, à la justice et à la vertu sur la terre. (1)

CHAPITRE II.

De la Puissance de l'Amour et de la Foi, employée par l'Homme-Dieu pour régénérer les Hommes.

Le *temps viendra, et il est déjà venu*, où les hommes reconnoîtront les vérités qui leur sont annoncées; où ils sentiront le besoin de se rendre meilleurs et plus heureux, par une éducation plus simple, plus naturelle et plus humaine, moins méditative et plus active, moins raisonnée et plus pratique, par une

(1) Dans le ministère que l'Homme-Dieu a exercé sur la terre, il a voulu être essentiellement *homme* : par-là il a donné l'exemple à tous ceux qui veulent exercer un ministère quelconque parmi leurs semblables. Ainsi, l'Homme-Roi, l'homme-législateur, l'homme-philosophe, l'homme-magistrat, l'homme-prêtre; tous ces titres, dont l'idée est émanée de celui de l'Homme-Dieu, annoncent que ceux qui les portent doivent exercer leur ministère comme hommes.

éducation plus fondée sur les lois de la Nature et de l'humanité, et plus conforme aux vues de Dieu et à l'esprit d'amour de l'Homme-Dieu.

Le temps heureux où les hommes commenceront tous à connoître, à vouloir et à faire leur propre bien, est arrivé; et ce bien, qui produira nécessairement tous les autres, c'est la régénération et la perfection de l'espèce humaine.

La régénération du genre humain repose sur cette grande pensée de l'homme-Dieu; *que celui qui croit en un père céleste, fera aussi les œuvres qu'il a faites, et qu'il en fera même de plus grandes.* Et cette haute idée de la Nature humaine, de la puissance de l'homme, c'est Jésus-Christ qui l'a eue, lui, dont la nature étoit toute divine!....

Méconnoître la puissance de l'homme pour se régénérer, seroit son entière dégénération; et cela, parce que l'homme, qui se croit incapable d'amélioration, rend l'éducation paternelle de Dieu impossible; parce que, méconnoissant ses forces intérieures, il ignore celui qui l'a créé.

L'homme est dégénéré; mais il y a en lui des germes de régénération; le beau, le bon, le vrai, le juste, dont le développement est toujours possible à l'éducation, sont les principes régénérateurs de l'homme.

Le développement de ces germes, qui sont innés dans la Nature humaine, peut seul opérer son perfectionnement: l'homme perfectionné est l'homme régénéré; et l'homme régénéré est l'homme sauvé.

Pour remonter à une cause première, le grand

principe de la régénération des hommes, est dans la connoissance de la force divine qui agit en l'homme; et l'homme n'est véritablement fort qu'autant qu'il est persuadé qu'une force supérieure agit de concert avec la sienne pour le perfectionnement de sa nature.

Dieu agit en nous et avec nous; cette seule pensée, qui fait toute la force de l'homme, est la conviction intime que l'homme peut tout ce que Dieu veut de lui, et que rien ne lui est impossible pour son vrai bien; et quand l'homme se sent la force d'agir pour son vrai bien, pour sa perfection, il doit se dire: J'agis selon Dieu, selon la nature et la raison.

La plus grande force de l'homme est dans l'activité de l'amour pur: celui qui se forme à l'amour et à la pratique du bien, imite Jésus-Christ; et la force divine, qui agissoit dans le fils de Dieu, peut se communiquer à celui qui se forme selon son esprit.

L'amour divin, la bonté, la justice, l'humanité, la sagesse, se sont manifestées en l'Homme-Dieu, comme une preuve que ces vertus divines peuvent aussi se manifester en l'homme de bien.

Et l'homme de bien, celui qui aime Dieu et les hommes, qui exerce l'amour et la bonté, qui observe la justice, et pratique la vertu, peut exercer sur lui-même l'empire que l'esprit de l'Homme-Dieu a exercé.

Toute la puissance de l'homme qui s'est formé sur ce grand modèle, se manifeste par l'empire qu'il exerce sur les passions, par le triomphe de la vertu sur le vice, de la justice sur l'iniquité.

L'éducation que l'Homme-Dieu a voulu donner

aux hommes, et qui est essentiellement religieuse et humaine, a pour objet de former l'homme à l'amour, à la grandeur d'ame, à la générosité.

Tout faire et tout souffrir pour l'amour de Dieu et des hommes, ne rien faire qui soit contraire à la dignité de l'homme et à la majesté de Dieu, voilà ce qui caractérise cette éducation.

La vie et l'éducation de l'Homme-Dieu est l'unique modèle de la vie et de l'éducation de l'homme qui tend à la perfection : c'est par l'imitation de cette vie pratique, dans laquelle l'amour, la bonté, la vérité, la justice et la vertu sont toujours en activité, que l'homme peut se régénérer selon Dieu.

L'Évangile est tout en action : ce divin livre, qui renferme la parole vivante de la Divinité même, n'est que la représentation de la vie de Jésus Christ, ou des actions dont il tire des exemples pour enseigner sa morale pratique, ou des actions de ces hommes simples qui l'ont suivi pour pratiquer sa loi d'amour.

Toute la loi de Jésus-Christ consiste dans l'exercice de l'amour ; et l'Évangile nous apprend que toute sa doctrine est essentiellement pratique, et nullement contemplative.

Pratiquer l'Évangile, c'est aimer la vertu active, c'est faire le bien, dire la vérité aux hommes, observer la justice, servir l'humanité, proclamer, soutenir et défendre ses droits sacrés, être le ministre de Jésus-Christ.

Pour entendre et comprendre le vrai sens de la parole divine, pour pouvoir l'appliquer et la mettre

en activité, il faut lire l'Évangile primitif, l'Evangile pur, tel qu'il est sorti de l'esprit de Jésus-Christ, tel qu'il est écrit de la main des Apôtres et des Evangélistes.

La parole de Dieu est vivante : elle est la force active et intérieure, la vie et la lumière de l'humanité; il ne suffit point de l'entendre, il faut la sentir, l'identifier avec soi et la convertir en action par l'amour. Elle n'est pas seulement renfermée dans un livre, mais elle est gravée dans le cœur et l'esprit de l'homme de bien; elle vit dans l'ame pure; elle agit par l'amour; elle est active dans celui qui fait le bien et qui pratique la vertu; elle dirige les actions de l'homme vrai et juste, de l'homme de Dieu (1).

L'homme de bien porte dans son cœur le livre de la loi : dès qu'il veut y lire, il rentre en lui-même, et il trouve la parole divine jusques dans le plus intérieur de son être, il écoute la voix de sa conscience qui est la voix de Dieu.

La voix de Dieu est la parole de Jésus-Christ et cette parole est l'éternelle vérité : elle est la voix de la régénération; elle se fait entendre à tous ceux qui veulent l'amélioration de leur nature.

Lorsque l'Homme-Dieu est venu sur la terre, il a choisi parmi les plus simples et par conséquent les

(1) Chaque père, chaque mère de famille doivent avoir un Évangile pur. Toutes les méditations sur l'Évangile, qui ne sont point faites dans l'esprit de J.-C., qui ne portent point à la pratique de sa loi d'amour, sont plus nuisibles qu'utiles.

meilleurs, ceux qui étoient les plus susceptibles d'amour et de foi, pour annoncer l'heureuse nouvelle, ou la régénération des hommes; et, par la puissance de l'amour et de la foi, ils ont changé, éclairé le monde.

L'Homme-Dieu dit aux hommes, ses frères :

Voici le premier et le grand commandement : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre ame, de tout votre cœur et de tout votre esprit.* Et voici le second, semblable au premier : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même.*

Aimez-vous les uns les autres, aimez-moi comme je vous ai aimés, et demeurez dans mon amour.

Celui qui m'aime gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure.

Je suis en mon Père et mon Père est en moi : demeurez donc en moi et je demeurerai en vous.

Je vous dis en vérité que celui qui croit en mon Père et garde ma parole, fera aussi les œuvres que je fais (1).

O paroles de vie, de vérité et de lumière ! vous êtes sorties de la bouche de l'Homme Dieu.

Dieu parfait et homme parfait ! reviens régénérer les hommes ! esprit de Jésus-Christ, esprit d'amour et de vérité ! reviens sur la terre, annonce de nouveau la parole divine, rends la vivante pour tous les hommes, et qu'elle soit l'ame, la vie intérieure et la lumière de l'humanité.

---

(1) *Voyez* l'Évangile selon Saint-Jean, le disciple bien aimé de Jésus.

Dieu est amour : l'homme doit aimer; celui qui n'aime point ne connoît point Dieu et ne se connoît point lui-même ; il ne peut connoître l'Homme-Dieu ni sa doctrine, ni sa parole.

L'amour, seul principe de vie, unique puissance de l'ame, est encore l'unique moyen pour opérer la régénération des enfans de Dieu ; il est le grand but de la création, du développement et de la perfection des hommes.

L'amour de Dieu et des hommes est la force de l'homme : sa puissance est indéfinie; il élève les mortels au rang des immortels ; il fait la félicité des anges et des hommes; il unit le ciel et la terre, l'homme à la Divinité.

L'homme qui aime Dieu peut tout ; l'homme sans amour ne peut rien : le pouvoir que Dieu a donné à l'homme de se former par l'amour, est le principe de toute éducation, de toute régénération, de toute perfection.

L'éducation divine est celle que donne l'amour de Dieu : l'amour d'un Père céleste, ou l'amour filial des hommes envers Dieu, est l'éducation religieuse des enfans des hommes.

La réintégration du sens filial des hommes envers leur Père céleste, est la rédemption des enfans de Dieu; et la formation des hommes par l'amour, par la confiance, par la foi, la reconnoissance envers Dieu, est la régénération du genre humain.

L'amour et la foi en Dieu sont les deux puissances motrices de cette régénération, qui n'est possible qu'autant qu'ils s'aiment et qu'ils croient à la perfec-

tion de leur nature. L'homme qui croit en Dieu, croit aussi en ce que Dieu a mis en lui, *dans sa force intérieure*.

Dès que l'homme sent qu'il y a quelque chose de divin en lui, il cherche à connoître cette force intérieure; dès qu'il l'aperçoit, il la développe, il agit avec le sentiment de sa *haute nature*, il ne doute point de la puissance de Dieu ni de ce qu'il peut opérer par l'emploi de ses forces divines.

La confiance en Dieu et dans les forces divines qu'il a mises en nous, est le principe de la puissance de la foi : la confiance en l'humanité, ou en ce qu'il y a de meilleur en l'homme, est le premier pas vers la plus grande foi en Dieu.

Celui qui n'a point confiance en l'humanité, comme celui qui manque de confiance envers la Providence, ne peut se régénérer; car il ne fera même point usage des forces que Dieu lui a données.

Dieu est pour celui qui a confiance en lui : cette confiance est l'effet de la force active de la foi; et la force de la foi, c'est la force de Dieu même qui agit dans l'ame de l'homme.

La puissance de la foi égale la puissance de l'amour : c'est par cette double puissance que l'Homme-Dieu a opéré la rédemption du genre humain; c'est par elle seule qu'il opérera la régénération des hommes.

Chaque parole de ce Dieu-Homme ne tend qu'à réveiller, qu'à faire naître, qu'à affermir dans le cœur des hommes, cette foi vive et puissante, cette confiance en Dieu et dans les forces divines qui peu-

vent soutenir le ciel et la terre et régénérer le monde.

L'Homme-Dieu exprime ainsi la puissance de la foi : *Je vous dis en vérité, que si votre foi égale seulement en grandeur un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : passe d'ici là, et elle y passera, et rien ne vous sera impossible.*

L'homme ne parvient à croire que tout est possible pour le bien, que lorsqu'il est convaincu, par la foi, que Dieu n'agit pour la régénération des hommes que par les hommes.

Les prophètes en ont donné des exemples frappans. Ces hommes divins, qui ne parloient qu'au nom de Dieu, étoient intérieurement convaincus que Dieu lui-même parloit, agissoit en eux et par eux pour le bien des hommes.

C'est ce qui leur donnoit cette force d'ame, cette élévation de cœur et d'esprit, cette grandeur et cette supériorité de caractère qui les portoient à dire la vérité aux Rois et aux peuples, qui les mettoient au-dessus de tous les événemens et de tous les mortels, et qui les égaloient en quelque sorte aux Anges de Dieu. En voici un exemple :

Un prophète va trouver Gédéon et lui dit : *le Dieu-Fort est avec toi, tu es le très-fort, et tu es choisi pour délivrer Israël.* A l'instant, et ensuite par différentes épreuves, il en est convaincu; il a aussitôt la foi en Dieu; il se confie en sa force divine; il choisit trois cents héros comme lui, et devient avec eux le libérateur de son peuple.

Voilà l'effet de la puissance divine de la foi et de

la confiance en Dieu. L'homme qui a la foi peut tout ; celui qui n'a pas la foi ne peut rien. L'homme peut, quand il croit pouvoir; et il croit, quand il veut le bien que Dieu veut, et il ne peut le faire qu'autant qu'il croit pouvoir.

Quand l'homme connoîtra tout ce qu'il peut avec l'amour et la foi, il connoîtra la volonté de Dieu. Pour connoître la volonté de Dieu, il faut connoître la loi de l'Homme-Dieu; et pour connoître l'Homme-Dieu, il faut se connoître soi-même.

Ainsi, la connoissance de Dieu, de l'Homme-Dieu, et de l'homme naturel ou de soi-même; la connoissance de la force intérieure et divine, de la puissance suprême et de la puissance humaine; enfin la connoissance de l'amour et de la foi, sont les seules forces motrices de la régénération des hommes (1).

---

(1) Ce n'est point absolument par une loi sur l'observation des dimanches et fêtes que l'on peut régénérer la foi et rétablir la Religion dans sa pureté primitive, mais par une loi pour que ses ministres pratiquent les préceptes et enseignent la morale simple et pure de l'Évangile; par une disposition de la loi qui n'accorde des dignités ecclésiastiques qu'à ceux qui se seront le plus distingués dans la religion-pratique, et en donnant l'exemple des bonnes mœurs. Le ministre de la Religion qui abandonne le temple du Très-Haut, la vie évangélique, pour courir à la cour des Rois, aux emplois civils, et, en quelque sorte, aux vanités du monde, n'est point disciple de J.-C.; il renie sa doctrine et rejette son sacré ministère.

Le plus grand intérêt de notre Nation et de la Religion de nos pères, tant pour le présent que pour l'avenir, c'est de fixer par une loi de l'État le nombre des charges civiles auxquelles le Clergé

CHAPITRE III.

La Loi de l'Homme, ou Préparation à la Loi de Dieu et de l'Évangile.

Tu es, parce que je suis, dit l'Eternel : homme, voici ta loi.

Tu aimeras toute l'humanité comme la sainte famille de Dieu.

Tu aimeras tous les hommes, tes frères, comme les enfans de Dieu.

Tu honoreras ton père et ta mère, comme les images de Dieu sur la terre.

Tu honoreras de même tous les sages vieillards et toutes les bonnes mères.

Tu rendras hommage à l'homme dans tous les états et dans tous les âges.

---

pourra parvenir, et surtout leurs attributions. C'est aux législateurs à décider si le ministre de la Religion doit remplir d'autres charges que celles de l'Église : l'expérience des siècles prouve à toute Nation éclairée que le prêtre ne doit exercer que le ministère spirituel de la Religion ; mais apparemment que l'expérience des pères sera toujours perdue pour les enfans.

Tu respecteras ta femme, et tu éleveras tes enfans dans l'amour de Dieu et des hommes.

Tu cultiveras la terre de tes mains, et tu éleveras les animaux et les plantes.

Tu te formeras toi-même, tu fortifieras ton corps, tu épureras ton ame, ton esprit et ton cœur.

Tu feras du bien aux hommes, et tu t'abstiendras de tout mal.

Tu serviras ta Patrie comme une famille de la grande famille des hommes, et le genre humain comme *le Peuple de Dieu*.

Heureux ceux qui aiment l'humanité, car ils seront aimés de Dieu.

Heureux ceux qui écoutent leur conscience, car ils auront le cœur pur.

Heureux ceux qui écoutent la raison, car ils vivront selon la sagesse.

Heureux ceux qui cherchent la sagesse, car ils trouveront la vérité.

Heureux ceux qui connoissent la vérité, car ils connoîtront la justice.

Heureux sont les justes, car ils régneront sur les cœurs des hommes.

Heureux sont ceux qui pratiquent la vertu, car Dieu est avec eux.

Heureux ceux qui font du bien aux hommes, car ils seront les amis de Dieu.

Rendre à l'homme ce qui appartient à l'homme, à l'humanité ce qui appartient à l'humanité, et à Dieu ce qui appartient à Dieu : voilà le sommaire de toute la loi.

CHAPITRE IV.

La Loi de Dieu (1).

JE suis l'Eternel votre Dieu, qui vous ai créés pour être hommes.

Vous n'aurez point d'autre Dieu devant moi.

Vous ne prendrez point en vain le nom de l'Éternel votre Dieu.

Vous sanctifierez le jour de repos qui est béni par l'Éternel.

Vous honorerez votre père et votre mère, afin que vous viviez long-temps sur la terre.

Vous ne tuerez point.

Vous ne commettrez point d'adultère.

Vous ne déroberez point.

---

(1) On ne cite ces lois divines que pour faire mieux connoître l'Esprit de l'Éducation que Dieu a voulu donner aux hommes.

Vous ne porterez point faux témoignage contre votre prochain.

Vous ne désirerez point la femme de votre prochain.

Vous ne désirerez point sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui lui appartienne.

Vous nourrirez vos femmes et vos enfans.

Vous n'affligerez point la veuve ni l'orphelin, car vos femmes peuvent devenir veuves et vos enfans orphelins.

Vous n'opprimerez point l'étranger, car vous êtes vous-mêmes étrangers sur la terre.

Si vous prêtez à quelqu'un qui soit dans la pauvreté, vous n'exigerez point d'intérêt de lui.

Vous ne répandrez point de faux bruits contre votre prochain.

Vous ne vous joindrez point au méchant pour soutenir l'injustice

Vous ne suivrez point la multitude pour faire le mal.

Vous ne vous laisserez point entraîner pour vous détourner de la justice.

Vous exercerez les jugemens de l'Éternel, et vous ne ferez point mourir l'innocent et le juste.

Vous observerez la justice pour gouverner le peuple de Dieu.

CHAPITRE V.

La Loi de l'Évangile.

Je *ne suis point venu pour détruire la loi*, dit Jésus-Christ, *mais pour l'accomplir; car tant que le monde durera, il ne se perdra pas un seul trait de la loi qui ne s'accomplisse.*

Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame et de tout votre esprit; et votre prochain comme vous-mêmes.

Vous chercherez l'esprit de vérité en Dieu seul, et vous trouverez la vraie lumière dans sa parole divine.

Dites ce qui est vrai et faites ce qui est juste; dites simplement cela est ou cela n'est pas, oui ou non, et rien de plus.

Ne vous mettez point en colère contre votre frère, mais réconciliez-vous avec lui avant d'apporter à Dieu l'offrande de votre cœur.

Conservez votre corps et votre ame dans la pureté, et ne regardez point la femme de votre prochain d'un œil impur.

Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous

haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient.

Priez votre Père céleste et pardonnez les offenses, afin qu'il vous pardonne les vôtres.

Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés; conduisez-vous envers les hommes comme vous voudriez qu'ils se conduisissent envers vous.

Faites aux autres comme à vous-mêmes; faites toujours plus qu'on ne vous demande; faites le bien et enseignez à le faire.

Aimez-vous les uns les autres, et soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Bienheureux sont les simples en esprit, car le royaume des cieux est à eux.

Bienheureux ceux qui ont l'esprit doux, car ils auront la terre pour héritage.

Bienheureux ceux qui sont affligés, car ils seront consolés par l'Esprit-Saint.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.

Bienheureux sont les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.

Bienheureux sont les pacifiques, car ils seront appelés les enfans de Dieu.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume de Dieu est à eux.

CHAPITRE VI.

De l'Esprit des Prophéties et de l'Éducation des Prophètes.

La loi de Dieu, la loi de l'Évangile et la loi de l'homme n'en font qu'une seule, qui est universelle, immuable, éternelle.

Le temps viendra où cette loi souveraine sera connue par toute la terre, où elle sera la loi des puissances.

Le temps viendra où il n'y aura pas un seul peuple, pas une seule nation qui ne connoisse la loi divine et qui ne cherche à l'accomplir

Et ce temps est proche où la loi de Dieu, de la Nature et de l'homme sera le Code des hommes.

Et ce Code divin et humain sera adopté par toutes les nations dans le siècle où commencera la régénération du genre humain.

Le règne de cette loi divine sera le règne de Dieu, le règne de l'amour, de la vérité et de la justice.

Sous ce règne céleste les hommes ne connoîtront plus *d'autre loi que celle de s'aimer, d'autre crime que de ne s'aimer pas assez;* car l'amour embrâsera tous les cœurs,

Alors, toute l'humanité sera aimée, chérie, hono-

rée ; tous les hommes, ses enfans, s'aimeront comme frères et amis, et l'amour, l'amitié, la fraternité formeront les liens de la grande famille.

Il est né, il naîtra et renaîtra sans cesse, au milieu de cette grande famille, des hommes qui seront l'amour et la lumière de l'humanité.

Et ces hommes seront des prophètes, des législateurs, des héros, des sages, des hommes vrais, des justes qui annonceront la vérité et observeront la justice devant les nations.

Heureux, trois fois heureux seront les hommes qui coopéreront avec eux à l'établissement de la loi et du règne de Dieu, du règne de l'amour, de la vérité et de la justice ; car ils seront honorés comme les images vivantes de la Divinité sur la terre.

Et par cela même que ce règne céleste est prédit, il doit arriver un jour.

C'est dans cet esprit qu'ont parlé les prophètes selon le temps auquel ils ont vécu ; tous ont semblé dire : *il naîtra un homme qui sera plus grand que moi et devant qui toutes les nations fléchiront le genoux*. C'est comme s'ils avoient dit : *il naîtra un prophète qui sera plus parfait que moi;* et c'est avoir une haute idée de la Nature humaine que d'être persuadé que l'homme parviendra à un degré de perfection auquel nous ne sommes pas encore parvenus ; et cette pensée, l'Homme-Dieu lui-même l'a eue.

L'éducation toute divine des prophètes, a été en quelque sorte le modèle de l'éducation du Fils de l'Homme : ce modèle a été préparé non pas absolument pour l'Homme-Dieu, qui n'en avoit pas besoin ;

mais pour montrer aux hommes que, par une suite d'éducations données selon l'Esprit de Dieu, *il y auroit un Dieu qui se donneroit l'éducation d'un homme, ou un homme qui se donneroit l'éducation d'un Dieu :* dans l'un et l'autre cas, cette éducation élève nécessairement la Nature humaine ; et, dans l'ordre de la Providence, il suffit de prédire l'existence future d'un homme supérieur pour qu'il apparoisse sur la terre.

L'Esprit de Dieu a inspiré tous les prophètes, et l'éducation qu'ils se sont donnée successivement depuis les premiers patriarches, doit être considérée plutôt comme venant de Dieu que des hommes.

Elle est toute divine, parce que son principe formateur est émané de celui-ci : *que Dieu seul forme l'homme parfait ;* cette éducation, donnée à la face du ciel et de la terre, dans le désert, au milieu du peuple, ou dans le temple du Très-Haut, a toujours eu pour objet de former l'homme selon l'esprit de Dieu.

Les vrais principes de l'éducation des prophètes, sont donc émanés de l'*inspiration divine*, puisés dans le sein de la Divinité même, et appliqués par l'idée la plus sublime de la religion ; et ces principes n'ont été inspirés aux esprits prophétiques que pour leur donner la force d'annoncer la vérité aux Rois et aux peuples.

Toutes les vérités révélées ont eté annoncées par des esprits prophétiques : le langage des prophètes est une poésie divine qui semble descendre du ciel pour pénétrer les ames de la lumière intérieure, pour échauffer les cœurs par le feu de l'amour divin, et pour éclairer les intelligences par l'inspiration céleste.

Rien de plus pénétrant que les paroles divines des prophètes : rien de plus beau que la céleste poésie dont ils ont fait usage pour rendre leurs sublimes pensées sur Dieu, sur la Nature et sur l'homme ; en un mot, rien de plus majestueux que la Bible.

L'homme qui comprend et saisit le vrai sens de la Bible, et dont l'esprit conçoit la parole divine, peut se donner l'éducation d'un prophète, comme celui qui entend et pratique l'Évangile peut se donner l'éducation du Fils de l'Homme.

Les prophètes sont appelés les *voyans* : saisir l'enchaînement des causes et des effets ; juger du présent par la connoissance du passé, et de l'avenir par la marche éternelle des événemens possibles, c'est être prophète.

CHAPITRE VII.

De l'Éducation de l'Enfant et de l'Homme foible, abandonné, malheureux, malade, prisonnier, exilé, méchant, condamné aux travaux, considérée d'après les Lois de la Religion et de l'Humanité (1).

L'ENFANT de l'homme est formé du sang de l'homme ; il fait partie de la famille, de la cité, de la nation de son père. Il peut naître foible : c'est à l'éducation à employer tous les moyens possibles de fortifier sa santé, et de le rendre aussi fort que sa nature et son tempérament le comportent.

La Nature, par un sentiment profond et puissant, commande à l'homme de nourrir et d'élever son enfant foible, contrefait, malade, et dans quelque état qu'il se trouve en naissant ou après sa naissance : la Religion lui en fait une loi sacrée.

La Raison, d'accord avec la Nature et la Religion,

(1) L'idée de ce chapitre est venue à l'auteur en lisant une brochure intéressante intitulée : l'*Inviolabilité*, etc.

commande à l'homme d'exercer les forces de son enfant, pour qu'il puisse se procurer par lui-même tous les moyens qui peuvent lui donner et lui assurer son existence.

La Religion ordonne à la famille, à la cité, à la Nation, de s'unir au père de l'enfant pour veiller à sa conservation; afin que, pouvant un jour exister par lui-même, il contribue à la conservation, à la défense de la famille, de la cité, de la Nation dont il devient membre.

Les obligations que la Nature impose au père, les devoirs que la Religion prescrit à la famille, à la société, à la Nation, envers l'enfant, ont des bornes que la loi peut fixer; mais que l'amour paternel, que le piété filiale, que l'humanité peuvent bien étendre et ne jamais reconnoître.

Souvent l'amour paternel et maternel pénètre l'homme, et le remplit tout entier : alors il ne voit plus que son enfant; il met en lui toutes ses espérances, tous ses plaisirs, toute sa gloire, tout son bonheur; alors le père ou la mère est libre de faire tous les sacrifices pour conserver et former son enfant.

Souvent la piété filiale, cette tendresse, cette vénération sacrées qu'inspire la Nature, qu'inspire le sentiment des sacrifices et des bienfaits d'un père ou d'une mère; cette piété pénètre l'enfant d'un sentiment profond de reconnoissance et d'amour; alors, il met toute sa confiance, tout son bonheur, à répondre aux vœux de son père, qui pour lui, est un véritable Créateur, et sa mère une Providence visible.

Les institutions et les établissemens d'éducation et d'instruction offerts à l'enfant ; les soins que le père, la mère, la famille, la cité, la Nation doivent donner à sa conservation et au développement de ses diverses facultés, leur acquièrent un droit positif à la reconnoissance de l'enfant et à l'usage de ces mêmes facultés.

L'enfant abandonné, malade et malheureux, a droit dans sa cité, dans sa Nation, à tous les secours, à tous les soins, non-seulement pour assurer sa vie, son existence, mais encore pour exercer ses forces, son intelligence, ses sentimens, pour lui donner de l'éducation et acquérir de l'instruction.

C'est par les institutions et les établissemens de secours publics, que l'enfant, dans l'indigence absolue, dans l'abandon, doit trouver les soins de l'éducation qui lui sont dus par son père ou sa mère, par sa famille, sa cité, sa Nation.

Tout père, toute mère, toute famille, toute cité, toute Nation, doivent, à tout enfant malheureux ou étranger, l'éducation et l'instruction que leur commandent la Nature et l'humanité. « La Religion dans tout pays doit les seconder à remplir ce devoir sacré par une indication générale, et par des établissemens publics protégés par le Gouvernement. »

Les institutions d'éducation et d'instruction, les établissemens de secours publics, commandés par la Nature et la Religion, présentés aux enfans pauvres, abandonnés, malheureux, sont pour tous les enfans, *la Providence de l'humanité.*

Si l'enfant doit à son père, à sa mère, sa vie, son

éducation, il doit à sa famille, à sa cité, à sa Nation, aux lieux qui l'ont vu naître, à ceux qu'il habite, aux êtres qui l'environnent, à ses semblables, à ses concitoyens ; il leur doit ses forces, ses sensations, ses sentimens, ses pensées, ses idées, ses connoissances, ses affections, ses mœurs, ses vertus, ses talens, ses travaux ; il se doit tout entier à sa Patrie.

La Patrie est pour l'enfant fait homme, un second créateur : elle est pour l'homme - citoyen, une Divinité bienfaisante qui, partout s'offre à sa raison, à sa reconnoissance, à son amour ; une Divinité qui doit être partout où il se trouve, pour lui donner des secours et des soins, de l'éducation et de l'instruction ; enfin, elle est la véritable Providence du citoyen.

L'enfant fait homme, fait citoyen, qui jouit de toute la plénitude de sa vie, de sa santé, de sa force, doit à la conservation, à la défense de son père, de sa mère, de sa famille, de sa cité, de sa Patrie, l'usage et le sacrifice même des facultés qu'il en a reçues.

L'homme fait, par l'usage de ses forces, par les lumières de sa raison, par les conceptions de son génie, est, sur la terre, l'image de la Divinité, et le seul objet sensible du culte de l'humanité. Le culte dû à l'humanité a pour principe l'amour de l'homme et la bienfaisance envers ses semblables, source de toutes les vertus.

L'amour de l'humanité est pour l'homme la Religion de l'homme : cet amour est un sentiment divin qui se développe par des actes de générosité, et s'accroît d'autant plus que l'homme fait plus de sacrifices pour l'homme.

L'amour de l'humanité fait seul, sur la terre, les espérances et le bonheur de l'homme : les espérances et le

bonheur de l'homme, sont dans le sentiment de ses rapports avec l'homme qui concourt à lui faire connoître ses intérêts, et à satisfaire à tous ses besoins.

Les premiers besoins de l'homme sont la subsistance, la conservation ; les premiers biens de l'homme sont la vie, la santé, la liberté ; les premiers intérêts de l'homme sont l'éducation, la perfection et le bonheur : or, voilà l'objet et la fin de toutes les associations et institutions que Dieu et la Nature ont inspirés à l'homme en société avec ses semblables.

L'homme en société peut se trouver pauvre et foible : sa cité, sa Nation doit lui fournir tous les moyens d'exister, de subsister, de travailler, de s'exercer et de reprendre ses forces naturelles.

L'homme en société peut tomber malade : sa cité, sa nation doit lui offrir tous les secours nécessaires pour guérir sa maladie, et tous les moyens que donnent la Nature et l'art pour rétablir sa santé.

L'homme en société peut être malheureux, tomber dans quelque grand malheur : sa cité, sa Nation doit lui porter tous les moyens possibles pour se relever de sa chute, et pour le rendre aussi heureux que sa nature et sa position le lui permettent ; mais le grand point de l'éducation de l'homme malheureux est de supporter l'adversité avec grandeur et courage.

L'homme en société peut être prisonnier : la cité, la Nation, dans laquelle il se trouve détenu, doit lui porter dans sa prison tous les secours, toutes les consolations, tous les traitemens humains que commandent la Religion et l'humanité.

L'homme en société peut être exilé de la société

dans laquelle il vivoit : sa cité, sa nation doit lui envoyer dans son exil, aux lieux même qu'il habite, tous les moyens d'exister, de travailler, de cultiver ses facultés, de s'exercer, et même de se perfectionner et de produire quelque chose d'utile, soit pour sa Patrie, soit pour l'humanité.

L'homme en société peut devenir méchant, injuste, tyran : sa cité, sa Nation doit le faire surveiller, et donner à ses surveillans, à tous ceux qui ne veulent point sa perte, tous les moyens possibles, tous les secours d'amis nécessaires pour le ramener à lui-même, pour lui inspirer des sentimens de bonté, de justice, d'égalité, de vertu, d'humanité; enfin, pour le rendre meilleur et plus heureux ; car il est déjà assez malheureux d'être méchant ; et je crois que le plus malheureux des hommes est un tyran.

L'homme que l'on ne peut rendre meilleur, et qui persiste à vouloir être méchant et injuste, peut devenir criminel, et être condamné à des travaux publics : sa cité, sa Nation, son Gouvernement, en le condamnant à des travaux utiles, ne doivent pas cesser pour cela de le traiter et de le faire traiter en homme ; s'il supporte sa peine avec courage, s'il se corrige, s'il promet d'agir en homme raisonnable, il redevient l'égal de ses semblables.

L'homme en société peut tomber dans l'esclavage : dans cet état si contraire à la nature et à la raison, il doit chercher tous les moyens possibles, toutes les occasions favorables pour se rendre libre, indépendant de son tyran, et recouvrer son entière liberté ; et, s'il ne le peut, et qu'il n'ait plus d'espoir, il

doit se dire : je veux vivre libre ou mourir, et le faire.

Enfin, l'homme méchant par une volonté déterminée, et qui par conséquent n'est plus homme, peut devenir criminel de lèse-humanité, en ôtant la vie à son semblable : alors sa cité, sa Natiou, toutes les Nations s'en emparent au nom de Dieu, de la Nature, de l'humanité révoltée : alors, on le juge ; mais, avant de le condamner, on observe, on examine si on ne pourroit pas lui faire grace, et en faire un homme de travail, en le condamnant aux travaux publics, à un repentir qui durera autant que sa vie, si on peut la lui laisser.

C'est ici que l'homme implore la miséricorde de Dieu, la clémence de tout le genre humain, l'indulgence des législateurs, la justice des Rois, et l'équité des juges : l'humanité demande s'il vaut mieux faire mourir un homme pour l'exemple, que de lui pardonner pour le réformer, le régénérer et le rendre, s'il est possible, à une nouvelle vie ?

Que tout le genre humain, que la loi divine, naturelle et humaine condamnent l'homicide ! moi, qui suis homme, foible et mortel, je n'ose condamner mon semblable à perdre la vie ; que la Religion le ramène à la vertu pendant sa vie, ou que Dieu le recoive encore dans son sein après sa mort ; je ne puis souhaiter que son amélioration dans l'une et l'autre vie.

L'éducation de l'homme qui ne peut plus vivre, consiste à savoir bien mourir ; et c'est la Religion qui lui apprend cette dernière science, si nécessaire

pour arriver à la vie éternelle ; une bonne vie et une bonne mort assurent seules l'immortalité.

La bonne éducation, l'instruction morale et religieuse, la vie essentiellement humaine, c'est-à-dire, en tout conforme à l'humanité, les soulagemens, les consolations des malheureux, les établissemens de secours publics ouverts à tous les malades, la bienfaisance envers tous les hommes et l'amour de tous, sont dans la société, la Providence préservatrice de l'homme.

LIVRE DIXIÈME.

DE L'HISTOIRE DE L'ÉDUCATION, CONSIDÉRÉE DANS SON ORIGINE ET DANS SES RAPPORTS AVEC LES PREMIERS LÉGISLATEURS DU GENRE HUMAIN.

CHAPITRE UNIQUE.

De l'Education des premiers Hommes, et de celle que les premiers Législateurs ont voulu donner aux anciens Peuples (1).

L'ÉDUCATION des premiers hommes fut d'abord celle que la Nature donne aux animaux. Cette éducation consista, pendant des milliers de siècles, dans le dé-

(1) *Voyez* toutes les anciennes Traditions de l'Asie, toutes les Histoires de l'antiquité et toutes les Législations des premiers Peuples, pour la vérification des principes exposés dans ce livre. Nous ne cherchons ici que ce qui a rapport à l'Éducation qui embrasse tout : le reste ne nous intéresse en aucune manière, pas même l'époque du déluge.

veloppement le plus simple, et en même temps le plus énergique, des organes qui servent à la conservation des individus de l'espèce humaine.

Alors, les hommes faisant consister leur éducation dans le développement de leurs forces physiques et des belles formes dont la Nature a doué leur espèce, ils étoient aussi forts, aussi parfaits qu'ils pouvoient l'être dans l'enfance ou dans la jeunesse du monde.

Alors, les hommes, tous d'une taille majestueuse et presque divine, étoient bien supérieurs en force et en grandeur à ceux qui existent aujourd'hui sur la terre ; de cette espèce supérieure, il ne reste plus de vestiges que dans l'histoire et la tradition des anciens peuples du globe.

L'histoire place les descendans de cette belle espèce des aînés de la Terre, sous le beau ciel de l'Asie. Cette partie du monde a reçu dans son sein les habitans des îles d'un ancien continent englouti sous les eaux du grand Océan, avec l'élite du genre humain.

L'Inde, la plus belle contrée de l'ancien monde, a été la première demeure du genre humain échappé à une inondation presqu'universelle ; les hommes qui le composoient s'établirent sur les bords du Ganges.

Là, sous un ciel pur, sous une température douce et presqu'égale dans toutes les saisons, ces premiers hommes vécurent pendant des siècles, dans l'état de pure nature, et dans une parfaite nudité : ce ne fût qu'après un commencement de corruption qu'ils couvrirent les belles formes que la Nature leur avoit données.

Au milieu de cette société primitive, il se forma des sages qui firent profession constante de suivre le même genre de vie que leurs anciens, et qui ont porté pendant une longue suite de siècles, le nom de *Gymmosophistes*, ou *sages nus*, ou plutôt, *hommes purs de corps et d'esprit*.

Dans la suite, ils ne conservèrent leur entière nudité que dans les exercices du corps qui l'exigeoient, dans les courses gymnastiques; car leur grand principe d'éducation étoit, à l'exemple de leurs pères, les anciens de la terre, *le plus parfait développement du corps de l'homme*.

Les premiers sages, enfans de Dieu et de la Nature, connûrent aussi les premiers le véritable développement de l'homme, et le vrai régime pour être aussi heureux et aussi parfait que la Nature humaine le comporte. Ils se transmirent de main en main et par l'éducation, la somme des vérités suffisantes pour parvenir à la perfection et au bonheur.

Vrais amans de la Nature, *amis purs de la vérité*, ils apprennoient aux hommes à aimer ces deux Divinités comme la voie du bonheur, et les rappeloient sans cesse à la simplicité primitive de leur nature; et l'histoire nous apprend qu'ils ont maintenu la *communauté des biens*, et consacré, par des fêtes annuelles, l'*égalité primitive des hommes*, leurs semblables, leurs frères et leurs amis, tant qu'ils ont existé sur la terre.

Ils vivoient en commun, mais dans des habitations séparées. Ils contractoient aussi des unions, afin de rendre à la Nature la même existence qu'ils avoient

reçue; mais la multiplication de l'espèce humaine leur paroissoit moins urgente que sa perfectibilité.

Ils formoient eux-mêmes leurs femmes et leur donnoient un éducation convenable à la perfection de leur sexe; ils ne les élevoient au rang d'épouses et de compagnes que lorsque, par leurs vertus, elles s'en étoient rendues dignes; et, d'après cette éducation, chacun des deux sexes devoit garder son caractère et travailler à la perfection de la nature qui lui est propre.

L'éducation de leurs enfans étoit confiée aux mères dans les premières années. Aussitôt qu'ils pouvoient se passer d'elles, ils les retiroient près d'eux, et le silence étoit la première loi de leur instruction : *écouter et se taire, étoit leur première leçon.*

Une autre loi de leur éducation, étoit celle qui exigeoit l'exercice et le travail avant de penser à manger. Ils devoient rendre compte de l'emploi de leur temps avant de se mettre à table. Celui qui n'avoit point de bon témoignage à rendre de lui-même, se retiroit. Élevés sous les yeux des sages, leurs pères, ils avoient pour eux autant d'amour et de respect que pour la Divinité. Devenus grands, ils étoient admis au nombre de leurs disciples.

Ils n'admettoient, dans leur association, que des jeunes hommes purs de corps et d'ame, de cœur et d'esprit. Un jeune homme n'entroit dans leurs écoles qu'en renonçant à tous les biens terrestres, et après avoir prouvé que depuis trois générations, il ne s'étoit commis aucun délit dans sa famille.

Ils se servoient mutuellement : chacun d'eux rendoit

les bons offices qu'il recevoit de son semblable. Ils n'avoient point d'esclaves; ils disoient que la Nature n'a pas même destiné les animaux à servir l'homme. Un homme, un animal, un arbre, une plante, étoient pour eux des êtres sacrés.

Ils croyoient que rien ne dispose mieux les hommes les uns envers les autres, que rien ne les porte plus à s'élever à la perfection de leur nature, que de les accoutumer à ne se regarder ni inférieurs ni supérieurs : malheur aux mortels, disoient-ils, qui ne se croient pas tous égaux et frères.

Cependant, ils reconnoissoient que le sage est au-dessus des autres hommes. Aussi, ils n'obéissoient qu'à la sagesse, à la raison, et ne commandoient à personne : ils se contentoient d'instruire les hommes de leurs devoirs et de leur inspirer une haute idée de la Nature humaine; et ils instruisoient à-la-fois les peuples et les Rois, car ils étoient alors *le Conseil du genre humain.*

La Nature étoit leur Divinité : Dieu ou la Nature étoit pour eux la même chose : ils l'adoroient, sous l'emblême du soleil, et ils lui rendoient leur culte d'adoration tous les matins et dans les fêtes qui lui étoient consacrées.

Mais ils neconnoissoient rien au-dessus de la vérité, de la justice et de la vertu : c'étoient là leurs Divinités. Ils répétoient sans cesse aux hommes et à eux-mêmes : « Aimons toujours, partout et par-dessus » tout la vérité : en elle résident la justice, la sagesse » et le bonheur : principalement, aimons nous, et » pratiquons la vertu pour elle seule; formons-nous

» à son culte, et nous serons les ministres de la Na-
» ture pour l'éducation des hommes. »

Voilà l'essence des principes de l'éducation des anciens Gymnosophistes de l'Inde, qui ont formé ceux de l'Ethiopie, et qui, après avoir été les éducateurs des premiers hommes connus dans l'histoire, furent encore les premiers législateurs de l'Asie et de l'Afrique.

Brama et les Indiens.

Brama, que les Indiens regardent comme un Dieu, sortit de l'école des Gymnosophistes, et devint législateur d'une grande partie de l'Inde. Il établit une Religion qui existe encore, et des principes d'éducation conformes à sa Religion. Son premier principe, qui s'est perpétué jusqu'à nous, étoit *la loi de la Nature et de la Raison*, appliquée à la formation de l'homme.

Ce premier législateur exposa ses principes dans un livre intitulé : *Védam*, ou la loi divine. Dans ce livre sacré il parloit de la création de la Nature, de la formation d'un premier homme appelé Adimo, et d'une première femme appelée Edimio; c'est-à-dire, qu'en s'éloignant de la *simple nature*, il créa un systême, et substitua sa *loi à elle-même* (1), ce que ses maîtres n'avoient jamais fait.

---

(1) Comme on substitue quelquefois son opinion, sa parole à soi-même.

des anciens Parsis, connus encore aujourd'hui sous le nom de Zébris.

Former un homme de bien, c'étoit là leur grand œuvre, et ils n'aspiroient qu'à se rendre dignes de l'être ou de le devenir eux-mêmes.

Homme ! dit Zoroastre dans le livre de la loi, aime Dieu, le Père des êtres; honore ton père et ta mère qui le représentent sur la terre; aime tes semblables, qui sont comme toi créés de Dieu.

Marie-toi dans ta jeunesse : il faut que ton fils te suive, et que la chaîne des êtres ne soit pas interrompue : aime, sois juste, fais le bien, tu seras heureux.

Quel est le meilleur et le plus heureux des hommes? *C'est celui dont l'ame est pure, dont le cœur est sensible à l'amour, et dont l'esprit est éclairé de la lumière divine; c'est celui qui est bienfaisant envers tous les êtres et qui rend la terre heureuse par sa présence.*

Peuples de l'Orient ! souffrez que la vérité vous éclaire comme la lumière du soleil. Sages ! portez-là jusqu'au trône des Rois pour rendre les peuples heureux.

Hommes de toutes les nations ! aimez par-dessus tout la vérité, aimez-vous : apprenez que le plus beau présent que le ciel ait fait à la terre, est celui de l'amour et de la vertu; formez-vous à la pratique du bien, et vous approcherez de la perfection.

C'est d'après ces principes que Zoroastre a voulu former les hommes : sa doctrine existe encore en Asie.

Les anciens Perses.

Les Parsis ne furent pas sans former des législateurs, et les premiers Perses fûrent sans doute formés par eux.

L'éducation des anciens Perses n'est pas moins parfaite que celle des Parsis, des Indiens et des Chinois : plus active, moins contemplative, elle a un caractère de force et d'énergie, qui des hommes en fait des citoyens sans cesser d'être hommes.

En Perse, dès la naissance des enfans, on s'attachoit à les former par une vie dure et simple : une nourriture frugale, du mouvement, des exercices, des marches, des courses à pied proportionnées à l'âge et au sexe ; telle étoit l'éducation physique des enfans jusqu'à l'âge de dix ou douze ans.

A douze ou treize ans, lorsque le corps étoit déjà un peu formé, que l'esprit étoit prêt à se développer, on commençoit à leur donner l'instruction qu'ils devoient recevoir pour bien remplir les devoirs d'hommes et de citoyens, mais toujours en renforçant les exercices.

Il y avoit en Perse quatre classes d'instituteurs. Les premiers, avoient pour objet dans l'éducation, de fortifier le corps par l'exercice et d'apprendre aux jeunes hommes à développer toutes leurs forces, à supporter la vie la plus dure, la plus active, le travail et toutes les fatigues : leur unique but étoit de former l'homme au courage, à l'héroïsme.

Les seconds, apprenoient aux jeunes hommes à

obéir pour être dignes de commander un jour : pour y parvenir, ils leur apprenoient à être maîtres d'eux-mêmes, à vaincre leurs passions et à les diriger vers le plus grand bien et la gloire de la Patrie.

Ceux de la troisième classe, leur enseignoient à dire toujours la vérité, leur inspiroient l'horreur du mensonge, le mépris de l'oisiveté, et punissoient sévèrement la paresse; cependant, ils pardonnoient les premières fautes, et ramenoient ainsi les jeunes gens au travail et à la vertu.

La quatrième classe de ces sages instituteurs pratiquoit les bonnes mœurs et enseignoit la vertu par l'exemple : en les voyant vivre et agir, l'amour des belles actions se gravoit profondément dans l'ame des jeunes hommes.

Pour mettre le sceau divin à une si belle institution, il y avoit en Perse un tribunal où les jeunes gens venoient s'accuser eux-mêmes des fautes qu'ils croyoient avoir commises : là, on punissoit l'ingratitude envers les parens, les amis, la Patrie et envers Dieu; là, une Divinité enseignoit aux jeunes hommes à aimer, à se former le cœur à l'amour pur, à l'amitié, à la reconnoissance.

C'est ainsi que les anciens Perses formoient les hommes à la vertu active, à la morale pratique, à l'amour de la vérité : c'est d'après ces principes que leur éducation formoit en même-temps et par des moyens toujours d'accord, l'*homme et le citoyen.*

Les Chaldéens, les Babyloniens, les Assyriens et tous les autres peuples de l'Asie, eurent dans l'origine les mêmes principes d'éducation que nous venons

de voir chez les Indiens, les Chinois, les Parsis et les Perses; mais comme ils n'eurent point d'*associations de sages*, ces principes ne se sont pas conservés aussi long-temps dans leur pureté primitive, ce qui a accéléré la corruption de ces premières nations si connues dans l'Histoire sacrée.

Les anciens Égyptiens.

Ménès, Hermès, Mercure-Trimégistes, Thaut, furent les premiers législateurs des Egyptiens. On attribue à ces premiers bienfaiteurs du genre humain, la création et l'invention des arts et des sciences. L'agriculture, la maçonnerie, l'art de mettre le fer, le bois et la pierre en œuvre, l'architecture, la géométrie, l'astronomie, la musique, l'écriture hyéroglyphique, la gymnastique, la danse, ont eu, au rapport de l'histoire, leur berceau en Egypte.

Le genre humain primitif de l'ancien continent, les premiers habitans de l'Asie et de l'Afrique, les Indiens et les Ethiopiens ont certainement connu les élémens de ces arts et de ces sciences, et les ont même créés, selon les plus anciennes traditions.

Mais les Egyptiens sont les premiers qui aient rassemblé ces élémens, pour recréer en quelque sorte de nouveau, les arts primitifs et les sciences utiles, et les seuls qui en aient fait un corps de doctrine, pour l'éducation des législateurs, et l'instruction du genre humain.

Les Egyptiens ont rassemblé et conservé avec un respect religieux, tous les principes, toutes les vérités

que renferment l'idée de Dieu, la connoissance de la Nature, et la formation de l'homme.

Leur Religion, la plus utile qu'aient établi les anciens législateurs, renfermoit le *Dépôt sacré* de toutes les vérités connues, de toutes les connoissances humaines, qui étoient supposées avoir été enseignées aux hommes par la *sagesse éternelle*.

La connoissance et l'adoration d'un Dieu unique, créateur, conservateur et régénérateur de toutes choses, la connoissance de la Nature et des lois de l'univers créé, la vénération pour le ciel et la terre, pour le soleil, pour sa lumière divine, pour la lune, les étoiles, les globes célestes, pour tous les êtres vivans, pour les hommes, les animaux et les plantes; la connoissance approfondie de l'homme naturel, social, religieux et politique, de l'homme placé sur la terre pour la défricher, la cultiver et l'embellir en la rendant fertile; de l'homme se formant lui-même, créant les arts, les sciences, s'élevant jusqu'au ciel par la vertu, recherchant la vérité dans la Nature, et jouissant des bienfaits de la Divinité; tels étoient les grands principes de l'éducation des Egyptiens.

Ils ont passé pour avoir inventé la gymnastique, et trouvé les meilleurs moyens d'exercer, de fortifier, de développer les facultés physiques de l'homme, et même pour avoir créé les vrais principes de l'éducation physique, et réduit en code les lois du développement de l'homme.

L'éducation commençoit dès la naissance de l'homme. L'enfant, en naissant, étoit purifié dans l'eau pure, ou, selon l'expression mythologique,

plongé dans les eaux du Styx. On commençoit par purifier son corps, afin de lui donner l'idée de purifier son ame.

Une nourriture simple et frugale, composée de laitage, de fruits, de légumes, de plantes nourrissantes, de pain, entretenoit la pureté dans l'intérieur du corps, comme la propreté l'entretenoit à l'extérieur.

On commençoit le développement des enfans par l'exercice des facultés du corps et par l'instruction des sens. On s'attachoit à faire contracter au corps de bonnes habitudes et à donner à l'ame de bonnes impressions; en sorte que les facultés du corps et de l'ame étoient également développées.

Des nourrices, pures comme des vierges, chantoient et dansoient devant les enfans, afin de les réjouir, de les rendre heureux, de réveiller sans cesse et d'entretenir en eux le sentiment de la joie et de la gaieté, premiers germes des belles ames.

Quelquefois, une musique simple réveilloit leur sensibilité et préparoit leurs ames tendres à recevoir les impressions du beau; d'autres fois, des marches, des danses, des courses légères, des exercices proportionnées à leur âge, leur donnoient de la force et de la grace; et les jeux de l'enfance étoient autant d'exercices utiles et nécessaires aux premiers développemens des facultés du corps et de l'ame.

On augmentoit et on renforçoit les exercices avec l'âge; on appliquoit alors les adolescens aux exercices de la gymnastique; et en donnant au corps de la force et de la grace, on lui donnoit de la vigueur, de la souplesse, de l'énergie et de l'aptitude au travail.

Dès que l'adolescent avoit le corps assez formé pour supporter l'activité de l'esprit et faire usage de son intelligence, on lui enseignoit les élémens primitifs des arts et des sciences; et, par la combinaison de ces élémens puisés dans la nature des choses, le génie de l'homme devenoit propre à créer; en s'exerçant, il devenoit essentiellement créateur.

La *vie active* étoit le premier principe de l'éducation; mais cette vie active, qui agit continuellement sur la Nature, qui remue et cultive la terre, qui façonne la matière pour l'utilité de l'homme, qui crée l'art et la science, qui rassemble, qui combine les élémens des connoissances, qui réunit toutes les forces humaines pour produire ce qui est bon et utile aux hommes.

L'activité du corps et de l'esprit, cette force créatrice du génie de l'homme, s'étendoit sur toute la Nature et jusques sur les élémens qui recevoient en quelque sorte une direction favorable au développement des forces de la Nature humaine; et l'emploi bien dirigé des forces humaines devenoit, pour ainsi dire, l'instrument des forces divines pour le perfectionnement de l'homme.

On connut le mieux en Égypte l'art de former les hommes, de rendre les femmes fécondes, les enfans propres, sains et vigoureux, les corps robustes et bien constitués, les ames religieuses, les cœurs reconnoissans, les esprits solides et profonds.

On formoit le corps par la frugalité et l'exercice, l'ame par la tempérance et l'empire sur les passions, le cœur par des actes de bienfaisance et de vertu,

l'esprit par l'observation continuelle de la Nature, le génie par la création de l'art et de la science, et tout l'homme par la vie active, par la morale pratique, par les mœurs et la religion.

Cette éducation embrassoit, non-seulement tout l'homme, mais encore toute la vie de l'homme : elle formoit non-seulement l'*homme*, mais encore le citoyen, le sage, le législateur; et les grands hommes de l'Égypte ont presque tous été des législateurs qui en ont formé d'autres sur le modèle de la raison, ou du Souverain législateur des intelligences.

La science de la religion surtout sembloit être l'ame de l'éducation en Égypte. C'est là que s'est formé le premier législateur du monde religieux; c'est dans l'initiation aux grands mystères de la Divinité et de la Nature, que se sont formés les instituteurs des peuples. Et on peut dire avec vérité, que les Egyptiens, ou les sages de l'Égypte, ont été, après les sages de l'Inde, les éducateurs de tous les législateurs.

Moïse et les Hébreux (1).

Moïse, qui selon l'Écriture, fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens, et probablement dans toute la sagesse des Chaldéens, des Babyloniens, des Assyriens, des Perses, des Parsis et des Indiens, a donné en *dix paroles ou commandemens*, le Code uni-

(1) Des milliers de siècles avant Moïse, il y a eu des peuples civilisés qui avoient la vraie religion divine et des livres sacrés.

versel de l'éducation morale et religieuse du genre humain.

Moïse, élevé en Égypte, initié dans la science divine de la religion, convaincu par là de l'existence d'un Dieu créateur et régénérateur, étoit encore persuadé qu'avec cette croyance, avec la confiance en l'Éternel, en celui qui est, l'homme peut tout ce que Dieu veut. Tel est le grand principe de la force de Moïse, qui selon l'Écriture, *étoit puissant en paroles et en œuvres*, et qui cependant n'étoit qu'un homme; mais un homme plein de l'idée sublime de la Divinité toute-puissante, qui seule forme les grands législateurs.

La législation de Moïse renferme les principes de l'éducation des prophètes, et la loi des prophètes renferme les principes de l'éducation des hommes de Dieu, ou des hommes inspirés par la Divinité pour rechercher la vérité en Dieu.

Former l'homme pour connoître et adorer un Dieu unique, Tout-puissant, pour pratiquer sa loi sainte, pour aimer et servir son prochain, pour honorer son père et sa mère, pour observer la justice envers ses semblables et pour ne nuire à personne, c'est là l'éducation que Moïse voulut donner aux hommes.

Moschus, Sanchoniaton et les Phéniciens.

Moschus, législateur d'un peuple pasteur de l'ancienne Phénicie, établit pour principe d'éducation, que les pères formeroient eux-mêmes leurs enfans à l'amour de la simplicité et de la vertu, et que les vieillards ou

les anciens du peuple seroient les instituteurs de la jeunesse, et que chacun d'eux seroit Roi et gouverneur de sa propre famille.

Sanchoniaton paroît être un des législateurs philosophes de la Phénicie. Reconnoissant l'*amour universel* comme le principe créateur de la Nature, il en a fait, à l'exemple des Parsis et des Indiens, la loi de l'éducation des êtres sensibles et intelligens. « L'amour, dit-il, dans un livre qui est une source des premières vérités reconnues, est le dieu suprême qui gouverne toute la Nature, qui crée, régénère et conserve tout par amour de lui-même et de ses propres principes ».

L'éducation des Phéniciens, fondée sur la liberté de l'esprit, consistoit à être utile aux hommes par le travail et le produit des arts : elle avoit pour objet le commerce. Elle fut le modèle de celle de Carthage, fondée par une colonie de marchands Phéniciens.

Prométhée, ou le Régénérateur des Hommes.

La mythologie fait de Prométhée le créateur d'un homme et d'une femme. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a existé, qu'il a été un des premiers législateurs du monde, et qu'il a voulu régénérer les hommes en leur enseignant la vérité ou la lumière qu'il avoit dérobée du ciel. Des premiers esclaves il a voulu briser les fers et en faire des hommes libres. Il a entrepris de rappeler les hommes au milieu de la Nature, de défricher les terres, de civiliser les peuples, d'humaniser ceux qui étoient déjà corrompus, et de former un genre humain plus parfait. Il confia ses grands

desseins à Pandore sa sœur, qui malheureusement laissa échapper son secret; ce qui causa sa perte : mais il laissa aux hommes l'espérance de se régénérer (1).

Génie créateur et universel, Prométhée passe aussi pour avoir fait descendre le génie du ciel sur la terre et pour avoir inventé les arts et les sciences ; mais sa grande science étoit la régénération de l'homme, ou l'éducation des êtres libres et intelligens.

Orphée et les Thraces.

Orphée est un de ces divins législateurs qui voulurent former les hommes pour *aimer*. Initié dans les mystères de l'Égypte, il vint en Thrace, tenant d'une main une lyre, et de l'autre, le code des lois de l'Amour.

La musique, chez les anciens, étoit regardée comme un des plus puissans moyens pour réunir les hommes en société. Orphée en fit, pour ainsi dire, une corde de l'éducation. Avec les doux accords de sa lyre il apprivoisoit non-seulement les tigres, mais il humanisoit les hommes qui, de tigres qu'ils étoient dans les forêts de Thrace, devinrent de vrais humains.

Il institua une religion fondée sur l'amour universel, et qui, en d'autres termes, avoit pour principe l'amour d'un premier Être et l'harmonie de tous les êtres intelligens : il composa des hymnes en l'honneur de l'Être Suprême et pour célébrer le *culte de l'Amour*.

---

(1) D'où est venue l'histoire de la Boëte de Pandore, qui renfermoit tous les maux, et au fond de laquelle resta l'espérance.

Ce poète-législateur peut être considéré comme un des plus grands éducateurs des hommes, sa législation comme un code d'éducation conforme à la Nature, et sa morale comme le code de l'amour pur et de l'amitié tendre.

Orphée établit une règle de vie, connue sous le nom de *Vie Orphique*, qui ordonnoit à ses disciples, l'abstinence de la chair et le régime végétal, environ sept cents ans avant Pythagore, et douze cents ans avant J.-C. Cette vie étoit si simple, si austère, qu'on l'a proposée comme le plus parfait modèle d'une vie religieuse, et que son régime diététique a été suivi par les ministres de plusieurs religions (1). Il a aussi institué les mystères de Thrace, sur le modèle de ceux d'Isis en Egypte, et a renouvelé les fêtes de la Nature.

Après avoir donné une religion et une législation aux Thraces, il donna aux hommes ces doux préceptes : *aimez et soyez purs*.

« Mortels ! reconnoissez le Dieu Créateur, comme
» l'amour le plus pur, comme la source de l'être et
» de la vie : il est l'ame qui anime et vivifie toute la
» Nature.

» Adorez le Dieu qui est tout amour, respectez la
» vie de tous les êtres innocens, formez-vous à l'amour
» qui unit les dieux et les hommes, le ciel et la terre.

---

(1) C'est pour cette raison que des philosophes ont proposé pour modèle aux premiers chrétiens la vie d'Orphée, comme étant toute divine.

» Demandez au Dieu suprême la force d'aimer » toujours, demandez-lui la lumière dont vous avez » besoin pour vous conduire dans le chemin de la vie » et de la vérité.

» Cherchez la vérité dans le fonds de vos cœurs, » élevez vos esprits vers cette lumière divine qui doit » éclairer vos sentimens et vos pensées, et marchez » dans les voies de la justice. » Onomacrite, autre législateur, se forma dans cette doctrine céleste.

Rien de plus pur, de plus lumineux, de plus tendre que la vie, l'éducation et la Religion du divin Orphée.

Minos, Eaques et Radamanthe.

Ce sont les noms des trois législateurs des Crétois: leur législation étoit fondée sur l'*amour du travail et de la justice :* de ce principe, Minos en fit la base de l'*éducation du peuple.*

Il est le premier législateur qui ait rendu l'éducation populaire et publique: il ordonna la vie active à tous les citoyens, porta des peines contre l'oisiveté et la paresse, recommanda la vie frugale, établit des exercices et des jeux publics, les repas communs, et les entretiens moraux et politiques.

Il institua l'*Assemblée des sages Vieillards* pour former la jeunesse à la vertu, et pour être le Conseil du peuple. Une des lois de l'éducation de Minos, consistoit à inspirer de bonne heure aux jeunes gens, le plus grand respect pour les maximes des vieillards et pour les lois de la Patrie regardées comme sacrées.

Le nom si tendre de Patrie étoit si cher aux Crétois, si sacré pour leurs enfans, qu'ils regardoient ces lois, non-seulement comme prescrites par des législateurs, mais comme dictées par la Divinité.

Pour lier l'amour des hommes à l'amour de la Patrie, Minos institua une fête, où il imposa aux riches l'obligation de traiter les pauvres comme leurs frères, et aux maîtres, celle de servir leurs domestiques pendant un jour de l'année, afin de leur rappeler sans cesse qu'ils n'étoient pas d'une nature supérieure, et qu'ils étoient des hommes comme eux.

Cécrops et les Grecs.

Nous sommes arrivés à l'époque la plus brillante de l'éducation, de cette éducation presque divine qui forma des demi-dieux, des héros, des poètes, des sages, des philosophes, des orateurs, des génies supérieurs, des artistes, des citoyens généreux, des libérateurs de leur Patrie, et des grands hommes dans tous les genres.

Cécrops, égyptien d'origine, aborda en Grèce avec une colonie de sa nation, rassembla les habitans de l'Attique, bâtit une ville qu'il nomma Athènes, institua le mariage qu'il soumît à des lois, apprit aux hommes à cultiver la terre et les plantes, à semer et à récolter, à élever les enfans et les animaux domestiques, à vivre de leur travail, à honorer l'homme laborieux, à mépriser l'oisiveté, à récompenser la vertu active et les bonnes mœurs.

Ensuite, il leur apprit à adorer Dieu sous le nom

de *Très-Haut*, et lui consacra des épis de blé, prémices des moissons, offrandes dignes des premiers hommes.

Les lois de Cécrops ordonnoient le culte d'un Dieu unique, inspiroient l'humanité, l'amour de la Patrie, le respect pour les parens, l'amitié, le dévouement, l'héroïsme, et portoient l'homme à la pratique de toutes les vertus civiques.

Ce grand législateur, après avoir élevé douze villes, institua l'Aréopage ; ce tribunal auguste, qui, depuis son origine, n'a jamais prononcé un jugement dont on ait pu se plaindre, qui a inspiré aux Grecs les principes de la justice, qui a été dans tous les temps l'oracle de la vérité, l'exemple de la vertu et de la probité, le censeur des mœurs, et dont la longue existence a influé si puissamment sur l'éducation des Grecs.

Thésée, Triptolême, Epiménides, parurent successivement à Athènes, pour régénérer ou perfectionner les lois de Cécrops. Le premier fut *un héros-législateur*, qui forma une confédération des douze villes de l'Attique, et affermit la liberté de sa Patrie. Le second, instruit par Cérès, dans les mystères d'Eleusis, donna aux Athéniens des lois fondées sur l'amour de la Divinité, sur le respect pour les parens, sur l'abstinence de la chair. Le troisième leur donna des lois concernant la Religion et le culte.

Solon et les Athéniens.

Mais le sage Solon a apposé le sceau de la plus

grande perfection possible sur la législation d'Athènes, qui étoit l'éducation elle-même rédigée en code.

Solon, appelé par ses concitoyens à donner des lois à sa Patrie, fonda sa législation *sur l'éducation du peuple*, qui a pour objet de le former au travail, à l'activité, au courage, de développer sa force, son génie et son caractère, de le rendre libre par l'observation de la justice, et heureux par la vertu.

Ce législateur donna une nouvelle influence à l'Aréopage, en lui confiant, par une loi, la censure des mœurs, et l'inspection sur l'éducation publique, sur le culte, sur les cérémonies religieuses, sur les exercices gymnastiques et les jeux publics, dans les assemblées et dans les fêtes du peuple.

Former des hommes de bien, de vrais citoyens, des femmes de bonnes mœurs, des enfans soumis à leurs parens, des parens pour former leurs enfans au travail et à la vertu active, pour aimer et servir la Patrie par-dessus tout, développer le génie et acquérir les talens nécesaires pour être utile aux hommes, employer toutes ses forces et faire servir ses vertus au bien général; tel est le but que Solon se proposa dans l'*éducation civique* qu'il a voulu donner aux Athéniens; et il y a réussi, puisque sa législation a contribué à former les héros et les sages qui ont illustré sa Patrie.

Solon étoit au nombre des sept sages de la Grèce, qui avoient pour unique étude l'homme, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il peut et doit être, et furent eux-mêmes les modèles de l'éducation des citoyens de leurs Patries.

On peut considérer les sept sages de la Grèce, Solon, Thalès, Bias, Pyttacus, Chylon, Cléobule, Anacharsis, et tous ceux qui ont mérité ce titre comme les éducateurs des hommes et des citoyens vertueux.

Lycurgue et les Spartiates.

Remontons à l'immortel Lycurgue dont la législation a été le *véritable Code de l'éducation des hommes libres*, et le seul qui ait voulu appliquer les meilleurs principes de tous les législateurs qui l'avoient précédés, après avoir voyagé en Égypte, en Crète et en Asie.

Voyons les principes de ce législateur : un corps sain et vigoureux, une ame libre et généreuse ; voilà en abrégé ce que la Nature destine à l'homme pour le rendre heureux et pour perfectionner son espèce ; c'est sur ce principe, et d'après le sentiment de ses forces, qu'il faut le développer et le former.

Développer par degré toutes les forces physiques de l'homme, donner à son corps la vigueur, l'agilité, la souplesse, l'énergie, qui constituent sa force ; graver dans son ame le sentiment profond de sa propre dignité ; acquérir, par une vie dure et simple, par la modération et la tempérance, l'empire sur ses passions ; supporter avec courage la faim, la soif, le chaud, le froid, la douleur et l'adversité ; être toujours plus grand que le malheur ; être libre dans les fers, ne respirer que pour la liberté, ne vivre que pour la vertu ; savoir employer la vie et mépriser la mort ; demander aux Dieux la force de supporter

l'injustice; avoir une juste idée de ses droits, une plus juste encore de ses devoirs; peu de besoins, beaucoup de sobriété; posséder l'amour du beau, du bon, du vrai, de l'honnête et de l'utile, aimer l'ordre, la décence, la simplicité, le silence; parler peu et à propos, d'un style concis, plein de sens, de force et d'énergie; ne penser, ne connoître, ne vouloir, ne faire que ce qui est bon; faire de la vie entière la pratique constante du bien; apprendre à gouverner son entendement, à être maître de soi, à obéir et à commander; soumission, obéissance aux lois sacrées de la Patrie; l'amour, l'ardent amour de la Patrie égal à celui des Dieux, sa mâle énergie, sa plénitude portées jusqu'à l'enthousiasme le plus sublime, jusqu'à l'adoration; le plus profond respect pour ses magistrats, pour les vieillards, pour les femmes de bien; ne voilà encore que l'ébauche de l'*homme et du citoyen* de Lycurgue.

L'homme et le citoyen qu'a voulu former le grand Lycurgue, est un héros, un demi-Dieu sur la terre. Semblable à Hercule, son vrai modèle, il n'a au-dessus de lui que les Dieux. Il ne révère que le ciel, la vertu et l'homme de bien qui la pratique; il ne craint rien de Dieu ni des hommes, puisqu'il veut le bien: vainqueur de lui-même, il peut l'être du mal; il se contente de vaincre les passions, de triompher des tyrans pendant sa vie et des enfers après sa mort.

Qui est-ce qui peut former des hommes et des citoyens de cette trempe? Lycurgue vous répond avec

l'énergie de son grand caractère : *la Patrie et la grandeur d'ame de son législateur.*

C'est la Patrie qui doit élever ses enfans ; c'est son amour qu'ils doivent sucer avec le lait de leurs mères, cet amour qui ne doit former qu'une ame, qu'un cœur, qu'un esprit, qu'une même volonté dans tous les citoyens.

Dans les premières années, la Patrie confie le soin de l'éducation de ses enfans aux pères et aux mères ; ensuite tous sont élevés en commun, sous les yeux des magistrats et de tout le public, dans les mêmes principes. Chaque père, chaque citoyen est l'instituteur de son enfant et des enfans de ses concitoyens. L'homme de bien est pour eux la loi vivante de la Patrie ; le vrai citoyen, le héros est leur modèle. Ils apprennent leurs devoirs en les pratiquant ; à les chérir, à les respecter, en les voyant pratiquer par les plus sages et par tout le monde.

Les magistrats sont les pères que la Patrie a donnés à tous les enfans nés dans son sein. L'instruction, les exercices, les travaux, les repas, les jeux, tout est en commun comme entre les enfans de la même famille.

L'éducation des enfans de Sparte commençoit comme celle des enfans des Égyptiens, des Crétois, des Perses, en les plongeant dans l'eau pure ou dans les eaux de l'Eurotas.

L'activité et la liberté dans les mouvemens du corps, point de gêne, point de contrainte, aucune crainte que celle de mal faire, une vie mâle, une nourriture grossière, la sobriété jointe à la frugalité, nul choix dans les alimens, des exercices vigoureux et

continuels, la santé du corps, la gaieté de l'ame, la joie du cœur, la tranquillité de l'esprit; la fermeté du caractère; une conduite sévère, de l'ordre, de l'harmonie entre tous les enfans.

Des luttes tout nud comme dans l'état de nature; donner aux belles formes de la Nature humaine de la grace, à tout l'homme de la majesté; imprimer sur tout son être le caractère de sa dignité et de sa grandeur.

Lui inspirer de bonne heure des affections fortes, former avec son semblable des liaisons durables, se vouer une amitié éternelle fondée sur la vertu, une fraternité pure, une fidélité à l'épreuve, une union indissoluble.

Un amour ardent qui doit animer toute la vie et vivifier l'éducation : dans l'éducation publique, former une classe de jeunes hommes qui aiment, une autre composée de ceux qui sont aimés, unir toutes les forces de son ame, toutes ses affections, pour marcher ensemble dans la voie de la perfection et produire le plus grand bien de la Patrie.

Donner une direction aux grandes passions : à l'âge où les passions sont dans toute leur force, exiger plus de soumission, de retenue, de tempérance, d'empire sur soi-même, de modestie, de pudeur, de décence de la part des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe.

Donner aux femmes une éducation à-peu-près semblable à celle des hommes, leur former le corps par les mêmes exercices et l'ame par les mêmes principes, les exercer parées de leur seule pudeur, développer en elles les belles formes et toutes les graces de leur

nature, les élever dans toutes les vertus qui honorent leur sexe, conserver leur santé et maintenir autour d'elles la propreté, entretenir la paix et l'égalité de l'ame, la joie et la pureté du cœur, acquérir le bon sens et la sagesse de l'esprit, la douceur et la fermeté de caractère, la simplicité des mœurs et toutes les qualités qui conviennent aux mères, aux sœurs, aux amantes, aux épouses des hommes, aux compagnes des citoyens.

D'après les lois de l'éducation de Lycurgue, les jeunes hommes et les jeunes filles ne doivent se marier que lorsque le corps a acquis toute la force, que lorsque l'esprit a atteint le degré de raison nécessaire pour faire un bon choix et une heureuse union.

Aux qualités de l'ame, les époux bien assortis doivent joindre une beauté mâle, une taille avantageuse, une santé brillante; ils doivent avoir assez de modération pour entretenir le feu de l'amour dans toute sa vigueur, afin qu'en procréant des enfans qui leur ressembleront, ils ajoutent à la nature de l'homme un nouveau degré de force, de grandeur et de majesté, afin de perfectionner l'espèce humaine de génération en génération.

Voilà une esquisse de l'esprit de l'éducation que Lycurgue a appliqué aux Spartiates pour la donner aux hommes.

Pythagore.

Après tous ces grands législateurs, Pythagore arrive sur la scène de l'éducation. Avant tout, il voyage en Grèce, en Égypte, en Phénicie, en Chaldée, en

Perse, dans les Indes, en Crète, en Sicile, en Italie, et jusque dans les Gaules ; partout il étudie Dieu, la Nature, les hommes, les animaux, les plantes.

Ce philosophe-législateur est le premier qui ait reconnu ce principe : que tout est vie, sensibilité et régénération dans la Nature, que tout est animé et en mouvement dans l'univers, que l'ordre et l'harmonie qui règnent dans les cieux doivent régner sur la terre.

La connoissance d'un Être Suprême, auteur de l'ordre et de l'harmonie universelle ; la connoissance des vérités puisées dans l'ordre de la Nature, ou dans la nature des êtres et des choses ; la connoissance de son être, de sa propre nature, de ses facultés, de ses organes, de ses besoins, de ses droits et de ses devoirs d'homme : telles sont les trois sortes de connoissances sur lesquelles Pythagore établit ses principes d'éducation ; et voici ses moyens de former l'homme pour vivre selon l'*ordre de la Nature.*

Se soumettre dès le commencement de son éducation au régime frugivore et végétal, ne se nourrir que de fruits, de graines, de légumes, de laitage, de miel, de pain ; ne boire que de l'eau pure ou peu de vin ; bannir les alimens et les boissons qui flattent trop les sens, énervent le corps et obscurcissent l'entendement ; conserver sa santé par la frugalité et la sobriété ; développer et entretenir ses forces par l'exercice et le travail modérés.

La tempérance, dit Pythagore, fait la force du corps ; l'empire sur les passions fait la force de l'ame : l'homme doit fortifier son corps et son ame, former son cœur à l'amitié, à la fraternité, éclairer son en-

tendement, cultiver sa raison, faire un bon usage de la vie, l'employer à se perfectionner, se consacrer à la recherche constante de la vérité, à l'observation exacte de la justice, à la pratique de la vertu, travailler à se rendre toujours meilleur, servir sa patrie et être utile aux hommes.

Adorer le Dieu-Suprême, auteur de la Nature, par ses vertus; après la Divinité, honorer les héros et les sages, et les auteurs de ses jours comme ses images sur la terre; respecter non-seulement la vie qui nous est donnée, mais encore celle de tous les êtres innocens; se garder d'ôter la vie à l'animal utile à l'homme et dont il n'a point à se plaindre, et d'arracher l'arbre qui porte des fruits.

L'éducation que Pythagore voulut donner aux hommes, peut être considérée comme une éducation physique, morale, intellectuelle, domestique et publique, héroïque et politique, religieuse et philosophique, et, en quelque sorte, divine et humaine: il est le premier qui l'ait embrassé sous tous ses rapports possibles. Cette éducation, faite pour l'homme de tous les états, embrassoit tous les principes émanés de la raison, toutes les vérités éternelles, toutes les sciences, toutes les lois utiles et les règles nécessaires à la perfection et au bonheur des êtres intelligens.

La communauté des biens physiques, moraux et intellectuels, établie parmi les Pythagoriciens, rendoit cette éducation vraiment commune; tous vivoient en commun avec leurs femmes et leurs enfans, tous s'exerçoient aux travaux du corps, aux études de l'esprit, à la vie active et méditative; la vie étoit réglée:

on se levoit avec le soleil ; à son réveil, l'homme de Pythagore se demandoit à lui-même : *quel bien dois-je faire aujourd'hui ? à quel acte de vertu dois-je préparer mon ame ?* Le soir, en se couchant, il se demandoit : *quel bien ai-je fait ? mon ame, réponds-moi : vaux-tu mieux aujourd'hui qu'hier ? avance-tu, fais-tu quelques pas vers la perfection ?*

Pythagore s'est formé sur le modèle de tous les sages et législateurs de l'Asie, de l'Égypte et de la Grèce, qui l'avoient précédé. Riche de la réunion de leurs grands principes, il a établi le système le plus parfait d'éducation et de législation qui soit jamais sorti de l'esprit d'un homme ; et son existence sur la terre est une des plus belles époques de l'histoire de l'éducation.

Zaleucus, Charondas, Xamolxis, donnèrent des lois dans le sens de Pythagore ; et ce philosophe universel eut non-seulement des législateurs pour disciples, mais encore tous les sages et tous les grands hommes de son temps, tous ceux qui parurent après lui dans l'ancienne Grèce et en Italie.

Je considère Pythagore comme un des plus grands *éducateurs du genre humain*, comme un envoyé de Dieu pour enseigner aux hommes les lois éternelles de la Nature, et surtout les lois du développement des êtres intelligens, et les principes de l'harmonie universelle, et toutes les vérités naturelles, et toutes les connoissances humaines.

Socrate.

Socrate, déclaré le plus sage des hommes par les interprètes de la Divinité, peut être aussi regardé

comme l'éducateur des sages, des philosophes et des grands hommes de l'ancienne Europe. Tous les esprits éclairés, tous les génies supérieurs, tous les amis de la vérité et les bienfaiteurs de l'humanité, sont sortis de son école ou se sont formés d'après ses principes.

En simplifiant les principes de la philosophie, Socrate les mit à la portée de tous les hommes, et les rendit essentiellement pratiques et applicables à l'éducation des hommes du peuple.

Former des hommes selon Socrate, c'est former de bons citoyens, de bons pères, de bons fils, de bons amis, c'est former des enfans de la Patrie, des héros, des sages ou des philosophes-pratiques; en un mot, des amis de la sagesse et de l'humanité.

Le premier principe de l'éducation que Socrate a voulu donner aux hommes est, comme celui de tous les grands éducateurs, *la connoissance de Dieu et de soi-même, la connoissance de la Nature et de l'homme.*

Développer toutes les forces de son corps et toutes les facultés de son ame, former sa raison sur le modèle de la suprême intelligence, élever son esprit jusqu'à l'idée la plus sublime de la Divinité, l'aimer de tout son cœur, lui obéir en tout, la consulter dans toutes ses entreprises, rapporter tout à elle, agir comme si on étoit toujours en sa présence, se confier en sa providence, adorer sa bonté infinie, l'honorer par une tendre reconnoissance pour ses bienfaits, et par des actes de vertu et de bienfaisance; honorer son père et sa mère comme ses images vivantes, leur rendre une partie du culte dû à la Divinité; élever ses enfans dans l'amour du travail et de la vertu, leur

apprendre a supporter les biens et les maux de la vie, conserver sa santé par la frugalité et la tempérance, entretenir ses forces par de continuels exercices, travailler de plus en plus à se perfectionner, se corriger de ses moindres défauts, vaincre ses passions, diriger, épurer ses penchans par de bonnes habitudes, se rendre maître de soi, conserver l'égalité d'ame dans l'une et l'autre fortune, diminuer ses besoins, se contenter du simple nécesaire, augmenter sans cesse ses connoissances, acquérir par-dessus toute chose la science de la vertu, en se fortifiant tous les jours dans la pratique du bien, éloigner autant que possible tout le mal qui existe dans la société, combattre le vice et l'erreur, l'ignorance et l'injustice avec les armes de la sagesse et de la prudence, s'animer constamment à l'amour de la vérité, de la justice et de l'humanité, aimer les hommes, ses semblables, imiter les sages pour pouvoir les servir, vivre et mourir pour son Dieu, pour sa Patrie, pour la vertu; voilà une idée de l'*homme* de *Socrate*.

Le sage Socrate, qui n'a vécu que pour former des hommes selon ces principes, est mort pour n'avoir reconnu qu'un seul Dieu, et pour n'avoir fait que du bien à sa Patrie et à l'humanité.

Platon.

Platon, dans sa République, voulut réunir les principes de tous les sages et législateurs, et particulièrement ceux de Lycurgue, de Pythagore et de Socrate. C'est dans ce beau traité d'éducation qu'il cherche avec ses maîtres les moyens de former les

hommes les plus parfaits dans la plus heureuse des Républiques, dans une société politique, où l'homme seroit élevé par la raison, instruit par la vérité, gouverné par la sagesse et la justice, et heureux par la vertu seule.

Développer les forces du corps de l'homme par la gymnastique, donner au corps et à l'ame toute la force et toute la perfection dont ils sont susceptibles; former son ame à l'héroïsme qui consiste à maîtriser ses passions, à se vaincre soi-même; se rendre fort de manière à pouvoir supporter la faim, la soif, le chaud, le froid, tous les travaux et toutes les fatigues; surmonter la douleur, s'élever au-dessus du malheur et de la fortune, réduire ses besoins au pur nécessaire, chercher la santé dans une nourriture frugale et une vie simple; augmenter ses forces par une continuité d'exercices mâles, réunir le courage à la volonté d'agir, à la prudence; ne vouloir que le bien, n'agir que pour le faire et surmonter tous les obstacles pour l'exécuter.

Connoître Dieu, *ou le souverain bien de l'homme*, imprimer dans son ame les idées immortelles de la vérité et de la justice, remplir son cœur et son esprit de l'amour de cette vérité éternelle : que l'homme de bien seul est heureux; que la vertu est heureuse dans la pauvreté, et jusque dans les persécutions; que le vice seul rend l'homme malheureux dans les plus grandes prospérités; et que le juste, le sage trouvent en eux-mêmes, et peuvent seuls donner le bonheur à leurs semblables.

Connoître, vouloir et pratiquer avec force ce vrai

bien dont la source est en Dieu et en l'homme ; le faire avec une fermeté et une persévérance inébranlables ; puiser toutes ses forces pour l'opérer, dans cet Être souverainement bon et parfait, qui nous éclaire dans la recherche de la vérité, nous fortifie dans l'exercice de ce qui est bon, dans l'observation de la justice et la pratique de la vertu.

Amour éternel et sans fin du *souverain bien,* qui est Dieu, amour ardent de la vérité et de la justice, amour de la Patrie et des lois, vénération pour les parens, respect inviolable pour les vieillards, ordre parfait, régularité, harmonie dans la République, amitié forte, fraternité entre tous les citoyens, réunion et force de tous pour opérer le plus grand bien de la Patrie.

C'est sur ce divin modèle que Platon veut former les hommes : pour parvenir à son but, il veut élever les enfans en commun et dans l'amour de tous, les enchaîner les uns aux autres par les lois pratiques de l'amitié, leur inspirer à tous indistinctement l'amour du beau, du bon, du vrai, du juste, de l'honnête et de l'utile ; de l'horreur pour le mensonge, du respect pour la vérité ; former leur cœur à la sincérité, à la droiture, à tous les sentimens nobles et élevés, leur esprit à la sagesse des idées, à la solidité des principes, à la connoissance de la Nature, des êtres sensibles et intelligens, des hommes et des choses.

Pour donner un caractère de grandeur et de force aux jeunes hommes, leur apprendre à supporter la vue des objets terribles ou séduisans sans s'émouvoir, les élever dans le plus parfait mépris de la mort et de

l'appareil menaçant des enfers, les élever au-dessus de tout ce que redoutent les foibles mortels, et les approcher ainsi des perfections divines et humaines.

Élever les jeunes filles dans les mêmes principes, les former pour être les compagnes et les épouses des hommes ; donner à leurs corps la force, la grace et la majesté ; à leur ame, la douceur, la modestie et l'héroïsme de la vertu ; à leur cœur, la tendresse et les qualités propres à aimer ; à leur esprit, l'amour du beau et du bon.

Des hommes et des femmes bien formés, des époux bien assortis qui donneront naissance à des enfans qui les surpasseront encore en force, en beauté, en perfection, feront en sorte que l'espèce humaine devienne toujours plus forte, plus majestueuse, plus belle et plus parfaite. Voilà l'esprit de l'éducation Platonique.

Zénon.

Platon a voulu donner, dans une république, l'éducation que Zénon semble avoir voulu établir sur toute la terre.

Ce législateur des Stoïciens, ou plutôt cet éducateur du genre humain, a voulu élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes et les égaler en quelque sorte aux intelligences célestes.

L'homme, dit Zénon, doit se former sur le modèle du Dieu qu'il doit représenter sur la terre : son corps, image de la Nature animée, se développe en suivant ses lois ; son ame, cette portion de l'intelligence divine, est libre comme Dieu même.

Le sage se forme selon Dieu, selon la Nature,

selon la raison. Le monde n'est pour lui qu'une cité, le genre humain, qu'une seule famille; il vit sur la terre comme s'il n'y avoit rien en propre; il aime tous les hommes comme ses frères; il fait du bien à ses ennemis comme à ses amis; il n'a point ces petites vues de bienfaisance étroite qui fait du bien à un homme plutôt qu'à un autre; ses bienfaits, comme ceux de la Divinité dont il est l'image, s'étendent sur tous les êtres qui habitent ce globe. Ce qu'il croit être utile aux hommes est bien; ce qu'il croit leur être nuisible est mal, et il agit en conséquence.

Pour être heureux, le sage fait des heureux : il se met au-dessus de la fortune et des événemens; il est toujours plus grand que le malheur; il surmonte la douleur et commande au plaisir; vainqueur de ses passions, il est maître de lui-même.

Citoyen de l'univers, se suffisant à lui même, il est Roi de la terre; et, quand la terre tremble, il s'appuie sur le ciel et reste immobile : impassible comme Dieu même, rien dans la Nature ne peut l'ébranler ni le changer; ses résolutions sont des lois divines.

L'unique étude du sage est l'étude de lui-même; il ne veut connoître Dieu que pour faire sa volonté suprême; il n'étudie la Nature que pour suivre ses lois simples et éternelles; il ne cherche à connoître les hommes que pour les servir et leur être utile : il apprend d'abord ce qu'il peut, il fait ce qu'il doit, et il s'efforce de faire le plus grand bien possible.

Comme la vertu seule peut faire le bonheur du genre humain, il s'attache à la pratiquer, et toute

son éducation consiste à se former à la vertu. Sa perfection consiste à devenir tous les jours meilleur; il ne cherche que le témoignage de sa conscience ; il est vrai avec lui-même; il s'avoue ses fautes, il épure ses penchans, ses sentimens, ses pensées, ses principes; il s'éprouve sans cesse par des actions généreuses.

Le sage est simple dans sa vie, dans ses mœurs, dans ses paroles; il suit la simplicité de la Nature; il se complaît dans la médiocrité, et le nécessaire suffit à son bonheur : content de lui-même et de ce qu'il possède la sagesse, il n'aime, n'estime et ne recherche que la vertu, la vérité, la justice, seules divinités dignes de l'amour des hommes.

O Zénon ! y a-t-il quelque chose de plus grand sous les cieux que l'homme que tu as voulu former? Tes principes divins ont produit les ames grandes et sublimes des Caton, des Brutus, des Cicéron, des Marc Aurèle, des Épictète, des Sénèque; ils ont formé des sages, des héros et des grands hommes.

C'est dans les actions et les œuvres de ces grands hommes, que l'on peut reconnoître les principes de l'éducation et de la doctrine sublime de Zénon.

Plutarque, les grands Hommes de la Grèce et de Rome.

On peut aussi mettre Plutarque au nombre des éducateurs du genre humain. *Les vies des hommes illustres de Plutarque* auront toujours une grande influence sur l'éducation des grands hommes de toutes les Nations.

L'éducation des anciens Grecs a élevé la Nature humaine jusqu'au plus haut degré de force, de gran-

deur et de majesté. La preuve en existe dans les héros et les grands hommes qu'ils ont formés, et qui sont autant de modèles de l'éducation la plus parfaite.

L'éducation des héros et des grands citoyens de l'ancienne Rome ne le cède en rien à celle des hommes les plus illustres de la Grèce pour la force, la grandeur et la majesté de la Nature humaine : cette éducation mâle et vigoureuse a toujours eu pour principes la vertu active et la morale pratique.

Les Celtes, les Gaulois et les Germains.

L'éducation des Celtes, des Gaulois et des Germains étoit donnée et reçue au milieu de la Nature, d'après des principes simples et à peu-près les mêmes que ceux des plus anciens peuples.

Adorer un Dieu suprême, honorer les héros, faire du bien aux hommes, suivre la simplicité des premiers âges, donner à son corps la plus haute taille et la plus grande force possibles, à l'ame le plus haut degré de courage, montrer en toute chose un caractère mâle et énergique, aimer la liberté et l'indépendance plus que la vie, remplir ses devoirs d'homme et de citoyen, conserver ses mœurs simples, pures et austères, exercer l'hospitalité envers les étrangers : voilà l'essence de leurs principes d'éducation, qui furent altérés par suite de l'émigration et du mélange des autres peuples de l'Europe. Les Européens modernes auroient bien besoin de se donner l'éducation de leurs pères.

Parmi les *hommes-philosophes* ou les génies éducateurs qui ont voulu régénérer les principes des

anciens, l'histoire moderne nous présente Bâcon, Montaigne, Descartes, Locke, Vincent de Paul, l'abbé de St.-Pierre, Rollin, Montesquieu, Bossuet, Buffon, Fénélon, Rousseau, Condillac, l'auteur d'Anacharsis, Condorcet, Basedow, Kant, Kampe, Herder, Fichte, Pestalozzi.

Ce dernier est le seul qui ait appliqué les vrais principes de l'éducation de l'homme proprement dit, par une méthode essentiellement fondée sur le plus parfait développement de ses facultés physiques, morales et intellectuelles, et en tout conforme à la Nature et à la raison (1).

Après la lecture de cet ouvrage; on jugera que si l'auteur pouvoit intéresser les Dieux et les héros, les législateurs et les sages à l'éducation des hommes, il le feroit : oui, si je pouvois comme un autre Prométhée aller ravir dans le ciel la véritable science de l'éducation, l'art d'élever mes semblables au plus haut degré de force et de perfection, je le ferois.

Je remercie Dieu de trois choses : d'être né en France d'une mère que j'honore comme l'image de la Divinité; d'avoir été élevé au milieu de la Nature et des hommes selon l'esprit d'amour et de vérité; et d'avoir fini mon livre à l'époque mémorable du retour des Bourbons, et pour en faire hommage à ma chère Patrie que j'adore entre toutes les Nations.

---

(1) L'auteur fera mieux connoître l'esprit de ce grand éducateur dans un ouvrage intitulé : *l'Homme élevé par lui-même*, ou l'Histoire de l'Essai sur l'Esprit de l'Éducation.

FIN.

ERRATA.

Page 27, ligne 14, embrase, *lisez :* embrasse.
Page 43, ligne 29, en sont, *lisez :* en font.
Page 60, ligne 28, l'employe, *lisez :* l'employer.
Page 67, ligne 15, bonheur, *lisez :* bonne heure.
Page 132, ligne 10, bonheur, *lisez :* bonne heure.
Page 270, ligne 31, l'éducation, *lisez :* l'éducateur.
Page 322, ligne 19, fait, *lisez :* sait.
Page 368, ligne 17, embrasser, *lisez :* embrâser.
Page 464, ligne 24, éducation générale, *lisez :* indication générale.



